

L'épée de la liberté

Guinot, Valérie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Valérie Guinot

Azilis

L'épée de la
liberté



RAGEOT



Tome 1

L'épée de la liberté



RAGEOT

*Pour Pierre.
Il a tant participé à l'élaboration de ce roman
qu'il en est aussi un peu l'auteur.
Et en remerciement pour toutes ces heures
où je l'ai abandonné pour voyager
dans le monde d'Azilis.*

En hommage à Rosemary Sutcliff.

Couverture de Stéphanie Hans

ISBN 978-2-7002-3277-6

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2007.

Le bain de Diane

Juin 477.

Gaule, à la frontière de l'Armorique.

1

— Il fait si chaud ! insista Azilis.

— Tu couleras dans cet étang.

— Je sais nager, pauvre idiot ! Surveille-moi si tu veux, mais laisse-moi me baigner !

Azilis sauta à terre, attacha Luna, sa jument, à la première branche d'un chêne, enleva prestement sa tunique, ses sandales, ses braies. Puis elle courut sur la pente douce, vêtue de sa seule chemise de corps. Une libellule heurta son nez. Elle s'arrêta au spectacle d'une couleuvre qui filait à la surface de l'étang, le museau pointé. Une poigne de fer lui broya l'avant-bras.

— Ton père t'a confiée à moi, tu ne te baigneras pas.

— Tu oses porter la main sur moi ? Je te ferai fouetter ! On t'enverra aux carrières ! Lâche-moi !

Un étonnement mêlé de tristesse se peignit sur le visage du jeune homme. Azilis eut honte de ses paroles mais s'entêta. Elle se tordait comme un gardon au bout d'une ligne.

— Lâche-moi.

Il desserra son étreinte, les yeux baissés.

— Je ne risque rien, Kian. Regarde comme c'est beau ! Tu n'aimerais pas y aller, toi ?

Il ne répondit pas, les yeux toujours fixés vers le sol. Non, bien sûr, pensa Azilis, Kian ne pouvait pas comprendre. Elle n'avait plus personne avec qui partager le moindre instant de bonheur. Une bouffée de solitude familière lui mordit le visage.

— Accorde-moi quelques brasses et je remonterai sagement. Promis.

Elle s'avança jusqu'à la taille dans l'eau froide sous les regards incrédules de Kian. Qui d'autre qu'elle possédait le privilège d'habiter une villa romaine dotée d'une piscine et de thermes, et préférerait se baigner dans une eau opaque et grasse ?

Elle nagea avec vigueur puis se laissa flotter sur le dos. Là, dans cet étang à l'eau verdâtre qu'on appelait encore le bain de Diane,

malgré la surveillance anxieuse de son garde du corps, là au moins elle goûtait à la liberté. Le soleil luisait sur ses jambes nues. Une algue lui chatouillait la nuque. Parfois elle jetait un regard à Kian qui ne la quittait pas des yeux et tenait les rênes de leurs chevaux.

Il la regardait par crainte de la voir couler mais aussi, bien sûr, parce qu'il la trouvait belle, flottant à moitié nue, avec ses cheveux bruns étalés dans l'eau comme une corolle. Elle ne se gênait pas pour se dévêtir devant lui, et il savait que ce n'était pas par provocation. Esclave, il n'était rien de plus qu'un cheval ou un chien. Peu importe qu'un chien vous voie nue. Peu importe ce que pense un esclave. S'il la touchait, c'était la mort dans les supplices.

Azilis se contracta. Une tache sombre bougeait à l'extrémité de son angle de vision. Elle se redressa, fit voler des gerbes d'eau. Trois hommes marchaient en tapinois vers l'étang, des gourdins à la main.

— Kian ! Derrière toi !

Il se retourna en tirant son épée. Azilis le vit parer un premier coup, repousser du pied un deuxième adversaire qui roula au sol.

« Des voleurs de chevaux ! se dit-elle. Si seulement j'avais Ormé ! » Par malheur elle avait laissé son chien à son frère aîné pour une partie de chasse. Elle s'élança vers la rive et hurla. Un gourdin s'était abattu sur l'esclave, qui trébucha.

— Eh ! Regardez cette beauté ! Les chevaux attendront !

Elle se figea, se souvenant avec terreur qu'elle était quasi nue. Mais son apparition avait distrait les rôdeurs et Kian en profita. D'un seul mouvement, l'épée plongea dans un ventre, fendit un visage. Le troisième bandit chercha à fuir. Il fut vite rattrapé et transpercé.

— C'est fini, domna[1], c'est fini.

Kian frictionnait sa maîtresse. Debout, essoufflée, grelottante, elle contemplait les cadavres : cheveux crasseux, membres squelettiques, loques informes qui s'imbibaient de sang. La masse des miséreux ne cessait de grossir par ces périodes sombres qui perduraient depuis les infiltrations barbares en Gaule ainsi que dans tout l'Empire romain. Seuls quelques privilégiés comme elle avaient été épargnés – pour combien de temps encore ?

Elle tremblait tellement qu'il l'aida à fermer la fibule[2] d'argent de sa tunique, à nouer sa ceinture. Elle sortit peu à peu de son état de choc et s'écroula au pied d'un bosquet d'aulnes. Le combat repassait devant ses yeux clos. Kian avait été d'une violence et d'une rapidité stupéfiantes. Elle lui dit d'une voix troublée :

— Merci, Kian, merci ! Papa a eu raison de te confier ma protection !

— Ne lui en parle pas.

— Au contraire. Tu seras récompensé, j'y tiens ! Ils auraient pu nous massacrer.

— Trois voleurs ? Avec des bâtons ?

— Et tout ça par ma faute, oui, par ma faute ! J'aurais dû t'obéir. J'ai été stupide. Et injuste avec toi.

— C'est mon travail de te protéger, domna. Ton père m'a acheté pour ça.

— Tu as reçu un sacré coup. Mais aussi, pourquoi ne portes-tu pas ta tunique de cuir ?

— Trop chaud.

— Tu es blessé ?

— Ça va.

— Montre.

Il dénoua la boucle de sa ceinture et souleva sa tunique. La partie gauche du thorax était tuméfiée. Kian sursauta quand Azilis effleura sa blessure.

— Tu as des côtes cassées, sûrement ! Viens. Nous ne sommes pas loin de la cabane de Rhiannon. Elle te soignera.

Elle se remit en selle. Ses cheveux mouillés empestaient la vase. Elle songea vaguement au démêlage pénible et interminable qui l'attendait. Puis ses yeux se posèrent à nouveau sur les cadavres et ses doigts se crispèrent sur la bride de Luna.

— Qu'est-ce qu'on fait d'eux ?

— Cadeau aux loups et aux corbeaux. Rentrons.

— Nous allons chez Rhiannon, tu m'entends, Kian ?

Il voulut hausser les épaules mais grimaça de douleur. Ils quittèrent les lieux sans se retourner.

2

Dans une clairière, au pied d'un chêne géant qui élançait vers le ciel sa propre forêt de branches et de ramures, vivait l'Ancienne de la forêt. Sa cabane s'appuyait au tronc du colosse qui avait vu défiler des générations d'Anciennes. Car, de mémoire d'homme, il y avait toujours eu une Ancienne dans la forêt. L'Ancienne actuelle était sans âge et ne manquait pas de charme, si bien que les femmes interdisaient à leur mari de la consulter.

On prononçait à son propos le mot de druidesse. Des prêtres l'accusaient de lancer des malédictions. Donc les fidèles couraient la voir, car maudire son voisin était un des passe-temps favoris en Gaule. Et les mêmes prêtres, quand ils la visitaient, la trouvaient en prière devant la croix. Que dire d'elle ? Du bien ou du mal ? On ne savait pas trop. Elle était là. Comme les saisons, comme les menhirs et la lune, comme ce qui avait toujours été là.

— Tu es pâle, Kian. Est-ce que tu souffres beaucoup ?

— Je n'aime pas ce coin de la forêt.

La jument connaissait le chemin. Oiseaux et feuillages fêtaient le mois de juin. Azilis méditait. S'enfoncer dans la forêt, c'était se blottir contre sa mère Olwen. Elle la revoyait amaigrie, suppliant la mort de la délivrer.

Quand elle était tombée malade, on avait fait appel à un médecin de Condате[3] qui avait prescrit pour la malade saignées, ventouses, testicules de sanglier. En vain. Olwen réclamait Rhiannon qui détenait le secret des plantes et des mots magiques. Surmontant sa répugnance, Appius, le père d'Azilis, avait cédé. L'Ancienne de la forêt avait fait son entrée dans la villa avec ses soixante-dix-sept tresses, ses yeux perçants, ses poudres et sa louche accrochée dans le dos. Elle avait examiné le corps affaibli de la maîtresse de maison et avait murmuré : « Désolée, domna, le grignoteur de vie a gagné, tu vas passer le Seuil. » Et, caressant les cheveux cassants, elle avait ajouté avec une douceur infinie : « Mais Rhiannon va t'y préparer. »

Durant ces semaines où sa mère se mourait, la jeune fille avait

assisté l'Ancienne qui l'avait prise sous son aile. Elle envoyait Azilis à des cueillettes, lui confiait des préparations. Azilis apprenait vite et bien, compulsant aussi dans la riche bibliothèque de son père des ouvrages de médecine qui pourraient l'aider à soigner sa mère. En vain. Après la mort d'Olwen, Azilis avait continué à fréquenter la guérisseuse. Kian, muselé par des menaces de punitions, était devenu le complice forcé de ces promenades.

Un rai de lumière apparut, traversé d'un filet de fumée. La jeune fille se retourna. L'esclave jetait partout des regards inquiets.

— Ne sois pas ridicule, Kian. Tu viens de tuer trois brigands, de quoi as-tu peur ? Enfin, voyons, depuis le temps que je t'entraîne ici !

— Je n'ai plus mal. Tes cheveux sont mouillés. Tu vas prendre froid. Rentrons.

Azilis haussa les épaules.

Peu avant la clairière, Azilis croisa une petite silhouette qui trottait en se dissimulant sous sa capuche. Elle reconnut Quintus Barbatus, un riche voisin dont les problèmes de vessie étaient notoires. Il pestait sans cesse contre les mauvais chrétiens et les sorcières. « Je te le dis, petite, lui avait-il soufflé un jour, ce sont ces païennes qui ont appelé les barbares en Gaule ! » Quand il trébucha contre une racine avant de couper par le sous-bois, Azilis partit d'un rire franc.

— Ça ne me fait pas rire, moi, fit Kian. Il va te maudire.

— Raison de plus pour aller chez Rhiannon ! Ne tardons pas. Ta blessure m'inquiète.

À la vue du toit de chaume au centre de la clairière, Azilis se sentit enveloppée d'ondes bienfaisantes.

— Rhiannon !

L'esclave sentait ses forces le quitter comme à chaque fois que sa maîtresse l'amenait ici. Rhiannon commandait aux esprits et dialoguait avec les morts. Tout le monde le disait à la villa et Kian le croyait aussi. Rien ne l'effrayait plus que la magie qu'il sentait en ces lieux. Pourquoi Azilis s'entêtait-elle à fréquenter cette sorcière ?

— Elle a l'ouïe fine comme une renarde, fit la jeune fille en mettant pied à terre. Si elle ne répond pas, c'est qu'elle s'est absentée. Viens.

L'esclave se risqua dans la hutte derrière sa maîtresse. Les doigts croisés contre le mauvais sort, il se heurtait à des amulettes suspendues au plafond, dents, touffes de poils, animaux décortiqués. Parfaitement à l'aise, Azilis huma une marmite encore fumante sur une cage de pierre qui servait de foyer.

— Asperge, chiendent, millepertuis ! Décidément ses urines doivent brûler ce pauvre Quintus.

— Tu l'as croisé ? questionna soudain une voix rauque et autoritaire. Le Barbatus, tu l'as croisé ?

Kian sursauta vivement. Rhiannon avait surgi derrière lui sans un bruit. Ses yeux brillants scrutaient la pénombre au milieu d'un fouillis de tresses. L'esclave frémit.

— Oui, dit Azilis avec un sourire. Il courait comme un dératé.

— C'est ennuyeux, ma jolie ! Le Barbatus n'aime pas ta famille. Voyons, voyons, prends ça, oui prends cette dent de lièvre. Garde-la trente jours dans la bourse de cuir que tu portes toujours, et prie aussi Jésus de pardonner au Barbatus. Alors, ce niais, ajouta-t-elle en se tournant vers Kian, que lui arrive-t-il ? Il faut que ce soit grave pour qu'il ose entrer chez moi, hein ?

L'esclave baissa la tête.

— Des voleurs nous ont attaqués, répondit Azilis. Kian a besoin de tes soins.

— Et toi ? demanda l'Ancienne.

Elle eut un rire cristallin.

— Toi tu as filé comme une truite, une belle truite argentée qu'on n'est pas près d'attraper.

— Comment as-tu deviné ? C'est de la magie, murmura Kian.

— De la magie ? La demoiselle a les cheveux couverts de vase, fit-elle avec dédain. Assieds-toi, laisse-moi voir ta blessure. Mais ne te crispe donc pas comme ça ! Hum, c'est tuméfié. Approche, Azilis. Tu vois, ça résiste, les côtes ne sont pas cassées. Peut-être fendues. Je vais préparer un emplâtre de consoude. Regarde bien. C'est qu'après, ce sera à toi de le soigner. Mon garçon, va donc t'asseoir dehors puisque tu n'aimes pas le palais de l'Ancienne de la forêt. Nous allons bavarder entre dames.

Le garde du corps ne se fit pas prier.

— Ce Kian te sera toujours fidèle, petite, je le vois. Ne sois pas dure avec lui. Car viendra le temps où les maîtres auront aussi à affronter un sort contraire.

Azilis détourna le regard. Les paroles de l'Ancienne se gravèrent dans sa mémoire. D'évidence, elles lui promettaient un avenir sombre.

— Inutile de te conseiller la prudence. Aucune force au monde, n'est-ce pas, n'empêchera mademoiselle de se baigner quand l'envie lui en prend ?

— Si, Rhiannon. Toi, tu peux me l'interdire.

Après un silence, Rhiannon répondit avec douceur :

— Je ne t'interdis rien, Azilis, je t'ai confiée depuis longtemps à Dôn[4], la Grande Déesse, notre mère à tous. Tu en sais plus que tu ne crois. Si tu écoutes les signes, tu ne te tromperas pas. Pas plus que l'Ancienne de la forêt, en tout cas.

Azilis laissa les mots résonner au fond de son âme. Ces « signes » qu'évoquait Rhiannon, elle les percevait chaque jour davantage. Peu à peu, grandissait en elle une petite flamme qui éclairait d'une autre

façon le monde qui l'entourait. Une autre Azilis naissait et ne demandait qu'à s'affirmer, elle en était certaine.

À sa stupéfaction, comme si elle avait lu dans ses pensées, Rhiannon poursuivit :

— Cette flamme au fond de toi, c'est peut-être moi qui l'ai allumée. Mais c'est une faculté dont tu disposais auparavant. À toi de l'entretenir.

Et comme Azilis la regardait bouche bée :

— Eh oui, Azilis, tu viens d'avoir ta première conversation d'initée.

Rhiannon se leva et chantonna en triant des herbes :

— Il y a ce qui se voit, il y a ce qui ne se voit pas. Mais l'invisible est.

Azilis, troublée, voulut changer de conversation. D'ailleurs elle doutait de ce qu'elle venait de vivre. Rhiannon ne pouvait avoir pénétré son esprit. Ce devait être une coïncidence.

— Tu me donnes des conseils de prudence, Rhiannon. Mais n'as-tu pas peur pour toi ? Les prêtres ne t'aiment pas. Ils disent que tu bafoues l'Église, que tu pratiques des cultes païens interdits par la loi. Ils pourraient te faire emprisonner.

— Encore cette question ? fit-elle en riant. Tu me l'as déjà posée cent fois ! Peur de quoi ? Tout le pays est venu se faire soigner ici. Et ceux qui implorent les anciens dieux quand Jésus reste sourd à leurs prières sont plus nombreux que tu ne crois. Ta mère elle-même...

— Ce n'est pas pareil, l'interrompt Azilis. Toi tu détiens des secrets druidiques, tu évoques des dieux interdits, tu lances des sortilèges.

Le sourire de Rhiannon s'évanouit.

— Le problème avec les forces noires n'est pas de les appeler, murmura-t-elle gravement, mais de les contrôler. Je te l'ai dit, tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu ne connais pas la puissance de certaines formules, de certains rituels. Ne compte pas sur moi pour t'apprendre cette sorte de magie. Tu es trop jeune, tu t'y briserais l'âme. Et je suis trop jeune aussi pour me soucier de transmettre ce savoir-là, même à la plus douée des élèves.

— Je ne comprends pas, Rhiannon. Tu soignes, tu guéris. Pourquoi faire le mal ?

— Rhiannon ne fait pas le mal. Rhiannon passe parfois par la porte des ténèbres parce que les ténèbres nous entourent. Mais les prêtres du Christ ont raison de condamner cette porte. Que leur Dieu me pardonne !

Ses derniers mots étaient presque inaudibles. Elle avait abandonné ses herbes et s'était assise lourdement sur le sol, secouant ses tresses. À cet instant elle parut vieille et misérable à Azilis. La

jeune fille ne put supporter cette vue. C'était comme s'il y avait plusieurs Rhiannon et cette sensation la plongeait dans un malaise profond. Elle eut envie de lumière. Elle tendit la main à la guérisseuse pour l'aider à se relever.

— Viens, mère. Nous avons un malade et tu m'as recommandé de prendre soin de lui.

Elles rejoignirent Kian assis au soleil. Alors, comme l'Ancienne le lui avait enseigné, Azilis ferma les yeux puis les rouvrit pour fixer un point devant elle, la branche d'un aulne dans le soleil. Elle fit le vide dans son esprit, reprit contact avec chaque partie de son corps, laissa sa respiration ouvrir son cœur et son âme. Et quand elle se sentit prête, le désir de soigner surgit et tout son être se tendit vers ce seul et unique but. Sous l'œil attentif de Rhiannon – mais Azilis avait à peine conscience de sa présence – elle posa l'emplâtre avec des gestes rapides et précis. Elle ne vit pas le sourire de l'Ancienne qui l'admirait avec la fierté du maître satisfait de son élève.

— C'est fini, fit la jeune fille en se redressant.

Elle cilla deux ou trois fois, essuya la sueur qui perlait sur son front en regardant autour d'elle d'un air perdu. Comme toujours quand elle donnait des soins, il lui fallait un moment pour sortir de l'état de transe dans lequel elle s'était plongée.

— Tu guériras vite, Kian, déclara l'Ancienne. Tu es robuste et en bonne santé.

Un cri lui échappa quand Azilis serra le bandage. Rhiannon eut son habituel rire moqueur.

— Fort comme un taureau, rapide comme une fouine et douillet comme un homme ! Ils se croient plus résistants que nous. Ah, je voudrais les voir accoucher ! Allez, debout guerrier, quelques jours de patience et tout ira bien. Je donne un sachet d'herbes à ta maîtresse. Bues en tisane, elles t'aideront à guérir rapidement.

Kian remonta en selle de son mieux, affectant un air détaché. Mais ses regards se tournaient sans cesse vers Azilis. Il l'avait perçue sous un jour nouveau, il avait senti les ondes mystérieuses qui émanaient d'elle lorsqu'elle le soignait. Une crainte superstitieuse s'ajoutait maintenant à la fascination qu'elle exerçait sur lui.

— Merci, Rhiannon, dit Azilis. Je te ferai porter du pain, des fruits et du gibier. Mon frère est allé à la chasse aujourd'hui.

— Pas de viande, petite. Plus je vieillis, moins je la supporte. Mais je n'ai rien contre un bon fromage.

Azilis lui fit un signe de la main, sauta sur sa jument et s'éloigna, suivie de Kian.

« Une initiée ? se répétait-elle. Je serais une initiée ? »

3

— Dépêchons-nous, répétait Kian. Il est tard.

— Pas question d'accélérer dans ton état ! Tu souffrirais trop.

Ils quittèrent la forêt sauvage où personne n'imaginait qu'elle se promenait et atteignirent bientôt des lieux plus fréquentés. Des huttes de charbonniers apparurent. Azilis devinait que, chargé de la protéger, Kian était l'objet de jalousies et que leur retour tardif pouvait susciter des commentaires. Mais tout de même, il avait la confiance de son père, maître absolu du domaine.

Ils débouchèrent en plein champ. Un groupe de paysans leur barra le passage. Sales et hirsutes, la peau tannée par le soleil et le vent, à peine moins misérables que les bandits qui les avaient attaqués près du bain de Diane, ils arrachaient des pierres à un vieux fanum[5]. Elle arrêta Luna et les observa, sourcils froncés. Il lui déplaisait de voir ces brutes détruire un ancien lieu sacré.

Elle interpella l'un de ceux qui la saluaient :

— Qui vous a autorisés à prendre ces pierres ?

— C'est notre cher et puissant maître Marcus, domna Azilis ! Nous ne faisons aucun mal. Ce n'est qu'un temple des anciens dieux.

— Marcus ? Mon frère ? C'est Appius Sennius, mon père, qui est votre maître ! Tâchez de vous en souvenir, pauvres sots, et poussez-vous de mon chemin !

Les deux cavaliers laissèrent les paysans, empruntèrent un tronçon de voie romaine puis, s'en écartant, traversèrent un haut rideau de chênes. Comme presque toutes les villae[6], la résidence d'Appius Sennius avait été construite non loin d'une route, mais assez à l'écart pour jouir d'une parfaite tranquillité. Face à eux, sur le versant d'une colline exposé au soleil, les bâtiments s'ordonnaient sagement.

« Marcus ! enrageait Azilis. À les entendre, on croirait que mon père est mort. Marcus aurait donc tout en mains ? À ce point ? » C'était pourtant encore son père qui était à la tête d'une immense fortune se comptant en terres, en têtes de bétail, en hommes et en or.

Il avait même possédé des bateaux qui transportaient du vin, de l'étain et des esclaves depuis la Bretagne[7] jusqu'aux côtes d'Afrique. Les guerres sur terre et les pirates sur mer avaient fait périr son commerce. Mais Appius restait un des plus riches notables de la région – voire de Gaule. Son domaine, situé à trente milles[8] à l'ouest de Condate, s'était même étendu jusqu'à englober des villages entiers, dont les populations travaillaient maintenant pour lui.

Ce n'était pas une exception. Plus il y avait de hors-la-loi et de mercenaires, plus la population se plaçait sous la protection des puissants.

Azilis se renfroga à la vue des murs de la villa. Une chance que Marcus soit à la chasse. Une fois de plus, il aurait fulminé contre ses sorties « indécentes pour une fille de bonne famille ». Quant à son père, il devait être encore au lit. Il se couchait si tard, et toujours saoul. Azilis s'attrista à cette pensée. Elle se tourna vers son esclave.

— J'ai réfléchi, Kian. Mieux vaut que personne n'apprenne ce qui nous est arrivé. J'aurais aimé parler de ton courage, mais ce serait risqué. Je suis désolée. En plus, ils sauront que nous sommes allés au bain de Diane, dans la forêt...

Elle ajouta à contrecœur :

— Marcus m'a plusieurs fois interdit de m'y rendre, à cause des vagabonds qui y rôdent. Il serait si heureux d'avoir eu raison ! Il persuaderait peut-être papa de m'enfermer à la maison !

— Je ne dirai rien. C'est mieux ainsi.

— Je viendrai te soigner à l'écurie ce soir et demain matin. Je dirai à l'intendant que tu es tombé de cheval, que tu dois t'abstenir d'exercices violents. Mais attention, si on te pose des questions, dis comme moi !

Un sourire éclaira brièvement le visage taciturne de Kian, toujours à demi caché par un désordre de mèches châtain.

— On ne me posera pas de questions, et il ne s'est rien passé.

— Parfait, Kian. Ce sera notre secret.

Cette fois, il eut ce rire bref qu'elle provoquait parfois chez lui sans en comprendre la raison.

— Un de plus ! déclara-t-il. Je ne t'ai pas non plus appris à poser des collets, ni à pêcher à la main dans la rivière. Et tu ne vas pas voir Rhiannon pour apprendre je ne sais quelle sorcellerie qu'une jeune fille bien née n'a pas à connaître.

— Exactement ! dit-elle, riant à son tour. Et, en t'écoutant, je me demande si je ne devrais pas te faire arracher la langue ! Tu en sais trop et tu deviens insolent !

Il lui lança un regard de côté et marmonna, comme s'il se parlait à lui-même :

— Les esclaves en savent toujours plus sur leurs maîtres que les

maîtres sur leurs esclaves.

« Comme si un esclave pouvait avoir quoi que ce soit d'intéressant à cacher ! » pensa Azilis.

4

Ils se rapprochaient de l'enceinte : hauts murs construits cent cinquante ans plus tôt, après les premières invasions, pour abriter un fragile univers d'ordre et de luxe.

Une silhouette stationnait devant le porche. Les deux lourds battants de bois restaient clos. Des éclats de voix leur parvenaient, de plus en plus nets. Le portier refusait l'entrée à un visiteur. Azilis distingua des vêtements poussiéreux étrangement colorés, une longue chevelure noire et, par terre, un ou deux sacs.

— Encore un vagabond, grogna Kian, tirant son épée.

Azilis revit les cadavres étendus près de l'étang.

— Ne le tue pas, Kian.

— Le tuer ? Il va filer en voyant l'arme. Eh toi, le mendiant ! Tu comprends ce qu'on te dit ? File, si tu ne veux pas finir tes jours ici !

L'homme se retourna et Azilis eut un choc en découvrant son regard enflammé par la colère. Son cœur s'accéléra. Elle le connaissait. Uniques étaient ces yeux noirs et brillants. Elle détailla les longs cheveux retenus sur le front par un bandeau rouge, le teint hâlé qui évoquait des climats ardents, la barbe hirsute. Elle aurait déjà rencontré pareil miséreux ? Et cet accoutrement ! La tunique aux couleurs passées était banale, la fibule ronde qui la fermait pouvait être bretonne, mais les braies étaient ornées de motifs fleuris étranges et inconnus. L'homme portait aux poignets et au-dessus d'un coude des bracelets celtes en cuivre que le soleil faisait rutiler. Sur son dos était accroché le long fourreau d'une épée.

— Je ne suis pas un mendiant, dit-il d'une voix chaude et sonore. Je suis le neveu d'Olwen ferch Gwallog, épouse d'Appius Sennius, et je demande à être reçu immédiatement.

Alors Azilis sauta à terre, se précipita vers lui comme elle l'avait fait maintes fois tant d'années auparavant. Lui, visiblement, ne semblait pas la reconnaître. Et elle s'arrêta avant de se jeter à son cou.

— Aneurin ! C'est moi, Azilis ! s'écria-t-elle en breton.

Elle ne prêta ensuite aucune attention à l'animation qui régnait dans la pars agricola[9] où travaillaient paysans, potiers, tuiliers, tailleurs de pierre. Passé la deuxième porte qui ouvrait sur le jardin et la maison de maître, elle ne vit ni l'eau jaillir des fontaines de marbre ni les cascades de lierre et de glycines sur les pergolas. Elle marchait aux côtés de ce visiteur inattendu qui brisait sa solitude. Elle respirait le parfum des temps heureux. Le parfum de son enfance, quand sa mère vivait encore.

Kian s'était arrêté au seuil du jardin. Il le contemplait rêveusement lorsqu'une main s'abattit sur son épaule.

— Où l'as-tu emmenée, hein ? cria Fulvius, le fils de l'intendant. Tu te rends compte de l'heure ? Mais vas-tu répondre ?

La harpe et l'épée

1

— Morte ? Olwen est morte ?

Le visiteur arpentait la mosaïque. Il s'arrêta au seuil de la galerie qui encadrait le jardin, ombragée par un treillage couvert de chèvrefeuille. Il tournait le dos à sa jeune cousine, perdu dans de sombres méditations.

Azilis était fascinée par la longue épée qui pendait de la clavicule jusqu'à l'arrière du genou. La poignée semblait d'or, avec une garde et un pommeau incrustés de grenats à la manière barbare. Le fourreau attirait l'œil par ses arabesques compliquées, différentes des spires gauloises.

Aneurin s'était délesté de son paquetage mais pas de cette précieuse arme de guerre qui jurait avec ses vêtements.

— Jamais, au long de mon voyage, je n'ai imaginé qu'Olwen ne serait pas là pour m'accueillir, murmura-t-il. Comme si vous étiez tous magiquement protégés par cette villa.

Les mots d'Aneurin exerçaient un pouvoir étrange. Azilis s'était maintes fois rappelé le visage de son cousin. Mais sa voix, elle l'avait oubliée. Ce timbre chaud et grave surgissait du lointain de son enfance. Les mots s'animaient peu à peu, entamaient une procession solennelle tandis que les yeux noirs du jeune homme brillaient d'un éclat profond.

Une harpe de voyage émergeait du sac posé à terre. Son cousin était barde.

— Ici, on se sent hors de tout, ajouta Aneurin en contemplant les stucs et les peintures murales. Ton père, comment va-t-il ?

— Il est resté prostré après la mort de maman. Et puis son état s'est amélioré. Enfin, nous le pensions. Un matin il est parti chasser avec mes frères. Les chiens ont rembuché un sanglier énorme. Naturellement Marcus et Caius ont cédé à papa l'honneur de le mettre à mort. Mais lui s'est précipité sur la bête. Elle l'a fait voler comme un fêtu de paille. Il voulait se tuer et il serait mort sans le javelot de Caius. Depuis, il ne peut plus marcher, et... il passe son temps à boire.

— Où sont tes frères ?

Azilis eut conscience qu'elle répondait comme une enfant à un adulte, qu'elle répondait *comme il fallait*, récitant presque. Sa propre voix l'agaçait.

— Marcus habite ici l'été avec sa femme Sabina, qui va bientôt accoucher. Ils ont déjà une petite fille.

— Et Caius ? Est-il là ?

Une note d'espoir vibrait dans la question. Elle secoua la tête.

— Caius est parti en Bretagne se battre aux côtés du Haut Roi.

— Quoi ? s'exclama Aneurin. Sans moi ? Sans m'attendre ? Mais nous avions décidé...

Azilis avait prévu cette réaction. Une amitié exclusive liait Caius et Aneurin qui avaient formé le projet de s'enrôler un jour dans l'armée d'Ambrosius Aurelianus, le Haut Roi des Bretons[10]. La petite fille grandit d'un coup et répliqua sèchement :

— Caius t'a attendu deux ans. Tu n'as pas donné signe de vie.

Il détourna le regard.

— C'est vrai, Azilis. Pourtant je pensais à vous, je t'assure.

— Des hommes d'Ambrosius ont campé ici, il y a trois étés. Ils ramenaient en Bretagne des chevaux qu'ils avaient achetés en Gaule pour leur cavalerie. Caius les a suivis. Sa dernière lettre nous annonçait que son armée stationnait dans le nord-est, à Eburacum[11]. Ils ont repris la cité aux Saxons. C'est ta région d'origine, non ?

Aneurin la fixait d'un air hagard.

— Si, murmura-t-il. Dieu fasse que je l'y retrouve... Et ton jumeau ? Il est avec Caius ?

Elle ne put réprimer un rire amer.

— Ninian ? À la guerre ? Oh, non ! Il n'est pas taillé pour ça ! Il s'est retiré dans un monastère.

Le silence retomba.

Aneurin avait connu une enfant espiègle, il découvrait une étrange jeune fille. Belle, malgré ses braies, sa tunique d'homme froissée et la boue qui maculait une de ses joues. Ses grands yeux verts vous regardaient sans ciller, avec défi.

« Elle est vêtue comme une paysanne, se dit-il, pas comme l'unique fille du riche Appius Sennius. » Il lui prit la main avec douceur.

— Tu dois te sentir seule, petite cousine. Pourquoi es-tu habillée ainsi ?

Elle n'eut pas à répondre. Appius Sennius apparut à cet instant, allongé sur une litière portée par deux garçons. Aneurin se souvenait du chasseur infatigable, de l'homme à l'autorité de fer. Il se trouvait devant un infirme aux cheveux blancs et au visage boursoufflé par

l'alcool.

— Père, Aneurin est revenu. Il arrive de Constantinople.

Appius leva les yeux vers le visiteur.

— Aneurin ! Mon cher neveu ! Cela fait si longtemps. Tu as changé. Pas autant que moi, n'est-ce pas ? As-tu vraiment changé, d'ailleurs, ou est-ce cette barbe, cet accoutrement ? Peu importe. C'est une immense joie de t'accueillir à nouveau.

— Mon cœur se réjouit de te revoir, Appius. Que la grâce de Dieu soit sur ta maison.

Aneurin s'inclina avec une telle élégance qu'ils oublièrent ses haillons et sa saleté.

— Dieu n'a guère exaucé mes prières. Azilis t'a appris la mort de mon épouse, je le vois à ton visage. Le bonheur a fui cette villa. Ma femme parlait beaucoup de toi. Elle t'aimait comme un fils. Elle aurait voulu te revoir... avant la fin.

Le voyageur serra les mâchoires.

— Aneurin a besoin de repos, papa, intervint Azilis. Il doit rêver de nos thermes. Toi, Galla, prépare-lui sa chambre, en face du pommier, et des vêtements propres. Nous nous retrouverons pour le dîner. Tu as mille choses à nous raconter, cousin.

— Oui, tu nous feras voyager à tes côtés, approuva le maître.

— Je vous promets de vous transporter à Constantinople ! Non, pas cela, je le porterai moi-même.

Il désignait sa harpe, alors qu'une servante prenait son bagage. Il se retourna et un rayon de soleil incendia la poignée de l'épée. Quand il était de face, elle paraissait plantée entre son cou et son épaule.

2

Derrière la servante, Aneurin suivit la galerie à colonnes qui courait le long du bâtiment et rejoignit la chambre où il avait dormi jadis. Les murs rouges, le lit, le coffre, tout était identique à ses souvenirs. Mais, sans ceux qu'il aimait, sans Olwen, sans Caius, ces lieux n'avaient plus d'âme.

Cinq ans ! Comment avait-il pu ne pas envoyer la moindre lettre à ceux qui l'avaient recueilli ?

Pourtant il avait une excuse. Il avait fallu se fuir soi-même, donc fuir les siens. Faire un long détour par une vie de hasards dans un monde exotique où tout était à apprendre et à risquer.

Au retour, c'était le passé qui lui avait faussé compagnie. Ses souvenirs se brisaient contre le présent. Il se frotta le visage à deux mains. Cela ne changeait rien à ses projets. Au contraire. S'il avait trouvé un havre de bonheur, eût-il été facile de repartir aussitôt ? Il lui restait moins de deux cents milles avant d'atteindre la Bretagne ! Presque rien après la route déjà parcourue. Il inspira une grande bouffée d'air et se redressa. Son séjour à la villa n'était qu'une halte.

Il retrouverait Caius et, bientôt, Kaledvour serait entre les mains du Haut Roi. Alors, alors seulement, Aneurin serait délivré de son passé. Du reste de son passé.

3

Azilis faillit oublier Kian et sa tisane. Elle s'en souvint en retrouvant dans sa chambre le sac d'herbes de Rhiannon. L'idée de se rendre aux écuries ne l'enchantait guère. Pour faire honneur à son cousin, elle avait revêtu après son bain une tunique blanche brodée d'or et son esclave avait noué ses cheveux en un chignon compliqué d'où s'échappaient quatre longues tresses. Elle n'avait pas le temps de se changer avant le dîner. Tant pis, elle devait bien cela à son esclave.

Elle traversa le jardin qui s'étendait devant la villa, franchit le portail qui la séparait de la pars agricole et se dirigea vers les cuisines de la ferme, soulevant sa tunique pour ne pas la traîner dans la fange. Un garçon s'immobilisa, qu'un regard sévère suffit à chasser dans la porcherie. Curieux comme des chats, ces esclaves ! Elle pénétra dans le bâtiment d'où sortaient des effluves de soupe aux pois.

La cuisinière resta bouche bée à la vue de la jeune maîtresse.

— Fais chauffer de l'eau, ordonna Azilis en sentant l'hilarité la gagner. J'ai à faire ici.

Elle allait aggraver sa réputation d'excentrique, à se rendre en grande tenue dans la cuisine des communs pour faire bouillir des simples.

— Dépêche-toi au lieu de me regarder avec ces yeux de grenouille.

Azilis préleva une partie des herbes, les jeta dans l'eau. Elle devinait les regards furtifs de la cuisinière qui feignait de s'activer.

— Kian est tombé de cheval. Je lui prépare une infusion. Je reviendrai demain matin et demain soir. Ta curiosité est-elle satisfaite, servante ?

Son pichet à la main, Azilis prit la direction des écuries. Des oies la suivirent, menaçantes – elle avait toujours eu peur des oies – mais elle se força à ne pas précipiter l'allure. Derrière elle, à coup sûr, tout s'était arrêté et petits et grands l'observaient. La canicule était tombée, la ferme baignait dans une douce lumière rose, et Azilis se rendit compte qu'elle chantonait. Elle était joyeuse pour la première fois

depuis fort longtemps.

Kian logeait dans un réduit attendant à l'écurie. Une pailleasse et un coffre grossier constituaient son mobilier. Un palais à côté de la pièce commune où s'entassaient les esclaves de la ferme. Appius lui avait accordé ce privilège parce qu'il entraînait les gardes au combat et parce qu'il était le garde du corps de sa fille. De plus Azilis trouvait commode d'avoir son serviteur à disposition près des chevaux.

Kian dormait. Elle l'observa en silence. Lui avait-elle jamais prêté une vraie attention ? Sans doute, à chevaucher côte à côte depuis trois ans, avaient-ils développé une forme de complicité. Mais leurs conditions respectives dressaient entre eux mille barrières. Une machine animée, voilà ce qu'était un esclave, un être sans prise sur son destin qu'on pouvait louer, vendre, à la rigueur tuer. Ninian décréait sans cesse que l'esclavage était contraire à la foi chrétienne, puisque tous les hommes étaient frères. « Après leur mort », rétorquait Appius. Kian était fort, intelligent, discret, et savait la faire rire avec ses remarques ironiques. Cela ne lui donnait aucun droit, juste plus de prix.

Elle posa le pichet. Quel âge avait-il ? Vingt, vingt-deux ans ? Difficile de juger avec sa barbe. Des traits fins, une bouche trop grande, une cicatrice qui griffait le haut de la pommette droite, juste au-dessous de l'œil... De quelle couleur étaient ses yeux, d'ailleurs ? Comme pour répondre à son interrogation, les paupières de Kian s'ouvrirent sur des prunelles marron clair.

Il sursauta, stupéfait de la trouver penchée sur lui.

— Domna ?

— Je t'apporte ta décoction, balbutia-t-elle. Tu dois tout boire avant demain matin.

Elle rougissait d'avoir été surprise à le dévisager.

— Inutile. Je vais mieux.

— Je sais, ça ne sent pas bon, mais tu guériras plus vite, alors bois. Si tu la jettes, je le saurai, ajouta-t-elle sévèrement.

C'était pur mensonge toutefois elle espérait Kian assez naïf pour la croire. Il avala deux gorgées.

— Demain, pas de promenade. Je t'apporterai ta tisane.

— Merci. Domna, je peux te poser une question ?

— Parle.

— L'homme qui est arrivé est vraiment ton cousin ?

— Oui. Aneurin, le neveu de ma mère. Il est breton comme elle.

— D'où vient-il ?

— De Constantinople.

Elle s'assit sur le coffre. Elle avait envie de parler de son cousin, de replonger dans ses souvenirs d'enfance. Avec qui les partager sinon avec Kian ? Elle lui avait déjà tant dit sur elle au cours de leurs

équipées. C'était facile de parler à l'esclave, bien plus qu'à Rhiannon qui vous jaugait de son regard perçant. Lui écoutait en silence, interrompait à peine, ne portait aucun jugement. Parfois elle se demandait s'il comprenait. Mais cela importait peu. C'était comme si elle se parlait à elle-même.

— Aneurin est arrivé de Bretagne le jour de mes onze ans. Sa famille et sa fiancée avaient été massacrées par les Saxons. Il était le seul survivant. Il avait réussi à rejoindre un port, à s'embarquer pour la Gaule et à trouver la villa. Il avait dix-huit ans.

— Je croyais qu'Ambrosius Aurelianus avait vaincu les Saxons.

— Il a débarrassé les côtes armoricaines de ces pillards, mais pas la Bretagne... Tu ne sais rien de tous ces événements, n'est-ce pas ?

Elle marqua une pause, rassemblant ses idées. Kian réprima un sourire. Azilis allait encore se lancer dans une leçon d'histoire. La centième au moins depuis qu'il la connaissait.

— Les légions romaines ont quitté l'île il y a plus de soixante ans pour protéger la Gaule et Rome contre les barbares. Aussitôt, les Scots d'Irlande[12] et les Pictes qui vivent au nord du mur d'Hadrien[13] se sont jetés sur la Bretagne. Des chefs bretons ont alors eu l'idée d'engager des mercenaires, des guerriers angles et saxons qui reçurent des terres en récompense de leurs services. Mais ils devinrent de plus en plus avides et attaquèrent ceux qui les avaient invités. Depuis, c'est une guerre perpétuelle. Ambrosius ne les a pas vaincus mais seulement contenus hors de ses frontières, au nord et à l'est de l'île.

Kian écoutait avec attention, le menton calé dans la main.

— Ton cousin a fait étape chez vous avant de partir pour Constantinople ?

— Une étape d'un an... Il avait vécu des choses horribles. Il parlait à peine, pleurait, se réveillait la nuit en hurlant.

— Ça arrive aux guerriers les plus endurcis.

— Aneurin n'est pas un guerrier. Il est barde, comme l'étaient son père et notre grand-père.

— Barde ? murmura Kian d'un ton rêveur.

— Ma mère s'est occupée de lui. Elle lui a fait fabriquer une harpe. C'est peut-être ce qui l'a sauvé. Il en jouait des heures entières. Peu à peu il est sorti de son silence, il a chassé avec Caius. Ils ont le même âge. Ils s'adoraient malgré leurs différences. Et puis un jour Aneurin est parti. Il s'est joint à une caravane que mon père envoyait en Orient acheter des étoffes et des épices. La caravane est revenue sans lui.

Azilis se souvint des larmes qu'elle avait versées alors. Elle l'avait adoré, ce beau cousin mystérieux, et avait attendu son retour avec impatience. Elle se leva brusquement.

— Bon, je te laisse. Pas de mouvements violents. Tu es dispensé

d'entraîner les gardes. Repose-toi, fais ce qui te plaît.

— Ce qui me plaît ? Depuis quand un esclave fait-il ce qui lui plaît ?

Comme le ton était franchement railleur, Azilis essaya de se fâcher.

— Gare à toi, Kian ! Si tu ne me montres pas davantage de respect, je t'envoie dans les champs servir d'épouvantail à moineaux !

Il la regarda partir avec un sourire en coin.

4

Marcus, depuis le portique, observait le ballet qui se déroulait dans la salle à manger de plein air. Il faisait encore jour. Des servantes dressaient la table sous la treille, tandis que d'autres arrivaient avec des chandeliers. On apporta un lit : depuis ce que toute la maison appelait « l'accident », son père dînait allongé comme les Romains d'autrefois, ce qui contribuait à l'isoler et le laissait en tête-à-tête avec son vin.

— Je t'en prie. Promets-le.

— Ne t'inquiète pas, Sabina. Il n'y aura pas de scandale, je te le promets. J'ai horreur de ça. Et je ne veux te causer aucun souci.

Il se retourna, couva du regard le ventre de sa femme, puis se remit à lorgner les servantes.

— Nonnia ! cria-t-il. Plus tard, le vin. Il va chauffer, rapporte-le à la cave.

— Tu le détestes.

— Bien sûr que je le déteste. Comme toute cette nichée de Bretons, comme leur...

Il se tut pour ne pas insulter une morte. Le retour du neveu d'Olwen avait gâché le plaisir de la chasse. Marcus avait secrètement espéré qu'Aneurin ne reviendrait jamais de son voyage. Un tel périple en avait tué de plus forts. Et voilà que ce harpiste au minois de fille et à l'horripilant accent breton se portait comme une fleur.

— Tu ne pouvais pas empêcher ton père de se remarier, le raisonna Sabina.

— Six mois après la mort de ma mère ? Avec cette sorcière ? rétorqua Marcus.

Cette fois il croisa les doigts pour éloigner le mauvais sort.

— Enfin, Marcus ! Olwen n'avait rien d'une sorcière.

— Et comment a-t-elle fait perdre la tête à mon père, hein ? En lui faisant avaler un philtre ! Il n'était plus le même quand il l'a ramenée ici, je te le jure !

Il ne sortait pas de ce raisonnement. Un homme du rang d'Appius

ne pouvait avoir épousé cette Bretonne sans fortune pour sa seule beauté ! Il aurait suffi d'en faire sa maîtresse.

— Mon chéri, je sais que son arrivée t'a causé de la peine quand tu étais petit, mais...

— Elle a envoûté mon père ! Elle a fait de lui son esclave ! Regarde ce qu'il est devenu depuis qu'elle est morte...

— Moins fort, Marcus. Tu vois, tu t'énerves déjà ! Tu te tortures depuis des années, et tu me tortures aussi.

— Pardon, ma chérie.

Il s'assit près d'elle et continua plus doucement.

— Tu n'étais pas là à cette époque, tu n'as pas vu les minauderies d'Olwen pour m'amadouer. Mais j'ai résisté. Je suis resté fidèle à ma mère, moi, tandis que mon père l'a complètement oubliée !

La haine que Marcus vouait à sa belle-mère ne s'était jamais éteinte. Elle avait grandi avec lui, s'était inscrite dans sa moelle, fortifiée à la naissance de ses demi-frères et de sa demi-sœur jusqu'à devenir une part essentielle de son être.

Marcus se calma soudain. Était-ce par égard pour sa femme enceinte ? En partie sans doute. Mais surtout parce qu'il songeait avec soulagement qu'Olwen était morte et que Caius et Ninian étaient allés au diable. Dieu avait châtié la sorcière.

— Reste Azilis, souffla-t-il.

Sabina lui lança un regard suppliant.

— Elle ridiculise la famille, elle court les bois comme une sauvagienne. Mais c'en est bientôt fini de ces escapades ! Cette fois, c'est certain, Lucius va demander sa main. On peut lui faire confiance pour dresser cette folle. Cher Lucius ! Il lui donnera les raclées qui lui ont manqué. Elle finira par comprendre qu'une femme doit être obéissante. Ne me regarde pas comme ça, Sabina ! Admets que le mariage de Lucius et d'Azilis est une bonne nouvelle ! Il n'y a pas de meilleur parti dans la région.

Il se leva, retourna observer la salle à manger. La table s'était couverte de plats. Il n'avait d'yeux que pour Nonnia qui portait une assiette de cerises. La grossesse avancée de sa femme l'autorisait à ses propres yeux – plus que d'habitude – à batifoler avec tout ce que la villa comptait de féminin et d'avenant.

— Comprends-moi. J'étais si content pour Lucius, et cet Aneurin vient tout gâcher. Ce... ce harpiste ! Il va encore vivre à nos crochets. Il va soutenir sa cousine à tout bout de champ, saper mon autorité. Je les entends déjà se moquer de moi en breton. Il y a de quoi être de mauvaise humeur, non ? Mais, promis, je ferai bonne figure.

Le jour baissait. Un rayon de soleil, s'engouffrant sous la galerie, embrasa la mosaïque. Marcus ne distinguait plus Nonnia. Le bourdonnement des abeilles avait cessé.

— De toute façon, ça ne durera plus longtemps. Il faudra bien que les choses changent, quand papa...

Marcus se reprit, mécontent d'avoir commencé cette phrase. Il se retourna et vit avec soulagement que Sabina était partie.

5

Azilis présida aux derniers préparatifs du dîner. Pour contredire d'avance son frère aîné qui lui reprochait de ne pas savoir tenir une maison, elle veilla à ce que la table fût bien disposée, à ce que chaque console fût couverte de sa corbeille de fruits, de pain et de fromages.

Ce fut elle qui appela les convives. Appius, déjà installé sur son lit, observait un serviteur qui tirait du vin d'un barillet pour le verser dans une petite amphore gainée de paille. Aneurin arriva le premier, lavé et rasé. Il avait revêtu une tunique claire qui avait appartenu à Ninian. Ses bracelets contrastaient avec la simplicité de cette tenue romaine. Azilis remarqua qu'il avait gardé avec lui sa harpe et sa longue épée. La politesse l'obligeait à ne pas porter d'arme à table aussi la posa-t-il sous la galerie.

Marcus les rejoignit et, d'un claquement de doigts, commanda les entrées : poissons marinés, ablettes pêchées par les esclaves de la ferme, charcuteries et asperges.

La conversation fut d'abord empesée. Puis, le vin aidant, les langues se délièrent. On parla du terme de Sabina, de chasse et, bien sûr, du voyage d'Aneurin. Marcus cessa alors d'écouter.

Le chant d'un rossignol s'éleva dans la nuit tombante. Un esclave alluma les chandelles de cire sur de hauts candélabres de bronze et des lampes à huile disposées sur la table. Leurs flammes dansantes se reflétèrent sur les gobelets en verre bleuté, les coupes en agate, les plats en argent sculpté. La brise enveloppait les convives du parfum du chèvrefeuille.

Appius fit rapprocher son lit de la table, signe que la conversation commençait à l'intéresser. Il leva la main pour demander le silence :

— Raconte-nous Constantinople, Aneurin.

Aneurin contempla un instant la nuit comme s'il rassemblait ses souvenirs.

— Que vous dirai-je ? Imaginez une cité immense sur les rives d'une mer turquoise. Imaginez une ville splendide, fastueuse, colorée ! Le cirque est grandiose. Des milliers de spectateurs y assistent aux

courses de chevaux qui opposent les Bleus aux Verts. Imaginez sept théâtres, cent quinze thermes, quatorze églises et quatorze palais réunis en une seule cité ! Des hommes de tous pays arpentent les rues : Syriens, Illyriens, Goths ou Africains... La misère y côtoie l'opulence. Un jardinier du palais m'a parlé d'arbres aux feuilles martelées d'or...

Un silence rêveur suivit ces mots qui avaient transporté l'assemblée dans un ailleurs lointain et prodigieux où battait le cœur du monde civilisé. Aneurin sourit à Azilis. Il demanda un gobelet de vin à Nonnia, le vida sans reprendre la parole.

— J'ai revu le troupeau d'aurochs près des champs de blé, lança Marcus qui désirait changer de sujet. Il faudra s'en occuper si on ne veut pas qu'ils abîment les récoltes. Et j'ai invité Lucius Arvatenus, ajouta-t-il en jetant à sa sœur un regard appuyé. Il m'a chargé de te transmettre ses hommages, Azilis.

— Comment t'es-tu procuré de quoi vivre ? questionna Appius, sans prêter attention aux paroles de son fils.

La présence d'Aneurin le faisait voyager et le distrayait pour un temps de ses tristes obsessions.

— Comme ceci, mon oncle.

Aneurin prit sa harpe, recula son siège, cala l'instrument contre sa clavicule puis égrena quelques accords. Le repas s'interrompit comme par enchantement. Les esclaves firent cercle autour de la table. Accompagnée par le chant des grillons, de la fontaine et, plus loin, des grenouilles, la harpe devint le foyer d'un clan humain des temps anciens, perdu dans la nuit, dont les longs doigts du voyageur figuraient les flammes crépitantes. D'une voix profonde et chaude, Aneurin chanta une ballade qui avait dû souvent lui servir à payer son écot pendant son voyage.

— Comme c'est beau, murmura Sabina.

Le jeune homme la remercia d'un sourire puis plongea son regard noir dans les yeux de sa cousine. Azilis s'aperçut qu'elle tremblait. Elle but pour se donner une contenance.

Marcus, qui était resté de glace, lança aux esclaves :

— Apportez le pain et le fromage arverne.

Seul, il poursuivit son repas avec acharnement. Le reste des convives écoutait Aneurin accompagner une servante qui chantait une ballade d'Armorique.

* * *

Quand la conversation reprit, elle glissa sur une pente dangereuse.

— Dans quel état as-tu trouvé les routes, en Gaule ? interrogea Appius.

— Les routes sont encore en bon état, admit Aneurin. Ce n'est pas cela qui m'a choqué mais plutôt le déclin des villes, l'abandon de nombreux villages ruinés par le brigandage, et, partout, l'appauvrissement des paysans au profit de quelques puissants de plus en plus riches.

— Ils ont la chance qu'on leur procure travail et protection ! s'exclama Marcus, piqué au vif. Et ils peuvent s'estimer heureux que la Gaule soit en paix ! Depuis qu'Ambrosius Aurelianus et Syagrius[14] se sont alliés pour vaincre les Goths et les Francs, nous ne sommes plus inquiétés par les barbares.

— Jusqu'à quand ? L'empereur romain Romulus Augustule a été déposé par le roi des Ostrogoths il n'y a pas un an, remarqua sèchement Aneurin.

— Mais celui-ci s'est aussitôt soumis à l'autorité de Constantinople ! intervint Appius.

— Parce que tu crois vraiment à cette mascarade ! s'enflamma le barde. Vous ne voyez pas que le monde est dorénavant aux mains des barbares ? La Gaule est cernée de toutes parts ! Qui se jettera en premier sur le petit territoire de Syagrius ? Tous attendent de le dévorer !

Azilis ne pouvait détacher les yeux de son visage mince et mobile. Une énergie intense dévorait le jeune homme, brûlait dans son regard – un regard de fou ou de prophète. Sa voix vibrait avec une fougue qui faisait frissonner la jeune fille.

— Tu verras, Appius, poursuivait Aneurin, impitoyable. Un jour cette villa brûlera comme tant d'autres ! Tes livres partiront en fumée, et avec eux tout ce que tu es !

— Les bibliothèques sont faites pour brûler, répondit philosophiquement le vieil homme. « Fugit irreparabile tempus[15]. » Du vin !

Son regard s'anima. Il se trouvait à ce moment de la soirée où l'alcool lui rendait provisoirement cette rude énergie qu'il avait possédée autrefois. Instant magique et éphémère.

— Oublie ta peine, mon neveu. N'était-ce pas le but de ce long voyage ? À présent demeure près de nous et fonde une famille.

— Non, Appius ! Je ne suis pas revenu pour me marier et couler des jours tranquilles.

L'inquiétude gagnait Azilis. Elle voyait Marcus mastiquer rageusement sans quitter Aneurin du regard. Bientôt, elle le savait, son père sombrerait dans l'ivresse : plus personne ne s'interposerait entre son cousin et son demi-frère.

Aneurin se leva. Il fit lentement le tour de la table, parlant d'une voix basse, arrêtant son regard enflammé sur chacun des convives.

— Mes voyages n'ont pas tué mon passé. Au contraire. Ils m'ont

apporté l'instrument de ma vengeance.

Il fit trois pas vers la galerie et disparut dans l'ombre.

Azilis frissonna. D'où les bardes tenaient-ils le pouvoir de captiver leur auditoire ? À la vue de cette tablée pétrifiée, elle comprit pourquoi le départ d'Aneurin, jadis, avait laissé un tel vide.

Il revint dans la lueur tremblante des chandelles. Un éclair bleu chatoya devant lui, fit siffler l'air. Il avait pris son épée. Il en caressa doucement le fil de sa main gauche. Gravées dans une poignée en or et un pommeau incrusté de grenats, les arabesques dorées du fer parurent s'animer lorsqu'il posa l'épée sur la table, repoussant gobelets, coupelles et reliefs de sanglier. La lame aux reflets bleutés attirait irrésistiblement les regards.

— Kaledvour, murmura-t-il en breton, la tranchante, la lumineuse, capable de fendre le plus dur des aciers.

— Magnifique, en effet ! réagit Marcus. Mais qu'est-ce que tu comptes faire ? Repartir en Bretagne pour retrouver les Saxons qui ont tué les tiens ? Après toutes ces années ? Tu espères les massacrer ? Toi ? Un barde !

Marcus avait adopté l'intonation ironique et le sourire suffisant qu'il arborait si souvent. Les deux hommes se fixèrent en silence. Aneurin luttait clairement pour maîtriser sa colère. Il prit du vin et but lentement, sans lâcher Marcus du regard, jusqu'à ce que celui-ci détournât les yeux.

La voix du barde s'éleva alors, basse, vibrante.

— Un soir, dans une taverne, un homme a pleuré en écoutant ma harpe. Je l'ai suivi chez lui. C'était un exilé comme moi. Il comprenait mes chants sans même parler ma langue. Il venait d'Orient. Il était riche. Il m'a hébergé et payé pour que je lui enseigne la musique. Nous avons partagé nos souvenirs et nos peines. Un jour, il a forgé Kaledvour à mon intention. Alors j'ai entamé le voyage du retour.

— Au moins tu n'es pas revenu les mains vides, remarqua Marcus qui avança la main pour saisir l'épée.

Mais il interrompit son geste car Aneurin avait repris :

— Le forgeron était aussi magicien. Cette épée est ensorcelée. Et je possède son secret.

— La magie ! grimaça Marcus. On en arrive toujours là avec vous autres Bretons.

Un silence suivit. Azilis fixait le visage d'Aneurin où jouaient toujours les flammes fantasques des chandelles. Son regard brillait, exalté, fiévreux. Brusquement, elle douta. Une épée magique ? Il avait vécu tant d'épreuves : aurait-il perdu l'esprit ?

— Si je suis revenu, continua Aneurin, c'est pour offrir cette épée à Ambrosius...

Azilis crut soudain voir Kaledvour se rapprocher de ses yeux,

l'attirant du même coup vers elle. Saisie d'un vertige, elle s'agrippa à la table. Elle ferma les paupières et respira largement, le cœur battant. Oui, il y avait chez Aneurin un pouvoir inquiétant et une lueur de démence. Mais également une force plus mystérieuse qui ravalait maison, jardin et personnes au rang de fantômes. Une force qui ne lui appartenait pas, qui le dépassait et l'emportait.

— ... Pour armer ses guerriers, et chasser les Saxons de Bretagne. Pas pour fonder une famille dans un monde en ruine. Comme tu vois, Marcus, mon projet est plus ambitieux qu'une simple vengeance.

— Armer ses guerriers ? répéta Appius d'une voix ensommeillée. Avec une seule épée ?

— J'ai dit que je connaissais son secret. Nous lui fabriquerons des sœurs.

— Si Ambrosius disposait de telles armes, il aurait un avantage certain ! interrompit Appius. Dans ses lettres, Caius nous dit que les Saxons arrivent plus nombreux chaque automne, que chaque printemps voit éclore de nouvelles batailles. Aujourd'hui, peut-être mon fils est-il mort pour une cause qu'il a choisi de défendre par amour pour sa mère et, je crois, par amitié pour toi. C'est un choix dont il peut être fier. Je serais fier moi aussi si je pouvais lutter contre ces barbares.

Azilis se leva, incapable de résister plus longtemps à sa curiosité.

— Puis-je voir l'épée, Aneurin ?

Il parut surpris mais lui tendit Kaledvour en silence. Elle le remercia d'un sourire et la tint devant elle.

L'arme était si longue que le pommeau arrivait à ses seins. Azilis la souleva, appréciant son tranchant étincelant. Ce qu'elle éprouvait allait au-delà de l'admiration. Une intense énergie émanait de l'épée et se communiquait à son cœur, l'invitant à un respect mêlé de crainte. Cette arme possédait une puissance surnaturelle. Azilis ne dit rien de ce qu'elle ressentait. Elle se contenta de déclarer :

— Son tranchant est vraiment remarquable. La lame doit être d'une dureté exceptionnelle pour être affûtée à ce point ! Et pourtant elle n'est pas lourde.

— C'est que ma petite sœur s'y connaît ! lança Marcus en tendant la main.

— Elle pourrait faire saigner le vent, répondit Aneurin qui, négligeant Marcus, se saisit de l'épée.

D'un geste rapide il faucha une des chandelles qui se trouvaient près de lui. Sabina poussa un cri de frayeur quand le bâton de cire heurta la mosaïque. Azilis ramassa la chandelle. Elle brûlait encore.

— La coupure est parfaitement nette !

Son cousin eut un sourire carnassier. Il éleva l'arme, fit jouer le reflet des flammes sur l'acier.

— Elle peut transpercer le plus épais des boucliers, trancher une cotte de mailles, fendre un homme en deux.

— Tu l'as vu faire ça ?

— J'ai dû l'utiliser en route. Trop souvent, hélas. Rien ne lui résiste. Pourtant, comme le rappelait Marcus, je ne suis qu'un barde et non un guerrier.

Azilis lui reprit l'épée des mains et l'apporta à son père. Elle enrageait contre son frère, contre ses idées étroites qui se limitaient à l'argent, à l'apparence et aux plaisirs futiles. Et ce rictus suffisant qu'il arborait depuis le début de la soirée !

— Papa, je suis sûre que tu n'as jamais vu pareille épée !

Appius fit un signe et Gedemo, son vieux secrétaire, l'aida à s'asseoir sur sa couche. Il examina l'arme en silence puis la remit au barde.

— Ta as raison, Aneurin, c'est une épée extraordinaire.

* * *

Appius demeura silencieux un moment, scrutant le visage du jeune homme. Il avait oublié à quel point, malgré ses cheveux noirs, Aneurin ressemblait à Olwen. Oui, bien plus que ses propres enfants. Tout à coup il retrouvait les yeux de jais de son épouse, ses pommettes saillantes et ce sourire radieux d'un charme irrésistible. Il détourna le regard et demanda d'un geste qu'on remplisse son gobelet.

— C'est un noble projet que tu as là, déclara-t-il enfin. Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider.

Marcus éclata :

— Un noble projet ! Vraiment ! Un projet insensé, oui, un projet ridicule ! Ne me dis pas que tu prends au sérieux les affabulations de ce harpiste ! Ou c'est le vin, papa, qui...

— Comment oses-tu t'adresser à notre père de la sorte ! explosa à son tour Azilis. Et insulter ainsi mon cousin ? D'ailleurs comment peux-tu juger de ce qui est noble et valeureux ? Parle d'argent ou de putains mais ne parle pas d'honneur, tu ignores ce que c'est !

— Petite harpie !

Il bondit pour la gifler. Elle se réfugia prestement derrière la couche de son père.

— C'est ça, Marcus, frappe-moi, le nargua-t-elle. On sait que tu as la main leste avec les femmes et les esclaves ! Fais attention ! Je peux me défendre, moi !

Il se précipita mais Aneurin s'interposa. Leurs regards s'affrontèrent de nouveau, et une fois encore, Marcus céda.

— Assez, Azilis ! tonna Appius. Je t'interdis d'insulter ton frère ! Et toi, Marcus, montre du respect envers ton père et ton hôte, tu n'en

seras que plus respecté toi-même.

Marcus se rassit, livide, pendant qu'Azilis rejoignait sa place d'un pas tranquille. Leur père, le souffle court, essuya la sueur qui perlait sur son front.

— Parle, mon neveu. Quelle aide puis-je te fournir ?

— Je souhaite peu de choses et j'espère te les rendre un jour au centuple. D'abord accorde-moi quelque temps ton hospitalité. J'ai besoin de repos.

— Tu es ici chez toi, tu le sais, et tu peux y demeurer tant qu'il te plaira.

— J'ai aussi besoin d'argent pour payer ma traversée.

— Tu auras largement de quoi couvrir ces dépenses.

— Enfin, si je pouvais disposer de chevaux et d'un serviteur capable de se battre à mes côtés...

Appius opina et finit son vin. Puis, s'essuyant la bouche, il continua l'œil mi-clos, la voix pâteuse :

— Cela aussi tu l'auras. Maintenant, Aneurin, parle-moi encore de Constantinople, chante-moi les merveilles de l'Empire d'Orient, dis-moi qu'il existe en ce monde un lieu de beauté et de culture que les barbares n'ont pas souillé.

— Pardonnez-moi de ne pas assister au spectacle, interrompit sèchement Marcus. Il est tard et demain j'ai à faire. De plus, Sabina est fatiguée.

Appius les salua d'un geste vague. Aneurin rangea l'épée dans son fourreau. Il s'assit tout près du maître des lieux et commença à parler, regardant parfois Appius avec pitié.

6

Azilis se coucha tard mais peina à s'endormir. Aneurin l'avait guidée dans les rues de Constantinople. Elle avait aussi traversé la Gaule, croisé des guerriers francs, goths et burgondes, navigué sur le Liger[16], affronté les tempêtes d'une mer sans marées, combattu des brigands, parcouru des milles et des milles. Enfin, tandis que les flammes des chandelles vacillaient, sur le point de s'éteindre, Aneurin avait pris sa harpe et chanté les anciens récits de sa terre natale : exploits de guerriers invincibles, amours de magiciens pour des filles-fleurs.

Alors elle avait oublié la tristesse qui l'étreignait et la poussait depuis tant de mois à chevaucher avec pour seuls compagnons un esclave et un chien. Oubliés sa mère morte, son père brisé, son frère aîné parti en Bretagne, et Ninian, son jumeau adoré, happé par une vie de prières au fond d'un ermitage.

Son cœur avait battu vite et fort comme lorsqu'elle s'élançait au galop, se récitant des vers de *l'Iliade* ou de *L'Énéide*. Ce qu'elle lisait, ce qu'elle rêvait, son cousin l'avait vécu. Aneurin n'avait pas seulement apporté une harpe et une épée. Un frémissement de vie inespéré venait de parcourir son monde familial, de la ferme au jardin, des allées aux thermes, des mosaïques au regard voilé de son père.

La boule d'ambre

1

Azilis palpa les côtes à travers le bandage et constata que son esclave paraissait moins souffrir. Il avait bu toute la décoction.

— Parfait. Demain, tu m'accompagneras.

— Je peux aujourd'hui.

— Non, il est trop tard. Tu sais que j'aime partir à l'aube. Repose-toi. Je te ferai porter du rôti de sanglier, tu as besoin d'une viande puissante pour reprendre des forces.

Le jeune homme grattait le crâne d'Ormé posé sur ses genoux. Elle ajouta en quittant la pièce :

— Pas d'efforts ni d'entraînement, hein ? Je le répéterai à l'intendant. Si tout va bien, j'enlèverai l'emplâtre ce soir. Allez, Ormé, on y va !

Un soleil blanc écrasait la cour de la pars agricole. Elle regretta d'avoir trop dormi. Elle avait pris l'habitude de se lever aux aurores pendant la maladie de sa mère. L'insomnie la poussait à quitter la villa pour chevaucher. La terre entrouvrant ses pores, les filaments de brume, les chants des oiseaux qui semblaient plus lointains et plus sauvages : elle puisait dans ce monde nettoyé de quoi traverser le jour qui s'annonçait.

— Bonjour, domna Azilis ! Belle journée, n'est-ce pas ?

Elle salua sans aménité Fulvius, le fils de l'intendant, grand échalas aux dents jaunes et aux yeux globuleux, aussi veule et servile avec ses maîtres que dur avec les domestiques. Il lui inspirait un insurmontable dégoût. Une de ses attributions, elle le savait fort bien, consistait à rapporter à Marcus ses moindres faits et gestes. Il s'arrêta, se frottant les mains nerveusement.

— Je serais heureux de t'accompagner pendant ta promenade, domna, puisque Kian a fait une chute de cheval. Je suis désolé que sa maladresse t'ait privée de ta sortie.

— Je ne compte pas me promener aujourd'hui. Tu peux disposer.

Elle lui tourna le dos, se réjouissant intérieurement de son air dépité et partit sans rien ajouter.

Laissant derrière elle l'animation de la ferme, elle pénétra dans la pommeraie. Les arbres portaient des centaines de petites pommes, chaque jour plus charnues. C'était là que sa mère était enterrée, sous une simple croix de granit. Elle avait supplié son mari de ne pas enfermer son corps dans le mausolée familial, fier monument de marbre dressé près de la voie qui menait à Condate. Olwen ne supportait pas l'idée d'être emprisonnée entre ces pierres glacées, elle qui avait passé son enfance à courir les landes sauvages du nord de la Bretagne. Pas de sarcophage non plus, un simple linceul suffirait pour rendre son corps à la terre. Alors Appius lui avait juré qu'il serait aussi enterré dans le verger, près d'elle.

Elle était morte en paix.

Ormé s'immobilisa avec un grognement. Aneurin, debout devant la tombe d'Olwen, priait bras écartés[17], le visage tourné vers le ciel. Le cœur d'Azilis s'accéléra. Elle ne parla que lorsque les mains retombèrent, s'adressant à lui en breton.

— Bonjour, Aneurin.

Il se retourna vivement.

— Tu as sa voix, murmura-t-il. Un instant, j'ai cru que c'était elle.

Azilis, envahie d'une soudaine timidité, s'assit au pied de la croix comme elle le faisait chaque jour depuis deux ans, et il s'accroupit face à elle, les coudes posés sur les genoux, position qui lui était familière et qu'elle avait oubliée. Quelques rides autour de ses yeux creusaient sa peau hâlée par le soleil d'Orient. Elles n'existaient pas cinq ans plus tôt.

« Il doit approcher vingt-cinq ans, se dit-elle, et les années de voyage comptent double. » Malgré cela – ou grâce à cela ? – son visage grave lui semblait encore plus beau, et ces légères marques dessinaient un regard souriant et troublant.

— Pourquoi ne nous as-tu pas écrit ? Tu aurais pu faire passer un message par des marchands. Nous t'avons cru mort.

Il baissa les yeux.

— Je n'ai pas d'excuse, petite cousine.

— Caius n'a jamais voulu croire que tu l'avais abandonné. Marcus l'appelait Pénélope[18] pour se moquer de lui. Jusqu'au jour où Caius l'a envoyé par terre d'un coup de poing au menton.

Un sourire étira les lèvres d'Aneurin.

— Ça ne m'étonne pas de Caius. Qu'il m'en fasse autant le jour où nous nous retrouverons, je le mérite. Tu ne me croiras pas, et lui non plus sans doute, mais il m'a beaucoup manqué. Si seulement ton père avait accepté qu'il m'accompagne à Constantinople ! Et sur le chemin

du retour, j'avais tellement hâte de le retrouver ! Tellement hâte de vous revoir tous !

— Tu as dû être déçu.

Ils regardèrent la tombe et se turent. Elle ne lui en voulait pas vraiment, elle qui avait si souvent rêvé de s'enfuir vers une vie totalement neuve.

— J'ai rapporté ceci pour toi.

Il fouilla dans une bourse de cuir qui pendait à sa ceinture et en tira une pierre grise. Elle la porta à ses narines en souriant :

— Une boule d'ambre ! Merci, Aneurin. J'aime tellement ce parfum !

Il lui tendit ensuite un anneau d'or délicatement incrusté d'émail bleu.

— J'avais acheté cette bague pour Olwen. Accepte-la à sa place.

Elle la glissa à son majeur droit.

— Merci encore. Pour elle, et pour moi.

Il la dévisagea longuement.

Elle demeura suspendue à ce regard sombre. Enfin elle balbutia :

— Tu ne m'as pas reconnue hier. J'ai beaucoup changé ?

— Tu n'as pas perdu tes yeux verts et ton air effronté. Mais je pensais trouver une demoiselle en train de tisser, voire une jeune mère. Pas une cavalière échevelée précédée d'un doux parfum de vase ! Tu t'accoutres souvent de la sorte ?

— Pour mes promenades. Une gonelle[19] et des braies, c'est plus pratique qu'une tunique longue pour monter à cheval.

Il éclata de rire.

— Évidemment ! Et ton père te laisse faire ? Les filles de ton rang ne courent pas les bois habillées en homme. Tu ne crains pas d'être attaquée ?

Elle fronça les sourcils. C'était le genre de discours que lui tenait Marcus.

— Je n'ai jamais aimé filer ou tisser. Ça faisait déjà le désespoir de ma mère quand j'avais onze ans, tu ne t'en souviens pas ?

— Oh, si. Tu voulais jouer aux mêmes jeux que ton frère, et votre père te passait tout. Mais au moins tu portais des vêtements de fille !

— Pendant la maladie de maman, j'ai pris l'habitude de partir faire de longues promenades à cheval. C'était... dur à la maison.

Ses yeux s'embruèrent.

— Je passais des heures à son chevet, il fallait que je m'évade, tu comprends ? J'ai un esclave pour veiller sur moi, un excellent guerrier. Et puis j'ai Ormé, ajouta-t-elle en caressant le poil fauve du molosse couché à ses pieds. Il égorgerait quiconque tenterait de m'attaquer.

— Ils ont déjà eu l'occasion de te protéger, n'est-ce pas ? Et tu

préférerai que ça ne se sache pas.

Deux jours plus tôt, elle aurait nié sans mentir.

— Je t'en prie, Aneurin... Je n'ai que ces quelques heures de liberté. Marcus ne le supporte pas. Il craint que cela n'écarte des prétendants. Il ne rêve que de me marier pour se débarrasser de moi.

— Pauvre Azilis. Tu dois te sentir si seule.

Il lui caressa la joue et elle recula vivement. Son cœur s'était emballé. Ormé aboya, découvrant une mâchoire féroce. Elle le tira par son collier.

— Sage, Ormé ! Sage !

— Avec ce gardien, je comprends que tu sois encore sans mari. C'est le monstre à abattre pour gagner ta main ?

— Un monstre ? Je t'interdis ! Sa mère est morte après sa naissance, il ne lui aurait pas survécu si je ne l'avais pas élevé. Je ne laisserai personne lui faire de mal.

Il s'esclaffa de nouveau.

— Il me paraît de taille à se défendre ! C'est vrai, tu sais, que tu as l'âge de te marier. À seize ans Olwen avait déjà épousé Appius et mis Caius au monde. Ton père est riche, tu es... tu n'es pas trop vilaine. Si personne n'a demandé ta main, c'est que Marcus a raison. Tu effraies les garçons avec tes passe-temps virils.

Elle poussa un soupir exaspéré.

— On m'a déjà demandée en mariage, figure-toi ! J'ai toujours refusé. Je tiens à mon peu de liberté. Sans Marcus, personne ne m'ennuierait avec ça.

Il riait de plus belle. Pourquoi ne la prenait-il pas au sérieux ?

— Ça suffit ! explosa-t-elle. Ça suffit, tu entends ? Je vivrai comme il me plaira. Est-ce qu'une femme n'est rien sans mari ? Est-ce qu'une femme doit tout sacrifier ? Regarde l'épouse de Marcus : vingt ans et quatre grossesses ! Voilà à quoi s'est résumée sa vie pendant que tu t'amusais en Orient !

Puis les mots s'échappèrent de la bouche d'Azilis sans qu'elle puisse les arrêter :

— Mais si un jour j'aime un homme comme ma mère a aimé mon père, je le suivrai n'importe où. Que ce soit à Constantinople ou au fin fond de la Bretagne.

Elle s'enfuit sans attendre de réponse.

2

Elle ne s'arrêta que dans le péristyle de la villa, les joues brûlantes, le souffle court. Ormé, ravi de cette course folle, s'allongea au sol pendant qu'elle s'appuyait contre une colonne, le pouce enfoncé dans la taille pour comprimer un point de côté. « Quelle sottise ! » pensait-elle, épouvantée. Qu'est-ce qui lui avait pris de dire une chose pareille ? Qu'allait-il croire ? Elle n'osait pas l'imaginer.

Marcus surgit devant elle.

— Azilis ! Je te cherchais.

Il s'approcha davantage, jouant de sa haute taille pour imposer son autorité. Une tactique qu'il utilisait depuis leur plus jeune âge – mais qui ne l'intimidait plus, il aurait dû le savoir. Comptait-il lui administrer, à froid, la gifle manquée la veille ? Elle se redressa, le menton agressif.

— Que me veux-tu ?

— Lucius Arvatenus vient dîner ce soir. Il m'a encore parlé de toi. C'est un beau parti. Crois-moi, Azilis, ce n'est pas seulement parce qu'il est mon ami. Je m'inquiète pour toi. Tu as déjà seize ans, tu ne pourras pas te comporter en gamine toute ta vie. C'est une chance que Lucius veuille t'épouser malgré tes extravagances.

— Tu es fou ! Ce rustre ! Il est plus bête qu'une enclume !

Le visage de son frère se durcit.

— C'est sans doute pour ça qu'il veut t'épouser, car je ne vois pas ce qu'il te trouve ! Qui voudrait d'une fille qui passe la moitié de son temps déguisée en homme ? Tu effrayerais un Vandale ! Quoique...

Il eut un petit rire qui la fit frissonner.

— Je sais que Lucius aime dresser les chevaux rétifs. Ce doit être ce qu'il voit en toi. Une pouliche à dompter !

Il l'attrapa par le coude et l'obligea à pivoter vers lui. Il ne riait plus du tout quand il lui siffla à l'oreille :

— Montre-toi aimable avec lui, Azilis. Bientôt, père ne sera plus là pour te passer tes caprices. Je serai le maître et je ne tolérerai aucun comportement ridicule.

Elle se dégagea, étouffant de rage et de chagrin, et se précipita vers sa chambre.

3

Humiliée par son frère. Ridicule devant son cousin. Azilis pleurait, dents serrées, couchée en travers de son lit.

Épouser cette outre vaniteuse de Lucius ? C'était une perspective encore plus répugnante maintenant qu'Aneurin était revenu. Ses yeux noirs, sa voix vibrante et chaude, la beauté sauvage de ses poèmes l'avaient envoûtée. Tout comme cette lueur de folie dans son regard quand il évoquait son épée ou le Haut Roi des Bretons.

Il fallait qu'elle parle à son père ! Ormé la suivit des yeux quand elle quitta sa chambre puis, dans un soupir, opta pour une prise de possession totale du lit.

Appius se tenait dans la bibliothèque, sa pièce préférée. C'était aussi la plus belle de la villa, avec son plafond bleu semé de coquillages et ses murs décorés d'anciennes fresques aux couleurs passées. Castor et Pollux y côtoyaient Apollon et Daphné ou Jupiter et Europe.

Comme tous les riches Gallo-Romains, Appius était chrétien. Mais sa foi plutôt tiède s'accommodait fort bien de sa passion pour l'art des temps païens. Avant la mort d'Olwen, c'était dans cette pièce qu'il traitait ses affaires et qu'il se retirait pour parcourir ses codex ou ses précieux rouleaux de littérature. C'était dans cette pièce aussi qu'il avait appris à lire et à écrire aux jumeaux, faute d'un précepteur digne de ses exigences. Combien d'heures Ninian et Azilis avaient-ils passé côte à côte à déchiffrer puis commenter des textes grecs ou latins ?

Soutenu par des coussins, à demi allongé sur son lit près de la fenêtre qui ouvrait sur le péristyle et, au-delà, sur le jardin, Appius lisait. Azilis déclama par-dessus son épaule quelques vers du poème latin qu'il tenait entre ses mains :

— *Ton chant, divin poète, est aussi doux pour moi
Qu'un bon somme dans l'herbe à mon corps fatigué,
Ou qu'une eau fraîche offerte à ma soif estivale* [20].

Virgile... Voilà ce que nous aurions pu réciter à Aneurin hier soir, pour le remercier d'avoir chanté.

Appius leva la tête et, comme d'habitude, le cœur d'Azilis se serra à la vue de son teint couperosé, de ses yeux mornes.

— Tu as raison, ma Niniane, il nous a subjugués. Mais il n'est pas trop tard pour le remercier.

Niniane.

Depuis que Caius et Ninian étaient partis, seul son père l'appelait encore par ce surnom. Un surnom qu'on lui avait donné dans sa petite enfance parce que les jumeaux étaient inséparables. Elle fit le tour du lit et s'assit auprès de lui.

— Que penses-tu du projet d'Aneurin, papa ?

— Ton cousin est fou, mais quelle beauté dans sa folie !

— Tu ne veux plus l'aider ?

— Ai-je dit une chose pareille ? Si je n'étais pas devenu ce vieillard inerte, je le suivrais dans son voyage. Oui, j'engagerais autant de forgerons que nécessaire pour armer tous les hommes d'Ambrosius Aurelianus et je les accompagnerais sur les champs de bataille pour semer la mort chez les Saxons. Hélas, dorénavant je ne suis bon qu'à ouvrir mon coffre pour distribuer de l'or.

— Ce n'est pas négligeable. On ne gagne pas une guerre sans argent.

— Sans doute, mais ce n'est pas comme de participer au combat. Dis-moi, ma Niniane, pourquoi t'intéresses-tu autant à ce projet ?

Elle alla, nerveuse, regarder le jardin par la fenêtre ouverte. L'intensité du soleil masquait le paysage.

Sans se retourner, elle déclara d'une voix sourde :

— Papa, Marcus veut que j'épouse ce balourd de Lucius Arvatenus. Je voudrais que tu lui parles. Il me harcèle sans relâche. Peut-être me laissera-t-il tranquille si tu intervienst.

— Je le ferai, Azilis, mais quel effet obtiendrons-nous ? Marcus ne craint plus mon autorité. Il agit déjà en maître et il faut avouer qu'il est le seul à se préoccuper de la gestion de la villa. Je n'en ai ni la force ni l'envie. Crois-tu que j'ignore que c'est à lui que s'adresse l'intendant quand une décision doit être prise ? Je ne suis plus qu'un fantôme.

Il la vit baisser la tête, désespérée.

— Reviens près de moi.

— Tu as l'âge qu'avait Olwen quand je l'ai rencontrée. Mon Dieu, qu'elle était belle ! Si belle que j'osais à peine la regarder, moi qui étais son aîné de dix ans, déjà père et déjà veuf. Toi aussi tu es belle, ma Niniane, mais fière et farouche comme une louve. Tu fais peur aux hommes sensés. Je m'en veux de t'avoir si mal élevée. J'ai été égoïste, je voyais trop à quel point tu me ressemblais. Ne pleure pas, Niniane, tu es forte, tu sauras te débrouiller. Toi et Caius, vous êtes les plus forts de mes enfants.

D'une main Azilis sécha ses larmes.

— Ne te reproche pas de m'avoir éduquée comme tu l'as fait. Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement. Je te remercierai toujours de ce que tu m'as donné.

Elle embrassa tendrement le front de son père.

4

Il y eut ensuite des journées radieuses qui, plus tard, pendant les heures sombres, devinrent pour elle le souvenir même du bonheur. Après sa promenade matinale elle déjeunait avec son cousin et passait de longs moments en sa compagnie. Ils jouaient aux dames, elle lui lisait des vers grecs. Il racontait l'Orient : « On y déguste de la confiture de rose. C'est plus délicieux que les gâteaux au miel. Tu sais Ormé, là-bas, il y a des chasses où les léopards remplacent les chiens... » Elle riait en l'écoutant et il riait aussi, mais toujours, au fond de son regard, flottait une bulle de tristesse.

Elle l'emmena dans la partie du jardin où elle cultivait des herbes médicinales, nommant chaque simple et chaque fleur, déclinant leurs vertus : « La consoude soigne les fractures. Pour les brûlures et les foulures, mieux vaut appliquer des cataplasmes de racines d'acanthé et, pour les cauchemars, utiliser les racines de pivoine. Surtout pas ses pétales qui sont un poison ! » Quand il la questionna à propos d'un tel savoir, elle évoqua la lecture de traités de médecine, mais quelque chose lui interdisait de révéler les liens qui l'unissaient à l'Ancienne de la forêt. Personne ne devait se douter que Rhiannon lui enseignait les secrets des plantes et de la lune, la magie des sources, l'art de soigner. Non, personne à l'exception de Kian et d'Ormé. Car ni l'esclave ni le chien n'en parleraient. Quant à la flamme intérieure qu'Azilis entretenait, c'était un mystère qu'elle voulait taire.

Aneurin chassa avec Marcus et Lucius Arvatenus, par courtoisie plus que par goût. Ces chasses lui en rappelaient d'autres, avec Caius celles-là. Son cousin lui manquait. Ses rapports avec Marcus restaient tendus et leurs échanges se limitaient à des platitudes. Chaque soir, dès qu'Aneurin prenait sa harpe, Marcus se retirait avec son épouse. Et chaque soir, dans la nuit qui peu à peu l'enveloppait, Azilis se laissait emporter par les mélodies sauvages ou douces qu'Aneurin tirait des cordes et du silence.

5

Il pleuvait depuis le matin. Une bruine apportée par le vent d'ouest qui laissait sur les lèvres un léger goût de sel. Aneurin s'était réveillé tôt. Depuis la fenêtre de sa chambre, il avait aperçu sa cousine qui traversait le jardin avec son chien, en route pour sa chevauchée habituelle. Sa fine silhouette bondissait le long des allées rectilignes avec l'énergie débordante qu'elle mettait dans chacun de ses gestes. Comme elle ressemblait à Caius ! Lui aussi possédait cette vigueur étonnante qui semblait brûler jusque dans sa chevelure de cuivre et dans ses yeux d'un vert vif. Aneurin se dit une fois de plus que, sans l'amitié intense qui les avait liés, il n'aurait jamais repris goût à la vie. Et une fois de plus il se reprocha son impardonnable silence. « Encore une trahison », pensa-t-il amèrement.

Plus tard dans la matinée, il se dirigea vers la bibliothèque. À sa demande, Appius le laissa lire les lettres de Caius. Cinq rouleaux de papyrus plus une tablette de cire datée du printemps dernier, dont Appius s'était gardé d'effacer le message gravé à la hâte un soir de victoire : « Nous avons gagné, l'herbe est rouge de sang saxon. Je vais bien, je compte vous écrire plus longuement. » Aneurin s'attarda particulièrement sur la dernière missive, envoyée l'automne précédent. Il la lut et la relut, laissant son imagination rejoindre son cousin par-delà la mer.

Une dernière fois ses yeux déchiffrèrent la grande écriture de Caius, et ses lèvres formèrent les mots qu'il lisait à voix basse pour mieux se les approprier.

Caius à son cher père,

J'envie cette lettre qui se trouvera bientôt auprès de ceux que j'aime dans la villa où j'ai vécu tant de jours heureux.

Sans doute avez-vous commencé à ramasser les pommes du verger. Dans notre fort d'Eburacum, nous n'avons pas de pommiers mais l'automne fait rougir les baies des églantiers et enflamme les fougères sur la lande.

C'est un pays sauvage et splendide. Je comprends maintenant l'amour que ma mère et Aneurin lui portaient. Ici la vie est simple et rude. Il nous faut préparer le camp pour l'hiver : réparer les fissures dans les murs, consolider les toits, couper du bois, entreposer la tourbe dont nous aurons besoin pour nous chauffer quand arriveront les grands froids, couper les fougères pour nourrir nos chevaux, et chasser. Chasser loups et daims en quantité puis saler la viande et fondre la graisse de notre gibier pour en faire des chandelles. Eh oui ! C'est cela aussi la vie d'un guerrier, et rien ne m'y avait préparé.

Ces corvées ne me pèsent pas. Chacun d'entre nous s'y attelle avec bonne volonté car notre survie en dépend. Je prends plaisir à ces tâches partagées avec tous mes compagnons, moi qui ai grandi entouré d'esclaves et n'ai jamais eu à me préoccuper de travaux domestiques. Ninian lui aussi a dû découvrir cela au monastère. Je pense souvent à lui.

Nous n'avons pas combattu depuis notre dernière victoire cet été. Les Saxons – les Loups des Mers comme on les surnomme ici – sont partis lécher leurs blessures. Mais les premiers vents de printemps ramèneront leurs longs bateaux noirs sur nos côtes aussi sûrement qu'éclorement les bourgeons de vos pommiers.

Vous me trouveriez changé. Je n'ai plus de romain que mon nom, et il est si déformé par l'accent de mes compagnons qu'il est presque méconnaissable ! Barbe hirsute et cheveux trop longs, la fourrure d'un loup pour manteau et, mon seul luxe, les bracelets de cuivre qui ornent mes bras. Talismans pour les batailles, réminiscences de moments heureux. Le bracelet d'Aneurin n'a pas quitté mon poignet gauche depuis qu'il me l'a offert, une torsade dorée encercle mon bras droit, souvenir d'une jeune fille blonde. Marcus dira sans doute que ma nature barbare apparaît enfin au grand jour.

Cette lettre partira tout à l'heure avec un messager qui descend vers le sud rejoindre le Haut Roi. C'est le dernier messager avant le printemps. Alors reviendra la saison des combats et nul ne sait où les Saxons attaqueront. Je pense beaucoup à vous tous que j'aime tant.

Ton fils, Caius

P.-S. : Si Aneurin revenait à la villa, dis-lui de se rendre à Venta Belgarum[21], la capitale d'Ambrosius. Là, il apprendra sans peine où se trouve Arturus, le dux bellorum[22] dont je suis le second, et il pourra me rejoindre. Mais ce ne sera pas avant le printemps, car les routes du nord sont impraticables en hiver.

Aneurin se leva, rendit les rouleaux à Appius qui l'observait depuis son lit.

— Je te remercie, Appius. Je pars rejoindre Caius dès demain.

Appius lui sourit, d'un sourire triste et lointain, qui serra le cœur d'Aneurin.

— Je sais qu'il t'attend depuis longtemps et je suis heureux pour lui du plaisir qu'il aura à te retrouver. Je t'envie, mon neveu. J'ai peur de ne jamais revoir mon fils préféré.

— Il reviendra.

— Mais je ne serai plus là. Tiens, la pluie a cessé. Profite encore de la villa avant de reprendre la route. Et cette fois, pense à nous écrire quand tu seras là-bas !

6

Ce jour-là, le septième depuis l'arrivée d'Aneurin, Azilis voulut se montrer plus femme et plus belle. Assise dans son haut fauteuil d'osier, abandonnant sa chevelure brune aux douces mains de son esclave, elle se contemplait dans le miroir d'un œil critique.

Pour la première fois, elle rêvait d'être aussi ravissante que sa mère l'avait été. C'était sans espoir. Aneurin avait dit qu'elle n'était pas vilaine, mais la trouvait-il seulement jolie ? Ses yeux verts étaient ce qu'elle possédait de mieux, ses cheveux étaient acceptables, ses dents étaient blanches, sa peau était saine. Mais sa bouche trop charnue lui donnait l'air de bouder et ses frères s'étaient souvent moqués de son menton autoritaire.

Et puis, pourquoi se tourmenter ? Elle n'avait personne à séduire. Aneurin ne voyait en elle qu'une petite cousine farfelue. Il pensait à son épée, aux barbares, à Ambrosius Aurelianus. Qu'avait à voir là-dedans une jeune fille riche et gâtée ? Il fallait être raisonnable, épouser Lucius ou n'importe quel autre notable et supporter ses caresses pendant qu'Aneurin se battrait aux côtés de son roi, supporter ses baisers en pensant qu'Aneurin serait en Bretagne, de l'autre côté du Mare Britannicum[23], supporter...

— Non !

Son exclamation de révolte fit sursauter la jeune esclave qui laissa tomber le peigne.

— Pardon, domna !

— Ce n'est rien Tirid, c'est moi qui t'ai effrayée. Je suis énervée.

— On entre dans la pleine lune, domna, c'est cela qui te rend nerveuse. La lune gouverne les femmes comme elle gouverne les marées. Je ne serais pas étonnée si demain domna Sabina mettait son bébé au monde.

— Oui, murmura Azilis, Rhiannon affirme aussi ce genre de choses. Dis-moi, Tirid, mon frère te laisse-t-il en paix depuis que je lui ai parlé ?

La fille baissa les yeux, rougissante. Azilis admira la grâce de la

petite esclave, la douce courbe de ses joues sous ses boucles blondes. Elle sortait à peine de l'enfance et à cette pensée la rage d'Azilis contre son demi-frère ne fit que redoubler. Toujours avide de chair fraîche, Marcus avait jeté son dévolu sur la jeune fille et, sans l'intervention d'Azilis à qui Tirid appartenait, il l'aurait forcée. Ah, il fallait l'admettre, son frère, homme de rigueur, était respectueux des biens d'autrui !

— Il me laisse tranquille, domna, je te remercie.

Azilis déplora de ne pouvoir protéger aussi les autres servantes.

— S'il recommençait, préviens-moi. Sans hésitation.

Tirid exécuta une révérence et tressa les cheveux d'Azilis qu'elle arrangerait ensuite en un savant chignon. « Je ne saurais même pas me coiffer seule », songea Azilis en soupirant.

— Maquille-moi, Tirid. Demain, tu me poseras un masque de mie de pain pour éclaircir un peu ce teint de paysanne.

Tirid demeura silencieuse mais Azilis surprit son étonnement dans le miroir. Sa maîtresse ne lui demandait jamais rien de tel. La servante était trop timide pour l'interroger, elle avait appris à taire ses sentiments comme la plupart des esclaves. Avait-elle le droit de ressentir quoi que ce soit d'autre qu'une absolue loyauté envers sa maîtresse ?

Un trait d'obsidienne vint souligner le contour des yeux verts d'Azilis. Pour allonger encore ses cils, Tirid les enduisit de la pâte noire à base de cire d'abeille et de mouches écrasées que Sabina affectionnait. Un peu de rouge pour la bouche et les pommettes. Dans son miroir, Azilis voyait apparaître le visage d'une jeune femme séduisante et sophistiquée. Elle enfila une robe de soie bleu nuit puis une tunique d'un bleu plus clair ouverte sur le devant, fermée au-dessus de la taille par deux fibules d'or en forme de colombe. Les longues manches de la tunique s'ornaient d'une bande de satin garnie d'un galon brodé d'or. Des vêtements somptueux. Pourtant, parée ainsi, elle se sentit plus timide que dans ses vêtements de chasse.

Traversant l'atrium[24], elle rencontra Sabina qui marchait à pas lents, une main sur les reins, l'autre sur le ventre. Son visage gonflé aux yeux cernés trahissait l'épuisement.

— Bonsoir Sabina, tu parais fatiguée.

— Je ne trouve plus de position pour dormir et je me sens si lourde ! Oh, comme j'aimerais que ce soit terminé !

Une image surgit dans l'esprit d'Azilis, celle de la jeune Sabina le jour de son mariage avec Marcus. Quinze ans, un sourire charmant, de grands yeux myosotis qu'elle gardait baissés par timidité. On l'avait fêtée comme une reine, cette petite mariée. Des trois enfants déjà nés, le premier était mort à la naissance, le deuxième à trois mois. Calpurnia, la seule survivante, avait moins d'un an et elle était loin

d'être sauvée. De toute façon c'était une fille et Marcus voulait un fils. Des fils. Quel qu'en fût le prix. Sabina avait perdu son sourire, sa taille fine et quelques dents. « Un bébé, une dent », disait le proverbe. « À ce rythme-là elle n'en aura bientôt plus, pensa Azilis. Si le prochain bébé ne la tue pas. »

— Comme tu es belle, Azilis. Tu devrais te vêtir ainsi plus souvent. Est-ce pour faire honneur à Lucius Arvatenus ?

Azilis ne répondit rien. Il était inutile de détromper Sabina. Marcus, lui, serait sans doute moins naïf.

Les hommes étaient déjà attablés quand elles pénétrèrent dans le triclinium[25]. Le poulx d'Azilis s'accéléra à la vue d'Aneurin, et plus encore quand elle s'aperçut qu'il la détaillait de la tête aux pieds.

— Azilis, il n'existe pas de mots pour rendre hommage à ta beauté.

La voix de Lucius. Elle répliqua sèchement :

— Ils existent sûrement mais tu les ignores.

L'invité butant sur une repartie introuvable, elle gagna son siège sous l'œil courroucé de Marcus et celui, amusé, d'Aneurin. Ils échangèrent un regard complice qui lui réchauffa le cœur.

Marcus et Lucius se congratulèrent longuement sur le rendement de leurs domaines. Les deux hommes, qui avaient le même âge, s'appréciaient depuis l'enfance. Cérébral et réservé, Marcus admirait chez Lucius ce qui lui manquait : rire facile et sonore, goût pour les combats violents et les courses effrénées. Avec ses paupières lourdes, ses yeux très bleus, ses lèvres épaisses, Lucius Arvatenus dégageait une sensualité qui mettait Azilis mal à l'aise. Elle mangea à peine. La mastication et le souffle bruyant de son voisin l'écoeuraient autant que ses attentions appuyées. Un instant elle ferma les yeux et s'imagina dans l'écurie, enfourchant Luna pour galoper jusqu'au bout du monde.

Son père non plus ne faisait guère honneur aux plats, se contentant – comme à l'accoutumée – de boire plus que nécessaire. Azilis luttait pour ne pas regarder Aneurin et, quand elle cédait, elle constatait que lui aussi avait les yeux fixés sur elle. Ce jeu la rendait faible et nerveuse.

— Et demain, Aneurin ? lança soudain Lucius. Te joindras-tu à nous pour une partie de chasse ?

— Ce serait avec plaisir, mais je dois décliner cette invitation. Demain je quitte la villa.

Azilis eut l'impression de tomber dans un bain d'eau glacée.

— Demain ! s'exclama Lucius.

— Mon projet ne peut plus attendre. Je dois me rendre à Alet[26]. Même à cheval cela me prendra bien deux jours. Puis il faudra trouver un bateau pour la Bretagne. Une fois arrivé, je rejoindrai Caius puis je me rendrai auprès du Haut Roi pour lui

remettre Kaledvour. Ensuite, il faudra fabriquer d'autres épées.

Il regarda Azilis.

— Je suis tenté de rester. Mais la saison des combats est trop avancée et forger ces armes demandera du temps.

— Je n'ai pas abordé le sujet ce matin, intervint Appius d'une voix pâteuse, toutefois je n'oublie pas ma promesse. Viens me voir dans ma bibliothèque demain. Tu auras ce dont tu as besoin. Et je serai généreux. Puisses-tu regagner ton île dans les meilleures conditions.

Aneurin le remercia chaleureusement.

Immobile, souffle coupé, Azilis fixait le barde qui fuyait son regard. C'était impossible ! Demain, à cette même heure, elle serait assise à cette table, sans le moindre espoir de jamais le revoir ?

Elle trouva la force de rester un peu, espérant un tête-à-tête qui n'eut pas lieu. Il lui fallut supporter la cour grossière de Lucius, son haleine avinée quand il se penchait pour éructer un compliment vulgaire. Elle n'avait plus la force de le repousser, ce qui l'encourageait à la serrer de près. Vaincue par la tristesse, elle rejoignit sa chambre d'un pas mal assuré.

— *Tu n'as pas le droit de m'abandonner !*

— *Je ne t'abandonne pas, ma Niniane. Ta seras toujours dans mon cœur, je prierai pour toi chaque jour. Je t'aime, tu es l'être qui m'est le plus cher au monde, mais Il m'appelle, je dois Le servir, c'est ma voie.*

— *Menteur ! Menteur ! On ne devait jamais se quitter. Je te hais, je te hais ! Va-t'en !*

Elle le frappe et il ne bouge pas.

Son regard brille, meurtri, sous sa capuche de laine brune.

Il s'éloigne sur la route, un bâton à la main.

— *Ninian ! Ninian ! Ne pars pas !*

Elle s'est réveillée en criant, le visage baigné de larmes. Ormé saute du lit puis s'allonge à nouveau avec un soupir. Il n'y a personne, ce n'était qu'illusion. Ninian est parti depuis longtemps, il ne reviendra pas. Elle a froid malgré la fourrure qui la recouvre.

— *Ninian... Mon double, mon frère...*

« Une bonne chose qu'il décide de devenir moine. Il est trop sensible pour faire sa place dans notre monde. » Bien sûr, leur père avait raison en affirmant cela. C'était elle la plus forte. Peut-être aurait-elle dû être Ninian, et lui Niniane. Elle s'était imprégnée de la virilité de son jumeau quand ils étaient tous deux dans le ventre de leur mère, et lui s'était par trop imprégné de sa féminité. C'était une question de fluides, une mystérieuse alchimie au plus secret du corps des femmes. Personne n'y pouvait rien. Il avait trouvé sa vocation, oui, sans doute. Mais elle, où était sa voie ?

Elle se leva et écarta le rideau. La lune dans son dernier quartier éclairait faiblement le jardin et ses bassins. Les arbres frissonnaient sous le vent d'ouest qui chassait des nuages blancs et amenait depuis la côte lointaine l'odeur iodée de l'océan. Azilis s'enroula plus étroitement dans l'étole de laine qu'elle avait glissée sur ses épaules.

— *Non, Aneurin, murmura-t-elle. Non, je ne te laisserai pas partir comme ça.*

Elle alluma une lampe à huile et quitta la pièce pieds nus, enjambant Tirid qui dormait sur un matelas devant sa porte. Elle se dirigea sans hésiter jusqu'à la chambre d'Aneurin, souleva la tenture de laine, s'avança lentement jusqu'au lit où il reposait sur le ventre, un bras replié au-dessous de sa tête, l'autre pendant sur le côté. La lampe à terre dessinait des ombres fantasques sur la peau du jeune homme, creusait des sillons dorés dans sa chevelure d'un noir profond. Azilis se pencha, le cœur chaviré, troublée par son abandon et par sa beauté. Pour lui éviter un réveil brutal, elle effleura son épaule.

La surprise fut pour elle.

Il roula sur lui-même, l'empoigna, la plaqua sur le dos, immobilisant ses deux bras et écrasant son cou.

Elle poussa un cri.

Lui, une exclamation de surprise.

— Par le Christ, Azilis, qu'est-ce que tu fais ici ? J'aurais pu te blesser !

Il la libéra et elle frotta sa gorge douloureuse.

— Comment imaginer que tu m'attaquerais comme une bête féroce ?

— Désolé, mais on est contraint de développer certains réflexes quand on dort sur le bord des routes ou dans des tavernes mal famées. Qu'est-ce que tu fais dans mon lit au milieu de la nuit ?

Elle se sentit rougir et se félicita de la pénombre ambiante.

— Je voulais te parler avant ton départ.

— Eh bien, parle.

Elle inspira profondément.

— Je veux partir avec toi.

Le silence parut si intense qu'elle entendit son cœur battre follement. Enfin il dit avec lenteur :

— C'est impossible. Totalement impossible. Tu ne sais pas ce qui m'attend en Bretagne. La guerre, le chaos. Je ne peux pas t'emmener.

Elle s'était douté qu'il refuserait. Alors pourquoi cette monstrueuse vague de chagrin l'engloutissait-elle ? Elle lutta bravement, se redressant et saisissant ses poignets comme s'il comptait s'enfuir à l'instant.

— Tu ne comprends pas, Aneurin. Je ne veux pas de la vie qui m'attend ici. Tu as vu Lucius Arvatenus ? Voilà le genre d'homme que je devrai épouser, à qui je donnerai des enfants, sans espoir de m'échapper. Emmène-moi, je t'en prie ! En souvenir de ma mère.

Malgré elle, sa voix s'était mise à trembler, et ses larmes tombaient en pluie sur leurs quatre mains. Il la repoussa.

— C'est toi qui ne comprends pas. Je rejoins l'armée d'Ambrosius. Je ne peux pas t'emmener en campagne et je n'ai aucune famille à qui te confier.

— Je ne te gênerai pas, je monte à cheval comme un homme, je suis solide, je suis courageuse. Je connais les plantes et je sais soigner. Je serai utile !

— Et si nous tombons aux mains de Saxons ? Ou de pirates scots ? Tu crois que j'ai envie de te voir violée, tuée ou emmenée en esclavage ?

— Mais ici je serai violée chaque jour par un Lucius Arvatenus, sans avoir rien connu d'autre !

Aneurin se rapprocha et chuchota à son oreille des mots qui la frappèrent comme autant de gifles :

— Je ne t'emmènerai pas. J'ai une mission, Azilis. Je ne peux pas m'occuper de toi. Laisse-moi. Oublie-moi. Il n'y a pas de place pour toi dans ma vie.

Elle porta les mains à sa bouche et s'enfuit.

Sur son lit, elle se serra contre Ormé en sanglotant silencieusement. « Je te forcerai à m'emmener, je te ferai boire un élixir qui t'obligera à m'aimer ! » Elle savait qu'elle n'en ferait rien, qu'il existait cent breuvages pour donner la mort mais aucun pour provoquer l'amour. Et même si un tel breuvage avait existé, elle ne l'aurait pas utilisé. Elle était trop fière et trop honnête. Les derniers mots d'Aneurin s'entrechoquaient et la dévastaient. Elle pensait qu'ils la tortureraient jusqu'au matin. Elle se trompait. Ses nerfs épuisés la jetèrent dans un puits de sommeil.

*La fugue
de l'amazone*

1

— Tirid ! Mes vêtements, vite ! Quelle heure est-il ?

— La troisième heure[27] est passée au cadran du jardin, domna.
Tu dormais si bien, j'ignorais s'il fallait te réveiller.

— Mon Dieu ! Dépêche-toi, mais dépêche-toi donc !

La servante aida Azilis à revêtir en hâte sa tenue de promenade.

— Sais-tu si mon cousin est déjà parti ?

— Je l'ai aperçu dans le jardin il y a deux heures. Je ne l'ai pas revu depuis.

Partagée entre la honte et le désir d'une dernière entrevue, Azilis sortit de sa chambre en courant. La villa était silencieuse. Dans le jardin, où deux esclaves désherbaient les massifs de roses, on n'entendait que le chant des oiseaux et le murmure de l'eau dans les bassins.

Elle passa près d'eux à toute vitesse, Ormé à ses côtés, et gagna les écuries. Kian brossait Luna. Elle avait oublié de rendre visite à l'esclave la veille au soir, et en éprouva de vagues remords. Luna poussa un hennissement de joie.

— Kian, as-tu vu mon cousin ce matin ?

— Non, domna.

— On devait lui donner des chevaux et un esclave pour son voyage. Est-ce fait ?

— Tous les chevaux sont à l'écurie.

Elle s'adossa au mur, soulagée.

— Je selle Luna et Lug, domna ?

— Pas ce matin. Il faut ôter ton pansement.

Il la suivit dans l'appentis où il logeait. Elle défit rapidement les bandages. La contusion avait presque entièrement disparu et Kian ne souffrait plus.

— Tu es guéri. Mais... Qu'est-ce que tu as là ?

Elle effleura de multiples et longues cicatrices qui striaient le dos du jeune homme. Kian s'écarta comme si elle l'avait brûlé.

— D'où viennent ces marques ? C'est incroyable, je ne les ai pas

vues l'autre jour, chez Rhiannon. J'étais si concentrée sur ta blessure que je n'ai pas regardé ton dos.

Kian s'était empressé d'enfiler sa gonelle.

— On dirait des traces de coups de fouet. C'est ça, hein ? Tu as été fouetté. Pourquoi ?

Il secoua ses mèches brunes, buté. Elle insista :

— Qu'avais-tu fait ?

Il répondit sèchement :

— J'ai tenté de m'enfuir. On m'a rattrapé et j'ai reçu trente coups de fouet. J'ai eu de la chance, je me suis évanoui avant la fin.

Azilis se rappela avec gêne qu'elle l'avait menacé du fouet peu de temps auparavant. Comment avait-elle pu être aussi cruelle ? Trente coups... C'était considérable. De quoi tuer un homme.

— J'ai aussi eu la chance que ton père ait été là, ajouta Kian d'un ton plus doux. Il m'a acheté et fait soigner. Sans lui, je serais mort.

— Et moi, je serais morte si tu ne m'avais pas sauvée. Tu vois, tu dois la vie à mon père comme je te dois la vie. Je regrette qu'il n'en sache rien. Je lui en parlerai aujourd'hui. Tu mérites une récompense. Dis-moi ce qui te ferait plaisir.

Il garda le silence un moment, le visage énigmatique, puis murmura :

— Continuer à chevaucher avec toi.

Étonnée et émue, elle lui sourit. Il venait d'un esclave, mais c'était le plus beau compliment qu'elle ait jamais reçu.

* * *

Azilis se rendit dans la bibliothèque où elle espérait trouver Aneurin en compagnie d'Appius.

Son cousin lisait, assis à une table, seul. Elle fit halte dans l'embrasure de la porte, admirant la délicatesse de son profil penché sur un codex. Elle lutta contre sa fierté et déclara :

— Pardonne-moi mon intrusion cette nuit, Aneurin. Je ne voudrais pas que nous nous quittions fâchés.

Il leva vers elle un visage serein.

— Je ne suis pas en colère contre toi. Pardonne-moi, toi aussi, d'avoir été brutal.

Il parut hésiter puis ajouta :

— Je voudrais pouvoir t'emmener, Azilis. Seulement ce serait de la folie. Je n'ai pas le droit de te faire courir ces risques.

— Je comprends, murmura-t-elle. Mais imagines-tu la vie qui sera la mienne si on me contraint à épouser un homme que je déteste ?

Aneurin se leva en lui tournant le dos.

— Ton père a réussi un tour de force, lança-t-il sans répondre. Il

vous a protégés du monde. Est-ce que tu t'en rends compte ? Bien sûr, il existe d'autres villae ! Mais il faut parcourir des milles et des milles pour en trouver d'aussi somptueuses.

Azilis aurait voulu persuader son cousin qu'elle échangerait volontiers ce luxe contre une simple hutte où vivre avec lui. Mais des cris et le bruit d'une course résonnèrent soudain dans le péristyle.

Ils sortirent précipitamment. Azilis entendait la voix de son frère, les lamentations aiguës d'une femme et une autre plainte sourde : celle de Gedemo. Avant même d'arriver devant eux, elle savait...

Le vieux secrétaire d'Appius était prostré aux pieds de Marcus. Près de lui, une esclave gémissait en se couvrant le visage de son voile. Azilis assimila chaque détail avec une précision absurde : les deux taches rouges sur les pommettes de son frère, le balai abandonné par la servante, une coupure sur le crâne rasé de Gedemo.

— Papa est mort, murmura Marcus. Gedemo vient de le trouver dans son lit.

Aneurin la prit par le coude. Avait-il peur qu'elle s'évanouît ? Elle était calme, elle ne ressentait rien. Pour l'instant.

— Allons voir, dit-elle.

Tous trois se dirigèrent vers la chambre d'Appius. Le temps de quelques battements de cœur, le temps d'imaginer les traits familiers et aimés déformés par un rictus d'agonie, et Azilis pénétrait dans la pièce.

Appius Sennius reposait sur le dos, les yeux fermés. On ne percevait aucune trace de souffrance sur son visage. Au contraire, un calme parfait. Azilis prit dans la sienne la main de son père. Elle était glacée.

— Ça y est, papa, tu es heureux, tu l'as retrouvée, dit-elle.
Elle était incapable de pleurer.

2

— Plus haut ! Redresse ton arc ! Voilà ! Tire !

La flèche fendit l'air et se planta dans la poitrine d'un mannequin de paille. Kian gratifia le tireur d'une tape sur l'épaule. Au moins celui-ci deviendrait un archer acceptable. Les autres avaient du mal à rester concentrés et perdaient patience. Mais ils n'étaient pas mauvais à l'épée.

Kian leva les yeux. Le soleil était presque au zénith. L'heure du repas approchait et ils avaient beaucoup travaillé. Il allait ordonner de ranger les armes lorsque Fulvius s'avança dans le pré. Le fils de l'intendant se planta devant eux et lança à la cantonade :

— Appius notre maître est mort.

Kian se figea. Un coup de poing à l'estomac ne lui aurait pas davantage coupé le souffle.

— Vous êtes à présent au service de Marcus, reprit Fulvius, ses yeux globuleux faisant le tour de la douzaine de gardes. Ça ne changera pas grand-chose puisque Marcus s'occupait déjà de tout.

Les hommes ne manifestèrent aucune réaction. La mort d'Appius, en effet, n'affectait en rien leur quotidien. Kian, immobile, fixait le vieux marronnier au milieu du pré. La chaleur était forte et il eut conscience d'être trempé de sueur.

— Alors, Kian, tu vas moins faire le prétentieux !

Kian tourna son regard vers le fils de l'intendant, détailla les cheveux noirs frisés, les yeux de batracien, les mains qui se frottaient fébrilement l'une contre l'autre, les dents jaunes que découvrait un sourire mauvais. Rien à espérer de cet homme-là. Fulvius le haïssait, et depuis des années.

— Réponds quand je te parle ! C'est si dur d'aligner deux mots ?

— Je n'ai rien à dire.

— Bien sûr que tu n'as rien à dire, pauvre abruti ! Mais quand un supérieur t'adresse la parole, tu dois au moins articuler « oui » ou « non ». Ton temps est fini, mon gars. Tu vas filer droit maintenant. Compris ?

— Oui, Fulvius.

— Les grands airs, la petite chambre douillette et les bons morceaux de viande que la domna te réserve, c'est terminé. Tout comme les promenades en forêt. Notre nouveau maître n'aime pas ce genre de fantaisies.

Les gardes étaient aussi immobiles que les mannequins qui leur servaient de cibles. Sans l'avoir jamais formulé, ils considéraient Kian comme leur supérieur. Aucun d'eux ne l'égalait dans le maniement des armes. L'humiliation qu'il subissait les mettait mal à l'aise et rejaillissait sur eux parce qu'ils le respectaient.

Fulvius, grisé, continuait sa tirade :

— C'est que ça l'inquiète de savoir sa sœur seule dans les bois avec une brute de ton espèce. Qu'est-ce qui pourrait te passer par la tête ? Un animal dans ton genre, ça a du mal à maîtriser ses instincts ! Allez, ne me dis pas que tu n'y as pas pensé ? Elle ne te plaît pas, la domna ?

Briser ces dents, transformer cette face en bouillie sanglante... Kian ne pouvait pas se le permettre. Surtout pas maintenant. Alors il serra les poings et regarda le fils de l'intendant droit dans les yeux avec tout le mépris dont il était capable. Fulvius recula comme si l'esclave l'avait frappé, puis s'approcha à nouveau et le gifla sur la bouche du revers de la main. Kian chancela.

— Et ne compte pas sur la domna pour te défendre. Elle n'aura plus son mot à dire ! D'ailleurs elle se fiche bien de toi ! On peut te remplacer du jour au lendemain, elle s'en apercevra à peine. Qu'est-ce que tu crois, hein ? Que mademoiselle s'inquiète de toi parce qu'elle vient te soigner dans ton réduit ? Elle en ferait autant pour son cheval ou son chien. Tout le monde sait qu'elle est bizarre. Rappelle-toi ça : tu es bon à remuer le purin. Tu n'es rien, *rien*.

Au loin le marronnier paraissait flou, comme si le brouillard s'était levé. Son cœur battait trop fort, sa gorge était trop serrée. Kian se passa la langue sur les lèvres pour effacer le goût du sang. Ce fiel, cette jalousie, n'auraient pas dû l'atteindre. Pourtant ils le blessaient davantage qu'il ne l'aurait imaginé. La présence des gardes rendait la scène encore plus infamante.

— Maintenant, va nettoyer les écuries. On reçoit du monde pour les funérailles. Il faut que ce soit impeccable.

— Quand enterre-t-on Appius ?

— Ça te concerne ? Tu ne comptes pas assister à l'enterrement, quand même ?

— Tous les esclaves y assistent. C'est la tradition.

— Peu importe ! Toi tu garderas l'enceinte de la villa avec les hommes de faction. C'est ton tour, tu n'y couperas pas.

— Mais...

— Tu discutes ?

Kian secoua la tête.

— Les écuries. Immédiatement.

3

L'esprit d'Azilis s'enfuyait vers les terres du passé, vers ce territoire de l'enfance où son père était un géant invincible et sa mère la plus belle des femmes, où les jours duraient plus longtemps, où le soleil brillait davantage, où les jeux ne s'achevaient jamais, où rien n'était grave. Un souvenir appelait un autre instant heureux qui évoquait à son tour des images plus proches ou plus lointaines qui se chevauchaient sans respecter l'ordre du temps. Lui parvenaient les lamentations des femmes qui veillaient, et l'odeur des herbes qu'on brûlait dans la chambre du mort.

Azilis se tenait avec Marcus et Sabina dans la bibliothèque. Marcus parlait, parlait, il avait déjà pensé à tout, déjà tout organisé, c'était admirable. Elle n'entendait presque rien.

— J'envoie des messagers prévenir nos amis à Condate. Je fais venir l'évêque. À défaut, le père Titus...

— Il faut prévenir Ninian.

Marcus jeta à sa sœur un regard agacé. Il détestait qu'on l'interrompe.

— Azilis, notre frère s'est retiré du monde.

— Il reçoit quand même les lettres.

— Eh bien, fais-lui porter un message.

— Et père voulait être enterré de nuit, comme un vrai Romain.

— Je le sais aussi bien que toi. Tu n'as pas à me dicter ce que je dois faire. Je suis le maître de cette villa. Nous accompagnerons son corps au mausolée à la nuit tombée.

— Au mausolée ! s'écria-t-elle en se levant de son siège. Mais il voulait être enterré auprès de maman, dans le verger !

— Il n'a rien écrit de tel dans son testament.

— Il l'a juré à maman sur son lit de mort ! J'étais là, Ninian et Caius aussi !

Après un silence pesant, Marcus reprit, glacial :

— Moi, je n'y étais pas. Pourquoi ne reposerait-il pas auprès de sa première épouse, ma mère ? Il n'est pas question que papa soit enterré

au fond d'un jardin comme un chien !

Azilis demeura sans voix. Jamais Marcus n'était allé aussi loin. Elle réussit à balbutier :

— Si Caius était là, jamais tu n'oserais...

Il lui coupa la parole :

— Maintenant va veiller notre père, à moins que tu aies besoin de repos et veuilles t'allonger dans ta chambre.

Elle quitta la pièce. Il n'avait pas attendu longtemps avant de révéler son vrai visage. Dans le couloir, Ormé la rejoignit en agitant la queue et fourra son museau dans la paume de sa main, lui mordillant les doigts. Elle s'agenouilla, entoura son cou de ses bras, embrassa ses oreilles soyeuses. Une main se posa sur son épaule, elle leva la tête et découvrit Aneurin.

— Azilis, je voulais te dire à quel point je suis peiné. J'aimais et j'admirais Appius. Quand je suis arrivé de Bretagne, il m'a recueilli et aidé comme peu l'auraient fait. C'était un homme d'honneur et un grand lettré.

— Je sais qu'il t'aimait beaucoup lui aussi.

— Comme tu es pâle ! Veux-tu venir avec moi dans le jardin ?

Ils sortirent avec Ormé. La lumière aveugla Azilis. Elle avait oublié la chaleur. Ils déambulèrent en silence entre les massifs. Elle leva le nez : pas un nuage et les hirondelles sillonnaient le ciel. Aneurin suivit son regard et murmura :

— Il ne pleuvra pas aujourd'hui.

— La chaleur ne tombera pas. Marcus a raison, il faut enterrer papa demain sinon...

Elle s'interrompt, puis reprit d'une voix tremblante :

— Aneurin, c'est horrible. Marcus veut inhumer notre père dans le mausolée familial. Et lui avait juré à maman d'être enterré auprès d'elle. Mon frère trahit sa volonté ! Ils ne reposeront jamais en paix !

Aneurin l'enlaça et elle appuya sa tête contre sa poitrine. « Je devrais pleurer », pensa-t-elle. Mais elle se sentait sèche comme une écorce brûlée.

— Ils sont déjà côte à côte, ne t'inquiète pas, chuchota Aneurin à son oreille. Leurs âmes se sont rejointes, qu'importent les dépouilles ? Je ne crois pas à l'importance de l'endroit où notre corps se dissout. Et si Appius avait péri en mer ? Songes-y. La mesquinerie de ton frère ne doit pas t'atteindre. Ce serait lui accorder trop d'importance.

Il lui caressait les cheveux, doucement, comme nul ne l'avait fait depuis son enfance. Un océan de douceur la submergeait, qui lui interdisait gestes et paroles. Elle resta ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'Ormé, impatient, la poussât du museau avec de petits jappements. Alors seulement elle s'écarta et ce fut un arrachement.

— Aneurin, merci...

Il posa deux doigts sur ses lèvres.
— Ce n'est pas la peine.

* * *

Tout le temps qu'elle veilla le corps de son père, c'est-à-dire une grande partie de la nuit, il resta près d'elle. La chambre était envahie par la fumée des herbes purificatrices, par celle des cierges, par l'encens que Titus, le prêtre qui célébrait chaque dimanche la messe à la villa, fit brûler quand il vint bénir le mort. Cette fumée estompait les visages, le contour des objets, faisait reculer la réalité du monde. Tout au long de ces heures terribles, Aneurin devint pour Azilis le centre autour duquel s'organisait sa vie. Sans lui il ne serait resté que le vide, un vide absolu et vertigineux dans lequel elle aurait sombré à l'infini.

4

Aneurin s'éveilla en sursaut, trempé de sueur. Encore ce rêve.

Rêve ? Appelle-t-on « rêve » un cauchemar qui vous hante depuis tant d'années, et qu'un voyage au bout du monde ne chasse pas ? Appelle-t-on « rêve » des visions du passé plus présentes que chaque instant que l'on vit ?

Il était devant son village. Au crépuscule. Devant les ruines fumantes de ce qui avait été sa vie.

Une fois de plus.

Il avait retourné les corps sanglants de sa mère, de son grand-père, de Malwen son amour aux cheveux roux qu'il devait épouser après les moissons.

Une fois de plus.

Aneurin se souleva sur ses coudes, essaya de calmer sa respiration. Comme à chaque fois il étouffait, il luttait pour dénouer l'étau qui lui serrait la gorge.

Le soleil s'était couché derrière les collines. Il était arrivé au village. Dans son dos le champ de bataille. Hennissements de chevaux affolés, hurlements de blessés. Et les yeux révulsés des morts dans la poussière rouge.

Il avait couru pour échapper aux Saxons. Pour retrouver celles qu'il aimait : Malwen son amour, Erell sa sœur, Brynn sa mère.

Morte Malwen, morte Brynn. Figées dans les postures obscènes où les avaient laissées les Loups. Mort le vieillard qui avait voulu les défendre. Il les avait enterrés côte à côte, sans même un linceul, puis il avait cherché Erell. Elle avait pu se cacher, elle était si petite. Un recoin suffisait. Il avait crié son nom jusqu'à perdre la voix mais elle n'était pas sortie d'un buisson comme à la fin d'une partie de cache-cache. Il avait trouvé sa poupée derrière la grange. Alors, lui qui n'avait pas encore versé une larme, il s'était écroulé en sanglotant. Les barbares l'avaient emmenée. Erell, esclave !

Il se leva et frotta furieusement son visage pour effacer l'ineffaçable. Il regarda par la fenêtre le jardin sous la lune.

Bien sûr il n'était plus la loque qu'avait soignée Olwen. Il parlait, mangeait, riait.

Mais au fond il n'était que cendres.

Comment accepter d'être le seul en vie ? Comment se pardonner de ne pas être mort aussi ?

Kaledvour. Elle seule pouvait l'aider.

Il avait donné son sang pour la forger.

Dans la fournaise, sur la tige incandescente, il avait ouvert les veines de son poignet en chuchotant l'incantation. Le sang d'Aneurin et l'âme[28] de Kaledvour s'étaient mêlés en une brume rouge.

Puis le maître de forge avait emprisonné l'âme dans d'autres bandes de métal, comme pour sceller cette union.

Kaledvour était du sang devenu du fer. De la vengeance prête.

Il saisit l'épée. La lame luisit doucement dans la lumière de la lune, comme la promesse d'une aube à venir.

Aneurin soupira. Toujours les mêmes visions, les mêmes cauchemars. Si habituels qu'ils ne le réveillaient plus vraiment.

Cette fois, pourtant, il y avait quelque chose de nouveau.

Comme à chaque fois, il avait retourné le corps de Malwen aux cheveux roux.

Mais quand il s'était penché, c'était Azilis qu'il avait vue morte.

5

Le lendemain défilèrent amis, clients, connaissances, famille éloignée. Il fallait les accueillir, se forcer à des paroles convenues. Azilis admirait Sabina qui avait un mot courtois pour chacun malgré son épuisement. Elle-même ne parlait que du bout des lèvres. Les visages se pressaient autour d'elle, les paroles se muaient en bruit. Le temps passait au ralenti, comme dans un rêve dont on ne peut sortir. Lieux et objets – cette peinture qu'aimait son père, cette litière devenue inutile – se drapaient dans un anonymat froid.

Marcus se porta à la rencontre de Melanius, l'évêque de Condate, qui venait avec une délégation de la communauté chrétienne de sa ville.

En raison du grand nombre de convives, on déjeuna à l'ombre du péristyle. Azilis fut placée par Marcus à côté de sa tante Vestutina, à demi gâteuse, qui l'obligeait à lui répéter des bribes de conversation. Aneurin, invisible, siégeait à l'autre bout de la table.

Elle réussit à s'éclipser après le repas. À l'heure la plus chaude, tandis que les hôtes se reposaient, elle réveilla Ormé et rejoignit discrètement la ferme. Elle ne portait pas sa tenue de promenade – que n'aurait-on dit en pareille circonstance ? – mais elle pourrait toujours monter en relevant sa tunique.

— Où vas-tu, petite cousine ?

Aneurin surgit derrière elle. La guettait-il ?

— J'ai besoin de me promener, j'étouffe ici. Veux-tu m'accompagner ?

— Je viens avec toi.

Les écuries grouillaient d'une agitation inaccoutumée. On y avait logé les chevaux et les domestiques des invités. Kian n'était pas en vue. Sans doute entraînait-il les gardes à l'épée ou à l'arc. Inutile de le déranger, elle était avec Aneurin et Aneurin portait Kaledvour.

— Monte Lug, l'étalon de mon père, dit-elle en désignant un grand cheval d'un beau bai cerise. Et s'il te convient, prends-le pour ton voyage. Papa aurait été heureux de te le donner.

— Il est magnifique, acquiesça son cousin en flattant l'encolure du cheval. Mais ton frère voudra sûrement le garder.

Lug s'ébroua sous les caresses.

— Marcus ne le monte pas. Il le trouve trop vif. C'est toujours Kian qui le sort.

— Kian ?

— L'esclave qui m'accompagne. Ou bien prends Orion, ce hongre noir. Il était à Ninian. Il me l'a donné avant de partir. Nous le sortons parfois, Kian et moi. Il est docile et rapide. Si tu le préfères, je peux te l'offrir.

— Merci, Azilis. J'avoue que Lug m'a séduit.

— Tu lui plais aussi. Maintenant, je te présente ma Luna. Elle est magnifique, non ? Sa robe couleur de miel et sa longue crinière blanche... Mon père me l'a offerte pour mes quinze ans. Viens, ma belle, laisse-moi te brider. Elle semble capricieuse mais elle est juste un peu craintive. Tu peux seller Lug pendant que je m'occupe d'elle.

Qu'avait Aneurin à l'observer avec ce sourire ?

— Tu la trouves drôle, n'est-ce pas, ta petite cousine riche qui joue les filles de ferme ? Eh bien oui, je me sens mieux ici, dans l'odeur du crottin, qu'au milieu de cette foule soi-disant éplorée par la mort de mon père, qui chuchote dans mon dos : « Qu'est-ce que son pauvre frère va faire d'elle ? »

— On ne sourit pas seulement pour se moquer, Azilis, rétorqua Aneurin. Allez, donne-moi la bride et la selle. On va voir si Lug m'accepte. Et puis tu m'emmèneras dans ta forêt.

Lug n'était pas facile. Une fois Aneurin en selle, il renâcla et dansa en cercle pour se débarrasser de son fardeau. Azilis les observait, curieuse de voir Aneurin à l'œuvre.

L'étalon refusait ce cavalier inconnu, mais Aneurin manipulait les rênes avec fermeté et douceur, contrôlait l'animal sans heurter sa fierté. Finalement, Lug céda et accepta le cavalier. Les deux cousins échangèrent un sourire complice et quittèrent la villa.

Ils doublèrent une bande d'enfants de la ferme munis de gluaux et de cages.

— On va attraper plein de grives pour vous, pauvre domna, lança le plus hardi avec un sourire rayonnant. On sait que vous aimez les manger.

Elle reconnut un de ceux qui la dévisageaient toujours. Ainsi la domesticité l'aimait, même ces enfants qu'elle méprisait. « Désormais, sans mon père, je suis aussi esclave qu'eux », songea-t-elle amèrement.

Elle tenta de sourire au garçon. Les petites mains s'agitèrent et elle leur rendit leur salut. Ils l'acclamèrent. Pour la première fois depuis leur naissance, la jeune domna ne se contentait pas de leur donner un ordre.

— Tu es populaire, dit Aneurin. C'est bien. Je déteste qu'on maltraite les esclaves.

Elle ne répondit pas, honteuse et émue.

Ils poussèrent leurs chevaux au galop. Elle le mena par un chemin ombragé de grands hêtres jusqu'à un bosquet de framboisiers sauvages, puis dans des sentes plus secrètes où l'on se frayait un passage à travers fougères, ronces et noisetiers. Ils approchèrent de l'étang où elle s'était baignée quelques jours plus tôt. Elle l'évita. Elle ne tenait pas à découvrir ce qui restait des voleurs. Soudain ils se trouvèrent en lisière d'une forêt profonde.

— Tu reconnais l'endroit ?

— Oui. J'y ai chassé avec Caius. J'ai tué un loup non loin de là. Et il y a un étang tout près. Le bain de Diane, c'est ça ?

— Tes souvenirs sont bons. Si Marcus était moins bête, il chasserait ici au lévrier.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est plein d'excréments de lièvres.

— Mais c'est toi, la Diane chasseresse de cette forêt ! s'exclama Aneurin. Qui t'a appris ces choses ? Caius ?

— Non, mon esclave, pendant mes promenades.

La clairière au grand chêne l'attirait. Allait-elle présenter Aneurin à son amie ? Non. Elle irait plus tard, seule, déverser son chagrin auprès de l'Ancienne de la forêt. Chevaucher, elle ne voulait que chevaucher.

— Cette fois je suis perdu, dit Aneurin.

— Pas moi, ne t'inquiète pas. Avec Kian et Ormé, nous suivons toujours les mêmes sentes.

— Il faut rentrer, Azilis. On va te chercher.

— Oui, oui. Ce chemin nous ramène à la villa. Je me sens mieux maintenant. Capable de supporter... ce soir.

* * *

Kian se tenait devant les écuries quand ils arrivèrent. Il aida Azilis à descendre de cheval, prit la bride de Lug sans accorder un regard à son cavalier.

— On m'a dit que tu étais sortie, domna. Tu ne m'as pas appelé ?

Elle sentit le reproche.

— J'étais avec mon cousin. Et tu étais occupé.

Alors, seulement, Kian leva les yeux vers Aneurin et le salua. Sans servilité, comme un égal. Azilis comprit soudain pourquoi Cintus, l'intendant, se plaignait auprès d'Appius de « l'insolence » de Kian – sans être capable de citer un mot ou un geste précis. L'impertinence de Kian, c'était cette distance dédaigneuse qu'il marquait dans

l'obéissance, ce regard lointain qui traversait l'autre comme s'il ne le voyait pas. Un regard qu'il n'avait jamais avec elle.

Aneurin ne s'offusqua pas de cette attitude.

— Je me serais inquiété aussi, à sa place ! déclara-t-il en mettant pied à terre.

Kian détourna la tête ostensiblement.

— Je m'occupe des chevaux, domna ?

— Oui, mais... Tes lèvres sont tuméfiées. Tu t'es battu ?

— Un coup pendant l'entraînement. Domna, je suis désolé pour ton père.

Elle lui serra le bras.

— Il ne saura jamais ce que tu as fait pour moi, murmura-t-elle. Comme je le regrette !

— Ça n'a pas d'importance. Domna, je voudrais assister à ses funérailles.

— Mais tu seras là ! Tous les esclaves seront là !

— Sauf les gardes de faction. Fulvius veut que je reste avec eux.

— Je vais régler ça, ne t'inquiète pas. S'il le faut, j'en parlerai à Marcus.

Elle se rendit seule à la maison de l'intendant pendant qu'Aneurin regagnait la villa. Cintus ne s'y trouvait pas, mais son fils Fulvius l'accueillit avec son empressement onctueux. Elle ne lui laissa pas la parole.

— Kian assistera aux funérailles de mon père. Il était l'un de ses esclaves préférés, tu le sais, alors pourquoi lui refuser un dernier adieu à son maître ? Je m'assurerai de sa présence moi-même !

Et si Marcus venait à la contredire ? Que ferait-elle ? Elle savait parfaitement que, Appius mort, elle n'avait plus une once d'autorité. Elle tourna les talons sans attendre la réponse du domestique, ni voir le long regard haineux qui la suivait depuis le pas de la porte.

6

Les portes s'ouvrirent pour laisser passer le corps d'Appius. Il était allongé sur une litière portée par quatre esclaves. L'évêque Melanius prit la tête du cortège qui s'enfonça dans la nuit à la lueur des torches et s'étira lentement jusqu'au mausolée. Azilis marchait derrière son frère et sa belle-sœur, au bras de son cousin. Tirid avait rafraîchi son visage avec de la verveine, noué son chignon haut sur la nuque, et elle avait revêtu une sobre tunique. Deux ans plus tôt, on avait porté sa mère au verger sous une pluie battante, pataugeant dans la boue et frissonnant de froid. Elle songea avec angoisse à cette tombe demeurée solitaire.

Cette nuit, l'air était tiède et embaumait. Sous la lumière blanche de la lune, on enferma le corps d'Appius dans son tombeau. Les flammes des torches créaient de longues ombres mouvantes sur l'assemblée, chants et prières s'élevaient dans la nuit comme la fumée et se mêlaient aux crissemments des grillons. Azilis distingua la haute silhouette de Kian parmi les esclaves. Sur ce point, au moins, son père n'avait pas été trahi.

Le lendemain, Azilis se réveilla avant l'aube. Elle avait abandonné très tôt le banquet des funérailles que Marcus présidait en maître. Le silence régnait sur la villa endormie. Elle revêtit sa gonelle, ses braies et son manteau sans réveiller Tirid.

Elle se rendit aux écuries où Kian dormait encore. Ormé le réveilla à grands coups de langue. Ils quittèrent la villa au chant du coq, chevauchèrent longtemps sans parler, dans la brume qui cachait la terre humide et les fougères sombres. Elle menait la course, les conduisant à la plus haute colline des alentours. Au sommet, ils mirent pied à terre et regardèrent le ciel bleuir, les nuages se teinter de rose puis le soleil monter à l'horizon pour allumer le jour nouveau. Soudain elle perçut un changement dans ce vaste tableau. Quelque chose n'était plus là. Non, quelqu'un. Son père avait quitté ce monde. Oui, il venait de partir. À l'instant. Jusque-là il n'avait pas vraiment abandonné son univers familial. Une fois de plus elle avait perçu un

phénomène *dont on ne parle pas*, que seule Rhiannon aurait pu lire dans son esprit.

Alors elle éclata en sanglots et pleura longtemps dans les bras de Kian qui la serrait sans parler. Des larmes de souffrance, mais aussi d'adieu. Appius s'était libéré des liens terrestres et il était heureux. Elle le sentait.

Ils retournèrent à la villa en milieu de matinée. Azilis savait que son cousin n'avait plus de raison de s'attarder. Elle lui ferait ses adieux et la vie reprendrait son cours.

Elle rendrait plus souvent visite à Rhiannon. Elle avait déjà tant appris. Elle se savait douée. Elle mémorisait sans effort le nom des plantes et leurs effets, comment les marier et les préparer. Et surtout elle désirait soigner. C'était peut-être sa voie. Elle ne vivrait pas dans une cabane au fond de la forêt, non. Mais pourquoi ne deviendrait-elle pas médecin ? C'était une profession tenue en piètre estime car nombre de ceux qui la pratiquaient étaient d'infâmes charlatans. Et les femmes médecins étaient rares. Mais si elle parvenait à soulager ceux qui souffraient, on la respecterait.

Une voix la tira de sa rêverie.

— Azilis, où étais-tu ? Je t'ai cherchée partout !

Lucius Arvatenus ! Il était resté après les funérailles. La veille, au milieu de la foule, elle avait réussi à l'éviter. Là, c'était impossible.

— Comme tu peux le constater, Lucius, je reviens de promenade.

Il était assis – vautré plutôt – dans le vestibule. Il semblait chez lui et prenait plaisir à l'afficher.

Il se leva prestement. Elle voulut s'enfuir, sentant un danger imminent. Ainsi, elle n'était plus qu'une proie misérable dans sa propre maison ! Pourquoi la mettait-il aussi mal à l'aise ? Elle tenta de se raisonner. Avec ses traits réguliers, sa haute taille et ses riches vêtements, beaucoup de femmes devaient le trouver séduisant.

Il saisit ses deux mains et les porta à ses lèvres.

— Azilis, chère Azilis ! Je ne t'ai présenté que des condoléances convenues. Je veux te dire à quel point je pense à toi. Je serais heureux si ma présence t'aidait à supporter ta peine.

— Je te remercie, Lucius, dit-elle les yeux fixés sur un massif d'aubépines.

Elle tenta de retirer ses mains mais il ne les lâchait pas. Au contraire, il se rapprocha davantage, susurrant tout près de son visage :

— Sais-tu que je te trouve plus troublante dans ces vêtements d'amazone que dans tes robes brodées ? Je ne me lasse pas d'admirer tes yeux d'émeraude, ta taille fine, ta bouche de corail...

— Cesse de jouer les poètes, Lucius ! Tu accumules les platitudes.

Impossible de lui faire lâcher prise. Elle recula, écoeurée de le

sentir si proche.

— C'est vrai, ce n'est pas mon tempérament. Pourtant ce que je ressens pour toi n'a rien de plat ! Je t'en prie, écoute-moi, j'ai des choses importantes à te dire.

Quand comprendrait-il ?

— Voilà, Azilis. Je sais qu'Appius vient à peine de nous quitter, mais Marcus m'a donné son plein accord. Nous pourrions nous marier dès la fin de la période de deuil.

— Tu es fou ! Il n'en est pas question !

Elle réussit enfin à se dégager. Il la rattrapa et immobilisa ses poignets derrière son dos d'une seule main. Il la dépassait de deux têtes et était fort comme un ours. Une vague de panique mêlée de révolulsion envahit la jeune fille.

— Azilis, tu ne comprends pas que ce que tu penses aujourd'hui n'a aucune importance ? Tu *crois* que tu ne veux pas, mais je t'apprendrai l'amour, mon amazone, et tu te soumettras à moi !

Elle se débattit. Il ne fit qu'en rire. Une lueur perverse s'alluma sous ses lourdes paupières. Le temps des compliments était passé. Le cri qu'elle voulut pousser se perdit dans la bouche de Lucius qu'il venait d'écraser contre la sienne. La langue força ses lèvres. La main libre de l'homme caressait ses hanches tandis que tout son corps se frottait contre elle. Brusquement il la lâcha. Elle faillit tomber. À bout de souffle, elle vit Lucius Arvatenus se courber en une parodie de révérence et s'éloigner en souriant.

* * *

Azilis resta longtemps incapable de faire un geste. Puis elle fut prise de tremblements. Elle renonça à s'asseoir et se précipita vers sa chambre en chancelant.

Elle voulait être seule. Elle demanda qu'on lui portât son repas dans sa chambre. Dès la première bouchée, elle faillit vomir. Sa main meurtrie essayait machinalement ses lèvres sans parvenir à chasser l'horrible sensation. Lucius était-il enfin parti ou rôdait-il dans la villa ? La martyriserait-il encore ? Oui. Marcus laisserait faire. Sans son père, elle ne bénéficiait d'aucune protection. Se confier ? Mais à qui ? Fuir chez Rhiannon ? On la retrouverait vite et son amie en ferait les frais. Il ne restait plus qu'Aneurin. Il avait été si tendre, si compréhensif. Aneurin, oui. Si elle lui racontait cette horreur, peut-être accepterait-il enfin de l'emmener. Elle devait lui parler, c'était son dernier espoir.

7

En sortant de sa chambre, Azilis fut bousculée par une servante qui surgissait en courant.

— Mais enfin, espèce de sotte, tu ne peux pas faire attention ?

— Oh ! Pardon, donna ! Pardon ! Domna Sabina... Les douleurs ont commencé ! J'allais chercher de l'eau aux cuisines.

Azilis se hâta chez sa belle-sœur. Pourquoi tout se précipitait-il ainsi ? Des gémissements lui parvinrent. Elle se glissa dans la chambre. Assise sur la chaise d'accouchement[29], soutenue par Rozenn la sage-femme du domaine, Sabina haletait, les yeux clos et le front mouillé de sueur.

Azilis se tourna vers Rozenn et son cœur se serra à la vue de la ride soucieuse qui barrait son front. Rozenn, qui était réputée pour son calme, sa maîtrise, avait mis au monde tous les enfants qui étaient nés sur les terres des Sennii[30] depuis vingt ans. La voir inquiète constituait un mauvais présage. Azilis, voulant apprendre les gestes des sages-femmes, avait exigé d'assister aux précédents accouchements de Sabina. Elle gardait en mémoire des pics de souffrance indicibles. Comme toutes les parturientes, Sabina risquait la mort en donnant la vie. Sabina ouvrit les paupières et tourna vers elle un regard noyé de larmes. La douleur semblait lui accorder un répit.

— Azilis ?

— Quand cela a-t-il commencé ?

— Il y a deux heures, répondit Rozenn.

— Mon Dieu, faites que ce soit moins long que pour le premier ! supplia Sabina. Plus de vingt heures. Je ne pourrai pas le supporter.

— C'est ton quatrième bébé, cela devrait être plus rapide, la rassura Azilis en lui prenant la main.

— Les heures comptent double dans ces moments-là. Écoute, Azilis, il faut que tu saches...

Une grimace lui plissa le visage et sa main serra celle d'Azilis comme un étau. Elle gémit. Quand elle put à nouveau parler, elle murmura :

— Ton cousin a quitté la villa.

— Sans me dire adieu !

— Pendant le repas, il a été question de son voyage. Des promesses de ton père. Marcus lui a refusé les chevaux et l'esclave, alors Aneurin est parti. Juste avant le début des contractions.

— Ce n'est pas possible !

— Ils se sont querellés. Quand Marcus lui a tendu une bourse, Aneurin la lui a jetée à la tête. Marcus lui a ordonné de quitter les lieux sur-le-champ.

— Je dois parler à mon frère. Tout de suite !

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ? La façon dont tu le dévores des yeux.

Sans répondre, Azilis déposa un baiser sur le front de sa belle-sœur.

— Courage Sabina, ce sera un beau bébé. Courage !

Une main la rattrapa par le bras dans le péristyle. Rozenn l'avait suivie.

— Domna, je suis inquiète. Le bébé se présente mal et domna Sabina n'est pas solide. Les grossesses ont été trop rapprochées. J'avais averti Marcus, il n'en a pas tenu compte. Peux-tu prévenir ton frère que... que je suis inquiète. Ce serait si terrible, juste après la mort de notre maître.

Azilis ferma les yeux.

— Je vais le lui dire, Rozenn, fit-elle d'une voix blanche. Penses-tu qu'il te faudrait de l'aide ? Veux-tu...

Une idée fulgurante traversa l'esprit d'Azilis. Elle reprit d'une voix ferme :

— Veux-tu que j'aille chercher l'Ancienne de la forêt ?

Rozenn hésita. Sa fierté lui soufflait de ne pas recourir à cette sorcière, elle qui s'était toujours débrouillée seule. Pourtant elle acquiesça.

— Elle pourrait être utile.

Azilis se précipita dans le bureau de son frère. À sa vue, il prit un air ennuyé.

— Je suis occupé, je n'ai pas de temps à te consacrer.

— Eh bien tu vas le prendre ! Comment as-tu osé congédier Aneurin comme un domestique, sans lui accorder l'aide que papa lui avait promise ?

— Je suis le maître, je ne te laisserai pas te mêler d'affaires auxquelles une femme ne peut rien comprendre.

— Je comprends parfaitement que papa s'était engagé à aider notre cousin et que tu as trahi ses dernières volontés.

— Il était ivre quand il a promis cela. Et Aneurin n'est pas mon cousin. Je n'ai aucun lien de parenté avec lui. Par le Christ, Azilis ! Tu ne vois donc pas qu'il a perdu la raison ? Il ne s'est jamais remis de ce

qu'il a vécu en Bretagne. Même ta mère le disait. Comment peux-tu prendre au sérieux cet illuminé, qui pense sauver son île avec une épée et quelques poèmes ? Et tu voudrais que je sacrifie un esclave et deux chevaux à ses délires ? Tu connais le prix d'un esclave ?

— Je connais le prix de l'honneur, toi tu l'as oublié.

Elle n'évita pas la gifle qui la projeta contre le mur et lui coupa le souffle.

— ... méritais depuis longtemps celle-là ! Je t'avais prévenue, tu vas filer droit maintenant !

Elle plissa les yeux pour empêcher les larmes brûlantes de couler.

— J'avais autre chose à te dire. Rozenn m'envoie t'annoncer que l'accouchement se passe mal.

— Mal ? Co... ? Comment ça, ma... mal ?

Pris de court Marcus s'était mis à bégayer. Azilis se rappela cette petite infirmité qui se manifestait dans son enfance lorsque Ninian et elle le faisaient enrager. Mais ni ce souvenir ni la pâleur qui avait envahi le visage de son frère ne provoquèrent en elle la moindre pitié.

— Assez mal pour que Rozenn demande l'aide de Rhiannon. Je vais la chercher tout de suite.

Il lui jeta un regard égaré et quitta la pièce.

* * *

Elle retourna dans sa chambre. L'idée qui avait germé pendant sa conversation avec Rozenn était désormais une décision implacable, encore renforcée par la douleur cuisante de sa joue. Azilis s'assura que Tirid était occupée. Elle rangea dans un sac son manteau et ses gonelles, ainsi que ses luxueuses tuniques de soie. À défaut de les porter, elle les vendrait fort cher. Comme les bijoux dont elle se parait si rarement. Elle ajouta des affaires de toilette, la boule d'ambre offerte par Aneurin, des sandales, puis revêtit des braies et une tunique de promenade. Enfin, elle siffla Ormé et se glissa avec lui dans la bibliothèque. Là, derrière les rouleaux des discours de Cicéron, elle attrapa la cassette où son père gardait son argent. Elle prit tout ce qui s'y trouvait – une belle somme –, mettant une partie des pièces dans l'aumônière qui pendait à sa ceinture et cachant le reste dans son sac. Sa part d'héritage, pensa-t-elle.

Mais elle n'était pas venue là seulement pour cet argent. Il y avait plus précieux encore. Elle se saisit des *Euporistes*, les livres du médecin Oribase[31], qui lui avaient tant appris, ainsi que du rouleau des *Bucoliques*. Faute de place, elle se résigna à abandonner *l'Iliade* et *l'Odyssée*, ses œuvres préférées.

Elle prit encore une caps[32] dans laquelle elle rangea des feuilles de parchemin, deux fioles d'encre et des calames. Son regard

embrassa une dernière fois la bibliothèque où elle avait vécu tant de moments heureux. Mais le temps manquait pour la nostalgie. Une autre vie l'attendait.

Elle quitta la pièce d'un pas rapide et fut à l'écurie en un clin d'œil. Kian, torse nu, se lavait dehors dans un baquet. Il la regarda approcher, les cheveux dégoulinants.

— Domna ?

— Nous partons. Prends Orion et selle Lug, nous les emmenons avec nous.

— Orion et Lug ? Les deux ?

— Dépêche-toi ! Nous allons chercher Rhiannon. Rozenn a besoin d'elle pour l'accouchement de Sabina. Ah ! Prends aussi deux couvertures. Tu comprendras plus tard.

8

Le soleil déclinait lorsqu'ils quittèrent le domaine. Ses rayons découpaient des auréoles autour de chaque relief. L'herbe et les feuilles luisaient d'un vert plus vif et la terre avait pris un éclat sombre qui annonçait le soir. Azilis pressa les flancs de sa jument qui galopa vers la forêt.

Ils furent dans la clairière avant la dixième heure. Rhiannon sortit de sa cabane en fronçant les sourcils.

— Qu'arrive-t-il ?

Azilis expliqua la situation le plus vite et le plus clairement possible. Elle n'avait pas rendu visite à Rhiannon depuis le retour d'Aneurin. Le plus urgent était cet accouchement difficile. L'Ancienne observa sa protégée de son regard perçant. Quand Azilis eut terminé, elle dit simplement :

— Et ce gros sac accroché à ta selle ?

— Je pars. Je ne peux plus rester à la villa maintenant que papa est mort. Marcus me rendra la vie impossible tant que je n'épouserai pas Lucius Arvatenus. Et ça, je ne l'imagine même pas.

— Où veux-tu aller ? Dans un monastère, comme ton frère ?

Azilis laissa échapper une exclamation de dédain.

— Tu sais bien que non ! Je veux suivre Aneurin en Bretagne.

— En Bretagne ! Rien que ça ! Et depuis quand es-tu amoureuse de ce cousin dont tu ne m'avais jamais parlé ? Depuis dix jours ?

Sorcière ! Magicienne ! Rhiannon avait-elle vraiment le don de percer les secrets des cœurs ?

La jeune fille baissa les yeux sans répondre. Elle craignait des remontrances, un nouveau combat à livrer, du retard.

— Peu importe, poursuivit Rhiannon, ta décision est prise. Nous nous parlons sans doute pour la dernière fois. J'aurais aimé t'apprendre davantage. Prends ce dont tu as besoin dans ma cabane, Azilis. Tout ce que tu veux, sans exception. Les plantes qui soignent, celles qui envoûtent, celles qui tuent. Choisis bien. Qui sait ce qui t'attend sur ta route ?

L'Ancienne rentra dans son refuge pour y chercher le nécessaire. Kian, toujours en selle, fixait Azilis de son regard brun doré qui ne trahissait rien de ses émotions. Elle s'approcha de lui.

— Kian, tu as entendu nos paroles. Je te donne le choix de me suivre ou non. Conduis Rhiannon à la villa. Ensuite, tu resteras là-bas si tel est ton désir. Mais je t'en prie, ne parle à personne de mon départ.

Kian haussa les épaules.

— Te laisser voyager seule ? Alors que j'ai juré à Appius de te protéger ?

Le soulagement et la gratitude envahirent Azilis. Elle appréhendait de traverser la forêt au crépuscule. Elle avait encore devant les yeux les faces terrifiantes des brigands qui les avaient attaqués quelques jours plus tôt.

— Merci, Kian. Je t'en prie, dépêche-toi. Aneurin est parti depuis au moins trois heures.

— Il est à pied, on le rattrapera vite. Surtout, ne reste pas seule dehors. Enferme-toi dans la cabane et attends-moi.

Azilis se tourna vers Rhiannon qui venait de les rejoindre. Dans un élan d'affection, elle serra entre ses bras celle qui était devenue son amie, enfouissant son visage dans la chevelure tressée au parfum d'herbes sauvages et de fumée.

Rhiannon se dégagea doucement et traça des signes sur le front de la jeune fille, qu'elle accompagna de mots mystérieux.

— Il y a une grande force en toi, Azilis, beaucoup de folie aussi. Je prierai pour que ta force l'emporte et que tes passions ne te dévorent pas.

Azilis l'aida à monter derrière Kian et les regarda s'éloigner. Elle pénétra dans la cabane, choisit avec soin les onguents, herbes et poudres qu'elle saurait utiliser pour soigner blessures et maladies. Elle plaça le tout dans un baluchon qu'elle enferma dans son sac de cuir. Puis, sans tenir compte des conseils de Kian, elle attendit près des chevaux, caressant la robe soyeuse de leur encolure, attentive aux rumeurs des bois qui l'entouraient. Les premiers appels mélancoliques du rossignol s'élevèrent dans les hauteurs. Une martre s'enroula autour d'un hêtre à la poursuite d'un écureuil. La terre exhalait l'odeur humide de la forêt qui s'endort.

Et si Kian ne revenait pas ? Ou s'il revenait avec Marcus pour la ramener de force à la villa ? L'esclave pouvait la trahir par maladresse. Elle esquaissa quelques pas nerveux et soudain retourna, à la lueur d'une lampe de graisse, chercher la cassette que Rhiannon cachait au plus profond de son antre, enterrée sous une pierre plate. Azilis avait pensé qu'elle ne prendrait rien de ce que renfermait ce coffre, mais elle venait de changer d'avis. Si Marcus la forçait à

épouser Lucius, alors elle serait prête à tout.

Elle souleva le couvercle, s'attarda sur les pots et les fioles de poison soigneusement classés. L'un tuait de mort lente, l'autre foudroyait, celui-ci rendait fou, celui-ci impuissant, et celui-là ? Ah ! oui, il mettait fin à la grossesse indésirable et – normalement – ne tuait que l'enfant.

Avec précaution, Azilis versa un peu de chacun dans de petites fioles. Elle les rangea dans une grosse bourse de cuir puis les glissa au fond du sac accroché au flanc de Luna.

Impatiente, elle s'avança vers l'endroit où Kian devait réapparaître. L'attente devenait insoutenable quand enfin un martèlement retentit et l'esclave surgit dans la clairière.

— Tu es sortie, fit-il, sourcils froncés.

— Tu as été si long ! Il y a eu un problème ?

— Aucun. J'ai amené Rhiannon à l'intendant qui savait déjà que l'accouchement se passait mal. Espérons que l'Ancienne sera utile.

Azilis frissonna en songeant aux souffrances que Sabina endurait depuis tant d'heures. Elle chassa délibérément de son esprit le pauvre visage de sa belle-sœur et sauta en selle.

— Je le souhaite de tout mon cœur. Ne tardons plus. Le soleil se couchera bientôt et nous aurons moins de chances de rattraper Aneurin.

— J'ai pris mes armes, des vêtements de rechange et des vivres aux cuisines. Avec l'agitation qui régnait, personne ne m'a remarqué.

— C'est bien, Kian. Je n'y avais pas pensé. L'esclave attacha Orion à Lug et ils s'en furent à vive allure, Azilis en tête, Ormé courant à leurs côtés.

Les ailes de Mercure

À Condate.

1

Ils s'engagèrent sur la route qui menait à Condate. La voie romaine restait un parcours aisé et sans surprise, elle longeait la forêt, surplombant des champs et des prairies. C'était une course implacable contre l'astre rougeoyant qui déclinait à l'horizon. Azilis cherchait devant elle la silhouette d'Aneurin. Quand les branches faisaient voûte au-dessus de l'équipage, il lui semblait s'enfoncer dans un tunnel sans fin au bout duquel ne se trouvait que la nuit.

— Domna ! Il faut nous arrêter, cria Kian en se portant à sa hauteur. On ne pourra pas installer le campement dans le noir.

Elle acquiesça, laissant Luna se remettre au pas, brusquement consciente de sa fatigue. Ormé était exténué lui aussi.

— Très bien, Kian. Choisis l'endroit où nous dormirons.

— Il y a un relais de poste abandonné près d'ici. Nous nous y abriterons.

Ils poursuivirent au pas. La bâtisse apparut après un tournant. Son toit était à demi effondré. Une enseigne rouillée pendait encore au mur, accrochée à une barre de fer. « MANSIO AD ALAS MERCURII[33] » lut Azilis en descendant de cheval. Elle sentit soudain l'odeur d'un feu, quelqu'un se trouvait à l'intérieur.

Kian chuchota :

— Attends-moi. Je vais voir. C'est peut-être ton cousin mais mieux vaut être prudents. Surtout, reste cachée.

— Prends Ormé avec toi. Va, Ormé, va...

Elle demeura dans l'ombre, gardant les chevaux pendant que Kian s'avavançait, l'épée à la main. L'espoir de retrouver Aneurin se mêlait à la crainte de voir Kian tomber dans une embuscade. Que pourrait-elle faire alors, sinon fuir en abandonnant celui qui lui avait montré tant de dévouement ?

L'idée l'horrifiait. Elle se rendait compte à quel point elle s'était attachée à lui. Et aussi à quel point elle dépendait de lui.

L'esclave tenta d'ouvrir sans succès. La porte était coincée ou barricadée. Il lança d'une voix forte :

— Je suis Kian, de la villa Sennia. Aneurin, si tu es là, ouvre-moi. J'ai ordre de te parler.

Il y eut un instant de silence. Enfin Aneurin répondit :

— Que veux-tu ?

Azilis accourut. Kian se tourna vers elle, mit un doigt sur ses lèvres et déclara :

— Je viens de la part d'Azilis. Elle m'a chargé de te retrouver.

Azilis comprit que Kian, prudent, voulait lever les derniers doutes sur son interlocuteur. Il y eut du remue-ménage, le bruit d'un objet massif tombant au sol, puis la porte s'ouvrit et, dans la lumière orangée d'un feu, se découpa la silhouette de son cousin, Kaledvour à la main.

— Aneurin ! s'écria Azilis. Fais-nous entrer, je n'en peux plus.

Ormé se jeta sur le jeune homme pour lui faire fête. Il vacilla, tenant son épée à bout de bras pour ne pas blesser le gros chien.

— Je rentre les chevaux ici, donna. L'écurie est en ruine. Ils ne peuvent pas rester seuls dehors.

Les deux cousins se retrouvèrent face à face. Azilis discerna dans la pénombre une salle à peu près vide dont le toit crevé laissait apparaître la voûte céleste. D'un côté se dressait un ancien comptoir. Çà et là, des vestiges de meubles, des traces d'anciens foyers et des détrit. Aneurin n'était pas le premier à se réfugier dans cette ruine. Comme son cousin restait muet, elle s'avança vers le feu allumé à même le sol, au centre de la pièce. Elle tendit les mains vers les flammes.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il. Marcus sait que tu m'as suivi ?

— Au diable Marcus ! Je t'apporte ce que mon père avait promis et que mon frère t'a refusé : de l'argent, des montures, un homme pour se battre à tes côtés.

Kian revint avec les chevaux qu'il installa près de l'entrée. Il portait aussi des brassées d'herbes sèches. Il remit en place la lourde poutre qu'Aneurin avait utilisée pour bloquer la porte et commença à desseller Luna.

— Très bien, fit Aneurin d'un ton calme. Donc, tu m'amènes de l'argent et des chevaux volés.

— Volés ! Orion et Luna m'appartiennent. Quant à Lug, je considère qu'il fait partie de mon héritage. Marcus est incapable de le monter !

— Tu n'es ni majeure ni mariée. C'est à ton frère de gérer tes biens.

— Mon père t'avait promis son aide, se justifia-t-elle. Il croyait en toi et voulait t'aider. Je suis heureuse d'obéir à sa volonté en te donnant ce qui m'appartient. Mais je suis fatiguée et je meurs de faim.

— Je n'ai rien à manger.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Elle se tourna vers l'esclave qui bouchonnait les montures.

— Kian ! Les vivres !

Il les rejoignit avec le sac de victuailles, le déposa devant eux et retourna aux chevaux.

— Viens donc manger avec nous. Les chevaux peuvent attendre un peu. Toi aussi tu dois être affamé.

— Merci, domna.

Azilis sortit du sac une outre de vin, un jambon, du pain et des cerises. Elle ôta son manteau et but un peu. Aneurin se saisit du pain et demanda, coupant de larges tranches :

— Tu rentres chez toi demain ?

Elle resta muette, les yeux fixés sur les flammes.

— Tu comptes me suivre contre mon gré, c'est ça ! s'exclama-t-il en se levant d'un bond. C'est hors de question ! Je ne t'emmènerai pas !

— Et moi je ne rentrerai pas, tu m'entends ? Jamais !

— Tu retourneras à la villa demain avec tes chevaux, ton argent, ton esclave et ton chien. Et si tu refuses c'est moi qui te ramènerai, même si je dois t'attacher !

Pâle, la voix altérée par la colère, il se dressait au-dessus d'elle. Elle eut soudain peur qu'il la frappât. Il semblait hors de lui, si différent de celui qui l'avait consolée les jours précédents. Ormé s'était mis à gronder. Azilis se leva à son tour pour retenir son chien. Son effroi était mêlé de fureur et de révolte.

— Mais tu ne comprends donc rien ? Marcus m'a offerte à Lucius. Il me prendra de force si je le repousse. Il m'a déjà obligée à l'embrasser.

— Mieux vaut le baiser d'un rustre que l'épée d'un Saxon !

— Pour moi, c'est pire ! hurla-t-elle. Je me tuerai si tu me ramènes là-bas, je te jure que je me tuerai. Je connais des poisons, j'ai des poisons ! Plutôt mourir que d'épouser Lucius ! Et ce sera ta faute !

— Pauvre folle !

Elle éclata brutalement en sanglots, cacha son visage dans ses mains. La voix de Kian s'éleva, sourde et menaçante :

— Ne lui parle pas comme ça ! Et si tu la touches...

Azilis releva la tête. Les deux hommes s'affrontaient du regard. Kian avait l'épée à la main. Son cousin, mâchoires serrées, le fixait avec une expression terrifiante. Mais Kian ne cillait pas, concentré, prêt à fondre sur lui. Inquiète, elle lui saisit le bras. Il la repoussa, sans quitter Aneurin des yeux. Une bûche s'effondra en crépitant dans une gerbe de flammes. Alors, soudain, Aneurin céda.

— Vous êtes aussi fous l'un que l'autre, gronda-t-il en secouant la tête. Très bien, accompagnez-moi en enfer si c'est ce que vous voulez.

Je t'aurai prévenue, Azilis ! Mais tu refuses de comprendre ! Va donc t'occuper des chevaux avec ton esclave !

Azilis se dirigea en silence vers les montures, à la fois soulagée et surprise par la brusque reddition de son cousin. D'une main tremblante, elle bouchonna Luna avec de l'herbe sèche. Kian s'affairait à ses côtés en silence. Elle murmura au jeune homme :

— Merci, Kian.

Il dit entre ses dents :

— Lucius Arvatenus ! Ce porc n'est pas digne de te lécher les pieds.

Cette réflexion la stupéfia, mais l'esclave retournait déjà près du feu et elle ne put rien ajouter.

— Combien d'argent as-tu ? demanda brusquement Aneurin.

Elle se rassit près de lui.

— Environ cinq cents solidi[34]. C'est tout ce que j'ai pu prendre avant de m'enfuir. J'ai aussi mes bijoux et ceux de ma mère.

— Cinq cents solidi ! s'écria-t-il, lâchant une poignée de cerises et se relevant à la hâte. Et des bijoux ? Mais c'est une fortune ! On ne peut pas rester ici. Marcus a déjà dû envoyer des hommes à ta poursuite.

— Je ne pense pas. Sabina accouchait quand nous avons quitté la villa et cela se présentait mal. On n'a pas dû s'apercevoir de mon absence sur le moment, et encore moins de ce que j'ai emporté. Nous pouvons achever notre repas tranquilles.

— Pauvre Sabina, soupira Aneurin. Dieu la garde !

Il cracha un noyau et décréta :

— Nous partirons dès l'aube.

Il sortit Kaledvour et se mit à la fourbir. Kian observait l'arme qui brillait dans la lueur des flammes.

— Ta maîtresse t'a-t-elle expliqué pourquoi je retourne en Bretagne ? l'interrogea Aneurin. Non, elle ne t'a rien dit, je suppose.

Il se leva, fendit l'air une ou deux fois de son épée, la brandit au-dessus de son visage, la contempla et murmura d'une voix étrange :

— Kaledvour. C'est moi qui l'ai baptisée ainsi. Cela signifie « Foudre violente ». Je la donnerai à mon roi pour l'aider à chasser les barbares qui ont envahi ma terre.

À présent, il paraissait presque en transe. Azilis lança un regard à Kian. Il avait posé la main sur le pommeau de son épée.

— Je t'aurais tué, tout à l'heure, déclara Aneurin en se tournant vers le jeune homme. Tu ne me crois pas, hein ?

Il se pencha, approcha son visage très près de celui de Kian qui ne bougea pas.

— Mais je n'ai pas envie de me battre contre toi, fit Aneurin avec un petit rire. Qu'ai-je à te reprocher ? D'être un esclave dévoué ? Il

faudrait des hommes de ta trempe pour exterminer la vermine saxonne ! Je vais te montrer ce pour quoi tu vas me suivre – car tu vas me suivre, puisque ta maîtresse l’a ainsi décidé. Regarde agir Kaledvour !

Azilis s’était levée à son tour, anxieuse, désespérée. Elle se demanda si Marcus n’avait pas raison quand il traitait Aneurin d’illuminé. Ou bien était-il saoul ? Ou était-ce un sortilège lié à l’épée ? Car elle ressentait à nouveau, à la vue de Kaledvour, cette admiration mêlée de crainte qui l’avait saisie lors du premier dîner avec Aneurin.

Kian attendait, prêt à parer. Mais Aneurin s’était détourné de lui. Il s’approcha du comptoir et le frappa d’un coup d’épée.

Le vacarme fit hennir et ruer les chevaux, aboyer Ormé. Une fois la poussière retombée, ils découvrirent le grand meuble éventré qui gisait devant eux. Kian le fixait les yeux écarquillés.

— Tu vois, je ne t’ai pas menti. Je t’aurais tué.

Aneurin revint tranquillement s’asseoir devant le feu, essuyant son arme pendant que Kian et Azilis s’efforçaient d’apaiser les chevaux. Ormé les suivit en grognant, la queue entre les pattes. Quand Kian reprit sa place, Azilis vit que le jeune homme restait sur le qui-vive. Elle lui sourit.

L’esclave, lui, ne souriait pas. Il avait lu la folie dans les yeux d’Aneurin et senti la magie de son épée aussi sûrement qu’un cheval sent l’orage. Rien ne le terrifiait davantage.

Aneurin, impassible, sortit sa harpe. Il ne ressemblait plus à l’homme exalté qu’il était quelques secondes plus tôt. Il pinçait les cordes avec délicatesse, alternant les sons cristallins ou profonds. Il entonna à voix basse, en breton, une mélodie étrange, presque une incantation :

— *Ne voyez-vous pas le chemin du vent et de la pluie ?*

Ne voyez-vous pas les chênes qui se heurtent ?

Ne voyez-vous pas la mer fouetter la terre ?

Ne voyez-vous pas le soleil se hâter dans le ciel ?

Ne voyez-vous pas les étoiles tomber ?

Ne voyez-vous pas le monde en danger ?

Quand elle s’endormit, lovée contre Ormé, son cousin chantait encore, et dans sa conscience vacillante les mots du poème se mêlèrent aux flammes et aux braises.

2

— Debout ! Nous partons.

La voix d'Aneurin. Azilis cligna des yeux, émergea avec peine d'un sommeil profond. Une lumière blanche filtrait à travers une charpente délabrée, un cheval renâcla non loin, et elle sentit sous elle le sol dur et froid. Elle s'assit en grimaçant :

— Mauvais lit ! Je me plaindrai au tenancier !

Sa plaisanterie ne fit pas rire son cousin mais elle ne s'en soucia pas.

— J'ai faim. Est-ce qu'il reste du pain ?

— Ici, domna. Et voici du fromage.

Kian les avait rejoints. Tous trois déjeunèrent en silence. Elle jetait des regards furtifs à Aneurin qui mastiquait d'un air morne, la mine d'autant plus sévère qu'une barbe de deux jours assombrissait son visage. N'y tenant plus, elle s'exclama :

— Tu vas faire cette tête pendant tout le voyage ? Ou es-tu seulement du genre à ne pas décrocher un sourire avant midi ?

Il se figea avant de tourner vers elle des yeux brillants de colère. Elle se recroquevilla intérieurement, mais il était trop tard pour rattraper ses paroles.

— Je n'ai jamais rencontré personne d'aussi insupportable, d'aussi... irresponsable ! Tu voudrais me voir sourire et plaisanter alors que tu me mets, que tu *nous* mets dans une situation intenable ! Quand comprendras-tu que tu risques de faire échouer le projet pour lequel je vis depuis des années ?

Elle le brava :

— Je te donne aussi des chevaux, de l'argent, un guerrier ! Que te faut-il de plus pour accepter de m'aider ? Faut-il que je te supplie davantage ? Veux-tu que je me traîne à tes pieds ? Tu ne m'aimes pas assez pour avoir pitié de moi ?

Elle vit sa colère tomber brutalement, la tristesse voiler son regard. Il soupira puis saisit sa main dans la sienne.

— Tu ne comprends pas, petite cousine. C'est parce que je t'aime

que je ne veux pas risquer ta vie. Et bien que tu te sois enfuie de ton propre chef, on m'accusera de t'avoir enlevée, d'avoir volé cet argent et ces chevaux. Je deviendrai un ravisseur, un criminel.

Elle s'écria :

— Marcus ne nous fera pas poursuivre ! Il sera trop content d'être débarrassé de ma présence !

— Et fort humilié d'avoir déçu son grand ami Lucius, coupa Aneurin.

Azilis ne releva pas.

— Il ne va pas lancer tous ses gardes à nos troussees pour trois chevaux de moins, fit-elle avec un haussement d'épaules. Quant à Kian, il est à moi lui aussi, Marcus n'a aucun droit sur lui.

Elle vit Aneurin jeter un regard en coin à l'esclave qui écoutait en silence. Elle fut soudain gênée de l'avoir ainsi assimilé à leurs montures, mais c'était la réalité.

— Je connais Marcus moins que toi, petite cousine, pourtant il ne me paraît pas homme à se laisser déposséder facilement, et je crois, moi, qu'il te fera rechercher. Ne serait-ce que pour réparer l'humiliation. Alors, ne traînons pas davantage. Le mieux à faire, c'est de mettre le Mare Britannicum entre lui et nous.

Azilis se leva, légère et vibrante d'énergie. Il l'acceptait, il l'emmenait, il l'aimait ! Il l'avait dit, c'étaient ses propres mots. « C'est parce que je t'aime... » Elle n'avait besoin de rien d'autre.

* * *

Ils lancèrent leurs chevaux sur la voie de Condade. Des brumes s'attardaient encore au fond de la vallée où la rivière Visnonia[35] coulait comme une veine d'argent sous le soleil. À l'ouest, des collines s'envolaient vers un ciel éblouissant. Une buse solitaire tournoyait au-dessus de la forêt. Ils allaient au trot, Aneurin en tête. Il portait sur une épaule sa courte harpe de bois sombre. Soudain il se mit à chanter.

C'était un chant guerrier, très rythmé. L'une de ces mélodies sauvages qui exaltaient le courage des combattants et les incitaient à se battre avec une fougue décuplée. Azilis se laissa emporter par le tempo rapide et puissant. Combien de temps chanta-t-il ainsi ? Assez longtemps pour que le voyage parût facile et que le soleil atteignît son zénith sans qu'ils aient vu les heures passer. Quand Aneurin proposa une halte, la jeune fille se sentait à peine fatiguée. Ils quittèrent la voie pour s'arrêter dans une clairière parsemée de marguerites, percée d'une rivière bordée de roseaux et de saules. Ormé se jeta dans l'eau le premier, suivi d'Azilis qui but et se rafraîchit avidement. Elle s'aspergea d'eau fraîche puis éclaboussa ses compagnons sous prétexte

d'effacer fatigue et poussière. Ensuite elle se retira derrière un grand saule pour se changer, abandonnant les deux hommes en tête-à-tête.

Aneurin s'accroupit sous un arbre, les coudes sur les genoux et le menton posé sur une main. Des mèches de cheveux trempés se collaient sur son front et ses joues, il souriait. Ce sourire éclatant révéla à Kian la ressemblance entre les deux cousins.

— Depuis combien de temps sers-tu mon indomptable cousine ?

— Trois ans.

— Je suppose qu'elle te rend la vie impossible.

— Non.

— Non ?

Kian cilla puis admit avec un demi-sourire :

— Parfois.

— Parfois, oui...

Kian, malgré lui, ne pouvait détacher les yeux de ce sourire charmeur, de l'intensité noire de ce regard. Le jeune homme paraissait si différent du barde fou qu'il avait découvert la veille ! Il n'avait jamais vu un tel pouvoir de séduction chez un homme et se demanda si cela aussi, ce n'était pas de la magie. Pourtant il ne ressentait aucun malaise car, et c'était le plus étonnant, une immense douceur émanait maintenant d'Aneurin, une douceur mélancolique et apaisante. Celui-ci reprit avec sérieux :

— Azilis ne se rend pas compte des dangers qu'elle court en me suivant en Bretagne. En même temps, je comprends ce qu'elle risque en restant ici. C'était peut-être lâche de l'abandonner ainsi.

Il soupira et ajouta :

— Je ne suis pas certain de pouvoir m'occuper d'elle. Si j'en étais incapable, tu le ferais pour moi, n'est-ce pas ?

— Je suis ici pour ça.

— Je sais. Et ça me rassure de t'avoir à mes côtés. Pour elle, bien sûr. Tu comprends ?

Kian acquiesça d'un signe de tête. Aneurin éclata de rire.

— On ne peut pas t'accuser d'être bavard !

L'ombre d'un sourire apparut sur le visage de Kian.

— Ce n'est pas un défaut dont mes maîtres se sont plaints.

— Et je ne m'en plaindrai pas non plus, j'ai horreur des moulins à paroles. Peut-être, ajouta-t-il à mi-voix, parce que j'en suis parfois un !

Son regard s'était obscurci. Puis son visage s'éclaira à nouveau.

— Ah ! La petite cousine revient.

Kian, si réservé, s'étonnait intérieurement de ces traits si mobiles, de cette expressivité qui passait sans crier gare d'un extrême à l'autre.

Azilis les rejoignait, ses vêtements mouillés et ses sandales à la main. Aneurin lui lança allègrement :

— On dirait que ce bain t'a rendu ton énergie.

Elle acquiesça, s'agenouillant pour lacer une sandale :

— Rien de meilleur...

— ... pour se mettre en forme avant une course !

Aneurin avait attrapé la deuxième sandale et s'enfuyait, criant par-dessus son épaule :

— Parce que tu croyais que je ne me vengerais pas, après que tu m'as trempé des pieds à la tête ?

Elle se lança à sa poursuite, riant et l'invectivant. Aneurin la laissait s'approcher, espérer la victoire puis s'esquivait d'un bond et relançait la course. Ormé jappait, bondissait, s'accroupissait dans l'herbe haute avant de repartir en traçant de grands cercles autour d'eux. Kian les contemplait, immobile, près du saule. Il n'avait jamais vu à la jeune fille ce visage heureux et insouciant. Aneurin avait réussi ce miracle. Et Kian en ressentait une joie teintée de jalousie.

— À moi, Kian ! Vite !

Azilis avait réussi à s'accrocher à la tunique d'Aneurin qui levait le bras assez haut pour l'empêcher d'attraper la sandale. Ormé aboyait, aplati au sol devant eux. Aneurin lança la sandale à Kian qui la saisit d'un geste réflexe. Puis il resta indécis, ses yeux passant de la sandale à Azilis. Elle courait maintenant vers lui en criant :

— Allez, donne-la-moi, vite !

Aneurin riait aux éclats. À son tour il saisit Azilis par la tunique.

— Non, ne la lui donne pas, Kian ! Cours ! Mais cours donc !

Il y eut un instant de flottement, deux ou trois battements de cœur. Le temps qu'Azilis arrive jusqu'à Kian, toujours immobile, toujours hésitant au seuil d'une expérience inconnue. Elle tendait déjà la main vers la sandale.

Aneurin cria :

— Sauve-toi, Kian !

Une lueur s'alluma dans l'œil de l'esclave, un sourire étira enfin ses lèvres. Il recula d'un bond à l'arrivée d'Azilis et s'enfuit. Le ciel ne lui avait jamais paru aussi bleu.

* * *

Azilis s'affala dans l'herbe en grognant.

— Vous m'avez fait courir comme un lièvre ! J'ai faim. Il reste à manger ?

Kian s'allongea près d'elle, examina le contenu du sac :

— Jambon, noix... Presque rien.

— Nous serons à Condate bien avant la nuit, déclara Aneurin. Nous y achèterons des vivres.

Ils partagèrent le peu de nourriture puis demeurèrent étendus au soleil, bercés par le murmure de l'eau et les bourdonnements

d'insectes. Un merle variait ses trilles depuis la branche d'un aulne. Azilis ferma les paupières, la joue posée contre le flanc tiède de son chien. Depuis combien d'années ne s'était-elle pas sentie heureuse à ce point ?

— Je suppose qu'une sieste est hors de question, murmura-t-elle.

— Tout à fait hors de question, répondit Aneurin en étouffant un bâillement.

Il resta longtemps silencieux et elle pensa, dans un demi-sommeil, qu'il s'était endormi. Elle entrouvrit les paupières. Allongé à sa gauche, Kian regardait le ciel, la tête sur ses bras repliés. À sa droite, agenouillé près d'elle, Aneurin l'observait, une expression soucieuse sur le visage. Dès qu'il la vit ouvrir les yeux, l'expression s'effaça.

— Allez, petite cousine paresseuse, debout !

Il arracha une marguerite et lui chatouilla la joue avec la fleur. Elle roula sur le côté en riant. Ormé s'assit avec un grognement.

— Sage, Ormé ! Tu vois bien que nous jouons !

— Ce n'est pas ce qui l'inquiète, marmonna Aneurin.

Il se leva d'un bond, aussitôt imité de Kian. « Inutile de s'alarmer, se dit-elle très vite, entendant un galop lointain. Des voyageurs pressés, sûrement. »

Elle se redressa sur les coudes, le cœur battant.

Aneurin courut aux chevaux et sortit Kaledvour de son fourreau. Kian tira son épée et saisit le bouclier accroché à la selle d'Orion. Azilis tendit l'oreille : il y avait plusieurs montures.

3

Dans un nuage, quatre cavaliers dépassèrent la clairière à fond de train. La fugitive respira. Mais presque aussitôt ils tournèrent bride et revinrent s'arrêter face au petit groupe, juste assez près pour le tenir à portée des lances qu'ils pointaient devant eux. Les chevaux, nerveux, renâclaient et tiraient sur leurs rênes. Azilis eut peine à maîtriser Ormé.

— Ne joue pas les héros, Aneurin. Rends-moi Azilis et l'esclave. Nous te laisserons partir ensuite.

C'était Lucius Arvatenus. Le visage rouge, couvert de sueur, il toisait Aneurin avec mépris. Son essoufflement satisfait était celui de la chasse réussie, de la partie achevée. Ne restait plus qu'à ramener le gibier. Ainsi Marcus avait envoyé cette brute avec trois hommes qu'elle n'avait jamais vus – sans doute des gardes de la maison de Lucius.

— Ma cousine ne veut plus vivre à la villa maintenant que son père est mort, répondit posément Aneurin. Elle a décidé de m'accompagner en Bretagne.

— C'est à Marcus de décider ce qu'elle doit faire, décréta Lucius. Elle est mineure et elle lui doit obéissance ! Or il me la donne en mariage, que ça lui plaise ou non.

Azilis s'avança.

— Il n'a pas le droit de me forcer à t'épouser !

— Tu es trop jeune pour comprendre ce qui est bon pour toi, répliqua Lucius d'un ton péremptoire. Et pense à Sabina. La naissance de son fils l'a épuisée. Elle a la fièvre et te réclame. Tu vas l'abandonner ? La laisser mourir ?

À mesure qu'il reprenait son souffle, Lucius s'adoucissait et devenait mielleux. Azilis entrevit le visage ravagé de la pauvre Sabina. Elle savait que les fièvres qui suivaient certains accouchements étaient souvent mortelles. Contrairement à ce qu'espérait Lucius, cette nouvelle renforça sa décision. Car elle s'imagina aussitôt mettant au monde un fils de lui.

— Tu diras à Sabina que je la félicite pour la naissance de son fils. Quant à Marcus, annonce-lui que je ne reviendrai pas. Il devrait s'estimer heureux d'être débarrassé de moi. Il m'a toujours détestée.

— Sois raisonnable, Azilis, fit Lucius de la voix que l'on prend pour convaincre un enfant capricieux. Je t'offre fortune et amour et tu cours les routes derrière ce misérable harpiste ? Qu'a-t-il pu te promettre ? Tu ne vois pas que ce qui l'intéresse, ce sont tes chevaux et ton argent ?

— Pauvre idiot ! C'est moi qui ai décidé de le suivre ! Il ne m'a rien demandé ! Écoute-moi bien, Lucius. Tu me répugnes. Je préférerais mourir plutôt que t'épouser !

Lucius Arvatenus blêmit. Ses doigts se promenèrent en tremblant sur la garde de son épée.

— Tu vas me suivre, Azilis ! Tu seras ma femme, que tu le veuilles ou non. Si tu es encore vierge... Ce qui reste à prouver !

— Comment oses-tu ?

Lucius sauta à terre, l'épée au clair, le visage déformé par un rictus. Deux de ses hommes, la lance à la main, se dirigèrent vers Aneurin et Kian.

— Ne fais pas cela, Lucius, l'avertit Aneurin. Je ne tiens pas à te tuer.

Lucius Arvatenus ne parut pas l'entendre. Les yeux fixés sur Azilis, il avançait lentement, sûr de tenir sa proie.

— Attaque ! hurla-t-elle.

Le molosse n'attendait que ce cri. Lucius Arvatenus voulut le frapper mais le chien saisit le bras qui tenait l'épée et l'homme s'écroula sous la bête. Une joie sauvage envahit Azilis. Comme elle le haïssait ! Quelle vengeance de voir Ormé le mordre !

Des cris retentirent. Le combat était engagé. Kian avait paré une lance avec son bouclier. Il affrontait un homme casqué, armé d'un glaive et d'un poignard. Aneurin s'était jeté à terre et la deuxième lance s'était perdue dans les fourrés. Son cousin paraissait si frêle ! Il n'avait même pas de bouclier face au géant au crâne rasé qui se jetait sur lui. Mais il était agile et vif. Et chaque fois qu'elle heurtait la lame adverse, Kaledvour lançait des étincelles.

Une plainte déchirante la poussa à se retourner vers Lucius et Ormé. Un cri d'horreur lui échappa. Le dernier des cavaliers n'avait pas bougé. Il venait de sauver son maître en atteignant le molosse avec sa lance. Le dogue se tordait sur le sol, l'arme plantée dans son dos. Lucius se redressa en chancelant.

Sans réfléchir elle se précipita vers son chien, arracha la lance et se jeta sur lui en pleurant. Ormé avait cessé de se débattre. Ses yeux étaient ternis par la mort. Relevant la tête, elle vit Lucius tituber dans sa direction, soutenant de sa main gauche son bras ensanglanté. Son

faciès était un mélange inexprimable de douleur, de rage et de folie.

— Petite vaniteuse ! Tu te crois supérieure ? Toujours à me mépriser, à me ridiculiser ! Tu aimes me voir ramper à tes pieds, hein ? Mais je me vengerai !

Terrorisée, elle recula, tâtonnant pour trouver de quoi se défendre. Ses doigts rencontrèrent la lance qui avait tué Ormé. Dans un élan désespéré elle s'en saisit, espérant confusément faire reculer l'agresseur. Celui-ci se jetait déjà sur elle. Elle leva l'arme dans un geste instinctif. Elle tomba en arrière quand Lucius la heurta de plein fouet. Un hurlement déchira ses tympans.

Lucius Arvatenus était à genoux. La lance, au-dessous de l'épaule droite, l'avait traversé de part en part. Il tentait en vain de la retirer, les traits crispés par la douleur. Azilis hurlait, incapable de bouger, incapable de quitter des yeux cet homme qui se débattait. Soudain elle vit Kian surgir derrière le blessé. L'esclave le prit par les cheveux, tira sa tête en arrière, le regarda droit dans les yeux et, lentement, sans le quitter du regard, il l'égorgea.

Au même instant, Aneurin levait Kaledvour. L'épée capta un rayon de soleil, le réfléchit en mille jets, se transformant en une arme de lumière qui s'abattit sur le guerrier chauve et le foudroya comme l'éclair.

— Azilis ! Domna ! Tu es blessée !

Kian l'aida à s'asseoir tout en cherchant la blessure d'où s'écoulait le sang dont elle était couverte.

Elle secoua la tête, désigna Lucius du menton.

— Tu es sûre ? Tu es livide !

Un goût de fer emplissait la bouche d'Azilis, un froid glacé l'envahissait. Au fond d'elle, une voix s'étonnait qu'un homme qui venait d'en égorger un autre si froidement pût faire preuve d'une telle douceur. C'était aussi incompréhensible et vertigineux que la scène de massacre qu'elle avait sous les yeux.

Lucius Arvatenus était tombé sur le côté, les yeux écarquillés. À quelques pas le corps massif du guerrier au crâne rasé gisait face contre terre, près de l'homme qu'avait tué Kian, non loin d'Ormé.

Dans la prairie, les marguerites étaient parsemées de taches pourpres.

— Je ne supporte pas ces tueries, dit Aneurin qui s'approchait très pâle. Je ne les supporterai jamais... Mon Dieu, Azilis, tu es couverte de sang !

— Je n'ai rien... Ormé !

— Je sais, dit Aneurin, posant la main sur son épaule. Repose-toi un peu. Et puis tu iras te laver au ruisseau. Tu ne peux pas arriver ainsi à Condate, il faudra changer de vêtements.

— Tu te bats bien, remarqua Kian qui essayait la lame rougie de

son épée sur une brassée d'herbes hautes.

— Ce n'est pas moi, c'est Kaledvour. *Toi* tu te bats vraiment bien !

Azilis luttait contre la nausée. Elle tenta de se relever, ses jambes se déroberent.

— Reste assise encore un moment.

— Ne traînons pas, intervint Kian, le dernier des cavaliers s'est enfui. Il va avertir Marcus et il peut décider de faire la route au galop, même s'il doit tuer son cheval.

— Nous aurons malgré tout une bonne avance. Mais, Kian, tu es blessé. Ton bras...

— Pas grand-chose. Un coup de dague.

Il fit tourner le poignard dans sa main.

— Très belle dague, d'ailleurs. J'aimerais la conserver. En souvenir.

— Tu la mérites, acquiesça Aneurin. Bon, allons cacher les cadavres plus loin. Inutile que quelqu'un les remarque depuis la route.

Azilis ferma les yeux. Oh oui ! Faire disparaître les corps ! Surtout celui de Lucius Arvatenus. Effacer jusqu'au nom et au souvenir de cet être. Comment Aneurin et Kian parvenaient-ils à rester calmes ?

— Récupérons ce qui peut l'être, domne, ajouta Kian.

— Ne m'appelle pas domne. Je ne suis pas ton maître, tu n'es pas mon esclave. Nous sommes compagnons d'armes et compagnons de route.

Azilis resta allongée pendant qu'ils traînaient les cadavres à l'écart. Un affolement d'images et de questions sans suite se bousculaient dans son esprit. Comment les choses avaient-elles pu dégénérer à ce point ?

— Les coups du sort se succèdent soudainement. Il en est souvent ainsi.

La voix infiniment douce d'Aneurin murmurait tout près d'elle. Elle tourna la tête et lui jeta un regard. Il était accroupi près d'elle. Il avait deviné le cours de ses pensées. Il avait les sens aussi aiguisés que Rhiannon. Et puis, n'était-il pas barde ? Les bardes appartenaient au corps des druides, dans l'ancienne religion. Il prétendait que Kaledvour faisait tout, qu'il ne savait pas se battre. Mais n'était-ce pas lui qui avait donné à l'épée ses pouvoirs ?

— Il faut te laver, petite cousine. As-tu de quoi te changer ? Toi aussi, Kian, tu es couvert de sang.

Kian aida Azilis à se remettre sur pied, à trouver dans son sac des braies et une gonelle propres. L'eau fraîche lui rendit un peu de courage.

Elle retourna se changer derrière le saule où une heure plus tôt elle avait ôté ses vêtements mouillés en chantonnant. Quand elle revint, les deux hommes avaient rassemblé les montures et discutaient

avec animation.

— Ces chevaux sont superbes, on en tirerait un bon prix ! disait Aneurin.

— On nous prendra pour des voleurs, répliqua Kian en secouant la tête. Les soldats de la cité nous poseront mille questions.

— Nous prétendrons que nous sommes des marchands !

Kian souleva un sourcil sceptique. Aneurin soupira :

— Tu as sans doute raison. Contentons-nous de prendre celui de Lucius Arvatenus. À lui seul il vaut autant que les deux autres.

— J'enlève sa selle, dit Kian. Ça sera moins suspect.

Azilis posa la main sur le bras d'Aneurin :

— Qu'avez-vous fait d'Ormé ?

— Il est là-bas, répondit-il, derrière le bosquet de châtaigniers. À côté des corps.

— J'aurais voulu lui dire adieu.

Ormé. Le chiot voué à la mort par Marcus. Les années de courses endiablées dans le chemin aux Chats-huants, le mont Vouge, le bain de Diane, la forêt de l'Ancienne...

— Ce n'est pas une bonne idée, domna, insista Kian en l'entraînant fermement vers son cheval.

Elle n'insista pas. Elle ne voulait surtout pas revoir les yeux révoltés de Lucius Arvatenus.

4

Ils poursuivirent leur route au galop et atteignirent Condate en peu de temps. On surnommait l'ancienne capitale des Riedones[36] la ville rouge car, comme de nombreuses autres villes gallo-romaines, les briques de ses gigantesques remparts avaient été liées d'un mortier vermeil qui lui donnait cette couleur chaude, vibrante sous le soleil d'été. Devant la porte flanquée de deux tours, ils durent patienter : la route était encombrée de fermiers des alentours, d'artisans et de marchands.

— Nous ne passons pas inaperçus, grogna Aneurin. Nous aurions dû attendre le soir.

— Il y a tant de monde, fit Azilis en haussant les épaules. Personne ne nous prête vraiment attention.

— Tu te trompes, domna, rétorqua tranquillement Kian. On nous observe. L'étalon blanc attire autant les regards que toi.

— Que moi ?

— Tu crois que beaucoup de jeunes filles vêtues en homme se promènent à cheval accompagnées de deux cavaliers armés ?

Ils passèrent enfin. Une demi-douzaine de gardes entretenaient une conversation animée en langue germanique. Ils couvèrent du regard le cheval blanc.

— Des Francs, murmura Kian en détaillant leurs longues moustaches et leur invraisemblable coiffure.

Tout l'arrière du crâne était rasé, à l'avant des cheveux fous se dressaient comme une crête formant un collier qui rejoignait de chaque côté du visage l'arc de la moustache.

— Ne les regarde pas, souffla Aneurin. Ils pourraient penser que tu les provoques et nous chercher querelle.

Azilis insista :

— Aneurin a raison, Kian.

Il obéit à contrecœur. Il n'avait jamais quitté la campagne. Il savait qu'on avait jadis engagé ces guerriers réputés pour tenir Condate et défendre les côtes contre les Saxons, mais il ne les avait

jamais vus. Le combattant qu'il était ne pouvait qu'être fasciné par leur aspect farouche et par la hache de lancer qui pendait à leur ceinture.

Mais l'attention de Kian fut bientôt happée par la ville. Ils remontèrent le cardo[37] vers le forum. Les rues empierrées et bruyantes étaient bordées de galeries couvertes qui protégeaient les passants de la pluie ou du soleil. La chaleur faisait danser l'air devant les yeux d'Azilis, collait sur sa peau moite une poussière grisâtre et étouffante. Les échoppes débordaient d'étoffes, de poteries, d'aliments, d'ustensiles. La foule était si dense qu'ils avaient du mal à se frayer un passage.

Azilis connaissait bien Condate, car autrefois sa famille y passait l'hiver. Mais, après son accident, Appius n'avait plus quitté la villa et Azilis était restée près de lui, trop heureuse d'être débarrassée de Marcus pendant les mois sombres de l'année.

De toute façon, elle préférait la campagne à la ville et ne goûtait guère la compagnie des demoiselles qu'on lui faisait fréquenter ici. Leurs occupations l'ennuyaient. Auprès d'elles elle se sentait encore plus seule et plus différente. Et puis elle avait Ninian. Son frère non plus n'avait jamais eu d'amis. Ils se suffisaient l'un à l'autre. Qu'importaient la pluie ou le froid de l'hiver quand on déroulait *Les Métamorphoses* d'Ovide dans la bibliothèque, entre deux braseros. Si le temps n'était pas trop mauvais, elle reprenait ses promenades, s'enivrait des couleurs chaudes de l'automne, du mauve de la bruyère, du jaune pâle des genêts, du rouge vif des baies. L'air vif lui fouettait les joues, les corneilles s'envolaient à son passage sur les champs enneigés. Ainsi avait-elle passé deux ans sans quitter le domaine.

Elle se sentit prise de vertige. Étaient-ce les cris et la foule ou les images du massacre qui l'assaillaient sans cesse ? Elle serra les rênes de sa jument, la vue brouillée, les tympanes agressés par une cacophonie de cris qui lui faisait perdre ses repères.

Un colporteur leur proposa des pois chiches bouillis. Puis ce fut un mendiant qui s'accrocha au pied d'Azilis jusqu'à ce que Kian le chassât d'un coup sur l'oreille. Luna, nerveuse, renâclait. Elle n'avait jamais affronté pareille cohue. Azilis faillit vider la selle au moment où un cochon évadé filait sous les jambes de la jument. Le trio monta jusqu'au forum, passa devant la basilique et tourna le dos à la rue où se trouvait la domus[38] Sennia.

— Mieux vaut éviter ce quartier, décréta Aneurin. Même si tu n'y es pas venue depuis longtemps, tu risques d'être reconnue par un domestique.

Elle lança un dernier regard derrière elle. Elle se souvint d'un soir de fête à la domus quatre ans plus tôt. Son père avait invité des dizaines d'amis, ils avaient festoyé jusqu'aux petites heures du matin.

Pour la première fois, on lui avait permis d'assister à un banquet entre adultes. Elle gardait de cette soirée un souvenir émerveillé. Quatre ans ? Non, mille ! La famille était encore au complet. Ses parents, Caius, Ninian, Sabina qui venait d'épouser Marcus... Elle serra les lèvres, refusant de céder au chagrin qui l'envahissait.

* * *

Par des rues étroites et tortueuses qu'elle n'avait jamais empruntées, Aneurin les mena jusqu'à une auberge de piètre allure. Une enseigne, sur laquelle s'effaçait un coq noir, la désignait du nom de *Nigro pullo*. Haute de trois étages, elle montrait une façade de bois décrépite et des volets pelés.

— Il n'y a pas mieux ? s'indigna Azilis, plissant le nez.

— Ce n'est pas là que Marcus commencera ses recherches, répliqua Aneurin. Allez, descends de cheval et laisse-moi t'arranger un peu.

Elle lui obéit. Il la couvrit de son manteau et emprisonna sa longue natte dans son capuchon.

— Et souviens-toi, Azilis, ne parle pas !

— Comment va-t-on t'appeler ? demanda Kian.

— Ninian, dit-elle sans hésitation. Appelez-moi Ninian.

Aneurin négocia le prix à payer pour l'usage des écuries, les repas et une chambre pour lui et ses « compagnons ».

Azilis découvrit avec stupéfaction une salle sombre au plafond noirci qui empestait les corps mal lavés, les relents de cuisine et de suif. Des dizaines d'hommes et de femmes agglutinés les uns contre les autres s'apostrophaient dans un latin vulgaire qui lui écorchait les oreilles et qu'elle comprenait à peine. On riait, on criait, on chantait même, et ce brouhaha abrutissant s'enroulait autour d'elle, l'étouffait autant que les nuages de fumée grasse qui s'élevaient en volutes des chandelles et des ragoûts.

Une cruche de vin tomba sur le sol avec fracas sans provoquer de réaction. Un ivrogne, l'œil terne et jaune, riait sans raison apparente, découvrant ses chicots noircis. Des hommes hirsutes vidaient d'un trait leurs gobelets en disputant une partie de dés ponctuée de jurons. Une servante blonde aux formes plantureuses passait d'une table à une autre pour distribuer pichets et plats, écartant sans s'offusquer davantage les mains qui s'égarèrent sous sa tunique échancrée.

Azilis observait la scène avec un mélange de fascination et de répulsion. Jamais elle n'avait mis les pieds dans un lieu pareil, jamais elle n'avait fréquenté de gens du peuple. Elle éprouvait à leur égard l'indifférence teintée de mépris qu'elle avait héritée de son père. Instinctivement, elle se rapprocha de Kian. Son esclave, impassible,

surveillait la salle en s'appuyant sur son épée.

Près d'eux, deux joueurs firent tanguer leur table dans un début de bagarre. Kian écarta sa maîtresse, prêt à se battre. Mais les autres séparèrent leurs compagnons et la partie reprit dans un éclat de rires. Kian se tourna vers elle et lui sourit. Elle sourit à son tour. Non, Azilis Sennia ne se laisserait pas intimider par de vulgaires querelles de sôulards !

Face à l'entrée de la salle, elle distingua un escalier qui montait aux étages et une porte ouverte sur une cour. Un grand comptoir occupait le mur sous l'escalier. Derrière le comptoir, un étroit passage encombré d'amphores menait vers la cuisine.

Le patron les conduisit jusqu'à leur chambre. Dans la petite pièce poussiéreuse située dans les combles, trois paillasses à même le sol tenaient lieu de lits. Une table, quatre chaises et un pot de chambre complétaient l'ameublement avec, dans une niche, une jarre d'eau et une cuvette. Il y régnait une chaleur étouffante. De la minuscule fenêtre on apercevait les toits de la ville et le soleil qui déclinait.

Dès qu'ils furent seuls, Azilis ôta son manteau et fouilla dans le sac qu'elle avait rempli d'herbes et d'onguents chez Rhiannon.

— Kian, montre-moi ta blessure. Décidément je suis condamnée à te soigner ! Voyons, j'étais certaine d'avoir emporté une macération de pétales de lys. Ah ! la voici. Ton bandage est plein de sang, tu risques l'infection. Assieds-toi à cette table et relève la manche de ta gonelle.

— Veux-tu que j'aille chercher de l'eau ? proposa Aneurin.

— S'il te plaît. Insiste pour qu'elle soit bouillante et demande aussi du vinaigre de cidre.

Elle dénoua avec précaution le linge maculé qui entourait l'avant-bras de Kian.

— C'est ça que tu appelles une estafilade !

La lame avait profondément entaillé la chair. Il ne suffirait pas de nettoyer et de bander la plaie. Aneurin réapparut avec un plateau sur lequel il avait déposé une fiole de vinaigre, une bouteille d'eau-de-vie et trois gobelets.

— Je redescendrai chercher l'eau quand elle sera chaude. J'ai demandé qu'on nous monte le repas. Moins nous serons vus, mieux ce sera. Alors, cette blessure ?

— Je vais la nettoyer, répondit Azilis, mais je crains qu'il faille un chirurgien pour recoudre la plaie.

— Montre ton bras, Kian.

— J'ai connu pire.

— Peut-être, mais Azilis a raison, mieux vaut suturer.

— Tu ne peux pas recoudre toi-même, domna ?

— Je ne l'ai jamais fait. Je risque de te faire mal.

— Ça fera mal de toute façon, alors autant que ce soit toi plutôt

qu'un boucher de chirurgien.

Elle plongea son regard dans ses yeux d'un brun doré, et l'espace d'une seconde y lut une douceur immense qui lui chavira le cœur. Puis Kian reprit son expression impénétrable.

— Tu vois, dit son cousin d'un ton narquois, tu aurais dû passer plus de temps à broder qu'à lire Virgile ou Homère. Je vais chercher l'eau et j'essaierai de trouver du fil et une aiguille puisque Kian préfère tes soins à ceux d'un expert.

Azilis nettoya la plaie avec le vinaigre additionné d'eau, une recette de Rhiannon pour éviter les fièvres et l'infection qui tuaient un homme en quelques jours. On pouvait aussi utiliser du vin, ou n'importe quel alcool. Pourquoi ? Elle l'ignorait. C'était efficace et cela seul importait.

* * *

Ils attendirent en silence qu'Aneurin revînt. Le vacarme de l'auberge et de la rue leur parvenait à peine étouffé. Rires et cris se mêlaient aux aboiements et aux hennissements. Le bruit traversait aisément la mince épaisseur des murs et les fenêtres sans vitrage. Azilis, l'estomac noué, arpentait la pièce de long en large. Kian lui accordait une confiance aveugle. Serait-elle à la hauteur ?

Elle s'assit devant lui et secoua la tête.

— Je n'y arriverai pas. Allons voir un médecin.

— Tu y arriveras. Tu sais coudre, quand même ?

— Je vais m'évanouir.

— Non, *je* vais m'évanouir, dit-il avec un petit rire. Je te promets que toi, tu ne sentiras rien.

Aneurin revint à cet instant avec une cruche fumante. Il la posa sur la table, étala devant eux de longues aiguilles et un écheveau de fil. Azilis trempa une aiguille dans le vinaigre avant de faire passer le fil dans le chas avec difficulté. Ses mains tremblaient.

— Bois, conseilla Aneurin en lui tendant un verre, cela t'aidera. Toi aussi, Kian, tu as le droit de te saouler ce soir.

Azilis refusa l'eau-de-vie. La voix de Rhiannon venait de résonner en elle, lui rappelant ce qu'elle n'aurait jamais dû oublier : « Concentre-toi. Puise en toi les forces nécessaires au don de guérison. » Elle respira profondément, ferma les yeux puis fixa la porte sans la percevoir. Son esprit se vida de toute pensée inutile. Elle se concentra sur son souffle et sur chaque point de son corps, puis sa respiration trouva seule le chemin de son cœur et de son esprit. Enfin le désir de soigner s'imposa, impérieux, irrésistible. Une chaleur emplît sa main. Elle commença son travail à la lueur tremblante des chandelles.

Aneurin observait la jeune fille, étonné de son regard fixe, de son immobilité subite, de ce visage tendu. Il fit un geste pour la toucher mais Kian l'en empêcha et il comprit qu'il avait déjà vu Azilis plongée dans cet état étrange.

Azilis recousait la plaie avec une douceur et une fermeté remarquables. Elle paraissait sentir à quel instant accélérer ou, au contraire, s'arrêter quand la douleur devenait trop intense. Parfois elle levait les yeux vers Kian. Il ne laissait filtrer aucune plainte mais serrait les poings si fort que les articulations saillaient, blanches à travers sa peau brune.

— Respire à fond, murmura-t-elle. Concentre-toi sur ta respiration, tu auras moins mal.

Aneurin, assis près du jeune homme, se tenait prêt à le soutenir au cas où il s'effondrerait. Il épongeait le sang qui suintait et servait parfois à Kian de nouvelles rasades d'eau-de-vie. L'opération terminée, Azilis enveloppa le bras dans une bande de lin qu'elle avait tirée de son sac. Puis elle poussa un profond soupir et murmura :

— C'est fini.

Elle s'assit, soudain tremblante.

Aneurin serra l'épaule du blessé.

— Tu fais un excellent patient.

— J'ai un excellent docteur, répondit-il d'une voix un peu pâteuse.

Aneurin l'aida à se lever et Kian alla s'allonger sur sa paillasse.

Azilis but une gorgée d'eau-de-vie, qui lui brûla la langue mais la sortit de l'état de transe dans lequel l'avait plongée son travail. Elle se releva et nettoya la table. La nuit envahissait la mansarde. Les feulements plaintifs d'un matou déchirèrent l'obscurité. Ivre de fatigue, elle fut surprise quand Aneurin la prit par le cou et la serra contre lui.

— Tu es courageuse, petite cousine, et tu es une excellente soigneuse, murmura-t-il en breton. Tu me l'avais dit, tu me l'as prouvé.

Incapable de bouger, elle leva le visage vers lui. Il lui caressa la joue, laissant ses doigts glisser jusqu'à ses lèvres. Elle crut qu'il allait l'embrasser.

— Si c'est pas malheureux de monter trois étages pour servir le ragoût de ces messieurs ! Faudrait pas que ça devienne une habitude ou je vais changer d'auberge, moi !

La fille de salle blonde et pulpeuse était entrée sans frapper. Elle posa brutalement le plateau sur la table, réveillant Kian en sursaut.

— Tenez, régalez-vous. Et si vous avez besoin de compagnie après le dîner, demandez à me voir. Je m'appelle Memmia et j'aime m'amuser.

Elle quitta la pièce en lançant une œillade appuyée à Aneurin. Le charme était rompu.

Le secret de Kian

1

Le ragoût était médiocre, le pain un peu rassis, mais ils n'en laissèrent pas une miette. Aussi épuisés qu'affamés, ils mangèrent en silence. Kian, les yeux cernés et les pupilles dilatées, avait les gestes précautionneux d'un homme à demi ivre qui essaie de le cacher.

Le repas achevé, ils restèrent assis, trop fatigués pour rejoindre leurs paillasses. Bien que la nuit fût tombée, la mansarde demeurerait étouffante. Seul Aneurin en semblait peu affecté : il avait supporté pire en Orient. À plusieurs reprises, Azilis chercha le museau d'Ormé près de sa chaise. Chaque fois, elle retint son geste avec un pincement au cœur. Aneurin avait saisi sa harpe et frappait une corde ici et là, tirant de l'instrument des sons légers. Il interrogea soudain, songeur :

— Dis-moi, Kian, comment as-tu appris à te battre aussi bien ?

L'esclave eut un rire bref et sans joie. Il les observa un moment puis lâcha :

— Grâce à Lucius Arvatenus.

Azilis répéta, abasourdie :

— Lucius Arvatenus ? Comment ça ?

— J'étais son esclave avant que ton père ne m'achète. Tu ne le savais pas ?

— Non. Je ne sais rien de toi.

— Et Lucius t'a appris à te battre ? demanda Aneurin.

— Pas lui, non. Un ancien soldat qui nous entraînait.

— Tu faisais donc partie des gardes de sa villa, supposa Azilis.

— Non.

Azilis et son cousin échangèrent un regard perplexe. Aneurin le pressa :

— Explique-nous ! Pourquoi t'a-t-on enseigné le maniement des armes si ce n'était pas pour devenir garde ?

Kian se cala dans sa chaise, but un peu de vin avant de répondre :

— Lucius m'a choisi parmi ses esclaves quand j'avais treize ans. Il a pris mon petit frère aussi. Il sélectionnait les plus forts et les plus rapides pour faire partie de sa meute... Sa meute ! C'était le nom qu'il

nous donnait. On était des chiens dressés au combat. D'un certain côté, on pouvait considérer qu'on avait de la chance : des vêtements, de bons repas et, au lieu de travailler la terre...

Kian passa les mains sur son visage, reposa son bras gauche sur la table avec une grimace de douleur. Il paraissait épuisé. Pourtant il continua :

— Quand il nous jugeait prêts, on participait aux combats qu'il organisait pour ses amis. Des combats secrets, évidemment. Des fois, il se joignait à nous. Il fallait qu'il sorte vainqueur, mais que ce ne soit pas trop facile. Ça t'apprend à mesurer tes gestes, ce genre de choses ! En fait, on était ses gladiateurs.

Il s'interrompt un instant, les yeux fixés dans le vide.

— Ça me plaisait. J'ai toujours aimé me battre. J'étais l'un des meilleurs, le meilleur peut-être. On m'acclamait, les servantes étaient à mes pieds. Et j'en étais fier ! Même si Lucius avait assez d'argent pour perdre l'un de nous à l'occasion.

— Il vous faisait vous battre... jusqu'à la mort ? balbutia Azilis.

— Ça arrivait, murmura-t-il.

Il hésita puis ajouta d'une voix rauque :

— Il aimait ça. Le sang qui coulait, les hommes qui hurlaient. Personne n'avait droit à sa pitié. Je suis heureux de l'avoir tué, heureux qu'il ait vu que c'était moi qui l'égorgeais.

Il prit son gobelet de vin et l'avalait d'un coup avant d'ajouter :

— Il a tué mon frère sous mes yeux.

Il y eut un long silence. Azilis aurait voulu se montrer horrifiée, lui témoigner qu'elle le plaignait de tout son cœur, mais aucun mot ne convenait. Elle se tourna vers Aneurin. Le barde avait les yeux rivés sur Kian qui, évitant leur regard, fixait la table. Kian, d'habitude si laconique, laissait les phrases couler de sa bouche comme s'il se libérait d'un lourd fardeau porté depuis trop longtemps.

— Les combats avaient lieu dans une grange aménagée. J'attendais mon tour. Mon frère venait de vaincre son adversaire, il allait sortir. À ce moment Lucius a sauté dans l'arène et l'a défié. Ça ne m'a pas inquiété, ça lui arrivait parfois. Mais ce soir-là, je ne sais pas pourquoi, Lucius était comme fou. Au début Bran, mon frère, se battait mal. Il était fatigué, je crois qu'il avait envie d'en finir. La tension est montée. Les coups sont devenus plus durs, plus sournois. Bran ne faisait plus semblant, il se défendait de son mieux. Je voyais qu'il avait peur et j'avais peur pour lui. Soudain, Lucius l'a touché à la cuisse, mon frère s'est écroulé. Lucius pouvait s'arrêter là pourtant il a levé son épée. Sur son visage, j'ai vu l'envie de tuer. J'ai voulu me jeter dans l'arène, les autres m'ont retenu. Et Lucius Arvatenus l'a achevé.

Kian essuya la sueur qui perlait sur son front. Azilis vit qu'il

tremblait comme s'il avait revécu la scène. Elle posa la main sur son bras mais il ne parut pas s'en apercevoir.

— Le spectacle s'est arrêté là. J'ai enterré mon frère et je me suis juré de le venger. Deux mois plus tard j'ai cru le moment venu. Un soir de combat où Lucius s'est encore mis de la partie. Contre moi cette fois. J'étais décidé à le tuer. Je me fichais de ce qui m'arriverait après. J'ai failli réussir, je le tenais, il était à bout, trop fier pour appeler au secours. C'était son tour d'avoir peur... Mais juste avant que je lui plante mon épée dans le ventre, les autres sont venus à son aide. Ils m'ont assommé. Lorsque je me suis réveillé, j'étais enchaîné. Le lendemain on m'a sorti dans la cour, on m'a attaché à un poteau et Lucius m'a fouetté. Il avait réuni les esclaves et ceux de ses amis qui avaient envie d'assister au spectacle. Cette punition vengeait son humiliation et servait d'exemple en même temps.

— Quand je t'ai interrogé sur tes cicatrices, l'autre jour, tu m'as assuré que tu avais essayé de t'enfuir, murmura Azilis.

— Je ne pouvais pas t'expliquer tout ça.

— Bien sûr. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment mon père a pu te sauver.

Kian l'observa d'un air perplexe.

— Vraiment, tu ne comprends pas ?

Elle fit signe que non.

— Parce qu'il était là. Il faisait partie des invités de Lucius, avec Marcus qui ne ratait jamais un seul de ses spectacles.

— C'est impossible ! Pas papa ! s'exclama Azilis en bondissant de sa chaise. Il était trop... trop raffiné pour assister à des choses pareilles ! Jamais il ne se serait abaissé à cela !

Kian eut un sourire triste et elle sut qu'il disait vrai. Aneurin intervint avec gentillesse :

— Beaucoup d'hommes sont ainsi, petite cousine. Ton père n'est pas un monstre pour autant.

— Et toi ? Tu aimes voir le sang couler ?

— Je n'ai pas cet instinct. Je ne me bats que quand j'y suis forcé. En cela, je suis différent de la plupart des hommes. Même s'il n'était pas un guerrier, Appius en avait le tempérament. Il avait le goût du sang. Rappelle-toi quel chasseur il était !

Elle secoua la tête avec une grimace de dégoût. Bien sûr que son père aimait chasser. Quel rapport avec des combats clandestins de gladiateurs ?

— Je crois, intervint Kian, qu'il ne venait pas souvent. J'ai eu de la chance qu'il soit présent ce jour-là. S'il n'avait pas décidé de m'acheter, je serais mort. J'ai failli mourir d'ailleurs.

— C'est vrai, admit Aneurin, d'une certaine manière c'est une chance. Pourquoi t'a-t-il acheté ?

Kian haussa les épaules.

— Peut-être parce qu'il m'avait admiré pendant le combat, peut-être par pitié. Il savait ce qui m'avait poussé à agir. Il m'a dit qu'il me comprenait.

Se tournant vers Azilis, il ajouta d'un ton las :

— Moi, ce que je ne comprends pas, c'est que ton frère ait accordé ta main à Lucius. Ce porc n'aimait pas seulement voir les hommes s'entre-tuer, il aimait aussi violenter les femmes. Tu n'imagines pas ce que subissaient les servantes... Marcus devait le savoir, c'était son meilleur ami.

« Je sais qu'il aime dresser les chevaux rétifs. Ce doit être ce qu'il voit en toi. Une pouliche à dompter ! »

Les paroles de Marcus revinrent à l'esprit d'Azilis. Une onde de colère la traversa.

— Il le savait ! J'en suis certaine ! Oh ! Comme il devait jubiler à l'idée de me faire épouser Lucius ! Complaître à son cher ami en se vengeant de moi, quel coup de maître ! Et qui aurait pu lui reprocher de marier sa sœur à un aussi beau parti que Lucius ? Il doit être fou de douleur et de rage, maintenant que Lucius a été tué par ma faute !

Aneurin se leva.

— Alors mieux vaut éviter que Marcus nous rattrape. Toi en particulier, Kian, ajouta-t-il en posant une main sur l'épaule du jeune homme. Tu sais ce qu'on fait aux esclaves qui ont tué un homme libre – et riche de surcroît.

Les pires tortures, la mort à petit feu. Azilis jeta à son esclave un regard anxieux. Lui montrait à nouveau ce visage lisse, indéchiffrable, qui avait si longtemps donné le change à sa maîtresse. Dire qu'elle l'avait cru incapable d'émotions !

— Il ne nous rattrapera pas, assura-t-il. Si tu le permets, domna, je vais me coucher.

— Moi aussi.

— Eh bien moi, fit Aneurin avec un regard étrange en direction d'Azilis, j'aurais volontiers tenu compagnie à Memmia, mais ça ne semble guère raisonnable...

Elle se figea, choquée par ces mots. Il les avait prononcés pour la froisser, elle en était certaine. Mais dans quel but ? Refusant de s'interroger davantage elle lui tourna le dos et ôta ses vêtements poussiéreux, ne gardant qu'une chemise de lin. Quand elle s'allongea sur sa paille, ses deux compagnons semblaient déjà dormir. Elle était éreintée. Tout son corps lui faisait mal et l'épuisement rendait ses membres lourds et douloureux.

Elle éteignit la lampe à huile et, dans l'obscurité et le silence relatif – l'auberge n'avait pas fermé et les voix des convives montaient jusqu'à la chambre –, elle tenta de mettre de l'ordre dans le chaos de

cette journée. Peine perdue. Les images se bousculaient sans qu'elle parvienne à les chasser : le visage crispé de Lucius transpercé par la lance et le sourire de Kian quand il lui coupait la gorge, Ormé se débattant pour échapper à la mort, Aneurin faisant tournoyer sa grande épée...

Les sons et les mots se chevauchaient aussi dans son esprit. Ce qu'elle avait appris sur Kian, sur son père, sur Marcus et Lucius avait à jamais transformé sa perception du passé et de ceux qu'elle avait côtoyés. Comment avait-elle pu vivre si longtemps à leurs côtés sans rien deviner ? Était-elle seulement naïve ou bien si enfermée en elle-même qu'elle ne percevait des autres que ce qu'ils voulaient bien montrer ? Quels secrets ignorait-elle encore ? Ninian et elle partageaient tout, de cela elle était certaine. Mais Caius ? Que lui avait-il caché ?

Et Aneurin qu'elle était prête à suivre au bout de la terre, quel était son passé, quelle avait été sa vie en Orient ? Il n'en avait donné que quelques détails pittoresques. Il avait juré à Caius qu'il serait vite de retour et l'avait laissé cinq ans sans nouvelles. Quelle confiance pouvait-elle accorder à un homme qui avait ainsi trahi son ami ?

Azilis se tournait et se retournait sur sa paillasse inconfortable, épuisée mais incapable de trouver le sommeil. Si seulement Ormé avait été près d'elle ! Ses yeux se remplirent de larmes à la pensée de son chien, de sa truffe humide qui cherchait le creux de sa main, de ses beaux yeux noirs qui la regardaient avec amour. Ormé ne savait pas mentir, lui !

Il y eut un bruit de vaisselle cassée, en bas, et des vociférations d'ivrognes qu'on jetait à la rue. À côté d'elle, Aneurin se dressa sur sa couche, puis se recoucha. Elle étendit le bras et, à tâtons, prit la main du jeune homme dans la sienne. Il ne la repoussa pas, lui serra les doigts avec douceur. Elle s'endormit peu après, sa main dans la main d'Aneurin.

2

— Je vais vendre l'étalon de Lucius Arvatenus et acheter des vivres pour le voyage, déclara Aneurin. Vous m'attendrez ici.

Il les avait réveillés peu après l'aube, déjà vêtu et prêt à sortir. Azilis protesta.

— Pourquoi ? Je préférerais t'accompagner.

— Parce que seul, je serai plus discret. Écoute, petite cousine, je ne veux pas t'affoler, mais plus tôt nous quitterons Condade, mieux ce sera. Le cavalier qui s'est échappé a sans doute rejoint la villa avant la nuit. Au pire, Marcus a lancé dès hier soir des hommes après nous. Un groupe armé peut voyager de nuit, surtout avec la pleine lune. Ils entreront en ville dès que les portes seront ouvertes. Ton frère est un riche aristocrate, Azilis, tout comme l'était Lucius. Cette mort ne sera pas sans conséquences. Marcus a des amis sénateurs, il connaît l'évêque, des hommes de loi. Il aura envoyé un message pour exiger qu'on nous retrouve. Peut-être même s'est-il déplacé en personne. D'ici quelques heures nous serons recherchés par la milice.

— J'aurais dû rattraper le cavalier et le tuer, grogna Kian encore allongé sur sa paillasse. On aurait gagné du temps.

— Ne sors pas vendre l'étalon, supplia Azilis. Tu risques d'être arrêté. J'ai bien assez d'argent pour payer la traversée.

— Si je ne suis pas revenu à midi, partez sans m'attendre, répliqua Aneurin comme s'il ne l'avait pas entendue. Rendez-vous à Alet, sur le port, dans deux jours. Et si je ne viens pas... À vous de décider ce que vous ferez.

Il s'était déjà levé, ses affaires à la main.

— Ne pars pas, s'écria-t-elle en le retenant par le bras. Je t'en prie, Aneurin...

— Je te laisse à Kian, petite cousine. Je n'ai aucune crainte, il s'occupe de toi mieux que moi. Et puis, ne t'inquiète pas comme ça ! Je serai revenu avant midi, tu verras !

Elle le regarda franchir la porte, la peur au ventre, persuadée qu'elle le voyait pour la dernière fois.

— Je vais chercher de quoi déjeuner, fit Kian en se levant à son tour.

— Je n'ai pas faim, lança-t-elle, je ne veux rien.

— Moi, j'ai faim, domna.

— Oh, oui, bien sûr ! Va, Kian, va.

Elle tourna en rond un moment puis, soudain, la panique céda le pas à une froide détermination. Les remarques d'Aneurin s'organisaient dans son esprit pour la mener à une conclusion logique. Elle dénoua sa natte, fit deux tresses à peu près égales, prit la dague de son père et coupa ses cheveux au-dessus des épaules. Les tresses tombèrent sur le sol en longues spirales soyeuses.

Elle retint ensuite ses cheveux avec un morceau d'étoffe noué autour du front, imitant la coiffure de son cousin. Kian revint avec un plateau. Il poussa un juron et se précipita vers elle comme s'il l'avait trouvée en train de se taillader les veines.

— Domna ! Tes cheveux !

— Ils repousseront. Ils recherchent deux hommes et une fille, pas deux hommes et un garçon.

— Tu n'as rien d'un garçon.

— Parce que tu me connais.

Il s'assit avec un soupir exaspéré, se versa un gobelet de bière et entama la miche de pain qu'il avait remontée. Elle sortit la capsa de son sac, prit encre, calame et parchemin et, assise face à lui, commença à écrire.

— Que fais-tu, domna ?

— J'écris un texte pour toi.

— Je ne sais pas lire.

— Tu le garderas sur toi. Si on t'arrêtait, il faudrait le montrer. Cela pourrait t'aider.

Elle releva la tête.

Il l'observait, intrigué.

— Écoute, je te le lis. « Moi, Azilis Sennia, fille de feu Appius Sennius, en ce 18 juin 477 de l'ère de notre seigneur Jésus-Christ, déclare affranchir Kian afin qu'il recouvre dès ce jour sa pleine et entière liberté et lui offre mon cheval nommé Orion pour le remercier de sa loyauté à mon égard. » C'est une manumission, un document qui te donne la liberté. Je ne connais pas les termes légaux exacts, mais j'espère que ça suffira. Je l'ai signé et daté du 18 pour que tu puisses dire que tu n'étais déjà plus esclave le jour où Lucius est mort. Tu comprends, en tant qu'affranchi, tu risques moins d'être... de...

Elle balbutia, incapable d'articuler : « te faire torturer. » Il continuait à la dévisager, son visage ne trahissant rien de ce qu'il ressentait. Mais elle remarqua sa pâleur et ses doigts crispés sur le gobelet de bière.

— Domna...

— Je ne suis plus ta maîtresse. Appelle-moi Azilis, c'est tout.

— Azilis...

Il paraissait à court de mots, incapable de surmonter son émotion. Enfin il prit une profonde inspiration et prononça un « merci » à peine audible.

— Garde ce parchemin et espérons que tu n'aies pas à le montrer pour sauver ta vie. Fais voir ton bras. Est-ce qu'il te fait souffrir ?

Elle examina la plaie. Les lèvres en étaient gonflées et rouges mais ne semblaient pas infectées. Après l'avoir lavée avec ce qui restait de vinaigre, elle déchira une de ses chemises de lin pour fabriquer un nouveau bandage. Ces gestes simples l'aidaient à lutter contre l'anxiété. Elle rangea ses affaires, se força à avaler un peu de pain, puis arpenta la chambre. Déjà une chaleur moite y régnait, accentuant l'inquiétude de la jeune fille.

Ils attendirent un temps qui lui parut une éternité. Kian, lui, possédait cette patience forgée par la servitude. Son temps ne lui avait jamais appartenu. Assis sur sa paille, il semblait plongé dans un rêve intérieur qui abolissait les heures. Enfin la porte s'ouvrit et Aneurin réapparut, le sourire aux lèvres. Azilis se retint de lui sauter au cou.

— C'est fait ! Le cheval est vendu, et bien vendu ! J'ai acheté des vivres et des bracelets.

— Des bracelets ? s'étonna Kian.

— On paie avec ça maintenant en Bretagne. Avec des bracelets d'or ou d'autres bijoux précieux. Nous allons nous les partager pour le voy... Azilis, tes cheveux !

— Je n'aurai pas à me cacher sous le capuchon de mon manteau, dit-elle d'un ton léger. D'ailleurs, c'est louche de porter un manteau par cette canicule.

Son cousin approuva d'un signe de tête.

— On part tout de suite ? demanda Kian qui bouclait sa ceinture de cuir.

— J'ai fait un tour du côté de la route d'Alet. La milice contrôle la porte.

Aneurin entama un quignon de pain, songeur.

— Et si nous attendions ce soir ? Nous serons moins reconnaissables. Je crois aussi qu'il faudra nous séparer. Ils cherchent trois personnes. Si nous passons un par un, ou deux et un, en laissant entre nous un bon intervalle, il sera plus difficile de nous identifier.

Azilis intervint :

— Nous pourrions sortir par la voie de Darioritum[39], plutôt que par celle d'Alet, où Marcus sait que nous allons. Nous la rejoindrions ensuite.

— Et à Alet ? demanda Kian. On nous attendra aussi, non ?

— Sans doute, admit Aneurin. Nous devons donc embarquer ailleurs. Mais où ?

— Pourquoi pas à Coriallo[40] ? proposa Azilis.

Elle avait passé tant d'heures à rêver sur les cartes que possédait son père qu'elle avait en mémoire toutes les cités de Gaule – ainsi que bien des villes de pays lointains.

— Connais pas, fit Kian.

— C'est au nord, expliqua Aneurin. Un voyage de plusieurs jours.

— Mais la traversée sera plus courte, remarqua Azilis.

Une idée fulgurante lui traversa l'esprit. Elle reprit avec fougue :

— Le monastère de Ninian se trouve au mont Tumba[41], non loin de la route qui mène à Coriallo ! Nous pourrions nous y arrêter ! Oh ! Je t'en prie, Aneurin, j'aimerais tant revoir mon frère avant notre départ !

Aneurin réprima un sourire. Parfois la petite fille qu'il avait connue cinq ans plus tôt réapparaissait comme par enchantement. Il acquiesça :

— Je serais heureux de revoir Ninian, moi aussi. Et en suivant cet itinéraire, nous débarquerions sur la côte sud, pas très loin de Venta Belgarum. Va pour Coriallo ! De toute façon, nous n'avons pas vraiment le choix.

— Et en attendant ? Sommes-nous condamnés à passer la journée dans ce trou à rats ?

— Profite de ce trou à rats, comme tu l'appelles. Tu ne sais pas où nous dormirons ce soir.

Elle leur tourna le dos et observa le ciel depuis la fenêtre de la mansarde. Savoir que des miliciens les recherchaient de par la ville lui donnait envie de fuir. Elle se sentait prise au piège.

— Si on achetait des arcs, proposa Kian, on pourrait chasser pendant le voyage. Ce seraient aussi des armes supplémentaires.

— Un seul suffira, répliqua Aneurin. Je ne sais pas tirer. Tu peux y aller. Mais attention ! Le quartier des armuriers est tout près du forum.

Au moment où Kian quittait la mansarde, Azilis l'interpella :

— Attends !

— Domna ?

— Prends garde à toi. Ne te fais pas arrêter.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Et rappelle-toi de m'appeler Azilis.

Il lui sourit et sortit. Aneurin l'interrogea du regard.

— Ce matin, expliqua-t-elle, je lui ai donné une manumission. Je déclare l'avoir affranchi le jour où mon père est mort. S'il n'était déjà plus esclave quand il a tué Lucius, on le jugera moins sévèrement.

— Je crains que ça n'ait pas la moindre valeur devant un juge. Tu es mineure, souviens-t'en. Et puis il faut la signature de témoins. De toute façon, si Marcus nous rattrape, il se fichera bien de ta manumission... Évitions juste de nous faire capturer.

— Facile à dire ! soupira-t-elle, soudain abattue.

Elle ajouta, presque pour elle seule :

— Et si, maintenant qu'il est libre, Kian s'enfuyait ? Nous ne pourrions pas lui en vouloir...

— Lui, t'abandonner ? Tu ne vois pas qu'il est prêt à sacrifier sa vie pour toi ?

— Avant, peut-être. Mais il a payé sa dette envers mon père, et mon père est mort. Plus rien ne l'oblige à me protéger.

— Plus rien, si ce n'est une emprise qu'à ma connaissance aucun parchemin ne peut délier.

— Que veux-tu dire ?

Il lui sourit sans répondre, prit sa harpe et joua une mélodie cristalline et lente. Agacée, elle s'allongea sur une des paillasses. Qu'insinuait-il au sujet de Kian ? Que son esclave – non, son ancien esclave – était amoureux d'elle ? Elle qui avait passé tant d'heures en sa compagnie depuis trois ans ne s'en serait pas aperçue ? Si Aneurin avait raison, elle était plus sotte qu'elle ne le pensait. Et s'il inventait ces fadaises pour ne pas s'interroger sur ses propres sentiments ? Car, se répétait-elle en se retournant sur la paille, est-ce qu'il ne l'aurait pas embrassée, la veille, sans l'arrivée de cette horrible souillon ? Ne lui avait-il pas tenu la main avant de s'endormir ?

Aneurin étouffa une dernière note comme on mouche une chandelle.

— Il doit être midi. Descendons déjeuner.

— Pourquoi ne pas faire monter notre repas comme hier soir ?

— Parce que maintenant que tu es coiffée comme un garçon, nous attirerons moins l'attention en mangeant dans la salle.

Il s'arrêta dans l'escalier et ajouta à mi-voix :

— N'oublie pas de parler le moins possible. À ton âge, mon petit Ninian, tu devrais avoir mué !

3

Ils s'installèrent à une table à l'écart, dans un coin sombre opposé à l'escalier et au comptoir. De là leur regard embrassait la salle sans qu'on les remarquât trop. Quelques clients avalaient leur bouillon à grandes lampées sonores.

— Je vous sers quoi ?

Memmia s'appuyait à leur table, toujours aussi aguichante, parée de verroterie clinquante, avec ses yeux bleu vif et sa bouche pulpeuse lourdement fardée.

— Tu as de la viande ? demanda Aneurin.

— Des abats de porc, domne, et du poulet rôti. Et pour accompagner, des fèves et du chou.

— Je prendrai le poulet et le chou, avec un pichet de vin et du pain. Et aussi de ces belles pommes que j'aperçois là-bas.

— Et pour... le garçon ?

Elle dévisagea Azilis, avec aplomb. La jeune fille eut peur d'avoir été devinée.

— La même chose, répondit-elle à voix basse.

La servante l'avait-elle percée à jour, la veille ? Évidemment ! Elle ne portait plus son manteau lorsque Memmia était entrée dans la chambre et sa natte était visible.

La porte de l'auberge s'ouvrit. Kian apparut, Aneurin siffla entre ses dents et le jeune homme vint s'asseoir à leur table. Azilis se sentit soudain plus légère.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais, remarqua-t-elle en désignant l'arc et le carquois rempli de flèches qu'il avait à l'épaule.

— J'ai vu Fulvius dans le quartier des armuriers. Avec des miliciens.

Le sang d'Azilis se figea.

— Tu en es certain ? Est-ce qu'il t'a aperçu ?

— Je ne serais pas ici si c'était le cas.

— Qui est ce Fulvius ? interrogea Aneurin.

— Le fils de notre intendant, répondit Azilis. Alors, Marcus l'a

chargé de notre recherche...

— Il doit être ravi, grogna Kian. Il me hait.

— Pourquoi ? demanda Aneurin.

— Jalousie. J'entraînais les soldats de la villa, pas lui. J'étais chargé de protéger la fille du maître, pas lui.

— Qu'allons-nous faire ? murmura Azilis en se massant les tempes.

— Ce que nous avons décidé, rétorqua Aneurin. Quitter la ville par la voie de Darioritum puis remonter vers le nord pour reprendre la route de Coriallo. Et partir le plus tard possible, quand l'attention des miliciens sera moins grande. En attendant, Kian, tu vas te raser. J'ai un rasoir et un pain de savon dans mon sac. Tu ne peux rien faire de plus pour changer de tête.

— Et pour le guerrier, choux et poulet aussi ?

Memmia revenait avec les plats qu'elle disposa devant eux en prenant tout son temps.

— Dis-moi, Memmia, l'interpella Aneurin, nous devons quitter Condate aujourd'hui. À quelle heure ferment les portes de la ville ?

— Vers la fin de la douzième heure, quand le soleil se couche. Pourquoi ? Vous comptez pas partir à la nuit quand même ?

— Non, personne ne ferait cela, admit-il d'un air pensif.

— Et vous allez où ?

— À Darioritum, mentit Aneurin avec un sourire charmeur.

— Ah oui ? Vu ton accent, minauda la servante, je me doutais que vous alliez retrouver un de ces clans de Bretons qui se sont installés sur les côtes d'Armorique.

— Bien deviné, ma belle, approuva Aneurin.

Azilis, pressée de voir la servante tourner les talons, tapota la table du bout des ongles. Le seul effet fut d'attirer l'attention de la jeune femme.

— Belle bague ! Et jolies mains ! Je connais pas une fille qui en ait de plus fines ni de plus soignées...

Azilis la toisa, furieuse. Que leur voulait-elle donc, cette garce ? Elle ne pouvait pas servir son infâme tambouille et les laisser en paix ?

— Ben quoi ? rétorqua la servante. Je disais pas ça pour vexer !

— Mon frère ne fait jamais ni lessive ni vaisselle, dit Aneurin. Il compte devenir moine et passe son temps à prier. Comme tu le constates, ça n'abîme pas les mains.

— Ouais. Je vois ça. Alors, le guerrier, du poulet ?

Kian acquiesça et Memmia regagna la cuisine d'une démarche chaloupée.

— Elle sait que je suis une fille ! souffla Azilis avec colère. Elle nous dénoncera à la première occasion !

— Je ne crois pas, rétorqua Aneurin. Pas si je m'en occupe.

— Tu vas la tuer ? demanda Kian.

Il saisit une pomme et la croqua tranquillement.

— La tuer ! Ta es fou ! Je vais lui parler et... la persuader de tenir sa langue.

— Je vois. Autre méthode.

— Je voudrais partir, gémit Azilis. Je ne supporte plus cet endroit. Allons-nous-en, je vous en prie.

— Comme ça, tout de suite, sans manger ? s'étonna son cousin. Rien de mieux pour attirer les soupçons ! Tu perds ton sang-froid, Azilis. Nous ne serons pas mieux dans la rue avec ce Fulvius qui nous recherche. Memmia m'a l'air d'une brave fille, juste un peu trop curieuse. Sois patiente, nous quitterons la ville dès que Kian se sera rasé. Vous avez entendu Memmia, partir le soir attirerait l'attention. Nous passerons la porte séparément, en priant Dieu pour qu'il nous accorde son aide.

* * *

La servante réapparut tenant une écuelle à bout de bras.

— Et un poulet au chou pour le guerrier ! Attention, c'est brûlant ! Ouais, pousse donc un peu ton arc que je m'emmêle pas les pieds dedans ! Quand même, vous êtes rudement armés ! Je dois dire qu'on voit pas souvent des gens de votre qualité dans notre auberge. C'est comme vos chevaux, ajouta-t-elle d'un air rêveur. Des bêtes pareilles, ça vaut son pesant d'or.

— Le diable l'emporte, s'exclama Azilis en breton. Kian a raison, il faut lui tordre le cou !

Aneurin la foudroya du regard puis adressa à Memmia un sourire charmeur :

— Tu es décidément aussi belle que perspicace, Memmia. Et curieuse comme une chatte. Alors écoute, si tu es bien sage, je te raconterai notre histoire en tête-à-tête, quand nous aurons fini notre repas. Tu peux attendre jusque-là ?

Azilis vit la servante rosir de plaisir :

— Fais-moi signe dès que tu seras libre, beau domne, et je m'arrangerai pour l'être aussi.

Elle ponctua sa phrase d'un clin d'œil appuyé avant de tourner les talons.

Kian éclata de rire.

— Ça fait partie de l'art des bardes cette façon d'embobiner les femmes ?

— Incroyable, grogna Azilis. Cette souillon mérite des gifles ! Quelle insolence ! Aneurin, tu ne comptes pas tenir parole ?

— Bien sûr que si. Je préfère endormir ses soupçons avec de

beaux mensonges plutôt que la laisser jacasser devant les clients de l'auberge. Vous remonterez dans la chambre après le repas et Kian se rasera. Pendant ce temps, je m'occuperai d'elle.

Atterrée, Azilis sentit les larmes lui piquer les yeux. Elle se mura dans le silence pendant que ses compagnons dévoraient leur repas en parlant comme de vieux complices.

Aneurin interrogea Kian sur l'arc qu'il avait acheté, puis ils discutèrent des vivres à acheter et de la durée de la traversée. Kian n'avait jamais vu la mer. Le barde tenta de lui décrire l'immense étendue d'eau aux couleurs changeantes :

— Grise, verte, turquoise même. Elle varie avec le temps, avec les lieux. À Constantinople elle était d'un bleu azur en été. Elle n'a pas de marées mais les tempêtes y sont soudaines et terribles. Sur les côtes de mon pays, l'hiver, les vagues s'élèvent plus haut que les maisons. Des murs d'eau mouvante, d'un gris d'acier, frappent les grèves sans jamais s'arrêter. Et le vent souffle si fort qu'on ne tient pas debout sur les falaises. Et le vacarme ! Mille chevaux lancés au galop font moins de bruit ! Il n'y a rien de plus beau, Kian, rien de plus enivrant que ces tempêtes. Tu vois le monde dans toute sa puissance et tu comprends que tu n'es qu'un grain de sable dans la main de Dieu.

Malgré elle Azilis se laissait charmer par la voix chaude de son cousin. Le sortilège opérait aussi sur Kian, qui buvait les paroles du barde sans cacher sa fascination. Il leur avait fallu si peu de temps pour se lier d'amitié, pensait-elle. Kian-le-sauvage et Aneurin-le-fou. Ils se complétaient parfaitement.

— Et sur ton île, interrogea Kian, où irons-nous ? Tu sais où se trouve ton roi ?

— La capitale d'Ambrosius est à Venta Belgarum. D'après les lettres de Caius, c'est le lieu où nous avons le plus de chances de le rejoindre.

— Il faut déjà quitter la Gaule. Ne traînons pas davantage. Regarde, Memmia t'attend.

Azilis aperçut la servante qui couvrait Aneurin du regard. Kian se leva et Azilis le suivit, le cœur serré par la jalousie. Elle se posta à la fenêtre de la mansarde, bras croisés, luttant contre une terrible envie de pleurer. Le jeune homme descendit remplir la jarre d'eau dans la cour, prit le savon et le rasoir d'Aneurin et s'assit sur une chaise, l'air ennuyé.

— Ce serait plus facile si je voyais ce que je fais.

— Désolée, je n'ai pas emporté de miroir, fit-elle d'un ton coupant.

Il y eut un long silence. Elle se retourna et constata que Kian était toujours assis, embarrassé. Elle soupira et proposa :

— Veux-tu que je te rase ? Je ne l'ai jamais fait mais je peux

toujours essayer.

Il grimaça.

— Tu ne passeras pas ta colère sur moi ?

— Encore un mot de ce genre et tu te débrouilles seul.

— Oui, domna.

— Azilis !

— Azilis.

Elle savonna son visage puis, précautionneusement, fit glisser la longue lame affûtée le long de ses joues. C'était une opération délicate qui requérait toute sa concentration et l'obligeait à ne pas penser à ce qu'Aneurin pouvait faire avec l'abominable souillon. C'était aussi une situation qui la plaçait dans une étrange intimité avec Kian, une intimité inconcevable quelques jours plus tôt. Les yeux clos, le jeune homme s'abandonnait à ses soins. À la fin, elle recula d'un pas pour apprécier le résultat.

— Incroyable comme ça te rajeunit ! Ça te va très bien. Dommage que tu ne puisses pas t'admirer.

Il caressa ses joues.

— Ça me fait drôle. Je portais la barbe depuis longtemps.

— Aneurin a eu une bonne idée. Tiens, laisse-moi te coiffer aussi. Tes cheveux sont trop longs, on ne voit pas tes yeux, je vais les couper un peu. Là, c'est mieux. Tu ressembles à un jeune homme de bonne famille maintenant, ajouta-t-elle en souriant. Tu pourrais t'appeler Augustus, Petrus ou... Marcus ! Et moi, me voilà transformée en servante ! C'est drôle, non ?

Il ne répondit rien. Ses yeux dorés la fixaient avec une telle intensité qu'elle fut obligée de détourner le regard. Les insinuations d'Aneurin lui revinrent en mémoire.

— Si tu étais une servante et moi un jeune homme de bonne famille...

— Eh bien ?

— Rien.

Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre et grommela :

— On étouffe ici. Moi aussi j'ai hâte de partir. Je vais préparer les chevaux.

Au moment où il s'apprêtait à sortir, la porte s'ouvrit sur Aneurin.

— Problème réglé. Les montures sont prêtes. Nous pouvons partir. Ah ! Kian, c'est parfait ! Tu es presque méconnaissable.

— Alors, qu'as-tu raconté à cette Memmia ? demanda Azilis.

— Une belle histoire d'amour, répondit Aneurin avec un haussement d'épaules. Quoi de mieux pour émouvoir le cœur d'une fille généreuse ?

— Quels mensonges lui as-tu débités ?

Elle se passa les mains sur les tempes pour calmer les élans d'une

migraine naissante. Il s'adossa au mur et déclama :

— Une belle jeune fille de noble lignage, un courageux jeune homme soumis à l'esclavage... L'amour les enflamme mais tout les sépare. Ils décident de fuir grâce à l'aide providentielle d'un cousin de la demoiselle. Hélas, le fiancé de la jeune fille – un être vil qu'elle déteste – les poursuit. Le jeune homme le tue dans un terrible combat, et c'est maintenant le frère qui envoie ses sbires à leur poursuite. Nos héros doivent se cacher, la jeune fille se vêtir en homme, et Memmia, conquise, est prête à tout pour nous aider. Alors ?

— Parfait, dit sèchement Kian. On s'en va ?

— On s'en va.

Ils descendirent l'escalier à la file, encombrés par les sacs et les armes. Aneurin marchait en tête, suivi d'Azilis qui aurait voulu dévaler les marches et fuir à un train d'enfer. Une sourde menace pesait. Alors qu'ils atteignaient enfin le rez-de-chaussée, Aneurin s'arrêta brutalement et se retourna, le doigt sur les lèvres. Elle le heurta, retint un cri et distingua nettement ce qu'elle redoutait d'entendre : la voix mielleuse de Fulvius.

***Aucune force
au monde***

1

— Ils ont dû arriver hier soir, expliquait Fulvius. Trois cavaliers : une fille vêtue en homme, un Breton avec une harpe et une grande brute barbue. Ça ne te dit rien ?

Aneurin demanda silencieusement qu'ils s'écartent pour extraire Kaledvour de son fourreau. Ils remontèrent quelques marches. Le cœur battant à tout rompre, Azilis dut s'appuyer au mur pelé et moisi.

— Pour sûr que je les ai vus ! Ils ont logé ici même. Mais j'avais pas remarqué que l'un d'eux était une fille, ça non. Je trouvais juste bizarre qu'ils veuillent manger dans leur chambre. Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Azilis tourna vers Kian un regard affolé. Il avait reculé, déposé doucement son sac et tiré son épée. Fulvius répondit avec suffisance :

— La demoiselle est la fille de feu mon maître, Appius Sennius. Les deux autres l'ont enlevée et ont assassiné son fiancé. Voilà ce qu'ils ont fait, ces misérables !

— La fille du riche Appius Sennius ? s'exclama l'aubergiste. L'ancien sénateur ? Oui, oui, on m'a dit qu'il était mort. Quelle histoire ! J'aurais jamais cru une chose pareille ! C'est que le garçon, je veux dire la jeune fille n'avait pas l'air malheureuse de les suivre. Tenez, ils ont mangé à cette table ce midi et ils paraissaient amis.

« Bien sûr ! se dit Azilis. Marcus ne veut surtout pas qu'on sache que je me suis enfuie de mon plein gré ! Quelle tache sur l'honneur de la famille ! »

— Ce ne sont pas tes affaires ! siffla Fulvius. Il suffit que tu saches que le nouveau maître, Marcus, frère de la jeune fille, est prêt à payer une forte récompense à quiconque nous aidera à les retrouver. Les cinq miliciens qui m'accompagnent ne représentent qu'un quart de ceux dépêchés à leur poursuite. Alors, sont-ils encore dans ton auberge ?

La porte de la cour était si proche ! À quelques coudées près, ils auraient pu la franchir sans être aperçus de la salle. La liberté était à leur portée, et inaccessible. Kian tira Azilis en arrière. Il se glissa

devant elle et lui intima l'ordre de monter d'un coup de menton. Il s'adossa au mur gauche, épée au clair, et Aneurin s'adossa contre le mur droit, tenant Kaledvour à deux mains. Ils s'encouragèrent mutuellement d'un signe de tête.

À cet instant, une main attrapa Azilis par le bras. Elle faillit hurler de terreur.

— Vite ! Suivez-moi !

C'était Memmia. Elle entraîna Azilis vers l'étage. Kian et Aneurin suivirent, à reculons, le regard fixé vers le bas de l'escalier. Ils atteignirent le premier étage, s'engouffrèrent après Memmia dans une chambre qu'elle verrouilla derrière eux. Azilis dut s'appuyer au mur pour ne pas s'effondrer. Son cœur allait exploser et sa vue se brouillait.

Des pas pesants firent trembler le palier. La voix de l'aubergiste retentit :

— Ils dormaient au dernier étage mais on peut fouiller toutes les pièces, si vous voulez.

La poignée tourna et la porte fut secouée avec violence. Kian et Aneurin levèrent leurs épées.

— Eh ! Doucement ! s'exclama l'aubergiste. Là, c'est ma chambre et elle est toujours fermée à clé. Ils ne risquent pas de s'y trouver. Dites donc, j'espère que vous n'allez pas abîmer mon mobilier parce que...

— La ferme ! fit une voix à l'accent guttural qui n'appartenait pas à Fulvius. Montre-nous où ils logeaient et épargne-nous tes discours !

Les bruits de pas s'éloignèrent. Un instant plus tard, Memmia tourna la clé dans la serrure et jeta un coup d'œil sur le palier.

— Prenez vos chevaux pendant qu'ils vous cherchent là-haut, chuchota-t-elle. Filez rue des Cordonniers. Demandez la maison de Camulus, tout le monde le connaît. C'est mon frère. Dites-lui que vous venez de ma part et que vous avez besoin de vous mettre à l'abri un moment. Il vous cachera. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Ils dévalèrent l'escalier à une vitesse vertigineuse. Azilis courait en tête, suivie de Kian. Au moment où elle franchissait la porte de la cour, un cri retentit derrière elle. Elle se retourna. Un milicien gisait au pied de l'escalier.

— Je ne l'avais pas vu, balbutia Kian. Sans toi, Aneurin, il me tuait.

— Je me doutais qu'ils avaient laissé un homme pour monter la garde, expliqua le barde en essayant la lame de Kaledvour. Dépêchons-nous, ils ne vont pas tarder à descendre.

Au moment où Azilis se mettait en selle, elle vit Aneurin qui saisissait Memmia par la taille et l'embrassait sur les lèvres.

— Merci, Memmia ! dit-il. Merci pour tout.

— Je vous retrouverai chez mon frère. Ne traînez pas ! On vous recherche dans tout Condate !

2

Fuir ! Mais dans quelle direction ? Et comment galoper dans ces rues étroites et populeuses encombrées par les étals des marchands qu'obstruait à tout moment une charrette de denrées ? Aneurin interrogea un passant qui leur indiqua la rue des Cordonniers. Elle n'était qu'à peu de distance. C'était une voie étroite qui longeait la muraille nord sur laquelle s'appuyaient des bâtisses miteuses de bois ou de torchis.

La maison de Camulus se trouvait au bout de la rue. Des relents de cuir et de graisse s'en échappaient. Les fuyards attachèrent les chevaux dans un appentis sous l'œil curieux d'une nuée d'enfants d'aspect misérable. Aneurin donna des pièces à deux d'entre eux pour la garde des montures et entra chez le cordonnier.

La porte basse ouvrait directement sur l'atelier, dont le fond était masqué par un rideau de laine élimé. L'artisan travaillait près de la fenêtre pour bénéficier de la clarté. Il leva le nez vers ses visiteurs et les détailla avec méfiance.

— Salut à toi, Camulus, dit Aneurin. Nous venons de la part de Memmia.

— Pourquoi elle vous envoie, ma sœur ?

— Elle croit que tu pourras nous aider à... nous mettre à l'abri. Ce sont les mots qu'elle a employés.

L'homme s'essuya lentement les mains sur sa tunique maculée. Il quitta son établi pour tirer le verrou de l'entrée puis, d'un coup de menton, les invita à pénétrer dans une pièce plus vaste, plus sombre aussi. Camulus alluma une chandelle de suif et les installa autour d'une table avant de leur servir à boire, sans un mot. Kian et Aneurin vidèrent leur gobelet de cervoise mais Azilis en fut incapable. Elle était certaine que des miliciens allaient incessamment défoncer les murs de planches et les massacrer les uns après les autres.

Le cordonnier les observait. Maigre et chauve, il n'avait de commun avec sa sœur que des yeux d'un bleu vif auxquels rien n'échappait. Son regard perçant allait de l'un à l'autre, détaillant la

harpe, les épées, la fibule en or sur la tunique d'Azilis, la fine étoffe de ses vêtements. De toute évidence il n'avait pas l'habitude de recevoir des visiteurs de leur rang. Ils n'étaient pas non plus le genre de clients que sa sœur servait à l'auberge. Aneurin répéta :

— Memmia nous a dit que tu pourrais nous aider.

— Pourquoi vous avez besoin de vous cacher ?

Aneurin narra avec conviction la passion qui avait envahi les cœurs d'Azilis et de Kian. Quelques phrases suffirent pour capter l'attention de son interlocuteur. Impossible de deviner qu'il avait tout imaginé. Oui, il maniait le langage à la perfection, se disait Azilis, et il utilisait les mots comme des charmes pour subjuguier ceux qui l'écoutaient. Pour les manipuler aussi. Elle savait qu'en Bretagne, comme en Gaule autrefois, les bardes étaient respectés et craints des plus grands rois parce qu'ils possédaient le pouvoir des mots. Avec un seul poème répété de village en village, un barde pouvait couvrir de ridicule un puissant chef de guerre, tout comme il pouvait, en exaltant ses prouesses, faire de lui l'égal d'un dieu. La magie ne se trouvait pas seulement dans les potions des sorcières et dans les malédictions gravées sous la lune.

— ... et nous avons fui l'auberge en laissant un mort derrière nous, concluait Aneurin. Un milicien. Maintenant nous ne savons plus comment quitter Condade sans être arrêtés.

— Je comprends que Memmia vous ait envoyés chez moi, soupira leur hôte. Elle a un cœur gros comme ça ! Écoutez, je vais vous aider à sortir de la ville, mais faudra attendre la tombée de la nuit.

— Comment sortirons-nous ? demanda Kian.

— Par une des portes, tout simplement. Je connais certains gardes avec qui je fais affaire. Je les aide à gâter leurs enfants et ils ferment les yeux au bon moment. Les temps sont rudes pour les pauvres gens, on doit se débrouiller comme on peut. On étouffe sous les taxes, alors quand on arrive à passer un peu de marchandise en douce, ce serait bête d'hésiter !

« Un contrebandier ! pensa Azilis. De ceux que Marcus aime voir se balancer au bout d'une corde. »

— Tu n'as pas peur ? s'étonna-t-elle. Ceux qui passent de la marchandise en fraude risquent la pendaison.

— Ça ou crever de faim ! Je préfère la corde, ça dure moins longtemps ! Tu peux pas comprendre, domna, ça se voit tout de suite que t'as jamais manqué de rien : peau de pêche, dents blanches, cheveux brillants... Mais qu'est-ce qu'il a encore à m'espionner ce morveux ! Attends un peu, toi !

Camulus se précipita sur une silhouette cachée derrière la tenture séparant la pièce de l'atelier. Il revint en traînant par l'oreille un garçon d'environ dix ans, maigre comme un chat errant. Il le bourra

de coups de pied. L'enfant tentait de s'échapper et poussait des cris rauques.

— T'as rien d'autre à faire que d'écouter les gens, sale petite rosse, je vais t'apprendre, moi, feignant ! Tiens, prends ça ! Et ça ! Retourne travailler maintenant !

Le garçon repartit, tête baissée, traînant la jambe. En passant il lança à Azilis un regard torve où la détresse le disputait à la haine.

— Un apprenti que je nourris et que je loge, en plus de lui enseigner le métier ! s'exclama Camulus en s'essuyant le front. Jamais vu pareil flemmard ! Et maladroit, et menteur, et voleur. Je sais pas ce qui me retient de le mettre à la rue.

— Ta bonté d'âme, sans doute ? suggéra Kian, le visage innocent.

— Ça doit être ça, soupira Camulus sans percevoir l'ironie. Il me coûte plus cher qu'il me rapporte, la petite teigne. Comme je vous disais, les temps sont durs !

Tout en vociférant, il lorgnait l'anneau d'or incrusté d'émail qu'Azilis portait à son majeur.

— Tu ne regretteras pas de nous avoir aidés, le coupa-t-elle. Je te donnerai de quoi te dédommager quand nous quitterons Condade. Prends déjà cette avance.

Elle plongea la main dans la bourse accrochée à sa ceinture et en tira deux pièces d'or qu'elle fit tinter sur la table. Il s'en saisit prestement avant de déclarer :

— Et vous ne regretterez pas d'être venus chercher mon aide. Je vais en ville, vérifier que mes amis sont de faction ce soir. Mais d'abord suivez-moi. Je vous mets à l'abri.

Ils le suivirent au fond de la pièce. À gauche une échelle montait vers l'étage mais Camulus poussa un coffre de bois, révélant une trappe. Il l'ouvrit à l'aide d'une clé accrochée à sa ceinture. Des marches apparurent. La cave, comme le rez-de-chaussée, était encombrée de jarres et de sacs. La lumière de la rue y pénétrait obliquement par une ouverture percée en haut du mur.

— C'est ici que je cache la marchandise, expliqua-t-il. De l'huile, du sel, du vin, des épices parfois, je suis pas regardant. Bon, je serai bientôt de retour, vous en faites pas. Je ferme à clé et je remets le coffre. Je veux pas que l'apprenti fouine ici.

Ils l'entendirent verrouiller la serrure puis ce fut le silence. Aneurin s'accroupit contre un mur et Azilis s'assit près de lui. Kian resta planté au milieu de la pièce.

— Je n'aime pas ça, grogna-t-il. S'il était parti prévenir la milice ?

— C'est vrai, s' alarma Azilis, comment être sûrs de cet homme ?

— Memmia nous a envoyés à lui, répondit Aneurin. Elle savait qu'il nous aiderait.

— Ou qu'il nous dénoncerait et qu'ils partageraient tous deux une

belle récompense. Elle n'a pas froid aux yeux. Ce n'est pas parce qu'elle et toi vous avez... vous... Enfin, bref, Kian a raison. Nous sommes à la merci de cet individu.

— Très bien ! tonna Aneurin en se levant brutalement. Vous voulez sortir d'ici et vous retrouver nez à nez avec la milice ? Eh bien, allez-y ! Une trappe facile à enfoncer, n'est-ce pas, Kian ? Trois coups d'épée dans la serrure et vous pourrez partir. Moi, je reste. Mon instinct me dicte de faire confiance à Memmia, sans elle nous serions déjà pris !

Azilis piqua du nez. Kian hésita, immobile au milieu de la cave, puis s'assit près d'Azilis avec un soupir résigné. L'attente commença.

La jeune fille s'était tue devant la colère de son cousin, mais il ne l'avait pas convaincue. Son angoisse tournait à l'effolement. Elle tendait l'oreille, croyait entendre des pas de miliciens, s'inquiétait du sort des chevaux. Ces enfants des rues allaient les voler ! En même temps, elle n'osait rien dire. Le visage fermé d'Aneurin lui imposait le silence.

Il y eut des bruits au-dessus de leurs têtes. Kian se releva d'un bond, encocha une flèche dans son arc, se mit en position de tir. La clé tourna, la porte s'ouvrit.

— Tout va bien ! Mes...

Camulus s'était arrêté net en découvrant la flèche pointée vers lui. Kian baissa son arme. L'homme reprit, les yeux toujours fixés sur l'arc :

— Mes amis seront bien de faction cette nuit. Je vous apporte de quoi manger.

Il descendit vers eux, leur tendit un pain, une outre de vin, un jambon et du fromage.

— Restez ici jusqu'à ce soir. Vous êtes recherchés dans toute la ville. On interroge les gens, on donne votre description, et on promet cent solidi à celui qui vous trouvera. Faudra être prudents.

— Et toi, fit Kian brutalement, t'aimerais pas l'avoir, cette récompense ? On ne pourra pas te donner autant.

Camulus eut une grimace de dégoût.

— Ma petite sœur m'envoie ses amis, je vais pas les livrer aux miliciens. Et puis, moins je les approche ceux-là, mieux je me porte. J'ai pas envie qu'ils fouillent dans mes affaires.

— Merci, Camulus, dit Aneurin. Tu es un homme d'honneur.

Le cordonnier se gratta la gorge.

— Hum... Bon, faut que j'y aille. Le travail va pas se faire sans moi, hein ?

Au moment où il remontait l'escalier, une silhouette apparut en haut des marches et descendit à sa rencontre. Memmia.

— Camulus ? Ah ! vous êtes là ! Est-ce que tout va bien ?

— Tout est au mieux, sœurlette. Tu vois, j'ai mis tes protégés à l'abri, comme tu m'avais demandé.

Elle s'approcha d'Aneurin qui entoura sa taille de son bras. Azilis serra les dents. Elle aurait pu hurler de jalousie.

— Et si on laissait les amoureux tranquilles ? suggéra la servante, un sourire au coin des lèvres. Viens à l'étage avec moi, mon beau Breton !

— Excellente suggestion, douce Memmia, acquiesça Aneurin d'un ton mordant. Ils seront heureux d'être un peu débarrassés de ma présence.

Memmia entraîna Aneurin dans l'escalier et la porte se referma derrière eux.

3

Azilis fit quelques pas hésitants puis tomba à genoux avant de glisser à terre. Les sanglots qu'elle réprimait depuis si longtemps éclatèrent avec violence. Ses nerfs lâchaient prise, l'emportaient dans un abîme de détresse et de désespoir. C'était trop. Trop d'horreur, trop de peur, trop de déception aussi. Elle eut vaguement conscience d'être soulevée et portée. Elle s'accrocha à Kian, le corps secoué par les pleurs. Lentement le calme revint, les larmes diminuèrent. Mais sa poitrine exhalait encore des soupirs saccadés.

— Ça va mieux ? demanda le jeune homme.

Il s'était assis, appuyé au mur, la tenait contre lui comme on tient un enfant. Elle acquiesça, s'essuya le nez d'un revers de manche.

— Il ne m'aime pas, murmura-t-elle, la gorge serrée. Il ne m'a jamais aimée. J'ai tenté de me persuader du contraire. Tous ces hommes qui sont morts par ma faute ! Et vous deux qui risquez tant à cause de mon entêtement ! Je suis mauvaise, Kian ! Mauvaise !

— Non, c'est la faute de ton frère. Et de ce porc de Lucius Arvatenus. Tu serais restée à la villa s'ils t'avaient respectée.

Elle fut secouée par un sanglot, lova son visage dans le cou de Kian. Il lui caressa les cheveux d'une main hésitante, puis son doigt sécha une larme sur sa joue.

— Je serais restée, concéda-t-elle.

Elle ferma les yeux. La tension de ses muscles se relâchait peu à peu, une fatigue brutale l'engourdissait. Elle murmura :

— Je ne suivrai pas Aneurin en Bretagne. Je le gêne, il n'a que faire de moi.

— Où vas-tu aller ?

Elle leva les yeux vers Kian. Il la fixait avec cette expression étrange qui la troublait. Elle aurait dû quitter ses bras. Au lieu de cela, elle prit sa main, joua un moment avec ses longs doigts puissants, caressa la paume calleuse. Il se laissait faire, silencieux comme un sphinx, la dévorant toujours des yeux.

— J'irai me réfugier auprès de Ninian, murmura-t-elle, dans son

monastère du mont Tumba.

— Azilis, chuchota Kian, tu ne pourras jamais vivre dans un monastère. Tu n'es pas faite pour ça.

— Qu'est-ce que je vais devenir, alors ?

Des larmes surgirent sans qu'elle puisse les arrêter.

Il la serra doucement, caressant ses cheveux. Ses doigts glissèrent le long de sa joue, descendirent dans son cou. Elle frissonna, s'abandonnant à sa tendresse. La douleur s'estompait, remplacée par une douceur étrange qui l'envahissait tout entière, coupait sa respiration. Elle ne pouvait détacher ses yeux de ce regard qui la fixait avec une telle intensité. Il avait le souffle court et elle sentait son cœur battre contre sa poitrine. Ils restèrent ainsi un long moment, comme en équilibre au bord d'un gouffre. Puis Kian plongea. D'un mouvement rapide, il la coucha sur le sol et l'embrassa.

C'était la seconde fois qu'un homme embrassait Azilis et ce baiser-ci n'avait rien à voir avec le premier. Les lèvres chaudes de Kian ne provoquèrent en elle aucun dégoût. Au contraire. Sans se l'avouer, elle les avait attendues, espérées. Et ce baiser, le poids de Kian sur son corps, éveillaient en elle des sensations intenses que ses nerfs épuisés exaspéraient encore.

Elle ne résista pas quand les mains de Kian glissèrent sur elle, épousant ses courbes, faisant naître des frissons qui hérissaient sa peau. Elle s'abandonna aux émotions qui l'emportaient, bloquant l'accès à sa raison. Seuls existaient ces baisers, ces caresses, le sang qui battait dans ses veines à une vitesse folle. Il était presque trop tard lorsqu'un cri d'alarme déchira son esprit.

« Qu'est-ce que je fais ? Je suis folle ! »

Elle se figea, essaya de repousser Kian.

— Ne fais pas ça ! Non !

Il ne semblait pas l'entendre. Elle se cabra, se débattit, soudain prise de panique.

— Kian ! Kian ! Arrête !

Il s'immobilisa sans la lâcher, le visage enfoui dans son cou. Elle devina qu'il luttait contre lui-même. Elle se glissa hors de ses bras et se rhabilla avec des gestes maladroits. Incapable de parler, le cœur battant la chamade, elle essaya de remettre de l'ordre dans son esprit. Kian s'était assis contre le mur face à elle, les bras serrés autour de ses jambes pliées, le front posé sur ses genoux.

Pourquoi l'avait-elle laissé faire ?

« Aucune force au monde n'empêchera mademoiselle de se baigner quand l'envie lui en prend... »

Les mots de Rhiannon résonnèrent comme si l'Ancienne les avait murmurés à son oreille. « Oui, Rhiannon a raison, se dit Azilis avec un frisson. Une fois de plus, j'ai obéi à mes désirs, sans me préoccuper des

conséquences. Je n'aurais pas dû l'embrasser. Je n'aurais pas dû me blottir dans ses bras ! J'ai tout fait pour en arriver là, et maintenant je le rejette ! »

Elle s'avança vers lui.

— Kian, je suis désolée.

Elle s'agenouilla, posa la main sur son bras. Il la repoussa d'un geste violent. Sans lever la tête, il lança :

— Laisse-moi !

— Je t'en prie, Kian, ne m'en veux pas. Je suis si perdue.

Il resta sans réaction. Elle tendit une main timide, effleura ses cheveux.

— Kian ?

— Ne me touche pas !

Un sentiment d'angoisse l'envahit. Elle ne voulait pas perdre Kian, son seul ami, son compagnon.

— S'il te plaît, supplia-t-elle. Pardonne-moi.

— C'est à toi de me pardonner, non ? dit-il en levant la tête. Comment est-ce que j'ai osé faire ça ?

— C'est ma faute, chuchota-t-elle. Tu ne m'as pas forcée. C'est juste que... Je ne comprends pas. J'aime Aneurin et... et voilà.

Il regardait devant lui, le visage tendu et triste. Elle avait de nouveau envie de pleurer, mais pas par dépit ou jalousie. La souffrance qui l'étreignait à cet instant ne ressemblait en rien à la tempête qui l'avait secouée plus tôt. C'était un sentiment profond et lourd dans lequel elle s'enfonçait comme dans une vase poisseuse.

— Kian, reprit-elle d'une voix lasse, oublions ça. Je voudrais tellement que les choses redeviennent comme avant. Ne parlons plus de ce qui s'est passé entre nous.

Il l'observa du coin de l'œil, un sourire amer apparut sur ses lèvres.

— Je n'en parlerai pas. De toute façon, il ne s'est rien passé.

Elle rougit. Il avait prononcé ces mots ou presque il n'y avait pas si longtemps, après avoir tué les voleurs qui les attaquaient.

4

Ils restèrent longtemps sans bouger ni parler. La pénombre envahit la cave. Kian se leva soudain, saisit le pain que Camulus leur avait laissé, commença à le trancher.

— Il faut manger, dit-il. Nous aurons besoin de forces pour le voyage.

— Je n'ai pas faim.

— Moi non plus, mais il faut manger quand même.

Elle lui obéit. Ils terminaient leur repas dans un silence pesant quand Aneurin dévala l'escalier, une chandelle à la main.

— Ça va ? Vous n'êtes pas morts d'ennui ?

— Tu te trouves drôle ? répliqua vertement Azilis. Quand partons-nous ?

— Dans peu de temps. Le soleil se couche. Les amis de Camulus vont prendre leur tour de garde. Vous pouvez monter. Il a fermé boutique et ne craint plus de visites.

Elle cligna des yeux en émergeant dans la pièce faiblement éclairée, buta contre une amphore. Son cousin referma la trappe et s'exclama en breton :

— Seigneur, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Dans quel état es-tu !

Elle baissa les yeux sur ses vêtements froissés, couverts de poussière. Kian ne valait pas mieux. Aneurin reprit, en latin cette fois :

— Vous vous êtes roulés par terre ou quoi ? Et ces traces sur tes joues, Azilis ? Tu as pleuré ?

— Ça t'étonne ? rétorqua Kian d'un ton agressif.

Aneurin le dévisagea, sourcils foncés, puis se mordit les lèvres et balaya la question d'un revers de main.

— Rejoignons Camulus.

Le cordonnier les attendait assis à la table. Azilis fut soulagée de constater que Memmia n'était plus là.

— Du vin ? proposa l'homme qui ne les avait pas attendus pour commencer à boire.

— Volontiers, répondit Aneurin en prenant place.

Kian l'imita.

— Je veux me laver et me changer, déclara Azilis. Tu as une bassine et de l'eau ?

Camulus fixa sur elle son regard vif. Il paraissait froissé. Elle se rendit compte qu'elle s'était adressée à lui du ton impérieux qu'elle adoptait pour parler aux domestiques de la villa. Un réflexe. Elle ajouta plus courtoisement :

— Si cela ne te dérange pas, bien entendu.

— Je vais demander à l'apprenti de tirer de l'eau au puits, fit-il d'un ton rogue. T'auras qu'à te mettre à l'étage.

Il siffla. Le rideau s'agita et la tête du garçon apparut.

— Va puiser de l'eau. Vite.

Azilis s'installa près de son cousin, accepta un gobelet de vin et en vida la moitié d'un trait. Elle n'osait pas regarder Kian. Elle n'avait jamais connu pareille honte. Comment avait-elle pu ?

— Quand partons-nous ? questionna-t-elle.

Camulus boudait toujours.

— Après ta toilette, domna, grommela-t-il.

Décidée à se faire pardonner, elle fouilla dans son sac, trouva ce qu'elle cherchait, le garda caché dans sa main.

— Ta sœur est-elle déjà partie ?

— Elle sert à l'auberge.

— Tu lui donneras ceci de ma part. Mon cousin lui a sans doute dit à quel point nous lui étions redevables. Mais je veux lui offrir un gage personnel de reconnaissance.

Azilis posa sur la table une fibule en or en forme de lièvre, plaquée d'un bel émail rouge sombre. Camulus cligna des yeux deux ou trois fois, son regard allant de la fibule au visage d'Azilis. Enfin il bafouilla :

— Ça lui fera plaisir à la petite. Elle a jamais eu un joyau pareil.

Le garçon réapparut avec un seau d'eau et s'arrêta devant la table. Azilis vit le regard en biais qu'il jetait à la fibule.

— Amène le seau à l'étage, pauvre andouille, au lieu de flanquer l'eau par terre ! Fais vite ! Plus tôt on s'en ira, mieux ce sera.

L'apprenti se traîna jusqu'à l'échelle et l'escalada de son mieux. Il pesait à peine plus lourd que le seau qu'il portait. Azilis le suivit dans une grande pièce que séparait en deux un rideau encore plus miteux que celui du rez-de-chaussée. Le garçon posa le seau, se frotta les épaules en grimaçant, remplit une bassine de cuivre cabossée, puis redescendit sans mot dire.

La jeune fille ôta ses vêtements et rinça son corps sous l'eau fraîche pour effacer de sa peau le souvenir des caresses de Kian. Mais elle savait qu'il faudrait davantage pour les oublier.

Un bruit lui fit tourner la tête. Elle s'avança vers l'échelle. Juste à

temps pour entrevoir une ombre furtive s'esquiver. Elle s'habilla à la hâte. Aneurin l'appela en breton depuis le rez-de-chaussée :

— Azilis, il faut partir.

— Je suis prête. Monte, je veux te parler.

Il la rejoignit.

— Le gamin m'espionnait. Maintenant il sait que je suis une fille. D'ailleurs il a sans doute entendu nos conversations avec Camulus. S'il racontait ça à n'importe qui ?

— Nous partons. Même s'il parle, ce sera trop tard. N'y pense plus.

Elle se mordillait les lèvres, toujours soucieuse. Enfin elle haussa les épaules.

— C'est vrai, nous n'avons pas d'autre choix. Descendons.

Mais Aneurin l'arrêta au moment où elle allait enjambrer l'échelle.

— Que s'est-il passé entre toi et Kian tout à l'heure ?

— Rien.

— Tu mens. Vous vous êtes disputés ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Mais non, je te dis qu'il n'y a rien.

Il la fixait si intensément qu'elle détourna le regard.

— Très bien, fit-il. Tu m'en parleras quand bon te semblera. Mais ne sois pas cruelle avec lui. Il mérite au moins ton respect. Maintenant, partons.

Malgré l'heure tardive, le temps demeurait lourd. Ils avançaient au pas dans les rues les plus mal famées, croisant ivrognes, loqueteux et prostituées. Jamais Azilis n'avait imaginé que pareille misère existait si près de la domus de son père ! Les filles et les garçons qui vendaient leur corps pour des sommes misérables – voire pour un peu de pain – n'avaient parfois pas douze ans. Certains étaient fardés de blanc et de rouge et leurs pauvres visages ressemblaient aux masques d'une comédie macabre. Le cœur de la jeune fille se serra de pitié à la vue de petits enfants hagards et sales, les joues creusées par la faim, qui les suivirent en mendiant, s'attroupant autour des montures et s'agrippant à leurs pieds. Elle voulut leur lancer quelques pièces mais Aneurin les chassa violemment.

— On ne pourra jamais quitter le quartier si tu fais ça, dit-il en breton. Ils nous escorteront jusqu'à la porte et ils seront de plus en plus nombreux. Garde ta compassion pour une autre fois.

Ils croisèrent aussi des fêtards bien vêtus – des fils de notables qui se rendaient dans un tripot. Ceux-là s'avançaient entourés de gardes et de torches, pressés de s'enivrer ou déjà titubants. Les risques qu'ils couraient en s'encanaillant dans pareil quartier devaient ajouter au plaisir et à l'ivresse. Azilis se demanda si ses frères avaient agi ainsi lors de leurs séjours à Condade. Ninian, sûrement pas. Mais Caius et

Marcus, cela n'avait rien d'impossible. Aneurin aussi, peut-être ? N'avait-il pas passé un hiver à Condate avec eux ? Et si, s'inquiéta-t-elle soudain, ils croisaient Marcus ? Il était sans doute venu en personne présenter sa plainte devant les magistrats de la ville. Elle rabattit le capuchon de son manteau sur son front, priant pour que le temps s'accélére, pour qu'ils franchissent les murs de la cité sans encombre. Une chance que les amis de Camulus gardent la porte nord qui ouvrait sur la voie menant vers Coriallo, ils n'auraient pas à traverser la ville.

Ils firent halte. Camulus s'approcha des hommes en faction.

— Voilà la marchandise, murmura-t-il en désignant Azilis et ses compagnons.

Une bourrasque de vent s'engouffra dans la rue, soulevant des nuages de poussière. Les flammes des torches vacillèrent. Luna eut un écart et renâcla.

— Et voilà la clé, ajouta le cordonnier en glissant une bourse à l'un des gardes.

Azilis avait donné cinquante solidi à Camulus, à partager avec ses complices. Les gardes examinèrent le contenu de la bourse puis, satisfaits, entreprirent de soulever le lourd linteau qui fermait la porte.

— Bonne route ! lança Camulus alors qu'ils s'engageaient hors de la cité. Et que Dieu vous protège !

5

Les fugitifs filèrent à vive allure, passèrent les derniers quartiers habités, traversèrent la nécropole romaine en ruine, puis des champs. Des nuages de plus en plus nombreux voilaient un croissant de lune. Très vite, l'obscurité fut si dense que les torches suffisaient à peine pour éclairer la route, les forçant à avancer au pas et de front. Azilis chevauchait entre les deux hommes.

Elle sentit l'odeur de la pluie bien avant qu'une première goutte ne s'écrasât sur sa joue. Il y eut un grondement au loin, la lueur d'un éclair. Aneurin jura en breton.

— L'orage vient vers nous, remarqua Kian, la pluie va éteindre nos torches, nous devons trouver un abri. Il y a un relais près d'ici ?

— Pas si proche de Condате, grogna Aneurin. Nous n'avons pas parcouru plus de quatre milles, or il n'y a des relais que tous les six ou huit milles. Il faudrait presser l'allure.

— Comment veux-tu ? demanda Azilis. Je te distingue à peine à côté de moi.

De nouveau, le grondement sourd du tonnerre retentit, plus près. L'air vibra autour d'eux. Un grand souffle de vent les enveloppa. Lug hennit, fit un brusque écart. Les deux autres chevaux piétinèrent en soufflant, refusant d'avancer davantage. De grosses gouttes chaudes commencèrent à tomber qui explosaient sur le gravier[42] de la voie. Azilis leva le nez. Dans le ciel sombre s'avavançait vers eux un immense nuage noir, poussé par le vent.

Sous l'effet d'une violente bourrasque, les arbres qui bordaient la voie plièrent en gémissant. Puis le ciel s'illumina brutalement au-dessus de leurs têtes et le tonnerre explosa dans un claquement terrible qui se répercuta longtemps à travers l'espace. Lug se cabra avec un hennissement de terreur et faillit désarçonner son cavalier. Aussitôt après, un torrent de pluie glacée s'abattit sur eux, les trempant en un instant.

— Sous les arbres, vite ! cria Kian.

— Regardez ! Un village ! s'exclama Azilis.

Le temps d'un éclair, le ciel blanc avait révélé le flanc d'une colline, et un groupe de maisons de bois.

— N'y pensons pas ! répliqua Aneurin. J'ai déjà pris cette route quand je suis venu de Bretagne. C'est un village barbare. Peut-être les familles des miliciens qui nous cherchent.

Il saisit la bride de Luna et la tira en bordure de la voie.

Ils mirent pied à terre puis traînèrent les chevaux à couvert sous de petits chênes. Ils tentaient de les attacher lorsqu'un éclair déchira la nuit, suivi presque aussitôt d'un claquement assourdissant. Azilis poussa un hurlement de frayeur qu'étouffèrent les hennissements des chevaux.

La foudre n'avait pas frappé loin...

* * *

Ils attendirent, silencieux, debout dans la pénombre, sous l'abri précaire des branches secouées par le vent. Épuisée, trempée, glacée de la tête aux pieds, Azilis se sentait terriblement seule. Elle se souvint d'un autre orage, un an plus tôt, qui les avait surpris pendant une promenade, Kian et elle. Il l'avait protégée sous une couverture et elle cachait son visage contre lui quand la foudre tombait trop près. Maintenant il lui tournait le dos et elle le devinait plus loin d'elle que s'il avait été à des milles de là. Au loin, un chien jappait lugubrement. Comme s'il avait conscience de son désarroi, Aneurin la prit par les épaules et la serra contre lui.

— C'est presque terminé, courage petite cousine !

Elle se détendit un peu et patienta, les yeux fermés, jusqu'à ce qu'éclairs et coups de tonnerre s'espacent puis disparaissent dans le lointain.

L'air embaumait la terre mouillée lorsqu'ils remontèrent sur la voie, glissant et titubant dans l'eau boueuse qui emplissait le fossé. La pluie se réduisait à de fines gouttes qui les gênaient à peine tant ils étaient mouillés. Dans une mare, une grenouille lança un premier coassement, bientôt repris par une autre, puis par des dizaines d'autres qui emplirent la nuit de leur chant syncopé.

— Je suis épuisée, il faut trouver un abri, gémit Azilis.

— Alors avançons, répondit Aneurin. Prions pour que le prochain relais soit encore debout, et pour que personne ne nous y attende.

La suite lui sembla interminable. Ses vêtements froids et humides lui collaient à la peau, la fatigue lui fermait les paupières, contractait ses muscles. La lune réapparut, éclairant la route, à peine écorchée par des filaments de nuages sombres. De la terre gorgée d'eau s'élevait une brume blanche qui donnait à la nuit un aspect irréel.

Un bâtiment se dessina enfin au bord de la voie, fantomatique,

entouré de quelques dépendances. À leur grand soulagement, il n'avait rien d'une ruine. Un chien aboya à l'intérieur. Kian tambourina contre la porte close, et un volet grinça à l'étage.

— Arrêtez ce raffut ! Vous allez réveiller tout le monde !

— Nous avons été surpris par l'orage, lança Aneurin. Peux-tu nous accueillir pour la fin de la nuit ?

— Vous avez de quoi payer ?

— Nous paierons dès que tu ouvriras.

Un instant plus tard, les volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvraient et la lumière d'une lampe à huile apparut. Des barreaux obstruaient la fenêtre. Le tenancier se tenait derrière.

— Montrez-moi l'argent !

— Allez, Ninian, montre-lui, dit Aneurin en s'adressant à Azilis.

Elle descendit de cheval, fouilla la bourse accrochée à sa ceinture, mit quelques pièces dans sa paume et passa la main entre les barreaux. L'homme se saisit de l'argent, l'examina puis referma le volet.

— S'il garde l'argent sans nous ouvrir, gronda Kian, je mets le feu au relais.

— Ah oui ? Comment ? interrogea Aneurin, pragmatique.

Mais la porte s'ouvrit et le tenancier apparut, seulement vêtu de ses braies.

— L'écurie est derrière, sur la gauche, dit-il. Occupez-vous de vos chevaux pendant que je rallume le feu.

6

— On n'est plus à l'abri de rien par les temps qui courent... J'ai plus d'un confrère qui s'est retrouvé la gorge tranchée par des bandits. Ça ne vous fait pas peur de voyager de nuit, vous ?

Debout, les mains tendues au-dessus des flammes du brasero, les trois fugitifs supportaient les plaintes du tenancier qui s'agitait autour d'eux, versant du vin dans des gobelets, découpant une saucisse sèche ou une tranche de pain.

— Enfin, soupira-t-il. On est en été, on n'a pas à craindre les loups. L'hiver dernier a été si rude que des meutes sont descendues sur les villages. Les bêtes crevaient de faim elles aussi. On a mangé du loup, ils avaient mangé de l'homme. Dieu nous pardonne !

Il fit un signe de croix rapide, posa des gamelles sur une table éclairée d'une chandelle. Ils s'assirent. Leurs vêtements humides dégageaient une odeur de laine mouillée, de cuir et de cheval.

— L'été, reprit l'homme intarissable, pas de loups, non. Juste des Saxons !

Il rit de sa plaisanterie.

— Tenez. Ragoût de bison. Vous avez de la chance, mon fils est le meilleur des chasseurs. Dommage que son emploi à la milice lui prenne trop de temps.

Les voyageurs échangèrent un coup d'œil inquiet.

— Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, des Saxons. Regardez ces murs. J'ai reconstruit moi-même. Il y avait un village ici, autrefois. Les Bretons qui nous protégeaient sont partis. Alors les Loups des Mers sont revenus. Ma famille s'est sauvée. Les autres ont été massacrés.

— C'est délicieux, remarqua Aneurin qui voulait changer de sujet. Mais l'aubergiste continua :

— Mon père, il disait que pour les Saxons, un naufrage, c'est de l'entraînement. Seul le roi Ambrosius vient à bout de cette vermine. Hélas, il passe trop de temps en Bretagne. Pas assez ici, en Armorique. Et vous allez où comme ça ?

— Abrinca[43], dit Aneurin.

— Hum... Encore quelques milles. Bon, je vous laisse manger. Le dortoir est à l'étage. Il me reste des lits, vous avez de la chance !

Ils achevèrent leur repas en silence. Azilis se leva avant ses compagnons.

— Je vais me coucher. À demain.

Aneurin la regarda quitter la salle puis reporta son attention sur Kian. Son visage était morne et figé, ses yeux obstinément baissés. Des cernes bleutés trahissaient sa fatigue, un léger tremblement de la main aussi.

Le barde, grâce à sa sensibilité aiguë, devinait que Kian souffrait, qu'il souffrait à cause d'Azilis, qu'il souffrait d'autant plus qu'il était seul et ne pouvait confier ses sentiments à quiconque. Comment l'aider à exprimer ses émotions ? Aneurin ressentait pour l'ex-esclave une sympathie qu'il aurait voulu lui communiquer. Mais comment franchir cet impénétrable mur de silence ?

Ce fut Kian qui parla le premier :

— Merci, Aneurin. J'aurais dû te le dire plus tôt.

— Merci pour quoi ? s'étonna Aneurin.

— Tu m'as sauvé la vie, à l'auberge. Quand tu as tué le milicien qui nous attendait au bas de l'escalier.

Aneurin lui sourit, tête penchée, dans un effort à demi conscient pour le charmer. Il lança d'un ton léger :

— Ce sont des choses qui se font, entre frères d'armes, non ?

Kian eut un bref sourire et acquiesça :

— Il paraît.

Aneurin s'engouffra dans la brèche :

— Et on peut se confier pas mal de secrets entre frères d'armes.

Kian leva un sourcil interrogateur. Aneurin reprit :

— Que s'est-il passé chez Camulus ?

Kian se figea. Aneurin posa la main sur le poignet du jeune homme avec l'espoir que ce contact l'aiderait à se confier.

— Tu l'aimes. Je le sais. Je l'ai su la première fois où je vous ai vus ensemble.

Kian tressaillit. Aneurin reprit, accentuant la douceur de sa voix chaude qu'il savait si envoûtante :

— Tu as tort de tout garder pour toi. Je ne vais pas te juger. Je veux t'aider, crois-moi.

Kian le regarda du coin de l'œil en se mordant les lèvres. Aneurin le sentit sur le point de céder. Mais l'affranchi se leva brusquement et quitta la pièce en murmurant :

— Et elle est amoureuse de toi, il n'y a rien d'autre à dire.

Quelques heures plus tard, à l'aube, une petite silhouette se glissait hors de la maison de Camulus et filait à pas furtifs dans les rues détrempées de Condate. Elle gagna le forum et s'arrêta devant le poste de la milice, où un garde franc se baissa pour l'écouter, puis s'empessa de lui ouvrir. L'apprenti était poussé par la haine de son maître, plus encore que par la perspective de gagner cent solidi.

Frères d'armes

Le mont Tumba.

1

— Après notre halte au monastère, il nous restera un peu moins de cent trente milles[44] avant d'embarquer, expliqua Azilis. Et trois villes à traverser.

Sur la carte grossière qu'elle avait dessinée à même la terre, elle traça quatre croix du bout de l'index.

— Abrinca, Constantia, Alauna et enfin notre port, Coriallo[45].

— Donc, intervint Aneurin, si nous quittons le mont Tumba demain et que nous parcourons trente milles par jour, nous serons à Coriallo dans cinq jours. On peut y parvenir si la route est bonne et si nous nous arrêtons peu.

— Je tiens à mes chevaux, grommela la jeune fille. Je ne veux pas qu'ils meurent d'épuisement.

Ils s'étaient accordé une courte halte au pied du mont Tumba, au croisement de la voie romaine et des chemins forestiers. La voie rectiligne imaginée par l'homme traversait une immense plaine marécageuse où mille points d'eau affleuraient entre roseaux, hautes fougères et bosquets de houx. Ce territoire qui couvrait le pays jusqu'à Abrinca était peuplé de charbonniers, de saulniers et de bûcherons. Mais c'était avant tout le royaume des moustiques, des anguilles, des courlis, des castors, des lynx et d'occasionnels brigands. C'était dans ce lieu sauvage, sur une colline boisée[46], que se trouvait le monastère où Ninian s'était retiré.

Kian se leva, visage fermé, son arc et son carquois à la main.

— Je pars chasser, annonça-t-il en sautant en selle.

— Kian, non ! cria Azilis.

Il ne répondit pas et partit au galop dans le chemin obscur qui montait en serpentant vers le sommet de la colline. Azilis le vit disparaître dans un tournant.

— Quelle idée d'aller chasser alors que nous rendons visite à mon frère ! s'exclama-t-elle rageusement. J'ai tellement hâte de revoir Ninian !

— Il cherchait un prétexte pour être seul, grommela Aneurin en

écrasant un moustique sur son bras. Il est encore plus taciturne que d'habitude.

— Rattrapons-le !

— Mieux vaut patienter. S'il s'enfonce dans les sous-bois nous risquons de ne pas le retrouver.

Aneurin prit la harpe qu'il avait laissée près de leurs montures, et revint s'asseoir. Il se lança dans une mélodie rapide, un de ces airs entraînants que les harpistes jouaient pendant la nuit de Beltaine[47] pour célébrer le retour du printemps autour d'immenses feux de joie. Une musique sur laquelle les couples se formaient pour danser et s'aimer.

Peu à peu, la mélodie eut raison de la contrariété d'Azilis. Elle aurait tournoyé au rythme de la danse si elle avait osé mais se contenta de battre la mesure du pied. Les bras croisés autour de ses jambes repliées, elle posa la tête sur ses genoux, se laissa enivrer par les notes qui s'égrenaient vers le ciel gris comme une cascade d'étincelles. Son cousin nouait les thèmes les uns aux autres sans jamais s'interrompre et elle perdit la notion du temps. Quand il cessa de jouer, elle resta immobile, encore envoûtée. Puis elle le vit examiner le chemin où Kian s'était engagé, et le rejoignit près des chevaux.

Elle aussi scruta le chemin. Un vent léger agitait les roseaux, emplissant l'air de son sifflement. Dans la forêt proche, un coucou lançait ses appels et le cri perçant d'une buse retentit à plusieurs reprises. Que pouvait faire Kian ?

— Il devrait bientôt revenir, dit-elle, à demi pour se rassurer.

— S'il revient.

Azilis se figea.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Il posa ses mains sur les épaules de la jeune fille, l'interrogea les yeux dans les yeux :

— Tu ne veux vraiment pas me dire ce qu'il y a eu entre vous ?

Elle détourna la tête.

— Azilis, tu peux me faire confiance, non ?

Brutalement, elle céda, raconta tout pêle-mêle, les joues rouges et les paupières baissées. Aneurin l'écouta jusqu'au bout.

— J'avais un mauvais pressentiment quand il est parti, fit-il enfin. Il avait un visage tellement sombre... Il t'aime, Azilis. Il est prêt à mourir pour toi. Est-ce que tu t'en rends compte ?

— Je n' imagine pas quitter la Gaule sans lui, avoua Azilis d'une voix blanche.

Il vit le désarroi dans ses yeux. Le désarroi et un sentiment plus fort dont elle ne semblait pas avoir conscience. Il la prit par la main et ils s'assirent au bord du chemin.

— Attendons-le, proposait-il. S'il n'est pas là quand le soleil se couche, nous aviserons.

2

Kian avait galopé longtemps sous le couvert puis bifurqué dans les sous-bois, poussant Orion de plus en plus loin. Il ne pensait pas à chasser. En fait, il pensait à peine. Cette course effrénée était tout ce qu'il avait trouvé pour échapper à la douleur qui le broyait depuis la veille. Mais la douleur ne cédait pas et, quand il s'arrêta pour laisser reposer le cheval, il avait toujours aussi mal. Il n'avait pas connu un tel désespoir depuis la mort de son frère.

La forêt bruissait autour de lui, sombre futaie de chênes et de frênes envahie de fougères et parcourue de minces cours d'eau. Il remarqua distraitemment que les moustiques étaient plus rares ici.

Il n'aurait jamais dû embrasser Azilis. Pourquoi, cette fois, n'avait-il pas résisté ? Maintenant, ce serait encore pire. Parce qu'il avait goûté à ses baisers, parce qu'il connaissait la douceur de sa peau, parce qu'il savait exactement ce qu'il n'aurait jamais.

Il sortit du sac accroché à sa selle le parchemin qu'elle lui avait donné deux jours plus tôt. Il contempla les signes noirs qu'il était incapable de déchiffrer. Les signes qui lui accordaient la liberté. Mais pas le droit de l'aimer.

Il lui avait juré qu'il ne la laisserait jamais. Aujourd'hui, il n'en était plus si sûr. Il rangea le fragile parchemin. Il tentait de s'imaginer libre, seul à décider de son destin, seul à choisir où il lui plaisait d'aller...

— Je suis libre, dit-il à voix haute. *Libre !* Pourquoi aller en Bretagne ? Pourquoi les suivre ? Je pourrais devenir garde ou soldat. Gagner de l'argent. Rencontrer des filles que je n'aurai jamais appelées *domna*. Qui ne m'auront jamais donné d'ordres et n'oseraient pas le faire ! Des filles simples, incapables de lire ou d'écrire. Qui ne réciteront pas de poèmes et ne me raconteront pas l'histoire de Rome ! Des filles qui pourraient m'aimer sans s'avilir.

D'un coup de talon, il lança Orion à l'assaut de la colline. Oui, mieux valait qu'il s'en aille. D'ailleurs, elle n'avait pas besoin de lui. Elle avait Aneurin.

3

Le soleil avait fini par percer alors qu'il déclinait. Les ombres s'allongeaient sur la route. Azilis les regardait progresser vers l'est avec une anxiété croissante. Car plus elles avançaient, plus le retour de Kian devenait improbable. Elle appuyait sa tête contre l'épaule d'Aneurin et il la tenait par la taille. Pas comme une amoureuse, plutôt comme une petite sœur qu'on veut consoler. Et cela la consolait vraiment. Peut-être parce qu'elle avait compris que c'était le seul amour qui pouvait exister entre eux. Un bel amour, fort et profond, comme celui qui l'unissait à son jumeau.

— J'entends un cheval, s'exclama-t-il en se redressant.

Elle tenta de percer l'obscurité du sentier où Kian avait disparu. Mais l'espoir s'évanouit très vite, car le martèlement des sabots qui se rapprochaient ne pouvait appartenir à une seule bête. Les deux cousins se retournèrent.

Azilis apercevait, assez loin encore sur la voie romaine, un groupe de cinq ou six chevaux qui avançaient à bonne allure. Les rayons du soleil se reflétaient sur leurs cavaliers, créant çà et là des éclats lumineux qui leur donnaient un aspect irréel.

« Ils sont armés, pensa-t-elle. Le soleil fait luire leurs armures et leurs épées. » Une angoisse sourde s'insinua en elle. Aneurin la saisit brusquement par le bras et l'entraîna vers leurs montures.

— À cheval, vite ! Prenons le chemin !

* * *

Ils s'enfuirent à bride abattue. Elle espérait que les cavaliers ne les avaient pas vus. Hélas, très vite elle entendit les chevaux lancés à leur poursuite. Alors, la peur au ventre, elle chevaucha comme jamais.

Le sol filait à une allure folle sous les sabots de Luna. Sa crinière blonde fouettait les poignets d'Azilis et l'air humide des sous-bois lui giflait les joues. À tout instant, elle craignait de se cogner à une branche ou de passer par-dessus sa jument si celle-ci trébuchait. Mais

Luna galopait ferme, suivant Lug au plus près.

Azilis jeta un coup d'œil en arrière. Leurs poursuivants aussi avaient de bonnes montures. Ils ne se laissaient pas distancer. Dans la confusion de la course, elle ne distinguait pas leurs traits. Elle devinait pourtant des hommes terribles, des guerriers gigantesques excités par cette chasse.

La piste montait et Luna faiblissait. Azilis se pencha en avant pour alléger son poids, murmurant des mots d'encouragement dans son oreille : « Cours ma beauté, cours ma Luna ! Ne les laisse pas nous attraper ! »

La jument devait sentir sa peur car elle accéléra encore. Elle s'essouffait, ses flancs se soulevaient de plus en plus vite et une bave rosie de sang moussait aux coins de ses lèvres.

Derrière eux des hurlements belliqueux retentirent qui lui glacèrent le sang. Alors que le chemin rétrécissait, elle vit Lug trébucher une première fois, puis trébucher de nouveau, avant de ruer en hennissant. Aneurin resta en selle par miracle. Azilis tira sur les rênes pour arrêter Luna qui poursuivait sa course et dépassait Lug. Quand elle fit volte-face, son cousin avait sauté à terre et tiré Kaledvour pendant que l'étalon s'éloignait en boitant.

— Sauve-toi, Azilis !

Elle ne bougea pas, maîtrisant de son mieux sa jument qui tremblait de peur et d'épuisement.

Les six cavaliers s'avançaient au pas, sûrs de leur victoire. À leur tête elle vit Fulvius, un sourire répugnant aux lèvres. Les autres ne souriaient pas. Des Francs. Immenses, avec leurs lances à crochet, leur coiffure effrayante, leurs ceintures de cuir ornées de motifs métalliques où étaient glissées des haches.

Cinq guerriers francs. Aneurin était seul.

Trois d'entre eux sautèrent de cheval, tenant à la main de longues épées. Le sang d'Azilis se glaça d'horreur.

— Je crois, domna, que cette promenade a assez duré et qu'il est l'heure de rentrer.

Fulvius jubilait. Un bonheur malsain suintait de toute sa personne.

Elle le toisa et, luttant pour maîtriser le tremblement de sa voix, lui lança :

— Tu m'as toujours donné la nausée, misérable chien. Aujourd'hui plus que jamais.

Aneurin, les yeux fixés sur les hommes qui s'approchaient de lui, répéta en breton :

— Sauve-toi, Azilis ! Sauve-toi dès que je commencerai à me battre !

— Où est Kian ? interrogea Fulvius. Ton frère, domna, a

l'intention de le punir lui-même pour l'assassinat de Lucius Arvatenus. Il lui réserve une mort raffinée à laquelle tu seras tenue d'assister. Qu'a-t-il dit déjà ? Ah oui ! On lui plongera la main droite dans de l'huile bouillante pour le punir d'avoir égorgé Lucius. Ensuite, on lui brisera les jambes à coups de barre de fer pour s'être enfui de la villa et, pour finir, on le pendra par les pieds jusqu'à ce qu'il meure. Ça lui laissera le temps de se repentir.

— J'ai rendu sa liberté à Kian. Nous nous sommes séparés avant Condate, mentit-elle.

— Vraiment ? fit Fulvius en levant un sourcil. Ce n'est pourtant pas ce que nous a dit l'apprenti qui nous a indiqué que son maître vous avait cachés ! Ni ce qu'a avoué ce misérable cordonnier lorsque nous l'avons questionné. Il a bien spécifié que vous étiez trois à quitter Condate par la porte nord.

C'était donc cet abominable morveux qui les avait trahis ! Elle frémit à l'idée du sort réservé à Camulus et, peut-être, à Memmia.

— Finissons-en, dit-elle. Laisse partir mon cousin et ramène-moi à la villa puisque tu es ici pour cela.

Elle se sentait épuisée tout à coup, glacée et vaincue. Fulvius avait gagné, Marcus avait gagné. Tant pis. Dieu merci, Kian était parti. Il était sauvé.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible, domna, répondit Fulvius. J'ai pour ordre de ramener ton cousin. Marcus veut le faire juger pour le vol des chevaux et de l'argent.

— Il n'a rien volé ! C'est moi qui...

— Va-t'en, Azilis, cria encore Aneurin en breton, sauve-toi donc !

Fulvius se tourna vers les guerriers :

— Saisissez-vous de lui !

4

Ninian ferma les yeux et écouta avec ravissement le chant du merle. L'oiseau nichait dans l'un des aulnes qui bordaient l'enclos du monastère, tout près de sa cellule. Ses trilles extravagants le distraient quotidiennement de ses lectures et de ses prières. Un vague sentiment de culpabilité – c'était la troisième fois qu'il interrompait son travail – lui fit rouvrir les paupières.

Il ne se remit pas pour autant à bêcher. Il laissa son regard errer sur les humbles huttes de pierre, percées d'une seule ouverture, qui constituaient son univers depuis un an. La plus spacieuse servait d'église. Lorsque le premier des six moines qui vivaient ici mourrait, on enterrerait son corps près de la maison de Dieu et il y demeurerait jusqu'au jour de la résurrection. Sans doute Ninian serait-il enterré là, à moins qu'il ne quitte son ermitage pour fonder une nouvelle paroisse en Armorique.

Du champ de fèves où il travaillait, il apercevait la grande pierre d'un bleu sombre sur laquelle était gravée la Croix. L'abbé avait ainsi chassé les faux dieux que les anciens vénéraient ici. Car le mont Tumba était un endroit sacré depuis toujours. Ninian savait que cette colline et les bois qui la couvraient étaient déjà consacrés bien avant la naissance du Christ. Ici Dieu se faisait sentir dans chaque arbre, dans chaque feuille. L'air même était différent, léger, vibrant. Il s'agissait d'un de ces lieux exceptionnels où l'écran opaque qui sépare l'homme du commun de la présence divine s'efface jusqu'à disparaître. Et ceux du passé l'avaient senti. Étaient-ce les druides qui avaient érigé cette haute pierre au sommet du mont ? Était-elle plus ancienne encore ? Les Romains avaient bâti ici un temple dédié à Jupiter. Maintenant le Christ y régnait, comme il régnerait bientôt sur toute la terre, se dit Ninian en se signant.

L'heure qui séparait vêpres de complies[48] était presque achevée et, une fois encore, Ninian se reprocha de l'avoir consacrée à la rêverie plus qu'au travail. Un rien suffisait à le distraire : un papillon multicolore, l'appel du coucou, le grincement d'une branche de hêtre

ou une araignée suspendue à un fil. Des prières muettes montaient alors à ses lèvres : « Merci, ô Fils du Dieu vivant, pour l'éclat du soleil sur les fleurs du noisetier ! Merci pour ce matin d'été, pour les campanules qui illuminent les sous-bois de leur éclat bleu... » Cela ne ressemblait pas aux prières qu'il psalmodiait des heures durant avec les cinq frères de sa petite communauté, mais il avait la certitude que ces remerciements adressés à Dieu dans le secret de son cœur valaient ces chants austères.

« Péché de vanité », se dit-il en soupirant.

Un hurlement le pétrifia. Le cri provenait du chemin qui reliait leur monastère à la voie romaine en contrebas. Il resta immobile, le cœur battant, les sens en alerte. D'autres cris succédèrent au premier. Des cris terribles et violents accompagnés de hennissements. Ninian se leva, bouleversé.

La sauvagerie du monde surgissait à deux pas de son havre de paix.

5

Trois guerriers se jetèrent sur Aneurin comme une meute sur une bête acculée. Ils tentaient de le cerner. Aneurin paraît sans cesse et reculait devant ce triple assaut. Il ne pourrait maintenir ce rythme longtemps.

Azilis demeurait quelques pas en amont, pétrifiée. Elle vit Kaledvour tournoyer et frapper un des barbares au cou. Le sang jaillit, l'homme s'écroula. Les deux guerriers restés en retrait sautèrent à bas de cheval et se joignirent au combat. Dans le même temps une lame entama la cuisse d'Aneurin, qui trébucha. Azilis s'entendit crier. Aneurin recula, plongea Kaledvour dans le thorax d'un adversaire, se retourna pour parer de nouveau.

— Attention ! hurla Azilis.

Une francisque avait fendu l'air et s'était abattue sur l'épaule de son cousin. Le jeune homme s'effondra à genoux, une expression de stupeur sur le visage. La hachette tomba à terre avec un bruit mat.

Fulvius s'avança, prêt à porter le coup fatal.

Il leva son épée malgré les cris d'Azilis. Au moment où il allait frapper, un sifflement fendit l'air. Il s'écroula, une flèche plantée dans un œil. « Kian ! pensa Azilis. Merci mon Dieu ! Merci ! » Elle chercha Kian des yeux tout en luttant pour maîtriser Luna que les cris et l'odeur du sang affolaient. D'autres flèches suivirent en volée, moins efficaces, se fichant dans la terre ou ricochant sur les cuirasses des guerriers. Déjà un Franc se précipitait vers Aneurin, toujours à genoux au milieu du sentier. L'homme allait frapper. Alors Azilis enfonça les talons dans les flancs de Luna et la lança en avant. Elle la jeta sur le guerrier puis tira sur les rênes de toutes ses forces. Luna rua, ses sabots battirent l'air et s'abattirent sur l'homme qui s'écroula, le crâne brisé. Avec un cri sauvage, Kian surgit de la forêt, dévalant la pente au galop, l'épée à la main.

Azilis ne le vit pas arriver jusqu'à elle. Luna poussa un long hennissement et se cabra avec une telle brutalité qu'elle fut projetée en arrière. Sa tête explosa.

6

Elle était aspirée dans un tourbillon noir et infini. D'étranges flots la traversaient. Elle voulait hurler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Puis ce fut fini. À présent elle flottait telle une bulle, suspendue au-dessus du sol. Autour d'elle, le combat se poursuivait. Allongé par terre, un corps aux bras en croix, aux yeux fermés. Son corps. Comme si elle était morte.

« C'est cela, se dit-elle, je suis morte. »

Elle vit Kian se précipiter, jeter son épée et la prendre dans ses bras en criant son nom dans le silence. Car la forêt s'était tue, encore effrayée par le combat maintenant achevé. Elle voulut dire à Kian qu'elle se sentait bien, qu'elle ne souffrait pas. Et aussi qu'elle regrettait tellement de l'avoir rejeté. Mais elle ne pouvait ni lui parler ni le toucher. Elle ne pouvait que flotter au-dessus d'elle-même, nuage de poussière se dissipant lentement, particule par particule.

Et ce fut le vide.

Pourquoi Ninian s'était-il proposé pour accompagner frère Pandarus sur le lieu du combat ? Il ne le comprenait pas lui-même. L'abbé Mewen leur avait dit : « Peut-être aurons-nous des blessés à soigner, plus sûrement des mourants à confesser et des morts à enterrer chrétiennement. Dans tous les cas, ces hommes ont besoin de nous. » Alors il avait demandé l'autorisation de venir en aide aux combattants, et l'abbé avait accepté.

Maintenant il descendait la pente derrière la silhouette trapue de frère Pandarus, l'ancien soldat devenu moine. Des rayons de soleil se glissaient entre les feuilles et parsemaient la terre d'éclats dorés. Pandarus s'arrêta brutalement quand un grand cheval bai surgit sur le chemin. L'animal s'enfuit en boitant. Un sentiment fugace traversa Ninian : cet étalon lui était familier. Mais le spectacle macabre qu'il découvrit sur le sentier lui fit oublier le cheval.

Du sang, beaucoup de sang, détrempant la terre brune, dégouttant d'une branche, maculant un visage, se coagulant sous un corps inerte. Ninian serra les dents pour réprimer une terrible nausée. Frère Pandarus le devançait, imperturbable, murmurant déjà la prière des défunts.

Des Francs pour la plupart. De grands guerriers massifs qui, même morts, demeuraient terrifiants. L'un d'eux avait le crâne fendu. Un autre n'avait plus de visage, son nez avait été comme enfoncé par un coup de massue.

La nausée fut la plus forte. Ninian vomit le gruau d'avoine avalé quelques heures plus tôt.

— Celui-là respire ! Aide-moi !

Ninian s'essuya la bouche du revers de sa manche. Encore frissonnant, il rejoignit Pandarus au milieu du sentier. Le frère examinait un homme aux cheveux noirs qui baignait dans une mare de sang.

— Un Gaulois ou un Breton... Ses compagnons ont dû le laisser pour mort, fit Pandarus. Il n'a pas tué tous ces barbares à lui seul !

Pandarus allongea l'homme sur le côté. Du sang coulait d'une entaille à la cuisse. Mais il y avait pire. Une blessure béante séparait le cou de l'épaule droite. Ninian devina que la clavicule était brisée. Il écarta les longs cheveux qui voilaient les traits du blessé. Le visage fin, d'une pâleur extrême, lui rappela aussitôt celui de sa mère.

Il demeura muet un instant, son esprit tardant à saisir. Puis il balbutia :

— Ce n'est pas possible !

— Tu le connais ?

— C'est mon cousin ! Je ne comprends pas...

— Peu importe ! l'interrompit Pandarus qui écoutait le cœur d'Aneurin. Il faut le soigner au plus vite. Il a déjà perdu beaucoup de sang.

Une voix rauque les fit sursauter :

— Je n'arrive pas à la réveiller.

Un guerrier se tenait devant eux. Une apparition effrayante au visage et aux vêtements ensanglantés qui tenait dans ses bras le corps inerte d'un jeune garçon. Il déposa son fardeau avec précaution à côté d'Aneurin.

— Où est-il blessé ? demanda frère Pandarus.

— Elle est tombée de cheval. Sa tête a heurté un tronc d'arbre.

Elle ? Ninian posa les yeux sur le corps évanoui. Un froid inhumain l'envahit.

— Niniane ! Oh ! Mon Dieu, non ! Pas ma sœur !

Il posa les mains sur les joues d'Azilis, caressa ses cheveux – pourquoi étaient-ils aussi courts ? – l'appela par son nom en la secouant délicatement. Pandarus l'arrêta avec autorité.

— Cela ne sert à rien, frère. Laisse-moi l'examiner.

Le moine passa la main sous le cou de la jeune fille, prit son pouls, écouta son cœur puis secoua la tête.

— Elle a une bosse là, au-dessus de l'oreille. Ce n'est peut-être pas grave. Elle peut aussi ne jamais reprendre conscience. C'est à la grâce de Dieu.

Il se leva.

— Je vais chercher de l'aide pour transporter les blessés. Les autres sont-ils morts ?

— Je les achèverai si nécessaire, marmonna le guerrier sans quitter Azilis des yeux.

Frère Pandarus s'éloigna d'un pas rapide. Ninian demeura prostré à côté de sa sœur et de son cousin. Enfin il réussit à articuler :

— Qui es-tu ? Pourquoi ma sœur et mon cousin sont-ils ici ?

L'homme tourna les yeux vers lui et le regarda comme s'il découvrait sa présence.

— J'étais chargé de protéger ta sœur. Je m'appelle Kian.

— Kian ? Ah oui ! L'esclave qui la suivait en promenade... Aneurin est revenu et il venait me rendre visite avec Azilis ?

L'esclave ne répondit rien. Son visage livide sous le sang qui le maculait avait la rigidité d'un masque. Ses yeux, fixés sur les blessés, brillaient d'un éclat anormal. Malgré la peur qu'il lui inspirait, Ninian insista :

— Réponds-moi ! Que s'est-il passé ?

— Après la mort de votre père, Azilis s'est enfuie de la villa avec Aneurin, répondit l'esclave d'un ton morne. Marcus voulait l'obliger à épouser Lucius Arvatenus. Lucius nous a poursuivis, je l'ai tué. Alors Marcus a lancé des hommes à notre recherche.

Ninian resta muet de stupeur. Il avait toujours su sa sœur capable des pires bêtises, mais c'était au-delà de ce qu'il avait imaginé. Un vertige le saisit à la pensée du chaos dans lequel sa famille avait sombré. Le cœur brisé, il sentit ses traits se déformer, ses larmes ruisseler. Sa jumelle, son double. Là, si près de lui. Et pour la première fois si loin.

— Aneurin voulait rejoindre votre frère Caius sur l'île de Bretagne, ajouta l'esclave.

Un gémissement sourd les fit tressaillir. Aneurin ouvrait les yeux. Il tenta un mouvement qui s'acheva dans un cri de douleur.

— Ne bouge pas, dit Kian en mettant sa main sur la poitrine du jeune homme.

— Kaledvour...

Ce mot étrange ne signifiait rien pour Ninian. L'esclave avait compris, lui. Il saisit une grande épée qu'il avait posée près de lui et la présenta à Aneurin comme s'il tenait un objet sacré.

— Elle est là. Tu la vois ? Je l'ai ramassée pour finir le combat.

Aneurin tenta un sourire. Son regard trahissait sa souffrance. Il aperçut Azilis étendue à côté de lui.

— Elle est blessée ?

Ce fut Ninian qui répondit :

— Évanouie. Nous allons vous ramener au monastère et vous soigner.

Son cousin tourna les yeux vers lui, sans le reconnaître.

— C'est moi, Ninian, ton cousin. Ma retraite est tout près d'ici.

Le blessé ne répondit pas. Il avait refermé les paupières et respirait avec difficulté, laissant parfois échapper des gémissements rauques. Alors Kian lui prit la main, accompagnant son geste de paroles réconfortantes.

Lorsque les moines arrivèrent avec deux civières, Kian n'avait pas lâché la main d'Aneurin et le blessé semblait souffrir moins.

8

Une pluie fine frappait le toit de chaume, martèlement doux et régulier qui donnait à Kian l'illusion du repos. Par la porte ouverte, les essences de la lande et de la forêt parfumaient l'air confiné de la hutte. Les jacassements d'une pie déchirèrent le silence. Sans doute un chat sauvage qui menaçait son nid. Kian quitta le pas de la porte et revint s'asseoir à même le sol. Son regard passait de la couche d'Aneurin à celle d'Azilis. La pluie continuait à tomber, égrenant le temps qui s'écoulait trop lentement. Parfois, un gémissement s'élevait, Aneurin s'agitait, et Kian lui faisait avaler un peu de ce breuvage à l'odeur douceâtre – savant dosage de mandragore et de pavot – qui arrachait le jeune homme à la douleur et le plongeait dans le sommeil. Régulièrement, il posait sur son front un linge imprégné d'eau fraîche. Mais la fièvre était si forte que la compresse tiédissait immédiatement.

Azilis était aussi immobile que les statues qu'il avait parfois entrevues dans le jardin d'Appius. Par instants, envahi d'une terreur soudaine, il bondissait vers elle, écoutait son cœur, vérifiait qu'elle respirait. Elle vivait – son corps vivait – mais son esprit l'avait désertée depuis plus de vingt-quatre heures.

L'abbé Mewen n'avait posé aucune question. Le Seigneur avait envoyé ces malheureux, il fallait les aider, leur offrir asile, soins, prières. On les avait installés dans la hutte des invités, non loin de l'entrée du monastère. Un des moines avait soigné Aneurin pendant que Ninian s'occupait de sa sœur et que Kian se lavait et se changeait. Puis il avait pansé et nourri les chevaux, aidé à enterrer les cadavres, nettoyé et fourbi les épées. Et tué Lug, que sa jambe cassée condamnait. En égorgeant le bel étalon dont il s'était occupé si souvent, Kian n'avait pu retenir ses larmes. Le reste, il l'avait accompli sans réfléchir. Ce qu'il ressentait maintenant, hormis la fatigue, c'était la peur terrible de perdre Azilis et Aneurin.

Azilis était tout pour lui. Mais pourquoi, en si peu de jours, s'était-il tant attaché à ce barde étrange ? Durant ces heures de solitude passées au chevet des deux blessés, il avait eu le temps de

s'interroger à ce sujet. Et il ne trouvait pas de réponses. Ils n'avaient rien en commun, rien qui les rapprochât – à part Azilis bien sûr. Pourquoi justement, n'était-il pas jaloux de cet homme qu'Azilis adorait ? Il aurait dû le détester pour chaque regard qu'elle lui lançait. Mais non. Dès le début du voyage, il avait succombé à son charme, s'était laissé séduire par son sourire, par ses discours, par sa folie.

Dans le fond il comprenait Azilis. Comment ne pas aimer un homme pareil ? À côté de lui Kian n'était rien de plus qu'un bon esclave chargé de monter la garde. De défendre ses maîtres jusqu'à la mort. Ce qu'il n'avait précisément pas fait.

Le jeune homme se frotta le visage. Il avait à peine dormi et, quand le sommeil le surprenait, des cauchemars l'en arrachaient.

Complies venaient de sonner. Ninian priait avec les autres moines. Kian se pencha sur Azilis. Il lui caressa la joue du bout des doigts, passa sa main dans ses cheveux, effleura presque sa bouche d'un baiser. Mais il se figea avant de toucher ses lèvres et retourna s'asseoir, la gorge serrée.

Il avait voulu l'abandonner. Échapper à cet amour impossible, à la douleur de se sentir indigne d'elle. Mais sans Azilis quel intérêt aurait la vie, quelle saveur la liberté ? Il était resté immobile, de longues minutes, puis était revenu au galop, craignant qu'ils fussent déjà repartis. Il avait entendu des cris, entendu le fracas des épées. Si seulement il s'était décidé à les rejoindre plus tôt ! Si seulement il ne les avait pas quittés...

Pour la centième fois, il se répéta que s'il n'avait pas fui, ni Aneurin ni Azilis ne seraient suspendus entre la vie et la mort. Et pour la centième fois il se maudit.

Aneurin remua sur sa couche. Il se réveillait. Ses pupilles dilatées brillaient à la lueur de la lampe qui brûlait près de son lit. Il était torse nu et sa peau ruisselait de sueur. De grandes bandes de lin entouraient son cou et son épaule. Le tissu était à nouveau souillé de sang et de pus car, malgré les soins du moine Pandarus, la plaie s'était infectée. Le cœur de Kian se serra à la vue de son visage creusé par la fièvre et la souffrance.

— De l'eau, s'il te plaît.

Kian l'aida à boire. Le moindre mouvement coûtait au blessé d'énormes efforts. Il ne pouvait pas bouger sans être aussitôt poignardé par une douleur qui le laissait sans force.

— Azilis ? murmura-t-il.

— Toujours rien.

— Je n'ai pas su la protéger. Pas plus que Malwen. Dans mon rêve, elle avait son visage. C'était Malwen mais elle avait le visage d'Azilis. Elle était morte, c'est ma faute parce que je suis un lâche, un immonde lâche incapable de défendre ceux que j'aime.

Aneurin parlait vite, d'une voix basse et anxieuse. Que voulait-il dire ? Qui était cette Malwen ? Kian posa la main sur son front fiévreux.

— Tu es tout sauf un lâche. Azilis est tombée de cheval, tu n'y pouvais rien.

— Tu ne comprends pas, gémit Aneurin en lui saisissant le poignet avec une force surprenante. Je me suis enfui, je me suis sauvé pendant que les autres se faisaient massacrer.

— C'est un cauchemar. Tu t'es battu contre ces Francs. Tu en as tué deux.

— Les Francs ? Quels Francs ? Je te parle des Saxons ! En Bretagne. J'ai eu peur. Quand ils ont dévalé la colline en hurlant, je me suis effondré en tremblant. Et puis j'ai couru me cacher comme un blaireau dans son terrier. Quand je suis revenu au village, les barbares m'avaient devancé. Tout le monde était mort, et moi... Moi, je n'étais même pas blessé !

Il laissa retomber son bras et cria de douleur. Kian, qui avait tant de mal à s'exprimer, sentit que, cette fois, il lui faudrait trouver les mots pour apaiser Aneurin. Car seules des paroles bienveillantes guériraient une blessure bien plus ancienne que celle dont le jeune homme souffrait aujourd'hui. Aneurin avait fermé les yeux. Kian se pencha vers lui et lui prit les mains. Il les trouva sèches et brûlantes.

— Aneurin, écoute-moi... Tu m'entends ?

Le blessé rouvrit les paupières.

— Tu as peut-être été lâche dans le passé, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que tu t'es racheté cent fois depuis. Tu m'as sauvé la vie à l'auberge, tu as protégé Azilis. Tu t'es battu pour elle, seul contre six hommes.

— Je ne l'ai pas sauvée, Kian ! C'est elle qui m'a sauvé, en jetant sa jument sur ce Franc ! Et moi, je vais mourir ici sans avoir donné Kaledvour à mon roi. J'aurais dû disparaître il y a six ans, en me battant pour les miens...

— Si tu étais mort à ce moment-là, qui aurait forgé Kaledvour ? Tu pouvais mener une vie facile à la villa, mais tu es parti en Orient. Est-ce que ce n'est pas le destin qui te guidait ? Ou Dieu, comme tu voudras. Peut-être qu'il fallait que tu sois lâche pour survivre et apporter Kaledvour à ton peuple.

Kian sentit les mains d'Aneurin se détendre. Le blessé le fixait de son regard noir que la fièvre rendait encore plus intense. Il murmura :

— Moi aussi, j'espère que Dieu voulait cela. Tu sais, Kian, j'ai mis mon âme dans cette épée. J'ai versé mon sang dans son acier. Pour sauver mon peuple, et pour me racheter.

Aneurin demeura silencieux un moment, visage crispé, souffle court. Ses paupières se rouvrirent sur un regard terrifié.

— Kian ! Kian ! Sais-tu forger ?

— Non. Tiens, bois un peu.

— Non ! Écoute, il y a peut-être un forgeron ici. Les frères ! Appelle les frères !

— Ils sont à l'office. Je n'ai pas vu de forge. Calme-toi, ne bouge pas, tu vas encore te faire mal... Bois.

Aneurin sombra dans une courte torpeur dont il sortit brutalement. Les yeux fermés, il débita un discours presque inaudible :

— Le secret. Le secret de Kaledvour. Kian, il faut fabriquer d'autres épées comme elle. Écoute-moi. La bande d'acier du milieu... Avant de forger l'âme... Le guerrier doit la tremper de son sang... Il y a une invocation... Après seulement, avec la limaille... On peut écraser des graines... C'est pour les tranchants... Ah, je ne sais plus !

— Je crois comprendre, répondit Kian. J'ai déjà vu forger. Dis-moi juste les mots, cette invocation.

— J'ai mal, Kian, je n'ai jamais eu aussi mal... Comme j'ai soif. Donne-moi encore de l'eau. Et puis il fait froid, pourquoi fait-il si froid ?

Kian, bouleversé, l'aida à avaler quelques gorgées. Il avait entendu des blessés se plaindre du froid alors qu'ils brûlaient de fièvre. C'était avant que la mort ne mît fin à leurs souffrances. Comme s'il avait pu lire dans l'esprit de Kian, Aneurin prononça d'une voix blanche :

— Je vais mourir.

— Tu guériras. Le moine t'a bien soigné.

— Non, c'est fini, je le sens. Écoute...

— Dis-moi les mots qu'il faut prononcer. Je te promets de les retenir.

Le visage d'Aneurin se crispa.

— Quels mots ? Je vais mourir, je le sais. Je veux que tu me jures...

— Quoi ?

— D'apporter Kaledvour au roi. Pour moi.

Kian se mordit les lèvres.

— Je t'en prie, Kian ! Jure-moi !

— Tu veux que *moi* j'apporte ton épée à ton roi ?

— Oui, toi. Tu es le seul à pouvoir le faire.

— Mais je ne suis qu'un affranchi. Je n'ai jamais voyagé. Je... Je ne connais pas ta langue, ton pays. Comment veux-tu...

Aneurin ne répondit pas. Livide, le souffle court, il avait à nouveau perdu connaissance. Kian tenta de le réveiller :

— Aneurin ! Donne-moi la formule. Je veillerai à...

— Tu y arriveras, Kian, balbutia-t-il en ouvrant à demi les paupières. J'en suis sûr. Je t'en supplie... Accepte... Je ne peux pas

mourir comme ça. Jure-le ! Porte Kaledvour à Ambrosius.

Kian hésita un instant. Les yeux écarquillés d'Aneurin ne quittaient pas les siens, suppliants et pleins d'angoisse. Comment lui refuser la seule chose qu'il pouvait faire pour lui ?

— Je te le jure, Aneurin.

— Et Azilis... Ne l'abandonne plus. Promets-le-moi aussi.

— Je ne l'abandonnerai pas.

— Merci... mon frère. Tu sais... Elle a besoin de toi. Elle t'aime... plus que tu ne le crois... Plus qu'elle ne sait elle-même.

Aneurin ferma les paupières. Un peu plus tard, quelques mots s'échappèrent encore de sa bouche :

— Trop tard. Trop long.

Parlait-il de l'invocation ? Il sombra ensuite dans un sommeil lourd que les fantômes du passé ne paraissaient pas hanter. Kian demeura assis près de lui. Il dut dormir aussi, car le retour de Ninian le fit sursauter. Le moine lui apportait une bouillie d'avoine. Ninian s'assit au chevet d'Azilis, lui prit la main et l'appela doucement. Sans succès. Kian l'observait qui priait à mi-voix, serrant toujours la main de sa sœur.

Le visage de Ninian ressemblait à celui d'Azilis mais en plus doux, en plus fragile. Leurs grands yeux clairs qui interrogeaient le monde étaient semblables tout comme leur bouche charnue qui le croquait à pleines dents. Ils possédaient la même chevelure brune mais la tonsure, en agrandissant le front de Ninian, lui donnait un air réfléchi et serein qui ne rappelait sa sœur en rien.

Ninian s'agenouilla ensuite près d'Aneurin. Il dormait toujours, la respiration sifflante et saccadée.

— Il brûle de fièvre. Sa blessure s'est infectée.

— Si Azilis se réveillait, elle saurait le guérir.

— Tu crois ? Elle s'intéresse à la médecine depuis la maladie de maman, mais de là à guérir...

— Ta sœur a beaucoup appris auprès de l'Ancienne de la forêt. Elle connaît les plantes, elle a un don de guérisseuse.

Ninian revint s'asseoir au chevet de sa sœur, songeur, regardant Kian manger sans appétit, une main soutenant sa tête comme s'il allait s'effondrer sur la table. Il ne pouvait chasser la vision effrayante qu'il avait eue dans la forêt : ce visage éclaboussé de sang, ces yeux encore luisants d'une folie meurtrière et, dans les bras de ce monstre, le corps inanimé d'Azilis. Un démon sorti de l'enfer. Un démon que sa sœur s'était attaché corps et âme, cela sautait aux yeux. Ninian tenta de se rappeler si Azilis lui avait parlé de son esclave. Rien ne lui vint en mémoire. Quels liens pouvaient s'être noués entre elle et cette brute ?

— Tu sembles bien connaître ma sœur, très bien même.

Kian tourna la tête vers lui. Il paraissait à bout de fatigue, mais la

question de Ninian l'avait fait se redresser vivement.

— Très bien ou trop bien ? répliqua-t-il sèchement. Je suis devenu son confident parce qu'elle n'avait plus personne à qui parler. Tu crois qu'elle se serait abaissée à coucher avec un esclave ? Parce que c'est à ça que tu pensais, je suppose.

Ninian recula malgré lui. Kian avait un regard terrible. Pourtant il y avait plus de tristesse que de colère dans le ton de sa voix.

— Je ne voulais pas te blesser, fit Ninian. Pardonne-moi. Je crois que j'étais jaloux.

Kian ne répondit pas. Il paraissait ailleurs. Des pans entiers du passé remontaient à la mémoire de Ninian, des souvenirs lointains qu'il pensait avoir oubliés et qui resurgissaient avec une fraîcheur nouvelle. Azilis et lui, toujours ensemble, toujours si proches.

Sans en avoir vraiment conscience, il dit à voix haute :

— Jaloux, oui ! Azilis et moi, nous étions si complices. Un regard suffisait pour que nous nous comprenions. Nous nous confiions tout. Elle était mon double, et moi j'étais le sien. Ninian et Niniane... Nous n'avions pas besoin d'amis. Qui aurait pu nous offrir davantage ? Nous vivions dans notre monde, à l'abri, dans nos rêves, dans les récits que nous lisions...

Il laissa sa phrase en suspens. Quand il reprit la parole, Kian comprit que Ninian l'avait oublié. C'était sa sœur qu'il regardait, c'était à elle qu'il parlait.

— Mais tu as toujours été la plus forte. Tu décidais et ça me convenait. J'aimais te suivre sur les chemins que tu explorais, où je ne me serais jamais aventuré seul... Aussi téméraire que Caius, aussi courageuse que papa ! Tu étais sa préférée, il ne le cachait même pas. Il aurait tellement voulu que tu sois le garçon et moi la fille ! Seigneur, moi aussi, comme j'aurais aimé être toi !

La voix de Ninian s'étrangla. Kian, gêné, n'osait quitter la pièce de crainte qu'il ne s'en aperçoive. Azilis lui avait souvent parlé de son jumeau, de leur complicité et de sa « trahison ». Il savait à quel point son départ l'avait blessée. Il découvrait qu'Azilis avait aussi fait souffrir son frère.

— Tu m'étouffais, c'est horrible de dire cela pourtant c'est vrai. Je n'aime personne plus que toi mais tu m'empêchais d'être moi-même. Tu as une telle énergie, une telle fougue. J'étais toujours perdant ! C'est seulement quand maman est tombée malade que je m'en suis rendu compte. Je priais pour elle et tu te moquais de ma foi ! Que tu ne respectes pas ce qu'il y a de plus précieux pour moi m'a ouvert les yeux. Je ne sais pas ce qui t'a rendue si impie. J'ai tellement peur pour ton âme si tu meurs maintenant !

Ninian se releva brutalement et jeta à Kian un regard égaré. Il balbutia :

— Frère Pandarus viendra donner une décoction à Aneurin. Peut-être pourra-t-il l'aider à lutter contre cette fièvre ?

Comme Kian ne répondait pas. Ninian ajouta avec toute l'autorité qu'il put trouver :

— Tu sembles épuisé. Repose-toi, je les veillerai.

— Tu me réveilleras à matines[49] ?

— Promis. Je te réveillerai quand je partirai.

Kian s'étendit lourdement sur sa paille. Alors Ninian se remit à prier.

9

— *Azilis !*

Elle lutte contre les ténèbres qui l'entourent. Elle était si bien dans cet état flottant, nimbée de cette douce lumière bleue. La voix reprend, pressante, impérieuse :

— *Azilis !*

Elle veut répondre mais il faut lutter. Voilà qu'elle ne flotte plus du tout. Oh ! non ! Son corps l'emprisonne, lourd, lourd... Elle tente d'ouvrir les yeux.

Il fait nuit noire mais une bougie luit près d'elle. La petite flamme aussi lutte contre les ténèbres. Elle enfle, elle grossit, la lumière s'élargit. Un visage se penche sur le sien.

— Aneurin ?

A-t-elle réussi à parler ? Avec la lumière vient la soif. Et la douleur. Une douleur sourde qui bat dans son crâne. Elle veut replonger dans ce monde où elle se sentait si bien.

— *Non, Azilis, reviens !*

Elle ouvre à nouveau les paupières. Aneurin la fixe, ses yeux luisent autant que la flamme de la bougie. Sa présence la réchauffe, l'attire irrésistiblement.

— *Ta ne dois pas mourir.*

Une grande énergie la traverse.

— *Reviens ! Il faut que tu reviennes !*

Elle perçoit sa présence autour d'elle, elle sent l'amour qu'il lui porte, qui la ramène à la vie.

— *J'ai besoin de toi, petite cousine. J'ai besoin que tu m'aides. Kaledvour a besoin de toi...*

— Je suis là, Aneurin, je vais t'aider.

— *Merci, Azilis.*

Elle veut répondre, elle ne le peut pas. La flamme de là bougie diminue, s'éteint, et la conscience d'Azilis avec elle.

10

— Azilis !

Les yeux grands ouverts, elle regarda autour d'elle sans comprendre. Quelques instants plus tôt elle était dans la forêt, après... Après elle était morte ! Et voilà qu'elle était allongée sur une paille, dans une cabane, avec à son chevet Kian, l'air hagard, une barbe d'au moins trois jours lui mangeant les joues.

— J'ai cru que tu ne te réveillerais jamais. J'ai cru que tu allais mourir.

— J'étais morte, répondit-elle d'une voix rauque.

Kian cilla mais ne dit rien. Elle demanda :

— De l'eau...

Il fit un pas vers une table, revint avec un bol. Elle était trop faible pour se lever, trop faible pour s'asseoir, et il l'aida à boire, la soulevant avec d'infinies précautions comme s'il craignait de la voir s'évanouir à nouveau. Quand elle fut désaltérée, elle désigna du menton la petite pièce.

— Où sommes-nous ?

Avant qu'il puisse répondre, le son aigret d'une cloche résonna tout près de la hutte. Elle ferma les yeux. Elle se sentait si faible, si affamée aussi. Sa tête lui faisait mal.

— Elle s'est réveillée ! Elle a bu, elle a parlé.

Kian s'adressait à quelqu'un qui entra dans la cabane. Aneurin sans doute. Elle tenta d'ouvrir les paupières et de se tourner vers son cousin.

— Azilis, ma Niniane !

Niniane ? Il n'y avait que ses frères pour l'appeler ainsi !

— Merci Seigneur ! Merci de l'avoir ramenée parmi nous !

Elle réussit à ouvrir les yeux et à se soulever sur un coude. D'une voix encore voilée, elle contredit son frère :

— Ce n'est pas Dieu qui m'a rendue à la vie, Ninian. C'est Aneurin.

***Les talismans
du barde***

Sur la route d'Abrinca.

1

Il y eut trois jours de révolte et de désespoir avant qu’Azilis ne l’accepte. Aneurin était mort. Elle ne le verrait plus jamais.

Le matin elle avait fait quelques pas devant la hutte, accrochée au bras de Ninian. Le soleil était doux, les senteurs terrestres caressaient ses narines, une mouette avait tracé de grands cercles avant de repartir vers la mer en poussant ses cris espacés. C’était une journée magnifique.

Mais Aneurin était mort.

Elle se leva de sa couche et se retint au mur pour ne pas tomber. Le sol tanguait sous ses pieds. Kian était dehors, Ninian devait prier à la chapelle. Elle marcha vers la table, puis jusqu’à la porte, se tint un moment à l’embrasure, éblouie, le souffle un peu court. Elle savait où aller, elle voyait la croix depuis le pas de la porte. Ce n’était pas si loin ! Elle rassembla ses forces et concentra son énergie sur la petite distance à traverser. Un pas, deux pas, trois pas...

Enfin elle franchit la clôture qui séparait l’espace sacré du monastère de l’espace profane où ils logeaient. Elle avança jusqu’à cette croix de bois dressée depuis trois jours à peine, à côté de la pierre levée. Les prières psalmodiées dans la chapelle accompagnaient sa progression. Enfin elle se laissa tomber à genoux sur le sol fraîchement remué, et agrippa une poignée de terre.

— Aneurin...

Le prénom seul était gravé sur le bois de la croix. Comment pouvait-il être sous cette terre, alors qu’elle sentait sa présence autour d’elle comme une étoile de soie, alors qu’elle avait encore dans l’oreille sa voix chaude qui lui enjoignait de se réveiller ?

Elle n’avait pas rêvé. Ninian pouvait secouer la tête d’un air navré, Kian la regarder d’un œil inquiet, elle savait. Aneurin l’avait arrachée à la mort. L’Ancienne de la forêt aurait compris, elle. Aneurin était venu la chercher à la frontière où finit la vie avant de la franchir lui-même, parce qu’il avait une mission pour elle. « J’ai besoin de toi, petite cousine. J’ai besoin que tu m’aides. Kaledvour a besoin de

toi... »

Elle ferma les yeux. Les prières s'estompèrent, remplacées par les notes claires de la harpe d'Aneurin et par sa voix qui chantait la pluie et le vent sur les forêts de Bretagne...

Une main se posa sur son épaule. Elle découvrit Kian qui penchait vers elle un regard anxieux.

— Tu n'aurais pas dû sortir seule. Tu es faible. Tu pouvais tomber.

Il l'aïda à se relever. Sa tête tournait un peu en effet, et elle ne lâcha pas le bras de Kian.

— Il faut rentrer, dit-il, tentant de l'éloigner de la tombe.

— Pas tout de suite.

— Tu veux encore prier ?

— Je ne priais pas. Prête-moi ta dague.

— Pourquoi ?

— Donne.

Kian n'avait pas perdu l'habitude d'obéir à son ex-maîtresse. Il lui tendit l'arme, malgré une sourde appréhension. Elle s'avança vers la croix, s'agenouilla et, tenant la dague d'une main ferme, grava des signes sur le bois tendre du bouleau, juste au-dessous du nom de son cousin. Kian l'observait, ne sachant que dire ni que faire, ignorant ce qu'elle écrivait. Elle se redressait lorsque les moines sortirent de la chapelle. Elle rendit le couteau. Ninian les rejoignit et lu tendit les mains.

— Ma Niniane, tu vas mieux ?

Elle tourna vers lui un visage pâle et amaigri. Ses yeux brillaient d'un éclat si farouche que Ninian en fut effrayé. Il s'approcha de la croix.

— Mon Dieu, Azilis, qu'as-tu fait ?

Elle recula pour mieux admirer son travail. *Azilis*. Son nom gravé auprès de celui d'Aneurin.

— Pas Azilis, Ninian, reprit-elle gentiment. Azilis est morte. Mais Niniane, oui, si tu veux... J'aimerais manger. Pas du bouillon de légumes. Ce n'est pas ça qui me redonnera des forces pour voyager. De la viande, du gibier, voilà ce dont j'ai besoin. Kian, peux-tu chasser pour moi, s'il te plaît ?

Kian balbutia une réponse inaudible. Elle se tourna vers son frère qui la fixait d'un air horrifié.

— Ninian, as-tu écrit à Marcus pour l'informer de ce qui s'était passé ? Il va faire rechercher Fulvius et continuer à nous traquer. Annonce-lui qu'Aneurin et Azilis sont morts et qu'il est inutile de les chercher davantage. Écris-lui, Ninian. Il ne faudrait pas qu'il envoie d'autres hommes à notre poursuite.

— Mais, Azilis, je ne peux pas faire cela ! Je suis moine, je ne

peux pas proférer des mensonges !

— Des mensonges ? Quels mensonges ? Aneurin et Azilis sont morts, par sa faute. Je veux qu'il le sache même s'il n'en tirera sans doute aucun remords ! Et rappelle-toi de m'appeler Niniane si tu veux que je te réponde !

Elle s'éloigna, s'efforçant de marcher droit, de ne pas chanceler, aveugle au regard éperdu de Ninian et au visage pétrifié d'effroi de Kian.

2

Si Azilis était devenue folle, rien dans son attitude présente ne le laissait plus deviner. Elle avait dévoré son ragoût de lièvre. Rassasiée, elle se léchait les doigts avec application.

Kian observait son visage creusé mais calme, ses gestes décidés. Il s'inquiétait de ses cernes et de sa pâleur, sans oser le lui dire. Elle semblait prisonnière d'une armure de chagrin et de solitude qui la soustrayait à son entourage.

Il se remémora leur première rencontre, revit ce même visage durci par la peine que lui causait la maladie d'Olwen. Pendant leurs premières chevauchées, elle l'avait à peine regardé et elle l'avait tout juste gratifié d'un ou deux mots. Il l'avait trouvée si émouvante qu'il avait rêvé de l'apprivoiser comme on apprivoise un bel animal blessé qui a perdu confiance en l'homme. Patiemment, sans le brusquer, avec des gestes doux et des paroles réconfortantes. Il y était parvenu, davantage même qu'il avait osé l'espérer.

Elle lui avait livré ses secrets, ses rêves, ses chagrins, ses espoirs. Mais le temps de leur complicité semblait révolu. En apprenant la mort d'Aneurin, elle n'avait pas pleuré dans ses bras, comme après l'enterrement de son père. Elle avait ordonné qu'on la laissât seule. Puis elle s'était murée dans le silence, refusant de parler, de manger, de quitter son lit. « Comme notre père lorsque maman est morte », avait murmuré Ninian avec angoisse.

Depuis, Kian n'avait pas réussi à capter son attention. Et le geste fou qu'elle avait eu sur la tombe augmentait sa peur de l'avoir perdue.

Elle leva les yeux vers lui.

— Nous avons à décider certaines choses.

Il acquiesça. Pour la première fois depuis trois jours, Azilis le regardait vraiment.

— J'ai promis à Aneurin d'apporter Kaledvour à Ambrosius Aurelianus, reprit-elle. Je partirai le plus tôt possible. Veux-tu venir avec moi ?

Il ne répondit pas immédiatement, se contentant de scruter son

visage.

Impatiente, elle répéta :

— Veux-tu venir avec moi, oui ou non ?

— Juste avant sa mort, j'ai juré à Aneurin que j'apporterais l'épée au Haut Roi des Bretons. Il m'a confié la garde de Kaledvour. Et ta protection. Nous irons ensemble en Bretagne.

— Très bien. C'est notre mission à tous les deux, maintenant. Pouvons-nous partir demain ?

— Si tu t'en sens capable.

— Je pense que oui.

Une idée la traversa.

— Le secret de l'épée ? Il te l'a confié ?

— Il a essayé. Il n'a pas pu. Il aurait dû le partager plus tôt.

— Il n'y en aura pas d'autres, alors. C'était pourtant son but. Fabriquer d'autres Kaledvour pour armer les hommes du Haut Roi. Aneurin est mort avec son secret et l'épée restera unique.

Kian vit la tristesse qui succédait à son air déterminé. Elle murmura :

— Je n'avais pas imaginé continuer la route sans lui. Sa route. Échouer si près du but ! Et en grande partie par ma faute !

Kian mourait d'envie de la consoler. Mais comment ? La prendre dans ses bras ? Il n'osait plus la toucher depuis l'épisode de Condade. Les traits de la jeune fille se durcirent à nouveau. Elle lança d'un ton de défi :

— Et ne crois pas que j'aie perdu l'esprit ! Toi ou Ninian ne pouvez pas comprendre mais Rhiannon...

— ... te comprendrait parce qu'elle aussi sait parler aux morts. Pourquoi crois-tu que l'Ancienne me faisait tellement peur ? Je ne connais rien à la magie mais ça ne m'empêche pas d'y croire. Je sais qu'elle t'a beaucoup enseigné. Je m'en suis rendu compte quand tu m'as soigné. Dans ces moments-là, il y a un pouvoir qui émane de toi, une énergie. Regarde !

Il releva la manche de sa tunique et découvrit la plaie qu'Azilis avait suturée quelques jours plus tôt. Elle était presque cicatrisée.

— Frère Pandarus pensait que c'était un chirurgien qui m'avait soigné et il ne voulait pas croire que la blessure était si récente. Tu as un vrai don de guérisseuse. Alors je te crois quand tu dis avoir parlé à Aneurin après sa mort. Mais ça me fait peur. Et quand tu dis que tu es morte...

Sa voix se cassa :

— ... ça me fait plus peur encore.

Elle resta un instant silencieuse, passa le doigt sur la cicatrice. Elle répliqua sans le regarder :

— Azilis est morte avec Aneurin, c'est vrai. Mais ce n'était qu'une

partie de mon être. Il reste Niniane. J'espère que tu l'aimeras aussi.

Il ne la comprenait pas vraiment. Elle n'était pas folle, non. Mais c'était peut-être pire.

— Comment va notre fille, ce matin ?

L'abbé Mewen, suivi de Ninian, entra dans la cabane en pliant sa haute silhouette. Comme les autres moines de la petite communauté, il était vêtu d'une simple bure. Ses origines patriciennes transparaissaient pourtant dans ses gestes, dans son port, dans sa voix posée aux intonations nobles. Ses yeux d'un bleu sombre attachaient sur chacun un regard perçant qui semblait sonder l'âme, et son front intelligent paraissait plus grand encore en raison de son crâne rasé d'une oreille à l'autre. Il s'approcha d'Azilis en souriant et elle se leva pour le saluer, les yeux modestement baissés.

— Je vais beaucoup mieux, mon père. Nous pensons même quitter le monastère dès demain.

— Rien ne presse, mon enfant. Rien ne presse. Restez ici tous les deux aussi longtemps que nécessaire.

— Merci, mon père. Mais, si ma santé le permet, nous partirons demain.

Il hocha la tête, toujours souriant, détailla le visage de la jeune fille en silence, puis celui de Kian. Enfin il demanda :

— Et puis-je savoir où vous avez tant hâte de vous rendre ?

— En Bretagne. Nous rejoignons mon frère Caius qui se bat aux côtés d'Ambrosius Aurelianus.

— Étrange projet pour une jeune fille que de se rendre dans un pays soumis aux assauts des barbares. Un projet fort dangereux aussi.

— Je sais ce que je risque.

— Sait-on vraiment ce que l'on risque avant de l'avoir subi ? interrogea l'abbé d'un air pensif. Je ne doute pas de ton courage, ma fille, ni de ta détermination, mais j'avoue ne pas comprendre tes raisons.

Azilis ne répondit rien. Elle se contenta de fixer un point, au-delà des deux moines, fermée et énigmatique.

— Eh bien, ma fille ? Que vas-tu faire en Bretagne ? Kian y satisfera son tempérament guerrier, et toi ? Qu'espères-tu trouver au sein du chaos ?

Le ton de l'abbé s'était durci imperceptiblement. Sa bienveillance dissimulait une autorité forte et sans doute peu disputée. Azilis plongea son regard dans les yeux bleus qui la dévisageaient et sourit.

— J'espère apporter mon aide à ceux qui combattent la barbarie. Comme toi, mon père, tu espérais, en venant ici, apporter la parole de notre Seigneur Jésus-Christ en ces lieux encore obscurcis par les croyances païennes[50]. Dieu fasse que j'accomplisse ma mission aussi bien que tu accomplis la tienne.

L'abbé fronça les sourcils, percevant l'insolence sous la flatterie.

— Quelle aide une jeune fille peut-elle offrir à des guerriers ?

— J'ai appris l'art de soigner.

— D'autres que toi font cela, qui se trouvent déjà en Bretagne. Tu es femme et de surcroît mineure, sous la tutelle de ton frère aîné. Si celui-ci a lancé des hommes à vos trousses, c'est qu'il désapprouvait ton départ. Tu dois te soumettre à sa volonté.

Azilis serra les dents.

— Il faudrait que je rentre à la villa et que je demande pardon à Marcus pour les soucis que je lui ai causés ?

— Ce serait plus raisonnable que d'embarquer pour la Bretagne.

— Embarquer m'inquiète moins que de me trouver sous le joug de mon frère.

Elle se tourna vers Kian pour couper court.

— Penses-tu qu'il soit trop tard pour partir dès ce soir ?

— La nuit tombera dans trois heures. Nous avons le temps, répondit-il.

— Ne fais pas cela ! s'exclama l'abbé. C'est de la folie ! Si rentrer chez ton frère aîné t'est à ce point intolérable, je suis prêt à t'accueillir dans cette communauté, à condition que tu en acceptes les règles[51]. Puisque tu connais l'art de soigner, pourquoi ne pas te mettre au service de ceux qui souffrent ici, dans nos villages ?

Azilis ne répondit rien. Déjà elle ramassait son sac tandis que Kian saisissait Kaledvour.

— Azilis, supplia Ninian, sois raisonnable ! Tu cours à ta perte ! L'abbé a raison !

— Nous vous laissons les chevaux de nos ennemis, rétorqua-t-elle sans accorder un regard à son jumeau. Le prix que vous en tirerez dédommagera votre communauté des efforts qu'elle a fournis en nous soignant et en nous hébergeant.

— Azilis...

— ... est morte, comme je te l'ai déjà dit, Ninian. Elle soutint sans ciller le regard éperdu de son frère et il y vit une dureté qu'il ne lui connaissait pas.

— Inutile, frère Ninian, intervint l'abbé. Retirons-nous, et prions pour que Dieu guide leurs pas et dissipe la folie qui égare cette âme.

* * *

Kian et Azilis eurent vite achevé les préparatifs. Restaient les bagages d'Aneurin.

— Où est sa harpe ? demanda la jeune fille.

— J'ai pensé... Ton frère était d'accord... On l'a enterrée avec lui. Elle acquiesça, lèvres serrées.

— Mais vous ne lui avez pas laissé ses bracelets, constata-t-elle d'une voix sourde.

— Frère Pandarus les avait enlevés pour le soigner. Je n'ai pas pensé à les lui remettre.

Elle fit tourner entre ses doigts les lourds bijoux de cuivre qu'elle avait vus chatoyer aux bras d'Aneurin, à la lueur du feu ou d'un rayon de soleil. Des larmes lui brouillèrent la vue. Elle cligna des paupières pour les empêcher de couler.

— Choisis-en un, Kian, en souvenir de lui. Je crois que vous étiez devenus amis, Aneurin et toi. J'en garderai un aussi et je donnerai le troisième à Caius quand nous le retrouverons.

« Si nous le retrouvons », pensa-t-elle. Il y avait tant de morts autour d'elle que la possibilité de retrouver son frère aîné vivant lui paraissait de plus en plus ténue.

Kian n'hésita pas. Il se saisit du bracelet le plus large, celui qu'Aneurin portait au-dessus du coude droit et le glissa au même endroit. C'était un ornement guerrier autant qu'un objet d'une grande beauté. Azilis effleura le métal doré :

— « Talismans pour les batailles, réminiscences de moments heureux... » Caius disait cela de ses propres bracelets dans une lettre.

— C'est ce que celui-ci sera pour moi.

— Te voilà l'héritier d'Aneurin, et le porteur de son épée jusqu'à ce qu'elle se trouve entre les mains du Haut Roi.

— C'est un grand honneur.

— Hâtons-nous maintenant. Je ne veux pas rester plus longtemps.

Elle craignait de n'avoir plus le courage de partir s'ils s'attardaient. Elle était si fatiguée ! Mais Ninian et l'abbé reviendraient à la charge, et il n'était plus question de discuter avec eux. Elle passa à son poignet le plus fin des bracelets, rangea le troisième dans ses affaires et sortit préparer Luna. Un peu plus tard, ils descendaient le sentier tortueux qui menait à la voie romaine. Une voix cria derrière eux :

— Azilis ! Attends ! Niniane !

Elle se retourna. Son frère courait à leur poursuite, soulevant le bas de sa robe de bure pour avancer plus vite. Elle l'attendit, refusant d'avance de se laisser raisonner ou attendrir. Essoufflé, il lui tendit deux rouleaux de papyrus.

— J'ai fait ce que tu m'as demandé. J'ai écrit à Marcus pour lui dire qu'Aneurin et toi étiez... étiez morts. Je l'ai fait parce que je t'aime et parce que j'ai peur qu'il te poursuive s'il te sait en vie. Je crois que Dieu me pardonnera ce mensonge.

Elle voulut remercier son frère mais déjà il continuait :

— Tu remettras la lettre pour Marcus à un marchand du nom de Sextus Cogles qui habite Abrinca, non loin du forum. C'est un homme

pieux et généreux qui a fait retraite dans notre monastère plusieurs fois. Il enverra la lettre à notre frère. Donne-lui aussi le deuxième rouleau, qui n'est pas scellé. C'est un message qui lui explique qui tu es et lui demande de vous aider à rejoindre la Bretagne à bord de l'un de ses bateaux. Il est parmi les rares marchands qui affrètent encore des embarcations pour cette destination. Je crois qu'il m'aime bien. Il devrait accepter de vous aider.

Azilis glissa à terre. Elle saisit les mains de son jumeau et ils se regardèrent un long moment sans parler, conscients qu'ils se voyaient sans doute pour la dernière fois. Soudain elle le supplia :

— Viens avec nous, Ninian ! Suis-nous, abandonne cette vie de prières ! Tu es jeune, tu ne peux pas t'enterrer dans ce désert sans avoir connu l'amour d'une femme !

Ninian se dégagea doucement.

— Je pourrais te répondre que tu es aussi jeune que moi et que tu risques ta vie par folie, mais cela ne changerait rien à tes projets, n'est-ce pas ? C'est pareil pour moi. Tu n'as jamais compris ma foi ni mon désir de servir Dieu. Tu admires Caius parce qu'il se bat contre les barbares, mais quand je prie notre Seigneur Jésus-Christ, moi aussi je me bats contre la barbarie. Sans violence, sans tuerie. Va maintenant, ma Niniane, ou la nuit vous surprendra avant Abrinca.

Il prit sa sœur dans ses bras et la serra contre lui un long moment.

— Dieu te protège. Je prierai pour toi chaque jour.

Cette fois, elle ne lutta pas pour retenir ses larmes.

— Je prierai pour toi, moi aussi. Et quand nous serons en Bretagne, si jamais nous y arrivons, je ferai tout mon possible pour t'écrire.

Ninian leva les yeux vers Kian et lui dit avec chaleur :

— Merci d'avoir veillé sur ma sœur. Dieu te protège sur cette route périlleuse.

Puis le jeune moine regagna le monastère, sans se retourner une seule fois.

3

L'ancienne cité d'Abrinca se dressait en haut d'une colline aux pentes douces exposée aux vents marins. L'océan tout proche imprégnait l'air de son odeur iodée. La ville dominait une vallée où serpentaient deux rivières capricieuses qu'Azilis et Kian franchirent sur des ponts de barques. Une fois la voie romaine rejointe, ils alternèrent trot et galop sans s'accorder aucune halte, sans échanger le moindre mot. Ils furent presque les derniers à passer les portes de la ville avant qu'elles ne ferment pour la nuit. La domus de Sextus Cogles se trouvait dans une rue parallèle au forum.

— Je suis la sœur de Ninian, un frère du monastère du mont Tumba, dit Azilis au serviteur qui leur ouvrit, une torche à la main. Je désire rencontrer ton maître immédiatement. Va m'annoncer.

L'homme ne bougea pas. La jeune fille se rendit soudain compte de l'aspect inquiétant qu'ils devaient présenter. Elle était vêtue en homme et couverte de poussière tandis que Kian, sale et effrayant avec son baudrier de cuir, ses épées et son arc, avait tout d'un guerrier barbare.

Azilis sortit le parchemin de son aumônière.

— Montre ceci à Sextus Cogles. C'est une lettre de mon frère qui lui demande de nous apporter son aide.

Elle ajouta en désignant l'affranchi :

— J'ai une longue route à faire et Kian assure ma protection.

— Je te prie de patienter, domna, je vais prévenir mon maître.

L'esclave referma la porte sur eux. Quelques instants plus tard, ils pénétraient dans la domus pendant qu'on s'occupait de leurs chevaux. Ils suivirent l'esclave dans le péristyle qui entourait le jardin. Le chant du rossignol s'éleva d'un vieux pommier aux branches torves planté près de la fontaine centrale. Azilis s'arrêta, ferma les yeux. Ce jardin lui rappelait celui de la domus de son père à Condate. La sage ordonnance des piliers, le parfum de la lavande et des roses, le claquement des sandales sur le sol de marbre... Y aurait-il ici aussi une cuisinière égyptienne qui préparait pour les enfants des gâteaux

sucrés aux épices ? Allait-elle trouver Paulina, sa vieille nourrice, qui la gronderait d'être restée dehors si tard ?

Des rires étouffés s'échappaient de la cuisine où se préparait le dîner. C'était une soirée paisible comme elle en avait connu tant. Bruits, images et odeurs la replongeaient d'un coup dans le bonheur de son enfance. Elle se défendit contre la nostalgie violente qui la gagnait.

Elle rattrapa Kian et le serviteur sous le péristyle. On les conduisit dans une salle chaleureuse aux murs peints d'ocre et de jaune. Bien que la nuit fût tiède, un feu brûlait dans un brasero, la rendant plus accueillante encore. Une banquette occupait le mur de gauche et, sur une petite table, un jeu de dames attendait qu'on poursuive une partie. Un vieil homme replet assis à un bureau en désordre les considéra d'un œil interrogateur à leur arrivée. Il se leva avec une grimace de douleur et leur déclara d'un ton affable :

— Cette lettre de frère Ninian m'apprend que sa sœur jumelle a besoin de mon aide. Que puis-je faire pour toi, Niniane Sennia ?

Azilis eut une pensée émue pour Ninian qui avait pensé à la présenter sous le nom qu'elle désirait désormais porter.

— Je te remercie de nous recevoir si tard, Sextus Cogles. Je dois me rendre en Bretagne. Mon père est mort il y a une semaine et je veux rejoindre mon frère aîné, Caius Sennius, qui se trouve à Venta Belgarum, auprès du roi Ambrosius Aurelianus. Kian, qui était capitaine des gardes de mon père, m'accompagne pour me protéger.

Leur hôte fronça les sourcils.

— Même accompagnée d'un solide guerrier, cela reste un voyage périlleux, Niniane Sennia.

— Je le sais mais je suis déterminée. Penses-tu pouvoir nous assurer le passage vers la Bretagne ? J'ai de quoi payer.

Sextus Cogles se frotta le menton sans répondre. Il détaillait d'un air songeur les deux personnes qui lui faisaient face. Azilis soutint l'inquisition sans ciller, luttant pour ne rien laisser paraître de son épuisement. Elle retint un soupir de soulagement quand il dit enfin :

— Asseyez-vous, je vous en prie. Vous n'avez pas dîné ? Je vais demander qu'on ajoute deux couverts à ma table.

Ils prirent place sur la banquette pendant que Sextus appelait l'esclave qui leur avait ouvert pour donner ses ordres. Kian, très droit, gardait les yeux fixés sur ses mains qui reposaient sur ses genoux. Il paraissait trop grand, trop imposant, pour cette petite pièce. Ses armes l'encombraient, incongrues dans ce décor paisible et confortable. Azilis devina que son attitude rigide masquait sa timidité. Il n'avait jamais pénétré dans une domus et n'avait que rarement franchi le seuil de la pars urbana.

Sextus Cogles s'éclaircit la gorge :

— J'ai repris il y a peu les échanges avec l'île de Bretagne. L'un de mes bateaux quittera Coriallo dans une dizaine de jours. Il part chargé d'amphores d'huile et de vin puis revient avec une cargaison de peaux de moutons. Les routes sont plus sûres depuis que les chefs de clans ont juré fidélité à Ambrosius, les Saxons sont maintenus dans leurs frontières à l'est. Cependant il ne contrôle pas les mers qui restent sillonnées par les pirates scots et saxons. Dieu a bien voulu épargner mes navires jusqu'à ce jour. Cependant si le malheur voulait que mon bateau soit pris avec vous à son bord, vous n'auriez le choix qu'entre l'esclavage et la mort.

Azilis hocha la tête.

— Nous le savons.

— Bien. Alors je vous confierai une lettre à remettre à mon capitaine. Pour ma part, je ne suis pas en mesure de m'embarquer. Mon âge ne me le permet plus... Mais je suis heureux de vous accueillir chez moi. Je vais vous faire préparer des chambres. Sans doute voudrez-vous vous changer et vous rafraîchir avant le dîner ?

* * *

Azilis et Kian quittèrent la pièce. Tout était si simple, si facile, qu'elle eut soudain peur d'être tombée dans un piège. C'était absurde. Leur hôte ne connaissait pas Marcus et ignorait qu'on les recherchait. Elle devait lui accorder sa confiance.

On leur donna chacun une chambre. Après une rapide toilette, Azilis enfila une des tuniques brodées qu'elle avait emportées. Même froissée elle restait plus élégante que ses poussiéreux vêtements d'homme. Elle ferma la tunique d'une fibule d'or ornée de grenats. Elle voulait faire honneur à Sextus Cogles et lui montrer qu'elle saurait payer la traversée. Enfin, elle coiffa ses cheveux en arrière et les couvrit d'un voile de soie retenu par deux épingles d'ivoire. Elle rejoignit Kian dans la chambre adjacente. Il avait ôté ses armes et était assis en tailleur sur son lit.

— Tu es prêt pour le repas ? demanda-t-elle.

— Non, répliqua-t-il sans la regarder. Je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que je porte.

— Ils suffiront pour ce soir. Nous t'en chercherons d'autres demain.

— Je peux manger à la cuisine. Je peux dormir à l'écurie aussi.

Elle s'approcha, pensa un instant s'asseoir auprès de lui puis renonça.

Depuis Condate, il persistait entre eux une tension que la mort d'Aneurin n'avait pas effacée. Elle avait été trop malheureuse, trop bouleversée, pour prendre le temps d'y penser. Mais elle était

consciente de cette gêne et cela la troublait.

— Pourquoi ne dormirais-tu pas dans cette chambre ? l'interrogea-t-elle. Tu n'es plus un esclave.

— Ça ne change rien. Je ne saurai pas me comporter.

— Bien sûr que si ! Sextus Cogles ne se doutera de rien. Et personne ne connaîtra ton passé en Bretagne, Kian. Tu commences une nouvelle vie – comme moi. Tu es un guerrier chargé de porter Kaledvour au Haut Roi des Bretons ! Oublie que tu as été esclave et personne ne le saura.

— Si, toi, murmura-t-il.

— Ce sera un autre de nos secrets... Allez, viens ! Nous ne pouvons plus faire attendre notre hôte.

— Je viens... domna.

Elle se figea, prête à s'enflammer. Mais il lui lançait un regard si morne qu'elle ne répondit rien.

4

Ils restèrent une semaine à Abrinca ce qui permit à Azilis de retrouver les forces nécessaires au voyage. Elle dormit beaucoup, en partie par épuisement, en partie pour échapper au chagrin. Sa chambre ouvrait sur le jardin de la domus. De son lit, elle entendait les chants d'oiseaux dans le pommier et les bruits assourdis de la maisonnée.

Quand elle ne dormait pas, son esprit feuilletait un codex aux feuillets éparpillés : une chevauchée aux côtés de Caius peu avant son départ, un après-midi pluvieux passé dans la bibliothèque avec Ninian, Rhiannon l'Ancienne de la forêt affairée au chevet de sa mère, Aneurin dans le verger...

Chaque soir, ils dînaient avec leur hôte. Azilis appréciait cet homme modeste et discret. Il semblait heureux d'avoir des invités à qui narrer ses aventures de jeunesse. Car Sextus Cogles avait beaucoup voyagé, et sa mémoire ressuscitait pour eux les froides contrées du Nord où l'hiver n'est qu'une longue nuit, les profondes forêts germaniques aux arbres immenses et sacrés, les terres de sable brûlées par le soleil où les hommes sombres chevauchent des chameaux. Azilis, qui avait tant rêvé sur les cartes de son père, l'écoutait, fascinée, et posait mille questions. Conquise par son hôte, elle se surprit à lui parler d'elle, de son goût pour la médecine et pour les livres. Sextus était un être attentif et doux qui appelait les confidences.

* * *

— Ninian m'a dit que votre père vous avait tous deux éduqués, déclara-t-il à la fin du quatrième dîner. Je constate que tu es aussi érudite que lui. J'aime m'entretenir avec ton frère quand je me retire au monastère, et j'ai le même bonheur à converser avec toi, Niniane. Tu es aussi intelligente que belle.

Azilis rougit sous le compliment. Instinctivement, elle lança un regard à Kian, immobile et silencieux à l'autre bout de la table. Il

observait Sextus, copiait ses gestes et se tenait en retrait pour se faire oublier.

Sextus reprit d'une voix douce :

— Pardonne-moi si je suis indiscret, Niniane Sennia, mais comment une jeune fille pourvue de telles qualités, et riche de surcroît, n'est-elle pas déjà mariée ?

Elle se raidit. Toujours cette question !

— D'abord parce que tous les hommes n'apprécient pas comme toi les femmes instruites. Ensuite... parce que l'homme que j'aimais est mort.

Aneurin ne l'aurait jamais épousée, mais qu'importait la vérité.

Il y eut un court silence puis Sextus déclara :

— Je suis désolé, Niniane. J'ai sans doute ravivé ta peine en te posant cette question importune. Ma maudite curiosité ! J'ai connu le malheur de perdre mon épouse. Et quelques années plus tard, le seul enfant qui était né de notre union. « Dieu donne, Dieu reprend. » Il faut se plier à Sa Volonté et accepter les épreuves qu'il nous offre comme autant de moyens de nous rapprocher de Lui.

Azilis secoua la tête et murmura :

— Il m'a déjà bien éprouvée sans que cela m'ait rapprochée de Lui.

5

Ce matin-là, le cinquième depuis leur arrivée, Azilis se leva avec plus d'énergie et plus d'entrain. Elle devait s'occuper du bras de Kian, ôter les fils devenus inutiles. Elle se rendit à la chambre du jeune homme. Vide. Il ne se trouvait pas non plus dans la salle à manger. Peut-être aux écuries ? Il tenait à s'occuper personnellement de leurs chevaux. Il s'ennuyait ici, elle le voyait bien. Il n'était pas fait pour vivre en ville.

Elle le découvrit au fond du jardin près du vieux pommier, s'entraînant à manier Kaledvour. Appuyée contre un pilier du péristyle, elle l'observa sans signaler sa présence, captivée par la grâce surprenante de cette danse silencieuse. Chaque geste était calculé et précis, sans doute pour lui permettre de jauger la lame avec exactitude. Quand il l'aperçut, Kian s'immobilisa aussitôt.

— Kaledvour te convient ?

— C'est une épée de roi. Elle n'est pas faite pour moi.

— Pourtant, tu avais l'air très à l'aise. Tu as peut-être l'étoffe d'un roi.

Il lui lança un regard de reproche. Il croyait qu'elle se moquait de lui alors qu'elle le complimentait. C'était ainsi entre eux depuis Condate. Les mots qu'ils échangeaient semblaient se transformer à mi-parcours et se charger d'un sens qu'ils ne possédaient pas au départ. Elle reprit d'un ton plus sec qu'elle n'aurait voulu :

— Je dois enlever les fils de ton bras. Tu es prêt ?

Il la suivit dans sa chambre où elle fit apporter de l'eau bouillie, des compresses et de petits ciseaux. Ils s'installèrent face à face à une table, et elle commença son travail.

Kian regardait le visage concentré de la jeune fille. Il ne sentait rien des tiraillements sur sa cicatrice, uniquement conscient des mains d'Azilis sur sa peau. Tout ce qu'il pouvait espérer d'elle, songeait-il avec amertume, c'étaient ces soins qu'elle lui dispensait sans s'apercevoir du trouble qu'ils lui causaient.

Depuis qu'ils séjournaient dans cette domus, le désespoir le

rongeait. Jamais il n'avait perçu avec une telle acuité ce qui les séparait. Dans le passé, les moments qu'ils avaient partagés s'étaient toujours déroulés dans son monde, sur des chemins forestiers qu'il connaissait mieux qu'elle, où il devait la protéger, où – tout esclave qu'il était – il avait un rôle à jouer. Mais ici, dans cette maison luxueuse où on le servait comme un maître, il se sentait grotesque et ridicule. Il détestait par-dessus tout les repas. Les plats aux goûts étranges dont il ignorait jusqu'au nom, les belles assiettes en terre rouge vernie, les verres si fins qu'il craignait de les briser et, surtout, ces interminables conversations d'Azilis et de Sextus.

Oui, c'était cela qui lui avait ouvert les yeux. Sextus et Azilis parlaient de pays dont il n'avait jamais entendu les noms, de poètes dont il ignorait tout, et cela dans une langue si savante et si compliquée qu'il doutait parfois que ce fût du latin. Et comme elle aimait ces échanges ! Pour la première fois depuis la mort d'Aneurin, il l'avait vue s'animer et rire. Ce n'était pas lui qui avait accompli ce miracle. C'était ce vieil homme rabougri qui savait manier les mots et les idées. Aneurin aussi maîtrisait cet art. Barde, il possédait la magie du verbe. Et Azilis l'avait follement aimé pour cela. Elle succombait au charme du vieux Sextus pour les mêmes raisons. Kian, lui, ne savait que se battre. Mais pas avec les mots.

— Voilà, dit-elle, j'ai terminé. Tu n'as pas eu mal ?

Il fit non de la tête.

— Je voudrais me rendre au marché aujourd'hui, tu veux bien m'accompagner ? Nous achèterons des vivres pour le voyage. Et puis tu as besoin de vêtements. Tu ne peux plus te contenter de ces braies et de cette gonelle usées.

— Je n'ai pas d'argent.

— Justement, je voulais t'en parler. Puisque tu n'es plus mon esclave, je dois te payer pour assurer ma protection. Je suis désolée de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Je ne fais pas ça pour l'argent.

— Je le sais bien, dit-elle en lui prenant la main, mais tu mérites quand même d'être rémunéré.

Il retira sa main de la sienne. Le visage d'Azilis se referma et ils se quittèrent aussi embarrassés l'un que l'autre.

* * *

Abrinca était une cité épiscopale de première importance mais également une forteresse militaire. Les hommes d'Église côtoyaient les miliciens et les marchands prospéraient. Kian choisit des étoffes sur les conseils d'Azilis puis ils se mirent en quête d'un tailleur. Ces quelques heures passées à déambuler entre les étals ravivèrent un peu leur

ancienne complicité. Azilis éprouvait un réconfort immense à déambuler près de Kian, à sentir sa main sur son coude au milieu de la cohue, à croiser son regard ironique pendant le boniment d'un marchand. Lui aussi paraissait plus à l'aise qu'à la domus. Elle eut soudain hâte de quitter Abrinca, hâte de se retrouver seule avec lui sur la route. Elle faillit le lui dire mais les mots ne franchirent pas ses lèvres. Une étrange timidité l'empêchait de parler.

Alors qu'ils revenaient vers la domus, Azilis entraîna Kian sur les remparts. Le soleil déclinait. On voyait à des milles à la ronde. Elle pensa à Aneurin et à tous ceux qu'elle avait aimés et qui étaient morts. Leurs âmes étaient-elles auprès de Dieu comme Ninian le croyait ? Étaient-ils retournés dans le sein de la Déesse comme Rhiannon l'affirmait ? Ou s'étaient-elles dissoutes dans l'infini ? Elle avait senti Aneurin près d'elle après sa mort, il lui avait parlé, elle avait erré dans le monde intermédiaire. Mais elle n'avait aucune réponse à ces mystères. Elle devait surmonter sa peine, vivre et aider à vivre, voilà tout. Elle désigna l'horizon.

— Tu vois cette étendue d'argent ?

— Oui.

— C'est le Mare Britannicum. Et, au-delà, la Bretagne.

— Que feras-tu, lui demanda-t-il, quand nous aurons donné Kaledvour à Ambrosius Aurelianus ?

— Je m'établirai comme médecin. C'est la seule chose que je puisse faire.

Elle hésita puis demanda à son tour :

— Et toi ?

— Je m'engagerai dans l'armée d'Ambrosius et je me battrai contre les Saxons. C'est la seule chose que je puisse faire.

Ainsi, elle allait le perdre, lui aussi. Elle n'avait pas le droit d'exiger qu'il demeure près d'elle, bien qu'elle le désirât plus que tout. Elle murmura :

— Il faut que je t'enseigne le breton, alors.

— Pas la peine de parler breton pour tuer des Saxons. On n'a pas le temps de bavarder pendant une bataille.

— Et entre les combats ? Tu ne parleras pas non plus ?

Il haussa les épaules d'un air évasif. Elle détourna la tête, triste et abattue. Un mur invisible s'élevait entre eux et elle ne savait pas comment le franchir. Ils demeurèrent sur les remparts alors que le soleil s'enfonçait dans la mer puis ils regagnèrent la domus sans échanger une parole.

6

Après le dîner, Azilis disputa avec Sextus une partie de dames. Tout en l'observant, elle s'émut en pensant au garçon téméraire qui avait vécu tant d'aventures et qui se trouvait maintenant enfermé dans le corps d'un vieillard aux doigts déformés par les rhumatismes. Car le jeune homme était toujours là. Il transparaissait dans un regard malicieux, un ton de voix enjoué. La pensée d'Azilis s'égara, tenta d'imaginer l'apparence du jeune Sextus, s'envola vers Aneurin qui ne vieillirait jamais, se posa enfin sur Kian qui les regardait jouer en silence, énigmatique et beau. Oui, beau, avec son air sombre et ses yeux d'ambre.

Elle n'arrivait plus à se concentrer sur le jeu. Elle perdit la partie et se retrouva vite en mauvaise posture pendant la revanche.

— Je crois que j'ai encore perdu, soupira-t-elle. Je suis un piètre adversaire ce soir. Je promets de faire mieux demain.

Sextus souriait en remplaçant les pions sur leurs cases.

Il demanda soudain :

— As-tu une sœur, Niniane Sennia ?

— Une sœur ? Non, des frères uniquement.

— Pourtant on m'a dit qu'Appius Sennius avait une fille du nom d'Azilis. Un prénom qui ne sonne guère latin d'ailleurs. Breton sans doute, comme celui de Ninian et le tien.

Elle demeura interdite.

— On se sera trompé, dit-elle, affectant un ton détaché.

— Hum... C'est l'un de mes bons amis, marchand comme moi, qui m'a dit cela hier au forum. Il revenait de Condate où on parlait beaucoup des deuils qui frappent ta famille. On raconte que, juste après le décès d'Appius, sa fille Azilis a été tuée alors qu'elle rendait visite à son frère retiré dans un monastère.

Azilis le regarda effrontément.

— Les gens se délectent des malheurs qui affligent les puissants et les riches. Des rumeurs circulent et les faits, à force d'être colportés, sont si amplifiés et déformés qu'ils n'ont plus qu'un lointain rapport

avec la vérité. Je n'ai pas de sœur.

Sextus Cogles hocha la tête, l'air rêveur.

— Pas de sœur, oui, je veux bien le croire...

Un silence pesant s'installa. Azilis saisit un gâteau sur un plateau, le grignota sans rien en goûter, soudain anxieuse. Que savait au juste Sextus ? Quelles autres rumeurs lui avait-on rapportées ? Qu'Azilis s'était enfuie avec son cousin ? Qu'ils avaient emporté de l'argent et des chevaux ? Que son esclave avait tué Lucius Arvatenus ? Comment imaginer cet homme assez naïf pour ignorer qui il hébergeait véritablement dans sa domus ?

— C'est vrai, fit-elle brusquement. Azilis est morte sur le mont Tumba. Elle était poursuivie par des hommes envoyés par Marcus, son frère aîné, qui doit se réjouir de la savoir disparue. Laissons-la reposer en paix auprès de son cousin. Il a succombé en la défendant. Et moi, Niniane, je dois à mon cousin d'aller en Bretagne réaliser ce qu'il ne peut plus accomplir. Kian, son ami, a lui aussi juré de poursuivre cette mission. Ce serait pécher que nous en empêcher.

— Qui parle de cela, Niniane ? Je vous ai offert mon aide, il n'est pas question de revenir sur ma parole. Mon navire quittera la Gaule dans quatre jours. Partez d'Abrinca demain pour vous rendre sans trop de hâte jusqu'à Coriallo. Là, vous remettrez un ordre de passage vous concernant. Vous arriverez sans doute la veille du départ. Cela vous convient-il ?

— Merci, Sextus.

— C'est un plaisir, Niniane. Ah ! Si je n'étais pas au crépuscule de ma vie, je vous accompagnerais en Bretagne sans chercher à savoir ce que tu vas faire là-bas. L'aventure, Niniane, l'inattendu, la découverte ! L'amour peut-être... Aujourd'hui je me contenterai de rêver. Me feras-tu le plaisir d'une dernière partie de dames ?

— Avec joie, Sextus. J'aimerais gagner au moins une fois !

7

Peut-être perdit-il par courtoisie. Azilis ne pouvait en être sûre. Ce dont elle était certaine en revanche, c'est que Sextus Cogles l'avait aidée à surmonter sa peine. La mort d'Aneurin la hanterait toujours, mais la blessure se cicatrisait. Et c'était en partie grâce à cet homme doux et tranquille, qui savait accepter ce que la vie lui avait offert et ce qu'elle lui avait retiré.

Dans la matinée, elle lui prépara de l'huile de lavande. Il faudrait la laisser macérer trois jours en plein soleil avant de l'utiliser. Elle serait loin, alors, sur le point d'embarquer pour la Bretagne.

Ils prirent congé de leur hôte peu après midi. Azilis lui expliqua comment utiliser l'huile pour soulager ses crises de rhumatismes. Elle se tenait à côté de Luna, prête à monter en selle. Étonnée de la tristesse qui l'étreignait au moment de quitter quelqu'un qu'elle connaissait si peu, elle hésita, puis serra soudain le vieil homme dans ses bras :

— Merci pour ton accueil, Sextus. Tu m'as donné plus que tu ne crois.

Il lui sourit :

— Vous aussi m'avez beaucoup apporté ! Moi pour qui une promenade au forum est devenue une expédition, voilà que vous m'amenez le vent du large à domicile ! Je me joins à vous par l'esprit, Kian et Niniane. Je ferme les yeux et je vois apparaître les falaises blanches de Bretagne...

Elle demeura un instant immobile puis, soudain, elle attrapa le sac de cuir accroché à la selle de Luna et en retira le rouleau des *Bucoliques* qu'elle avait pris dans la bibliothèque de son père.

— Pour toi, Sextus. Pour voyager aussi sur l'océan des mots et traverser les siècles. Laisse-moi t'offrir ce livre. Il ne pouvait trouver meilleur lecteur.

Le Loup des Mers

La traversée du Mare Britannicum.

1

— En Bretagne ? Vous êtes sûrs de vous ?

Le capitaine Murra avait lu la lettre de Sextus Cogles, puis détaillé les deux voyageurs. La peau du marin était aussi tannée que le vieux bonnet de cuir qu'il déplaça sur son crâne chauve.

— Drôle de destination. J'ai plutôt l'habitude de ramener des Bretons chez nous que le contraire. C'est la saison des combats. Un été particulièrement dur, à ce qu'on raconte. La vermine a débarqué en force. On m'a même dit qu'au nord les Saxons se sont alliés aux Pictes.

— Je rejoins mon frère, répondit calmement Azilis. Il se bat dans l'armée d'Ambrosius.

— Je ne discute pas les ordres, Niniane Sennia. Sextus Cogles me dit de vous embarquer, je vous embarque. Je tenais à vous prévenir, voilà tout. Et puis il n'y a pas que les Saxons et les Pictes. Les Scots d'Irlande profitent de la panique : raids sur les côtes, pillages. Je connais plus d'un bon garçon qui trime chez eux comme esclave aujourd'hui. Alors vous voyez, la traversée risque d'être musclée. Mais mes hommes savent se battre, on a tous tué du pirate et la Bonne Dame nous a protégés.

Il se signa.

— Prie, domna, pour qu'elle veille sur nous demain. On partira à la première heure avec la marée. Et si Dieu le veut on arrivera avant le coucher du soleil.

— Où débarquerons-nous ? s'enquit Azilis.

— À Portus Adurni[52].

— Très bien. Ce n'est pas très loin de Venta, je crois ?

— En effet, répliqua Murra. En attendant le départ, je vous suggère de prendre une chambre dans une auberge du port. Je n'ai rien à vous offrir de confortable à bord.

Ils embarquèrent les chevaux et les bagages sur l'oneraria de Sextus, un grand voilier à quille ronde, puis déambulèrent sur le port.

Azilis, anxieuse, jetait autour d'elle des regards distraits. Des échoppes proposaient poissons frais et crustacés, des hommes

réparaient des filets, on vendait aux marins du vin bon marché. Kian, lui, se noyait dans la contemplation de la mer et se laissait mordre le visage par le sel d'une brise soutenue.

Ils remontèrent dans le fort de Coriallo. Azilis y choisit un établissement soigné. Ils venaient de passer trois nuits dans les chambrées communes de relais médiocres. La fille d'Appius Sennius les avait supportées sans rechigner. Mais, ce soir-là, elle voulait un peu de confort avant le saut dans l'inconnu.

Ils quittèrent rapidement la table pour gagner leur chambre particulière, où ils se couchèrent dans un silence pesant. Depuis Abrinca, leurs discussions se réduisaient au strict nécessaire. Kian s'était muré dans le silence et Azilis, glacée par son mutisme, se trouvait réduite à utiliser un langage poli et coupant qu'elle se haïssait d'employer. Elle aurait voulu lui confier la sourde angoisse qui lui serrait le ventre mais s'en sentait incapable.

Posée sur le coffre qui séparait leurs lits, une lampe à huile projetait sa maigre lumière. Dès que Kian l'eut éteinte, l'anxiété d'Azilis s'accrut. Le bateau ventru l'avait impressionnée plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle n'avait jamais pris la mer. Son père lui avait raconté des traversées houleuses qui avaient marqué son esprit. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle entendait résonner les paroles de Murra, se rappelait les mots de Sextus le premier soir où ils avaient logé chez lui : « Si le malheur voulait que mon bateau soit pris avec vous à son bord, vous n'auriez le choix qu'entre l'esclavage et la mort. »

Et si c'était cela qui les attendait ? Kian tué, elle prisonnière, soumise à l'esclavage, et Kaledvour aux mains de pirates scots ou – pire encore ! – de Saxons ? Ce pour quoi Aneurin avait vécu, ce pour quoi il était mort finirait entre les mains de ses ennemis. Pourtant, il n'était pas question de reculer.

Du dehors lui parvenaient des éclats de voix, des aboiements et des chants de marins. Elle tendit l'oreille, devina que Kian ne dormait pas. Soudain la solution apparut, lumineuse, évidente. Elle chuchota :

— Kian ?

— Oui ?

— Peux-tu me faire une promesse ?

Pas de réponse. Elle se redressa sur un coude.

— C'est important, reprit-elle.

— Quoi ?

— Si demain le navire est attaqué par des pirates et qu'ils sont vainqueurs, jure-moi que tu me tueras et que tu jetteras Kaledvour à la mer.

Il y eut un long silence. Enfin Kian chuchota :

— Je jetterai l'épée mais ne me demande pas de te tuer !

Elle s'assit sur le lit.

— Je t'en supplie, Kian ! Tu préfères me voir à leur merci ? Je deviendrai leur jouet, et puis ils me vendront comme esclave. C'est ce que tu veux pour moi ? C'est pour cela que tu m'as arrachée à Lucius Arvatenus ? Je préfère mourir. Je t'en prie, jure-le-moi !

— Tu te rends compte de ce que tu exiges ?

— Oui. Ce ne sont pas des paroles en l'air, je t'assure.

Elle l'entendit soupirer, devina que lui aussi s'était assis sur sa couche. Il murmura sourdement :

— Je le ferai. Je te le promets.

— Merci.

Les genoux serrés entre ses bras, elle contemplait l'obscurité en tentant d'imaginer le pire. Le bateau aux mains des barbares, peut-être un incendie, et Kian venant vers elle pour lui donner la mort. Elle le revit, égorgeant lentement Lucius, le regardant mourir sans ciller. Sa mort ressemblerait-elle à cela ?

— Tu ne m'égorgeras pas, hein ? Tu trouveras un autre moyen ?

— Azilis ! Arrête !

Elle eut tellement honte de sa question qu'elle s'interdit de le reprendre pour l'avoir appelée Azilis. Pourtant elle aurait aimé qu'il répondît. Il ajouta d'un ton brusque :

— Si je dois te tuer, je ferai tout pour que tu souffres le moins possible.

Elle n'osa pas l'interroger sur la mort qu'il lui réserverait mais elle se sentait presque rassurée. Presque. Autre chose la tourmentait. Une autre demande, qui étrangement lui coûtait plus encore.

Elle hésita puis appela à nouveau, très doucement :

— Kian ?

— Tu veux savoir comment je te tuerai ? Je t'assommerai puis je te briserai la nuque. Rapide et efficace. Sans doute le moins douloureux, mais personne ne peut en témoigner. Ça te va ?

Elle eut un rire nerveux.

— Parfait ! Parfait ! Je ne pouvais rêver mieux !

Lui aussi laissa échapper un rire bref. Elle inspira une grande bouffée d'air. Il fallait qu'elle le lui dise. Maintenant. Après, le moment serait passé.

— Tu sais ce que je regretterai le plus si je meurs demain ? Ce sera de t'avoir dit « non » dans la cave de Camulus et de mourir sans avoir connu l'amour.

Il ne répondit rien. Elle se mordit les lèvres. Son cœur battait au rythme d'un cheval au galop. Que pensait-il ? Le silence s'éternisait. Elle reprit :

— Kian ? Est-ce que tu voudrais...

— Quoi ? fit-il sèchement. Te faire perdre ta virginité ? Tu t'en

mordras les doigts dès que nous aurons débarqué en Bretagne.

— C'est vraiment ce que tu crois ?

Elle se leva, franchit le court espace qui les séparait et s'assit près de lui dans la pénombre.

— C'est plus facile de jurer de me tuer que de m'apprendre l'amour ?

— Je te tuerai seulement si j'y suis contraint. Et puis je mourrai après toi. Alors que là...

Elle posa la main sur ses lèvres pour le faire taire, glissa vers son cou. Le cœur de Kian cognait contre la paume de sa main. Avait-il peur, lui aussi ? Elle se pencha, se serra contre lui, posa ses lèvres sur les siennes. Il ne bougea pas. Elle l'embrassa, doucement, tendrement. Il ne résista plus.

Azilis savait beaucoup de choses sur l'amour. À treize ans elle avait découvert et lu en cachette le rouleau de *L'Art d'aimer* d'Ovide que son père gardait sur une haute niche de sa bibliothèque. Les secrets de la séduction et du plaisir y étaient clairement expliqués. Elle avait aussi déniché des détails plus crus dans les poèmes de Martial ou dans le *Satiricon* de Pétrone – rangés encore plus haut. Et puis elle avait questionné Rhiannon sur les mystères du sexe pendant que l'Ancienne lui montrait comment préparer des philtres d'amour ou d'impuissance et – plus efficace ! – le breuvage amer à base de rue, d'ergot et de belladone qui tuait le fœtus indésirable.

Toutes ces connaissances théoriques lui revenaient en mémoire mais, étrangement, la coupaient de la réalité. La peur, l'appréhension et la timidité la rendaient insensible aux doux baisers de Kian, à ses mains tendres qui caressaient son corps. Elle ne retrouvait pas les sensations exquises qui l'avaient emportée à Condate et s'abandonna en silence, se mordant les lèvres pour ne pas crier.

Ensuite, Kian demeura silencieux, le visage enfoui dans son cou. Écrasée par son poids, elle le repoussa doucement. Il roula sur le côté et dit d'une voix sourde :

— Je t'ai fait mal.

Elle ne chercha pas à mentir.

— La première fois, c'est toujours comme ça, non ?

— Sans doute pas si c'est avec un homme que tu aimes.

Elle perçut son amertume, refusa de penser à Aneurin, refoula la peine et le doute qui s'insinuaient en elle. Elle passa la main dans les cheveux du jeune homme, caressa sa joue sans qu'il réagisse.

— Tu sais ce que ton père m'a dit avant de me confier ta garde ? chuchota-t-il enfin.

— Non.

— Que si j'osais ne serait-ce que penser coucher avec toi, il me ferait écorcher vif. Ensuite, il a ri et ajouté qu'il était sûr de ne jamais

y être contraint mais qu'il préférerait m'avertir, au cas où...

— Il n'aurait jamais fait une chose pareille, assura-t-elle.

— Bien sûr que si.

Il eut un rire sans joie.

— S'il avait pu lire dans mon esprit, je serais mort depuis longtemps.

Elle murmura :

— Je ne m'en suis jamais doutée.

— Parce que tu ne me voyais pas.

Il avait parlé sans amertume, comme on énonce une évidence. Elle se sentit submergée par la honte. Il lui fallut beaucoup de temps pour s'endormir.

* * *

Quand l'aubergiste cogna à leur porte, la faible lueur de l'aube filtrait à travers les volets. Azilis se réveilla en sursaut, émergeant d'un sommeil agité et nerveux.

Kian grogna en se serrant contre elle. Son cœur s'accéléra. Les terreurs qui l'avaient poussée dans ses bras lui parurent soudain excessives. Elle n'aurait jamais dû ! Et si elle attendait un enfant ? Obnubilée par son angoisse, elle n'avait même pas songé à cela ! Un rapide calcul la rassura. Si ce que Rhiannon lui avait appris sur la fertilité féminine était juste, elle ne risquait pas d'être enceinte.

Son regard se posa sur Kian qui s'était rendormi, le visage enfoui contre son épaule.

Quelle fatalité ironique l'avait offerte à Kian, elle qui avait rêvé de découvrir l'amour avec Aneurin ? Les choses auraient été fort différentes si son cousin l'avait aimée autant qu'elle l'aimait. Sa première expérience de l'amour aurait sans doute été moins étrange et moins difficile. Mais elle savait que regretter cela, c'était regretter une illusion. Les derniers moments passés avec Aneurin sur la route d'Abrinca lui avaient appris qu'il ne serait jamais son amant. Et aussi à quel point Kian comptait pour elle. Ce n'était pas le hasard qui venait de l'unir à lui.

Elle se leva et versa l'eau d'une cruche dans une bassine de terre pour une rapide toilette. Derrière elle, Kian se réveillait. Elle s'aspergea le visage.

Ce qui importait maintenant, c'était d'accomplir la promesse : remettre Kaledvour au Haut Roi.

2

Debout à la proue, elle serrait autour d'elle son manteau de laine. Elle en avait rabattu le capuchon sur ses cheveux pour se protéger des embruns. À ses côtés, Kian regardait la côte de la Gaule disparaître dans la lueur rose du soleil naissant. Mouettes et cormorans formaient de grands cercles bruyants au-dessus du bateau. Le vent s'alliait à la marée pour les pousser vers le large et le bateau filait sur une mer calme, sous un ciel sans nuage. C'était une journée parfaite pour prendre la mer.

Azilis voyait le monde où elle avait toujours vécu disparaître à l'horizon, mais toute anxiété l'avait abandonnée. Peut-être était-ce la certitude nouvelle d'un destin auquel elle devait se plier qui avait effacé ses craintes.

Elle porta son regard vers Kian. Il tournait le dos à la côte et, les coudes appuyés sur le bastingage, la tête rejetée en arrière, avait les yeux levés vers le ciel.

— Tu as fait tes adieux à la Gaule ?

Il se tourna vers elle.

— Aneurin m'avait décrit la mer mais je n'imaginais pas à quel point c'était... immense, dit-il. Et cette odeur ! Si la liberté a une odeur, ça ne peut être que celle-là.

Elle sourit.

— La mer te transforme en poète ! Je ne t'ai jamais entendu parler ainsi.

Il s'assombrit et elle eut à nouveau peur de l'avoir froissé. La nuit n'avait pas effacé la tension qui régnait entre eux. Le départ de l'auberge avait été précipité, ils s'étaient habillés très vite, avaient déjeuné à la hâte sans prendre le temps de parler ou d'échanger un geste de tendresse. Azilis, honteuse de l'impudeur dont elle avait fait preuve, avait caché sa gêne derrière un visage préoccupé. Kian était resté muet, énigmatique et imposant.

Le capitaine Murra les rejoignit.

— Si tu le souhaites, domna, tu pourras te reposer dans ma diaeta.

Il pointait du doigt la tente de toile cirée installée à la poupe. Elle lui sourit.

— Je te remercie.

— J'imagine que tu n'as pas envie de t'allonger sur le pont au milieu de notre petite armée de mercenaires.

Il fit un geste du menton en direction de la dizaine d'hommes patibulaires, armés et cuirassés, qui s'étaient regroupés non loin d'eux. Avachis, ils jouaient aux dés ou nettoyaient leurs armes en échangeant des plaisanteries grasses. Ils sentaient la sueur et le beurre rance dont ils s'enduisaient les cheveux. Des mots issus de plusieurs langues s'entrechoquaient au milieu d'un latin approximatif.

— Pas vraiment, en effet.

— On les paie à prix d'or pour protéger le bateau. De vraies bêtes fauves, mais c'est ce qu'il faut.

— D'où viennent-ils ? Je suppose que ceux-là, avec leurs haches, sont des Francs. Mais les autres ?

— Goths, Burgondes, Sarmates, Bretons... On a même un Saxon !

— Un Saxon !

Elle attacha son regard sur l'homme que lui désignait Murra. C'était la première fois qu'elle voyait l'un de ceux qu'Aneurin lui avait décrits comme des démons surgis des enfers. Elle fut presque déçue. Il ne semblait pas pire que les autres.

— Il ne nous trahira pas si nous sommes attaqués par des Saxons ?

— C'est un mercenaire, il se bat pour qui le paie. Peu importe contre qui et pourquoi.

Elle hocha la tête sans répliquer, les yeux toujours fixés sur l'homme qui fourbissait un long poignard. Il avait des cheveux blonds noués en queue-de-cheval. Lorsqu'il tourna les yeux vers elle, elle vit qu'il était jeune, une vingtaine d'années au plus, avec un visage à l'ossature solide et aux pommettes marquées. Ses yeux d'un bleu très clair se fixèrent sur Azilis comme s'il avait deviné qu'elle l'observait. Elle ne se détourna pas. Ce fut lui qui baissa les paupières et elle en ressentit une joie secrète.

— Je te remercie pour ta proposition, Murra, reprit-elle. Je serais heureuse de me reposer dans ta diaeta dès maintenant. Tu viens, Kian ?

Le capitaine eut un bref sourire.

— Tu as raison, domna, le temps passe plus vite en dormant ! Je vous réveillerai pour le repas de midi si je ne vous vois pas

réapparaître d'ici là.

— Ou si des pirates nous attaquent, fit Kian avec une grimace sardonique.

— Dans ce cas, répliqua Murra, je n'aurai pas besoin de vous réveiller !

En se retournant, il marmonna une prière à la Vierge.

3

Le sol tanguait. Il fallut un instant à Kian pour se rappeler qu'il était allongé sur le plancher du navire en partance pour la Bretagne. Il se sentait reposé mais nauséux. Il s'assit et son regard tomba sur Azilis, endormie sur une paille recouverte de fourrure.

Le sort lui avait offert ce qu'il désirait le plus au monde et il avait lamentablement échoué. Elle lui avait demandé de lui apprendre l'amour, il n'avait su que la meurtrir. Il ne pouvait espérer une seconde chance ! Elle ne s'était donnée à lui que parce qu'elle craignait de mourir. D'ailleurs, la douce, la tendre Azilis de la nuit avait disparu au matin. C'était Niniane qui l'avait réveillé. Lointaine comme une déesse de pierre.

Une nausée lui souleva le cœur. Il n'avait pas osé la rejoindre sur la paille de la diaeta. Et elle ne le lui avait pas proposé. Ils avaient dû dormir longtemps car la lumière était beaucoup plus vive. Pas d'attaque de pirates... Rien que le frémissement du vent dans les voiles et le roulis du bateau.

Que se passerait-il une fois qu'ils auraient remis Kaledvour au roi ? Il ne pouvait l'imaginer. Il saisit l'épée la tira de son fourreau pour admirer sa lame fine et acérée. Il ne l'avait utilisée qu'une seule fois, dans le combat contre les Francs, mais il se souviendrait toujours de l'incroyable sensation de puissance qu'il avait ressentie. Une euphorie enivrante et folle. Oui, c'était une épée de roi, unique et magnifique. Comme Azilis était unique et magnifique. Il n'était digne ni de l'une ni de l'autre.

— Le repas est prêt. Belle lame !

Le capitaine venait de pénétrer dans la diaeta. Il embrassa la scène du regard, ses yeux s'attardant sur la jeune fille endormie. Comme un écho aux pensées de Kian, il dit à mi-voix :

— Tu es un homme heureux de posséder de telles merveilles ! Des rois se déclareraient la guerre pour moins que ça.

Kian rangea Kaledvour dans son fourreau d'un geste sec.

— Elles ne m'appartiennent pas. Je suis là pour les servir.

Azilis remua et ouvrit les yeux. Elle se souleva sur un coude, étonnée, puis se ressaisit.

— J'ai dû beaucoup dormir, dit-elle.

— Oui, répondit Murra. C'est l'heure du repas de midi.

— Je meurs de faim. Pas toi, Kian ?

L'idée de manger l'écoeurait mais il n'en souffla mot. Il se dit que l'air frais, sur le pont, chasserait cette sensation pénible.

Il n'en fut rien. L'odeur de poisson grille acheva de le rendre malade. Il refusa le plat que lui tendait Murra.

— Tu es livide, remarqua Azilis. Quelque chose ne va pas ?

— Ton garde du corps a le mal de mer, expliqua le capitaine avec un demi-sourire. C'est quand même dommage par un temps si calme. Tu devrais retourner t'allonger sous la diaeta, ajouta-t-il en donnant une tape dans le dos de Kian.

Azilis regarda le jeune homme s'éloigner d'un pas mal assuré puis, son repas terminé, elle s'accouda au bastingage pour contempler l'océan. L'eau scintillait comme un métal mouvant. Les mains en visière pour se protéger les yeux, elle scrutait l'horizon, craignant de voir apparaître un navire. Kian ne serait pas à son avantage contre des pirates. Eux ne souffraient pas du mal de mer.

Une ombre lui fit tourner la tête. Elle recula en découvrant le jeune Saxon. Il la détaillait sans vergogne. Elle le dévisagea hardiment de haut en bas. Il était plus jeune qu'elle ne l'avait cru. Dix-huit ans au plus. Pas un poil de barbe sur sa peau brûlée par le soleil. Ses vêtements étaient en lin non teinté : braies, tunique fermée par une fibule en forme d'oiseau. Il ne portait ni épée ni cuirasse mais un long poignard était accroché à sa ceinture. Elle aurait aimé le trouver laid. Il ne l'était pas. Cela ne fit que l'agacer.

— Tu es une fille, constata-t-il en guise de salut.

Il avait parlé latin avec un étrange accent guttural qu'elle n'avait encore jamais entendu, même chez d'autres Germains. Sa raison lui souffla de tourner le dos et de s'éloigner. Mais elle n'avait pas l'habitude d'écouter la voix de la raison. Et sa curiosité était de loin la plus forte.

— Tu es saxon, répliqua-t-elle. Que fait un Loup des Mers sur un navire romain ?

— Je vends mon bras pour protéger ceux qui ne savent plus se battre.

Il avait parlé avec fierté. Elle s'obligea à sourire.

— Pourquoi un guerrier de ta trempe n'est-il pas en train de piller la Bretagne avec ses frères ? Ils ne t'ont pas trouvé à la hauteur ?

Il releva le menton d'un geste brusque. Elle l'avait piqué au vif.

— Tous les Saxons ne sont pas en Bretagne. Ceux de mon clan sont restés au pays et moi j'ai voulu explorer le monde. Seul.

Azilis devina qu'il mentait mais peu lui importait la vérité. Elle fit semblant de le croire pour poser une question qui l'intéressait davantage :

— Pourquoi tes frères envahissent-ils la Bretagne ? Ils ont leurs terres. Pourquoi convoitent-ils celles des autres ?

Il haussa les épaules.

— Les Bretons sont des lâches et des menteurs. Ils nous ont appelés pour les défendre contre les Scots et les Pictes. Ils nous ont promis des terres et des richesses. Et quand le travail a été fini, après que beaucoup de guerriers ont rejoint Woden au Valhalla, ils n'ont pas honoré le pacte.

— Woden au Valhalla ?

Il s'accouda au bastingage sans la quitter du regard.

— En quel dieu crois-tu, toi ? En ce Christos ? Cet être misérable que les Romains ont crucifié ? Pour nous, les peuples du Nord, Woden est le roi des dieux. Il accueille les guerriers morts l'épée à la main dans son palais, le Valhalla. Tous les hommes rêvent de mourir sur le champ de bataille. Ce sont les filles de Woden, les Walkyries, qui les emportent.

— Vraiment ? murmura-t-elle.

Il ajouta :

— Les Bretons périront ou deviendront esclaves. Et les hommes du Nord régneront sur leur île.

Elle se raidit.

— Ambrosius Aurelianus a repoussé les Saxons sur les côtes. Bientôt il les rejettera à la mer !

Il secoua la tête d'un air farouche, libérant de longues mèches blondes qui lui balayèrent les yeux et les joues.

— D'autres viendront. Toujours plus nombreux ! Nos terres sont trop pauvres pour nous nourrir. La mer ronge les côtes sans cesse. Et chaque hiver la famine tue les plus faibles.

Sa voix devint plus grave et il ajouta, le visage sombre :

— Mon frère est mort de faim dans mes bras il y a six mois. Il n'avait pas cinq ans ! Quel guerrier accepterait ça alors que des terres fécondes sont à portée de sa main ? Crois-tu qu'Ambrosius fera barrage à tous les Angles et les Saxons qui iront en Bretagne chercher une vie meilleure ? À sa mort les Bretons perdront. Leur monde est à son crépuscule, le nôtre s'éveille à peine !

— Non ! Quand Ambrosius mourra, un autre reprendra le flambeau. Jamais les Bretons ne céderont devant vos hordes barbares !

Elle avait parlé sur un ton de défi qui le laissa coi un instant. Il l'observa en mordillant ses lèvres gercées.

— Pourquoi le sort de cette île te préoccupe-t-il ? Tu es bretonne ?

— Ma mère l'était. Je retourne dans son pays.

— Ce n'est pas une bonne idée. Cet été, une immense armée va attaquer sous le commandement d'Aelle, le plus grand roi que les Saxons du Sud aient jamais eu. Tous les Bretons se sauvent en Armorique. Pourquoi pas toi ?

Un frisson d'angoisse parcourut Azilis. Ambrosius parviendrait-il à arrêter les barbares s'ils s'unissaient et s'ils étaient aussi sûrs d'eux que ce jeune mercenaire ? Plus que jamais, le roi aurait besoin de Kaledvour. Si seulement Aneurin n'était pas mort en emportant avec lui le secret de sa fabrication ! Une seule épée, même entre les mains d'un grand chef, suffirait-elle à repousser tant d'ennemis ?

— Quel est ton nom ?

— Niniane, murmura-t-elle distraitemment.

— C'est un nom bien doux pour une fille aussi fougueuse que toi.

Il attendit un peu puis répondit à la question qu'elle ne lui posait pas :

— Je m'appelle Thorkel.

Il effleura les cheveux d'Azilis, qui recula vivement.

— Tu es de haute naissance, n'est-ce pas ? Tu portes des vêtements simples mais l'étoffe est belle et la fibule de ta tunique est en or. Tes mains n'ont jamais travaillé, tes cheveux sont doux, tu n'as pas la peau tannée d'une paysanne. Vos chevaux valent une fortune et les armes de ton compagnon aussi. Seuls les nobles possèdent de telles épées chez nous. Qui est cet homme ? Ton époux ?

— Que t'importe qui je suis et ce que je fais ! s'emporta-t-elle. Est-ce que je te demande pourquoi tu n'es pas dans l'armée de cet Aelle que tu admires tant ?

Il baissa les paupières.

— Oui, tu me l'as demandé ! Et je vais te répondre. J'ai tué un homme qui était sous la protection du roi. J'étais dans mon droit. Cependant, par ma faute, Aelle a manqué à sa parole. Il ne m'a pas tué comme il aurait pu le faire, il m'a exilé. Je lui suis reconnaissant de sa générosité. Et il m'a autorisé à garder ma seax, ajouta-t-il en désignant la longue dague contre sa cuisse. Tous les hommes libres de mon peuple en ont une.

— Ce qui signifie que si tu n'avais pas tué cet homme tu serais actuellement en Bretagne, prêt à affronter Ambrosius avec les tiens ?

— Bien sûr !

— Dans ce cas, Thorkel le Saxon, nous sommes ennemis car je soutiens Ambrosius Aurelianus de toute mon âme et je prie pour qu'il écrase l'armée d'Aelle. Laisse-moi maintenant, nous n'avons plus rien à nous dire.

Elle le vit rougir sous l'affront. Il se redressa, la salua fièrement et déclara avant de tourner les talons :

— Si toutes les Bretonnes sont aussi belles que toi, mes frères ont bien de la chance de conquérir ton pays !

Elle demeura sans voix, en colère mais plus encore bouleversée par ce qu'elle venait d'apprendre. Ce n'étaient pas quelques hordes barbares qui menaçaient la Bretagne, mais tout un peuple en quête d'un nouveau monde. Un peuple de guerriers qui ne craignaient pas la mort, qui n'avaient rien à perdre.

Elle resta sur le pont, regardant la mer sans la voir. Les paroles du Saxon résonnaient dans son esprit et prenaient un ton prophétique qui l'angoissait. Et s'il disait vrai ? Si le monde dans lequel elle avait grandi avait atteint son crépuscule ? N'était-ce pas aussi le message d'Aneurin le soir où il était revenu de Constantinople ? « Vous ne voyez pas que le monde est aux mains des barbares ? »

Elle se décida à rejoindre Kian sous la diaeta. Allongé, les yeux clos, il était toujours aussi pâle. Elle s'assit près de lui et passa sur son front un linge mouillé. Il ouvrit les yeux.

— C'est la première fois que je te vois malade, remarqua-t-elle.

— Pas de remède magique à me donner ?

— Non. Mais Murra affirme que cela cesse dès qu'on met pied à terre.

— Bonne nouvelle ! On arrive bientôt ?

— Dans quelques heures. Si tout va bien.

Il s'assit en tailleur avec une grimace dépitée.

— Quelques heures ? Mauvaise nouvelle !

Elle se mordit les lèvres, puis ajouta d'un ton faussement léger :

— Il te reste assez de force pour me briser la nuque si nécessaire ?

— Ne t'en fais pas. Je tiendrai ma promesse.

— Merci, Kian. Et merci aussi... pour hier soir.

Elle vit la surprise agrandir ses yeux, puis il lança d'un ton mordant :

— Tout le plaisir était pour moi, domna.

Elle rougit, blessée par cette ironie. Pensait-il que cela ne représentait rien pour elle ? Elle se dirigea brutalement vers la sortie. Mais avant qu'elle eût atteint la toile de cuir qui servait de porte, sa contrariété avait disparu. Les paroles de Kian n'étaient qu'une armure pour masquer ses sentiments. C'était à elle d'oublier sa fierté.

— Merci quand même, dit-elle en se tournant vers lui.

* * *

Azilis retourna guetter sur le pont la longue silhouette d'un bateau saxon ou une voile scot. Mais l'onèraria semblait être seule en mer. Fascinée par la légère houle qui crêtait la masse liquide, elle laissa son esprit vagabonder.

Le soleil déclina dans un grand embrasement. Soudain elle discerna la terre. Elle eut conscience d'une présence à ses côtés. Kian l'avait rejointe et regardait la côte qui s'approchait. Une île apparut à leur gauche pendant que devant eux, splendides dans les lumières du couchant, se découpaient les côtes de la Bretagne puis, au-delà, des moutonnements d'herbages et de forêts aussi capricieux que les vagues sur la mer.

Le bateau s'engagea dans une baie au fond de laquelle se dressaient les murailles grises de Portus Adurni. Ils débarquèrent à la nuit tombante. Les adieux au capitaine Murra furent rapides. Ils mirent pied à terre, sortirent les chevaux avec l'aide de deux marins. Elle monta en selle et, une dernière fois, leva les yeux vers l'oneraria. Thorkel, depuis le pont, l'observait. Elle détourna la tête.

Quand elle passa les hautes portes du fort, une émotion immense envahit la jeune fille. Le visage d'Aneurin surgit aussi réel et aussi net que s'il avait été présent à ses côtés. Elle ferma les paupières, bouleversée. Ce n'était pas une illusion. Il était là, près d'elle, *en elle*.

— Nous sommes en Bretagne, Aneurin, murmura-t-elle. Maintenant, guide-nous jusqu'à ton roi.

La seule réponse fut le cri moqueur d'une mouette.

4

Portus Adurni était l'un des forts construits jadis par les Romains sur la côte saxonne, comme les Bretons avaient fini par la nommer. Les dernières légions romaines avaient quitté la Bretagne soixante ans auparavant pour endiguer le flux barbare sur le continent. Rome avait sacrifié son ancienne conquête. Seuls les remparts témoignaient d'un passé déjà à demi oublié.

Ce fut ce qui frappa Azilis. Condate ou Abrinca étaient romaines, même avec des miliciens étrangers. Ici, la plupart des hommes portaient les cheveux longs, parfois nattés pour retenir les mèches rebelles, parfois décolorés comme ceux de certaines femmes. Braies et tuniques étaient criardes et multicolores. De Rome, tout semblait oublié depuis longtemps.

Dans la salle de l'auberge où ils étaient descendus, elle n'entendit pas un mot de latin. Les mines étaient sombres, tendues. Les conversations roulaient en murmures inquiets parfois secoués d'un éclat de voix nerveux. Azilis identifiait des mots et des morceaux de phrases : « Angles... Saxons... Rejoints par les Pictes... Réunion des tribus... Les Scots ? Constantinus... Ambrosius... Arturus... »

Elle se souvint des paroles de Murra avant qu'ils ne se quittent : « Vous avez choisi le bon moment pour la traversée ! Les Saxons sont sur le pied de guerre. Ils ont mieux à faire que d'attaquer les navires ! »

— Je me demande si Aneurin aurait trouvé son île changée, murmura-t-elle.

— Sûrement différente de la Bretagne de ses rêves, répondit Kian.

Une vague de fatigue et de désespoir s'abattit sur elle. Elle se sentit soudain impuissante et vulnérable.

— Il me manque, avoua-t-elle d'une voix tremblante. Terriblement. Je me sens perdue.

Il lui lança un regard énigmatique.

— Il me manque aussi.

— Tu sais, ces Bretons... J'ai parfois du mal à les comprendre. Ils

n'ont pas le même accent que maman ou qu'Aneurin, qui venaient du nord. Ils utilisent des mots que j'ignore.

— Tu t'habitueras. Moi, je ne fais pas la différence. Mais je suis sûr que je peux commander un deuxième verre sans problème. On trouve toujours un moyen de communiquer pour les choses importantes.

— Je n'ai pas envie de plaisanter, Kian. J'ai l'impression que nous n'arriverons jamais à rencontrer Ambrosius, ou qu'il nous prendra pour des fous et se moquera bien de Kaledvour. Pourtant, si tu savais à quel point il a besoin de la magie de cette épée !

Elle lui raconta son entretien avec le Saxon et conclut :

— On n'arrête pas un peuple en marche. Les Romains n'ont pas pu arrêter les Wisigoths quand ils ont envahi la Gaule. Et l'armée d'Ambrosius n'est pas l'armée romaine ! C'est une cause perdue, avec ou sans Kaledvour.

Kian la foudroya du regard et tonna :

— Je t'interdis de dire cela ! Moi, j'ai juré à Aneurin de porter l'épée à son roi et je le ferai. Cause perdue ou pas.

Des regards se braquèrent dans leur direction. Elle connaissait par cœur les bouderies et remarques ironiques de son compagnon, mais jamais elle n'avait subi sa colère.

Elle baissa la tête, pétrifiée.

— Tu as raison. Je suis pusillanime.

Il eut un de ses rires brefs – habituels, ceux-là.

— Tu t'inquiètes de mal comprendre ces Bretons mais moi, j'ai l'habitude d'entendre des mots inconnus ! Avec toi, ça m'arrive tout le temps. *Pusillanime* !

Elle se mordit la lèvre, désarçonnée. La colère de Kian l'avait surprise mais, bizarrement, rassurée. Elle avait été aussi implacable que brève. Ses plaisanteries également lui réchauffaient le cœur. Autour d'eux, on les avait déjà oubliés. Elle lui sourit.

— C'est la première fois que tu m'interdis quelque chose.

— Non. Je t'avais aussi interdit de te baigner dans cet étang. Et tu avais menacé de me faire fouetter et envoyer aux carrières. Tu ne t'en souviens pas ?

Cette fois elle rit aux éclats.

— J'ai dit ça, moi ? Je devais être très en colère !

— Très... Très belle aussi.

Il avait prononcé les derniers mots avec hésitation. Elle se leva.

— Cette fois je t'écouterai. Allons nous coucher. Demain nous devons partir à l'aube si nous voulons atteindre Venta Belgarum avant la nuit. Prions pour que le dortoir ne soit pas envahi de ronfleurs !

— La Vierge exauce les jeunes filles chastes.

— Et ne blasphème pas !

5

La voie romaine qui menait à Venta Belgarum était en assez bon état. Elle filait d'abord vers l'ouest, parallèlement à la côte, à travers des marais et de grandes étendues d'herbes hautes que le vent ployait doucement. Dans ce paysage plat, le ciel semblait immense, d'une clarté aveuglante et d'un bleu affadi par une pellicule de nuages blancs. Azilis et Kian chevauchaient à un rythme soutenu, sans s'accorder de pauses.

Rencontrer Ambrosius le lendemain si possible. Lui donner Kaledvour. Et après ?

C'était à cet « après » qu'elle songeait en chevauchant. À ce qu'elle deviendrait une fois sa tâche accomplie, dans ce pays étranger où elle n'était pas sûre de retrouver son frère aîné. D'ailleurs, s'il vivait encore, comment Caius réagirait-il une fois passée la joie des retrouvailles ? Sa présence l'encombrerait-il ? L'aiderait-il à trouver un lieu où vivre et pratiquer la médecine comme elle le souhaitait ? Et Kian ? Resterait-il à ses côtés ?

Elle ne perçut pas tout de suite les marques de fatigue dont Luna faisait preuve. Ce fut seulement quand sa jument se mit à boiter et à encenser qu'elle s'arrêta et descendit, hélant Kian qui la rejoignit au petit trot. Elle examina le genou postérieur gauche de l'animal.

— Elle est blessée.

Il sauta à terre, flatta l'encolure de Luna en lui parlant à l'oreille. Il s'accroupit ensuite et examina à son tour le genou qui saignait.

— Je ne sais pas comment elle a pu se faire ça, s'étonna Azilis. Je n'ai rien remarqué ce matin.

— Non, ce matin elle allait bien. Peut-être tout à l'heure. Il y avait des ornières. Une pierre projetée ?

Il se releva en caressant Luna qui le poussa doucement du nez. Kian aimait les chevaux et était aimé d'eux. Il savait les dresser sans les brutaliser, comprenait leurs émotions et communiquait plus facilement avec eux qu'avec les humains.

— On ne peut pas continuer au galop, dit-il. Et il vaut mieux

cesser de la monter. On va lui bander le genou et continuer au pas. Ce n'est pas grave mais elle a besoin d'un rythme tranquille.

Azilis aida Kian à s'occuper du genou blessé. Elle qui excellait à soigner les hommes lui abandonna très vite sa jument, admirant la précision de ses gestes. Il attacha ensuite sa bride à la selle de son cheval.

— Je vais marcher, dit-il. Prends Orion.

— Pas question ! Si nous allons au pas, il peut nous porter tous les deux. Tu marcheras – ou moi – s'il fatigue. Le principal, c'est de faire le maximum de route même si nous n'atteindrons pas Venta ce soir.

Il monta le premier et elle s'installa devant lui. Au bout de quelques minutes, elle cala son dos contre sa poitrine. Le pas tranquille du cheval la berçait. Ses paupières se fermèrent. Elle ne lutta plus contre la torpeur qui l'envahissait et s'endormit.

* * *

— Il y a sûrement un village où passer la nuit !

Azilis regardait le ciel s'assombrir. Ils n'avaient rencontré aucune habitation humaine depuis des heures et la dernière borne milliaire indiquait qu'il restait encore vingt milles avant Venta. Ils marchaient maintenant à côté des chevaux, soucieux de soulager Orion qui les avait longtemps portés. La route remontait vers le nord. Au loin, ils distinguaient la lisière d'une forêt. Quand ils en atteignirent l'orée, la pénombre s'accrut et avec elle l'inquiétude d'Azilis. Les premiers oiseaux de nuit se faisaient entendre ainsi que des cris de puants et de rongeurs.

L'instinct ordonnait à la jeune fille de trouver un lieu où se cacher. Sans doute était-ce ce qui la poussait à fouiller des yeux sans relâche les abords de la route. Elle découvrit une voie perpendiculaire qui s'ouvrait sur la droite, ainsi qu'un mur circulaire de pierres à demi étouffé par la végétation.

— Kian ! Regarde ! C'est un mausolée. Il y a une villa au bout de ce chemin.

— Plutôt « il y avait ».

— Il doit bien rester de quoi s'abriter.

— Allons voir. Autant nous installer là qu'au bord du chemin.

Ils progressèrent avec difficulté sur le sentier obstrué de ronces et d'arbustes, pour déboucher enfin sur un mur d'enceinte. Son portail gisait à terre, plus qu'à moitié détruit. Au-delà s'étendait une clairière immense. Venait ensuite un verger où mûrissaient des milliers de pommes que personne ne cueillerait. Puis, des ruines.

La propriété avait été de bonne taille. Des bâtiments de la pars

agricola, il ne restait presque rien. Quelques pans de murs noircis, une mangeoire, un puits. La villa avait brûlé. Ils franchirent l'enceinte qui séparait la pars agricola de la maison de maître. Là aussi l'incendie avait fait des ravages. Certains toits étaient calcinés, la pluie avait abîmé les peintures, pourri le bois des poutres. Mais les colonnades de la cour paraissaient intactes. Ils pénétrèrent dans le vestibule à pas lents, tirant derrière eux les chevaux dont les sabots résonnaient sur le sol de marbre.

Azilis sursauta lorsqu'une effraie, poussant son cri lugubre, s'enfuit d'une niche du mur. Elle vit alors que Kian tenait Kaledvour à la main, prêt à frapper.

Étrangement les portes étaient entières, ouvertes sur une cour envahie d'herbes hautes, de fougères, et encore entourée de son péristyle. Au centre une statue de Diane chasseresse se dressait, solitaire, le corps emprisonné de lierre et couvert d'excréments d'oiseaux. Azilis se figea à cette vue. Une mélancolie immense se dégageait de ces ruines mais cette statue la frappa plus que tout le reste. Cette œuvre d'art que personne n'admirait plus, que la nature insultait, c'était sa civilisation qui disparaissait. Elle ne pouvait en détacher le regard.

La main de Kian se posa sur son épaule.

— Azilis ?

— Cette Diane... La nôtre est presque semblable. Crois-tu qu'un jour elle finira ainsi ?

— La nuit tombe. La pièce à gauche a encore un toit. On peut y dormir. Je m'occupe des chevaux.

Elle demeura immobile, puis murmura enfin :

— Je vais t'aider.

Ils pansèrent leurs montures. Kian les entrava et les laissa brouter l'herbe de la cour. Azilis entra dans ce qui avait été une salle à manger. Le froid et l'humidité avaient obscurci les murs. Le sol de mosaïque était en partie recouvert de mousse et de poussière sous lesquelles apparaissaient des visages fantomatiques. Leurs yeux grands ouverts dévisageaient les visiteurs d'un air implorant. Azilis inspecta le sol avec sa torche : quatre personnages dont on voyait essentiellement le buste occupaient chacun un cadre octogonal entouré de bandeaux torsadés. Le moins abîmé se serrait dans un cucullus[53] et tenait à la main un rameau dénudé. La bouche aux coins tournés vers le bas exprimait une tristesse infinie. Azilis les contempla, pensive.

— Les quatre saisons, dit-elle. Celui-ci, c'est l'hiver. Tu ne trouves pas étonnant que le seul qu'on reconnaisse encore soit justement celui-ci ?

— Non.

Kian examinait la corde de son arc, vérifiant sa tension. Elle insista :

— L'hiver, Kian ! La mort. La fin.

Il banda l'arc deux ou trois fois, parut satisfait du résultat car il le déposa près du carquois. En un instant, Azilis passa de l'exaspération au désespoir. Il était trop inculte pour comprendre. Elle se sentait aussi seule, aussi perdue que le personnage de cette mosaïque. Kian l'observait avec un mince sourire.

— Viens t'asseoir, ordonna-t-il. Ce serait idiot de désespérer parce que cette mosaïque ne représente pas le printemps.

Elle eut honte de s'être laissée happer par la tristesse des lieux. Et honte également d'avoir méprisé Kian une fois de plus.

La nuit tomba, enveloppant de ténèbres les entrelacs des mosaïques et les voyageurs. Ils partagèrent du pain, du fromage et des pommes. Kian avait refusé d'allumer un feu par peur d'éventuels brigands, mais il enflamma deux torches qu'il plaça dans des vases de terre de chaque côté de la porte. Dans cette semi-obscurité, les flammes projetaient des ombres capricieuses sur la peinture rouge et noircie des murs, illuminaient un pan de mosaïque ébréché, révélaient un dessin floral presque effacé. À l'extérieur, les bruits de la nuit s'amplifiaient, et un vent brusque se leva.

— Je vais monter la garde, dit Kian à mi-voix. Je te réveillerai avant l'aube. Je dormirai quelques heures à ce moment-là.

Azilis, serrée dans sa couverture, se demandait ce qu'il était advenu des derniers occupants de cette maison. L'avaient-ils abandonnée quand les légions romaines avaient rejoint le continent ? Avaient-ils connu un sort funeste, un pillage barbare ? Et, si c'était le cas, leurs âmes avaient-elles trouvé la paix ou erraient-elles encore sur les lieux de leur mort ? Incapable de s'endormir, Azilis observait Kian assis en tailleur. Il avait posé Kaledvour à plat sur ses genoux. Elle vint s'asseoir près de lui.

— Je n'arrive pas à dormir.

— Inquiète ?

— Nerveuse.

Elle ajouta après un instant de silence :

— Je sais si peu de choses sur toi, sur ton passé... Est-ce que Lucius Arvatenus t'avait acheté ou est-ce que tu es né sur ses terres ?

Il la regarda sans répondre.

— Tu n'as pas envie d'en parler ?

Il haussa les épaules d'un air indifférent.

— Je suis né sur ses terres. Ma mère travaillait aux cuisines de la ferme.

— Et ton père ?

— Va savoir ! Ma mère prétendait que c'était un des gardes de la

villa. Un Germain. Il paraît que je lui ressemble. Je me souviens peu de lui. Il est mort quand j'avais six ans.

— De quoi est-il mort ?

— Un combat qui a mal tourné. Contre des pillards.

— Et ta mère, comment était-elle ?

— C'était... une fille de ferme, voilà tout. Que veux-tu que je t'en dise ?

— Je ne sais pas, moi ! Est-ce que vous étiez proches ? Est-ce que vous vous entendiez bien ?

Kian éclata d'un rire bref.

— On m'a envoyé aux champs dès que j'ai été capable de tenir une serpe. J'y travaillais de l'aube au crépuscule. En hiver il fallait s'occuper des bêtes ou réparer ce qui devait l'être. Ma mère passait ses journées devant l'âtre. On n'avait pas le temps de savoir si on s'entendait ou non. Elle est morte bien avant que ton père ne m'achète. Les esclaves de la famille Arvatenus ne vivent pas vieux.

Elle songea à sa propre enfance choyée, aux jeux, aux lectures, aux leçons de harpe.

— J'oublie si facilement que tu n'as pas eu ma chance, Kian. Pardonne-moi de te poser ces questions stupides.

— Je suis chanceux puisque je suis ici au lieu d'être affamé, battu et abruti de travail.

Une des torches crépita, projetant des étincelles dans la pénombre. Elle savait que le sommeil qui la fuyait se serait emparé d'elle sans effort si elle avait pu se blottir dans le cou de Kian. Mais elle n'osait pas.

— Prends-moi contre toi, souffla-t-elle enfin. J'ai froid.

Il lui lança un regard en biais, toujours immobile.

— Je t'ai tenue dans mes bras tout l'après-midi.

— Et alors ?

— Tu ne comprends pas ce que ça me fait ?

Elle resta sans voix. Une fois encore, elle n'avait songé qu'à elle. Si elle ne prenait pas l'initiative, jamais Kian ne ferait un geste vers elle. Son passé, sa fierté, le lui interdisaient. C'était à elle, toujours à elle, d'ouvrir les brèches, de lui montrer qu'elle acceptait son amour et était prête à y répondre. Elle s'approcha, écarta Kaledvour, prit son visage entre ses mains et posa ses lèvres sur sa bouche.

— Prends-moi contre toi, Kian, murmura-t-elle. S'il te plaît. Prends-moi contre toi et aime-moi.

6

Kian ne réveilla pas Azilis avant l'aube comme il le lui avait promis la veille. Son sommeil était si profond qu'il n'avait pas le cœur de l'interrompre. Et puis le bonheur de la tenir ainsi assoupie contre lui était trop grand pour l'échanger contre quelques heures d'inconscience. Il n'avait aucune envie de dormir. Il était heureux.

Pleinement. Pour la première fois de son existence.

Peu à peu, le petit jour s'immisça dans la pièce. Le merle chanta. Puis les autres passereaux. Kian caressa les cheveux d'Azilis, effleura ses lèvres d'un baiser. Il fallait partir, il le savait.

Elle s'étira en bâillant puis lui décocha le plus éclatant des sourires.

Il soupira de soulagement.

— Mais tu ne m'as pas réveillée ! Tu n'as pas dû dormir de la nuit !

— Je n'avais pas sommeil.

Elle s'assit, ses bras enserrant ses genoux.

— J'avais peur de découvrir Niniane au réveil, déclara-t-il. Je suis heureux de retrouver Azilis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est Azilis que j'aime. Niniane est trop dure pour me plaire.

Elle réfléchit un instant.

— Eh bien, concéda-t-elle, pour toi je resterai toujours Azilis. Mais pour les autres, je serai Niniane.

Elle alla chercher des pommes et du pain qu'ils partagèrent sans plus parler. Kian refit le pansement de Luna et ils quittèrent la villa détruite sous un ciel nuageux qui annonçait la pluie.

Les remparts de Venta Belgarum n'apparurent qu'en fin d'après-midi. Leurs vêtements étaient trempés par le crachin qui tombait depuis leur départ. Ils avaient traversé de rares hameaux à l'aspect misérable où femmes, enfants et vieillards les avaient regardés avec inquiétude, sans leur adresser la parole. Les hommes en âge de se battre paraissaient avoir disparu.

Venta était une ville d'importance, avec un forum, une basilique, des thermes. Les maisons des plus humbles étaient en bois, mais de riches demeures de pierre y avaient aussi été bâties et des échoppes proposaient nourriture et étoffes. Pourtant on devinait la ville sur le déclin. Les remparts étaient endommagés, les rues encombrées de détritrus et envahies de mauvaises herbes. De nombreuses maisons étaient inhabitées et des boutiques fermées.

— D'abord trouver une auberge, fit Azilis d'une voix tendue. Il faudra changer de vêtements. Nous ne pouvons pas nous présenter au roi dans cette tenue. Je mettrai une de mes plus belles tuniques et des bijoux. Tu devras aussi te raser. On sera plus enclin à nous mener jusqu'à lui si nous n'avons pas l'air de vagabonds.

— Ne t'inquiète pas.

Il lui pressa l'épaule doucement. Azilis se détendit. Sa nervosité avait augmenté à chaque mille parcouru. Son cœur battait trop vite et ses mains étaient glacées. Tant de choses dépendaient de cet entretien avec Ambrosius ! Le Haut Roi était là, dans cette ville. Ils allaient enfin lui remettre Kaledvour, offrir la paix à Aneurin en accomplissant leur serment. Et peut-être retrouver Caius.

Elle se fit indiquer la meilleure auberge. C'était une maison à deux étages non loin de la basilique. Elle était construite en U autour d'une cour intérieure pavée. Une galerie couverte courait le long du premier étage, donnant accès aux chambres. L'endroit avait un aspect prospère bien qu'étrangement calme. Un jeune garçon se précipita pour s'occuper des chevaux mais Kian refusa de lui confier Luna. Il soigna la jument pendant qu'Azilis payait leur chambre auprès de

l'aubergiste.

On leur donna une belle pièce au premier étage. Un grand lit, un coffre, une table : ce qui, quelques semaines plus tôt, aurait paru bien simple à la jeune fille était aujourd'hui le luxe absolu.

— Tu crois qu'il nous recevra dès ce soir ? interrogea Kian, se laissant tomber sur le lit.

Son visage trahissait sa fatigue. Il n'avait pas dormi depuis un jour et une nuit. Elle s'assit près de lui.

— Mieux vaut attendre demain pour demander audience, tu ne penses pas ?

— Si. Je te sentais impatiente, c'est tout.

— C'est vrai. Nous sommes si près du but. J'ai peur que le Haut Roi refuse de nous recevoir ou qu'il ne soit pas à Venta. Imagine qu'il se trouve dans le nord, ou dans les montagnes d'Arfon à l'ouest ?

Il étouffa un bâillement.

— Pourquoi serait-il si loin alors qu'une attaque saxonne menace par ici ?

Elle s'allongea près de lui, faisant courir ses doigts le long de sa mâchoire.

— Tu as raison, je m'inquiète inutilement. Tout ira bien.

Kian s'assoupit pendant qu'Azilis vaquait à sa toilette et enfilait ses vêtements. Elle choisit une tunique verte qui mettait en valeur ses yeux et son teint, coiffa ses cheveux en arrière, les dissimula sous un voile. Il n'était plus utile de prétendre être un garçon. Au contraire, il importait de montrer à tous qu'elle était Niniane Sennia, une riche domna venue de Gaule pour offrir au Haut Roi un cadeau somptueux. Puis elle réveilla Kian.

Lorsqu'ils descendirent l'escalier pour se rendre dans la salle à manger, lui aussi s'était métamorphosé. Le voyant rasé et vêtu d'une tunique rouge taillée à Abrinca, paré du bracelet d'Aneurin, Kaledvour dépassant du fourreau attaché dans son dos, personne n'aurait pu imaginer qu'un mois plus tôt il n'était qu'un esclave.

Un unique voyageur, assis à une table près de la fenêtre, achevait son repas quand ils commencèrent le leur. Il quitta les lieux presque aussitôt. Dehors la pluie continuait à tomber. Un feu brûlait dans la cheminée devant laquelle un vieux chien dormait. Parfois l'animal tressaillait et grognait, une bûche s'effondrait dans un crépitements, ou de la cuisine parvenait le heurt d'une cuillère et d'une marmite. L'auberge était si tranquille qu'ils s'étaient mis à parler à voix basse sans s'en rendre compte. Quand l'aubergiste vint débarrasser leurs plats, Azilis voulut en savoir davantage.

— C'est fort calme ce soir, remarqua-t-elle. Vous n'avez pas d'autres clients ?

L'homme regarda autour de lui d'un air égaré. Il s'essuya le front

d'un revers de main. Il avait l'aspect d'un homme qui n'a pas eu son comptant de sommeil depuis longtemps.

— Ils sont partis ce matin. Après toute l'agitation... Maintenant tout le monde attend l'issue des prochains combats. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que les choses tournent au mieux. Sinon...

L'homme laissa sa phrase en suspens comme s'il craignait de la terminer. Ses traits tirés exprimaient l'inquiétude mais aussi la résignation.

— De quelle agitation parles-tu ? demanda-t-elle.

Il lui jeta un regard étonné.

— Eh bien, beaucoup de ceux qui sont venus pour les funérailles ont dormi ici. Je n'aurais pas pu vous loger hier soir. Mais ils sont tous repartis après le conseil. À ce qu'il paraît, aucune décision n'a été prise. Comme si ça ne sautait pas aux yeux, qui doit lui succéder ! Bâtard ou pas, qu'est-ce que ça fait tant qu'il maintient les Saxons hors de nos terres ? Et je prie Dieu qu'il y parvienne une fois encore, sinon ces querelles de succession n'auront plus d'importance.

Un grand froid envahit Azilis. Elle tenta de déglutir, sa gorge était trop serrée. Elle balbutia :

— Mais de quelles funérailles parles-tu ? Qui donc est mort ?

L'homme la dévisagea avec stupeur.

— Vous ne savez pas ? Mais l'Amherawdyr[54] bien sûr ! Emrys Wledic. Ou, comme vous l'appellez en latin, Ambrosius Aurelianus.

8

— Que se passe-t-il, Azilis ? Tu es livide ! dit Kian.

— Je suis désolé de vous apprendre cette terrible nouvelle, soupira l'aubergiste.

La bouche sèche, elle articula en latin :

— Ambrosius Aurelianus est mort.

L'incrédulité se peignit sur le visage de Kian.

— Mais quand ? Comment ?

Elle répéta mécaniquement ces questions en breton. L'aubergiste happa un tabouret et, sur leur autorisation, s'assit à leur table.

— C'est arrivé il y a cinq jours. Vous venez tout droit de Gaule ? Oui, ça explique que vous ne soyez pas au courant. Un véritable coup du sort. Dès qu'il a appris que les Angles et les Saxons s'étaient alliés et projetaient une attaque en force, le roi a fait prévenir les clans puis il est parti inspecter les frontières. Là, il a été blessé. Presque rien, une entaille à la cuisse au cours d'une escarmouche. Il n'y a pas pris garde, la plaie s'est infectée. Dix jours plus tard il était mort.

— C'est épouvantable, murmura Azilis qui avait traduit pour Kian au fur et à mesure. Nous avons fait tout ce voyage pour rien.

L'aubergiste la regardait avec curiosité.

— Je vois que la mort de l'Amherawdyr vous affecte particulièrement. Êtes-vous de ses proches ?

— Non. Mais nous voulions le rencontrer. Nous avions à... à remplir une mission auprès de lui. Nous arrivons trop tard.

Kian avait retrouvé son impassibilité. Il prit la main d'Azilis.

— Le roi a bien un successeur. Un fils, un neveu, un frère. C'est à lui que nous remettrons Kaledvour.

— Qui lui succède ? demanda-t-elle à l'aubergiste. Tu semblais dire que personne n'avait été désigné.

— Le conseil ne s'est pas mis d'accord. Malheureusement, le roi ne laisse pas d'héritier légitime. Certains clans soutiennent Cadour de Domnonia parce qu'il descend de l'empereur Maxime[55]. Mais c'est un petit roi du sud qui n'a pas fait ses preuves et que l'Église espère

sans doute manipuler à son gré. Les guerriers – et le peuple – soutiennent Arturus, le fils naturel d'Ambrosius. Il est dux bellorum. C'est le plus grand de nos chefs de guerre. Sans sa cavalerie, nous serions déjà asservis par les Saxons.

— Le problème, fit Azilis qui se rappelait les mots prononcés par l'homme quelques minutes plus tôt, c'est que cet Arturus est un bâtard.

— La belle affaire quand il s'agit de sauver le pays !

Elle but un peu de vin, l'esprit encore engourdi par la nouvelle. Arturus... N'était-ce pas l'homme sous le commandement duquel servait Caius ?

— Cet Arturus, avait-il son campement dans le nord du pays ?

— Tout à fait. Il n'est revenu vers le sud que récemment. Il siégeait au conseil.

— Et maintenant ? Sais-tu où nous pouvons le rencontrer ?

L'homme grimaça. Il désigna Kian du menton.

— Votre époux y parviendra peut-être, mais vous, ce sera difficile.

Son époux ? Azilis ne chercha pas à détromper l'aubergiste. Quelle importance ? L'homme se pencha vers Azilis et dit à mi-voix, comme s'il avait oublié que son auberge était vide :

— Arturus a réuni ses armées au camp fortifié de Sorviodunum[56] pour contrer l'avancée des Saxons. Leurs troupes déferlent sur l'ouest. C'était le sujet de toutes les conversations, hier soir et ce matin. On parle d'une armée de plusieurs milliers d'hommes. Les Loups des Mers se sont unis sous un seul chef. Un nommé...

— Aelle, murmura Azilis. Aelle, roi des Saxons du Sud.

L'aubergiste la contempla avec surprise. Des perles de sueur luisaient au-dessus de sa bouche. Il les essuya d'un revers de main.

— Ah, fit-il. Vous savez ça. Ambrosius ne pouvait pas mourir à un pire moment. La nouvelle a dû rendre ces maudits barbares fous de joie. Et le moral compte dans les batailles.

Kian s'impatiait. Azilis lui résuma la situation.

— Nous avons raté Arturus à un jour près, conclut-elle. Si Luna ne s'était pas blessée...

— Quand je pense que ces chiens sont en marche à quelques milles au nord ! soupira l'aubergiste. Et il reste si peu d'hommes pour défendre la ville !

Il se leva et ajouta en se tordant les mains :

— Si peu d'hommes pour défendre le pays.

— Fais-nous réveiller demain dès l'aube, dit Azilis en se levant à son tour. Et fais aussi préparer nos chevaux. Nous partirons au lever du jour.

Ils rejoignirent leur chambre. Kian déposa Kaledvour près du lit

puis commença à se déshabiller.

Incapable de rester en place, Azilis arpentait la pièce en se rongant l'ongle du pouce. Elle s'arrêta finalement et posa la question qui la hantait depuis de longues minutes :

— Crois-tu qu'Aneurin aurait donné Kaledvour à Arturus ?

— Il n'y a rien d'autre à faire, non ? À qui veux-tu la donner ?

— Je ne sais pas. Aneurin a forgé son épée pour l'offrir au Haut Roi, pas à un simple chef de guerre.

— S'il gagne la guerre, Arturus sera roi.

— Et s'il perd ?

— Alors cela n'aura plus d'importance.

— Et si ce n'est qu'une brute, juste capable de tuer des hommes sur les champs de bataille ? Ce n'est pas ce qui fait un roi.

— Il n'y a personne d'autre, Azilis. Qu'est-ce que tu veux ? Que je garde Kaledvour ?

Elle le rejoignit sur le lit. Il paraissait sur le point de s'endormir mais il ouvrit les yeux lorsqu'elle se glissa contre lui.

— Je crois que Caius sert sous ses ordres, murmura-t-elle. Dans l'une de ses lettres il parlait de lui avec admiration, mais je ne me souviens plus de ce qu'il disait précisément. Que c'était un grand meneur d'hommes, je crois. Un fabuleux guerrier.

— Tu vois...

— Est-ce que Luna pourra faire le voyage ?

— Oui. Sa blessure est légère.

Il l'attira doucement contre lui, l'embrassa.

— N'hésite pas. N'y pense pas. Une fois encore, nous n'avons pas le choix.

Le seigneur des batailles

Au camp de Sorviodunum.

1

Ils partirent vers l'ouest. La route filait vers un ciel d'un bleu sombre où pâlassaient les dernières étoiles. Il faisait frais. Les chevaux exhalaient des nuages de buée et les hautes herbes ployaient sous la rosée.

Le visage caché sous le capuchon de son manteau de laine, Azilis serrait les rênes de sa jument, priant pour que sa blessure lui permît de couvrir les vingt-six milles qui les séparaient de Sorviodunum. Elle avait à nouveau enfilé des vêtements masculins. Ainsi vêtue, on la laisserait plus facilement pénétrer dans le camp des hommes désireux de se joindre aux combattants. Elle avait accroché l'épée de Kian à sa selle, regrettant de ne pas savoir la manier.

L'après-midi était déjà entamé quand ils distinguèrent la haute colline où se dressait le fort, à quelques milles au nord de la petite ville qui portait le même nom. Ils avaient dû ralentir l'allure car Luna n'avait pu maintenir son rythme.

Le jour déclinait quand ils distinguèrent les remparts qui ceignaient la colline et dominaient la plaine, au croisement de quatre voies romaines.

Soudain, au détour d'un bosquet, ils aperçurent les silhouettes de milliers d'hommes regroupés au pied du fort et sur les pentes herbeuses de la colline.

Azilis craignait toujours qu'on leur interdît le passage. Il n'en fut rien. On les accueillit avec chaleur. Deux hommes armés et montés qui souhaitaient se battre contre les Saxons n'étaient pas superflus. Quand elle demanda où se trouvait le dux bellorum, personne ne s'étonna. On se contenta de préciser qu'Arturus serait sans doute trop occupé pour les recevoir.

Partout, des hommes fourbissaient des épées et des couteaux ou étrillaient des chevaux. Certains guerriers portaient d'anciennes cuirasses romaines, la plupart étaient vêtus de braies multicolores et de tuniques. Si c'était une armée, elle était fort hétéroclite et ne ressemblait en rien aux légions romaines si organisées dont Azilis

avait lu les exploits dans *La guerre des Gaules*[57].

Attirant à peine les regards, ils gravirent lentement l'antique chemin pierreux qui conduisait à l'entrée de la forteresse. Là, deux guerriers leur barrèrent le passage avec leurs lances.

— Nous venons de Gaule pour parler au dux bellorum, lança Azilis en adoptant une voix aussi grave que possible. Nous avons une chose importante à lui confier.

Les deux hommes échangèrent un regard intrigué. Ils les détaillèrent de la tête aux pieds, prenant sans doute note de la beauté de leurs chevaux et de la richesse de leur équipement.

— Que lui voulez-vous ? interrogea l'un d'eux.

— C'est une affaire qui ne concerne que lui.

— Arturus a réuni le conseil de guerre. Il est avec ses officiers et les princes bretons. Il ne recevra personne pour l'instant.

— Mon frère, Caius Sennius, assiste-t-il au conseil ?

— Caius Sennius ? répéta l'homme en écorchant le nom de son accent breton.

En un instant, Azilis imagina qu'ils ne connaissaient pas de Caius Sennius ou, pire, que son frère était mort. Mais le visage d'un des gardes s'éclaira :

— Vous voulez parler de Kaï ?

Kaï ? Cela pouvait être un diminutif breton de Caius. Elle précisa :

— Un homme très grand aux cheveux cuivre et aux yeux verts. Un officier d'Arturus.

Les deux hommes changèrent d'attitude. Ils les considéraient maintenant avec respect.

— Il est au conseil, bien sûr, dans le bâtiment principal, derrière la garnison. Mais mieux vaut attendre la fin de la réunion pour vous présenter devant le dux.

Les gardes s'effacèrent. Ils entrèrent dans l'enceinte fortifiée. Il y régnait l'atmosphère tendue et l'agitation qui précèdent les combats. Des coups résonnaient depuis une forge où l'on pratiquait sans doute d'ultimes réparations, des hommes remplaçaient des cordes d'arc pendant que d'autres taillaient des flèches et qu'un vétéran imposait un dernier entraînement à des recrues à peine sorties de l'enfance.

Près d'un puits situé au centre de l'immense cercle dessiné par le fort, un garçon aux cheveux couleur de paille, presque un enfant lui aussi, affûtait des poignards. Azilis ferma les yeux, inspira profondément l'air aux effluves de foin, de purin et d'acier.

Les bruits s'estompèrent, les odeurs disparurent. Le temps cessa de s'écouler. Elle crut entendre la voix chaude d'Aneurin à son oreille : « Ne doute pas. Il a besoin de Kaledvour. Tu es Niniane. Tu es revenue des rives de la mort pour lui offrir l'épée de la liberté. Ne doute pas. Tu es Niniane, il a besoin de toi. »

Elle ouvrit les yeux et vit Kian l'observer avec appréhension. Elle le rassura d'un sourire.

— Trouvons un endroit tranquille où je pourrai me changer et me coiffer. Il n'est pas question que je me présente au dux bellorum ainsi vêtue. Nous devons l'impressionner, nous montrer dignes de Kaledvour. Et quand il tiendra l'épée, il s'apercevra de lui-même que cette arme possède un pouvoir unique.

Ils se dirigèrent vers les remparts. Des huttes de bois s'y appuyaient : réserves d'armes ou de nourriture, logements, cuisines... Ils attachèrent les chevaux à des piquets et Azilis s'esquiva dans l'une de ces remises pour ôter ses vêtements poussiéreux et enfiler la tunique de soie blanche qu'elle avait portée le soir où son cousin était revenu à la villa.

Kian l'aida à nouer ses cheveux sur sa nuque puis à les recouvrir d'un voile de soie arachnéenne retenu par deux petites fibules d'or et de grenats en forme d'oiseau. Elle para ensuite ses poignets avec les fines torsades d'or qui avaient appartenu à sa mère.

Azilis n'avait pas besoin de demander à Kian si sa transformation était réussie. Les regards qu'il lui lançait étaient suffisamment éloquents. Mais qu'en penseraient Arturus et les princes qui l'entouraient ?

— À Kaledvour maintenant, dit-il.

Il détacha le fourreau accroché à son dos. Il sortit la grande épée et l'admira une dernière fois, la soupesant avant de la ranger.

— Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de m'en servir. Mais je serai plus heureux quand elle sera entre les mains d'Arturus.

2

Le soleil se couchait quand ils sortirent de la hutte. Ses rayons, qui descendaient en oblique dans la grande cour et entouraient Azilis d'un halo doré, ajoutaient à l'irréel de son apparition. Elle s'avança d'un pas solennel vers le bâtiment où le conseil avait lieu, les yeux fixés droit devant elle, tenant à bout de bras l'épée dans son fourreau. Kian la suivait.

Tout entière concentrée sur la tâche qui l'attendait, elle était aveugle aux réactions qu'elle provoquait. Kian, lui, avait conscience des gestes qui se figeaient, des yeux écarquillés, des têtes qui se tournaient pour suivre cette incroyable vision. Il perçut un flot de murmures incrédules. Au milieu de ce fort tendu vers la guerre, elle était plus qu'une femme luxueusement parée. Elle paraissait surgir d'un autre monde, surnaturel et inhumain. Et Kian lui-même ressentait une crainte superstitieuse en voyant sa fine silhouette traverser cet univers de guerriers.

Le conseil venait de s'achever. Déjà des hommes sortaient pour rejoindre leurs détachements. Azilis et Kian se présentèrent à la porte. Un jeune garçon s'y tenait, qui resta bouche bée en voyant Azilis s'avancer vers lui. Quand elle lui demanda si Arturus était là, il se contenta de hocher la tête en désignant les quelques personnes encore réunies.

Un petit groupe de cinq ou six guerriers, pas plus. Assis en cercle, sur des peaux de chèvres, autour d'un feu. Kian s'était attendu à une assemblée d'officiers et de notables semblables à Lucius Arvatenus ou à Marcus Sennius, c'est-à-dire aux hommes de pouvoir qu'il avait côtoyés en Gaule.

Ceux qui se trouvaient là ne leur ressemblaient en rien. Un seul d'entre eux, un colosse d'âge mûr aux cheveux gris coupés court, portait une tunique romaine. Les autres étaient vêtus de braies et de tuniques colorées, certains barbus et d'autres glabres, plusieurs parés de bijoux. L'un d'eux, constata Kian avec stupeur, avait les cheveux décolorés et les yeux – des yeux étranges, l'un noir, l'autre bleu –

noircis comme ceux d'une femme. Il n'en paraissait pas moins viril. Tous se turent quand Azilis s'avança vers eux.

Elle semblait à peine les voir. Son regard était fixe, effrayant. « Elle est en transe, comprit Kian, elle est entrée en contact avec l'autre monde, comme quand elle soigne. »

Enfin, elle fit des yeux le tour de l'assemblée, immobile, souveraine, l'épée toujours tendue à bout de bras.

— Arturus ? demanda-t-elle d'une voix forte.

— Que me veux-tu ? interrogea un homme qui se tenait au milieu du groupe, la main posée sur la tête d'un molosse.

Elle l'examina sans répondre et Kian devina qu'elle tentait de juger, en cet instant ultime, si le dux bellorum méritait Kaledvour, l'épée de la liberté. Quelques secondes pour tenter de percer un être, pour décider s'il serait digne du rêve d'Aneurin et de son épée. L'homme attendait, silencieux, attentif. Il était jeune encore, très grand, vigoureux, avec de longs cheveux noirs et un visage anguleux et hâlé. Ses yeux, d'un bleu vif, détaillaient Azilis avec intensité. Lui aussi s'efforçait de la percer à jour.

— Voici Kaledvour, dit-elle en breton. Une épée forgée par un barde qui la destinait au Haut Roi des Bretons, une épée pour sauver la Bretagne des invasions barbares. Elle n'a jamais connu la défaite et ne la connaîtra jamais : aucune autre épée ne peut la vaincre. L'homme qui l'a forgée est mort, Ambrosius Aurelianus est mort. Cette épée, Arturus, t'est maintenant destinée car elle te donnera la victoire contre les Saxons et fera de toi le Haut Roi que les Bretons attendent.

* * *

Un silence absolu suivit la déclaration d'Azilis. Un silence extraordinaire. Arturus la fixait sans bouger. Enfin, il s'avança vers elle, tendit la main et accepta Kaledvour. Kian vit Azilis vaciller. Il fit un pas, prêt à la retenir si elle s'évanouissait.

Arturus tira Kaledvour de son fourreau. La lame étincela dans la lumière du feu et des torches, les pierres serties dans sa poignée d'or luisirent comme des braises. Le dux leva l'arme devant lui. La stupeur et l'admiration se lisaient sur son visage. Kian devina qu'il percevait la puissance surnaturelle de l'arme qu'il brandissait.

— Une épée de roi, en effet, murmura le dux bellorum. Qui es-tu ? Comment t'es-tu introduite ici ?

— Je suis domna Niniane, répondit Azilis. Venue de Gaule avec Kian, mon compagnon.

— Mais enfin, que fais-tu ici ?

L'exclamation prononcée en latin attira tous les regards vers un homme de forte stature, au visage parsemé de taches de son, qui

s'approchait d'un pas rapide. Il n'avait pas menti dans ses lettres. Difficile de reconnaître dans ce barbare aux cheveux noués en queue-de-cheval et à la barbe hirsute le jeune homme de bonne famille qui avait quitté la villa trois ans auparavant. Elle l'arrêta d'un geste de la main.

— Je suis heureuse de te trouver vivant, Caius, dit-elle, en latin elle aussi.

— Vas-tu m'expliquer...

— Tu connais cette fée ? questionna soudain l'homme aux cheveux décolorés. Les femmes humaines ne te suffisent donc plus ?

Il avait observé la scène avec une expression étrange, plus amusée qu'étonnée. Caius s'exclama :

— Cette fée ! Cette fée...

— ... vient d'apporter à Arturus une épée royale, le coup a l'homme étrange en s'approchant d'une démarche souple et chaloupée. Ces imbéciles de Venta lui ont refusé l'épée d'Ambrosius Aurelianus et voilà qu'une créature merveilleuse lui offre une arme magique forgée par un barde. Qu'on annonce vite la nouvelle ! Que les hommes du camp en soient informés ! Qu'Arturus nous mène demain à la victoire en brandissant Kaledvour. Et que dame Niniane en soit remerciée à jamais, ajouta-t-il, s'inclinant devant elle.

Arturus semblait indécis. Son regard allait de l'épée à Niniane comme s'il peinait à croire en leur présence.

— Myrddin a raison, tu ne pouvais m'offrir cette épée à meilleur moment. Je la prendrai demain pour la bataille. Nous verrons alors si elle fera de moi le Haut Roi des Bretons. Merci, dame Niniane.

À son tour, Arturus s'inclina profondément devant Azilis.

L'homme qu'Arturus avait appelé Myrddin accueillit la décision par un éclat de rire qu'il accompagna d'une claque chaleureuse sur l'épaule du dux bellorum. Azilis s'aperçut alors que Myrddin portait à l'épaule une petite harpe semblable à celle d'Aneurin. « Un barde, comprit-elle alors. Le barde d'Arturus, qui chante ses exploits et hauts faits. »

— Que chacun rejoigne son poste, lança Arturus d'un ton sans appel. Nous avons beaucoup à faire avant l'aube et les combats.

Les quelques hommes qui les entouraient quittèrent la pièce à l'exception de Caius et de Myrddin. Ce dernier déclara :

— Je vais faire le tour du fort. Vérifier que tout le monde a appris l'événement. À tout à l'heure, Arturus. À tout à l'heure, dame Niniane... À moins que tu ne repartes déjà vers le monde mystérieux d'où tu as surgi ?

Malgré la tension nerveuse qui l'habitait encore, Azilis ne put s'empêcher de sourire. Ce barde étrange paraissait aussi détendu, aussi gai que s'ils avaient été à la veille d'une partie de chasse. C'était une

légèreté qui inspirait courage.

— Si mon seigneur Arturus le permet, répondit-elle, Kian et moi resterons ici jusqu'à l'issue de la bataille.

Kian, un peu en retrait, ne pouvait que deviner ce qui se disait. Azilis regretta de ne pas lui avoir laissé porter l'épée. Après tout, Aneurin l'avait missionné autant qu'elle. Elle aurait pu se contenter de parler. Arturus risquait de ne pas comprendre le rôle de Kian. Elle déclara, en prenant son compagnon par la main :

— Kian ne connaît pas le breton. Mais c'est d'abord à lui qu'Aneurin a confié Kaledvour...

— Aneurin !

Caius avait presque crié. Elle se tourna vers son frère. Le bonheur de le retrouver était terni par le devoir de lui annoncer tant de funestes nouvelles. Sans s'en apercevoir, c'est en latin qu'elle répondit :

— Oui, Caius, c'est Aneurin qui a fabriqué cette épée quand il était à Constantinople. Et, crois-moi, elle possède vraiment un pouvoir hors du commun. Il voulait l'apporter à Ambrosius Aurelianus et lui dévoiler le secret de sa fabrication pour donner aux Bretons des armes supérieures à celles des Saxons. Mais il est mort avec son secret.

Son frère, le visage crispé, les yeux brillants, se contenta de dire d'une voix étouffée :

— Il est revenu quand même, alors. Quand est-il mort ? Comment ?

Arturus les écoutait avec un air concentré qui montrait que son latin devait être médiocre.

— Aneurin est arrivé à la villa il y a un mois de cela, dit-elle. Peu de temps avant la mort de père.

Elle vit Caius sursauter. Elle continua :

— Papa n'a pas souffert. Il s'est éteint dans son sommeil. Il avait promis à Aneurin de l'aider. De lui donner de l'argent et un cheval pour regagner la Bretagne. Mais, père mort, Marcus a refusé de tenir les engagements qu'il avait pris. Et il voulait me forcer à épouser Lucius Arvatenus. Alors je me suis enfuie avec Kian. Nous avons rejoint Aneurin et...

Caius reporta son attention vers Kian. Il s'adressa de nouveau à sa sœur comme si le jeune homme n'existait pas.

— L'esclave Kian ? Celui à qui père avait confié ta garde pendant tes promenades ?

— Oui. Mais il n'est plus esclave. Je l'ai affranchi et...

— Et quoi ? interrogea Caius d'une voix sourde, son regard passant d'Azilis à Kian qui se tenaient côte à côte. Et quoi exactement ?

Elle connaissait par cœur les colères de son frère aîné, ces

tempêtes qui enflaient jusqu'à prendre des proportions terrifiantes, qui le faisaient rugir et casser tout ce qui se trouvait sur son passage. Sans doute Arturus en avait-il aussi été témoin car, du coin de l'œil, elle le vit s'approcher, prêt à intervenir. Elle n'avait jamais été la cause de ces accès de fureur mais ils l'avaient toujours terrifiée.

Pourtant, cette fois, elle n'avait pas peur. Caius la fixait, rouge, les lèvres serrées, un tic nerveux fermant parfois sa paupière gauche. Elle comprit que cette colère impromptue n'était qu'une échappatoire à sa tristesse. Il venait d'apprendre à la fois la mort de son père et celle de son plus grand ami.

— Kian a tué Lucius Arvatenus pour me défendre, répondit-elle avec calme. Kian a risqué sa vie en se battant pour moi et pour Aneurin, et Aneurin lui a confié Kaledvour avant de mourir parce qu'il était aussi son ami. Et, ajouta-t-elle en élevant la voix, Kian est maintenant mon amant. Que cela te plaise ou non.

— Un esclave ! Tu as couché avec un esclave, rugit Caius. Je te préviens, Azilis...

— Azilis est morte ! s'exclama-t-elle d'une voix claire et coupante. Morte avec Aneurin. Morte ! Je suis Niniane, tu entends ? Niniane ! Revenue du royaume des ombres pour apporter Kaledvour au Haut Roi. Crois-tu que j'ai traversé la mer pour que tu me dises qui je dois aimer ou ce que je dois faire ? Personne ne me dictera ma conduite ! Ni toi ni aucun homme !

— C'est ce qu'on va voir, rugit Caius en s'avançant.

Avant qu'elle ait pu réagir, Kian se glissa entre elle et son frère. Il levait haut son épée, prêt à l'abattre, avec cette expression de concentration qu'elle lui avait déjà vue avant le combat.

— Tu ne porteras pas la main sur elle, fit-il. Essaie et je te tuerai. Tout ce qu'elle te dit est vrai.

— C'est moi qui te tuerai, sale chien !

— Assez ! tonna Arturus en attrapant Caius par le bras au moment où lui aussi brandissait son épée. Tu passeras ta colère sur les Saxons, ajouta-t-il en le tirant en arrière. On se bat demain. Pense à ça, pas à venger l'honneur de ta sœur !

Il avait parlé en mauvais latin, avec un accent marqué, mais avec une autorité telle que Caius s'immobilisa aussitôt. Alors, baissant la garde de son épée, Kian mit un genou à terre devant Arturus.

— Je te demande de bien vouloir m'accepter parmi tes hommes pour combattre demain.

— Kian, non ! s'écria Azilis horrifiée.

— As-tu déjà participé à une bataille ? interrogea Arturus. Fait partie d'une cavalerie ?

— Jamais, admit Kian. Mais je suis un excellent combattant, à pied comme à cheval. Je sais aussi tirer à l'arc. J'étais un esclave de

valeur, acheva-t-il en lançant à Caius un regard de défi.

Arturus hésita encore un instant, détaillant le jeune homme agenouillé devant lui.

— Je t'accepte parmi mes compagnons d'armes, répondit-il enfin en prenant la main de Kian dans la sienne. Relève-toi.

— Merci, dit Kian.

— C'est à moi de te remercier, répondit Arturus dans son latin malhabile. Pour l'épée que tu m'as apportée et pour le bras que tu mets à mon service.

3

— Tu n'étais pas obligé de faire ça ! Seigneur ! Tu n'es même pas breton ! Que t'importe cette île ? Aneurin ne t'a jamais demandé de te battre contre les Saxons. Arturus non plus ! Tu as accompli ta mission, Kian, nous l'avons accomplie ensemble. Tu risques d'être tué pour rien !

Azilis marchait de long en large. Ils avaient quitté la salle du conseil pour s'installer dans la chambre qu'Arturus avait mise à leur disposition. Sa propre chambre, en fait. Une salle au sol et aux murs de pierre avec pour seuls meubles un lit, un brasero et un coffre. Azilis s'était tue devant le dux bellorum et son frère mais maintenant, dans le secret de cette pièce, elle laissait exploser sa panique. Kian, impassible, la regardait faire les cent pas.

— Tu sais bien que je ne me battraï pas pour la Bretagne. Je me battraï pour moi. Pour obtenir ma liberté.

— Mais tu es libre ! Je t'ai affranchi. Tu n'as rien à prouver à mon frère, rien à prouver à qui que ce soit !

— *Tu m'as affranchi.* Mais moi, je veux m'affranchir seul. Être maître de mon destin. Gagner ma liberté et non la devoir à quelqu'un. Même si ce quelqu'un, c'est toi.

Il tendit la main vers elle, l'attira contre lui. La panique au fond des beaux yeux verts l'emplissait de surprise et de joie. Azilis avait peur pour lui, elle craignait de le perdre ! Il n'aurait jamais osé en rêver. Elle appuya son front contre son torse et il la serra dans ses bras en murmurant dans son oreille :

— Je t'aime et je voudrais que tu m'aimes. Mais il faut que je sois digne de toi. C'est pour cela que je veux me battre demain.

Elle releva la tête, en larmes.

— C'était inutile. Je t'aime déjà.

* * *

Plus tard, quand Kian sombra dans le sommeil, Azilis s'enroula

dans son manteau et sortit marcher sur les remparts, incapable de s'endormir, rongée par l'angoisse, bouleversée de comprendre si tard, trop tard peut-être, qu'elle aimait Kian de tout son être. Elle aurait voulu s'enfuir avec lui loin de la bataille qui se préparait, loin des hordes saxonnes qui s'approchaient. Mais elle comprenait aussi que Kian ne se battrait pas seulement pour elle. Le prix du combat serait sa dignité. La guerre était affaire d'hommes libres.

Une tension retenue, comme le grondement sourd d'un molosse prêt à attaquer, imprégnait le camp. Des feux brûlaient sur les flancs de la colline, leurs fumées s'élevant en spirale dans la nuit. Des chevaux piétinaient et renâclaient, le son métallique d'épées et de boucliers résonnait. Depuis les remparts on découvrait la plaine éclairée par la lune. Ses étendues herbeuses étaient d'un calme absolu sous l'immensité du ciel étoilé. Azilis ferma les yeux pour s'absorber en une prière muette : « Aneurin, si tu m'entends, je t'en supplie, protège Kian demain. Intercède pour moi auprès du dieu que tu as rejoint. »

— Le calme qui précède les batailles semble toujours se moquer de nous.

Caius se tenait près d'elle, dans l'ombre.

— Je n'arrivais pas à dormir, murmura-t-il d'une voix étouffée. Je ne voulais pas partir au combat sans t'avoir parlé.

Elle prit ses mains dans les siennes, puis se serra contre lui, la gorge nouée.

— Je ne savais pas si je te retrouverais vivant, j'avais si peur d'apprendre que tu étais mort, toi aussi.

— Je me suis encore comporté comme une brute. Pardonne-moi.

— Je ne t'en veux pas. Tu étais bouleversé.

— Explique-moi ce qui s'est passé, ce qui t'a conduit jusqu'ici.

Ils s'assirent l'un près de l'autre au pied des remparts et elle lui raconta tout, depuis le retour d'Aneurin jusqu'à leur arrivée à Venta. Elle ne laissa rien dans l'ombre, ni l'amour qu'elle avait ressenti pour Aneurin, ni celui qu'elle ressentait pour Kian. Elle parvint même à lui dire ces heures qu'elle avait passées entre vie et trépas, Aneurin venant la chercher au seuil de la mort pour lui demander son aide. Plusieurs fois, Caius laissa échapper une exclamation ou un juron. Quand elle eut fini, il déclara avec fougue :

— Dès que nous en aurons terminé avec ces maudits Saxons, je rentrerai en Gaule et j'aurai une explication avec Marcus.

— Ne lui parle pas de Niniane.

— Je ne sais pas encore de quoi je lui parlerai mais je n'ai pas l'intention de le laisser profiter en toute bonne conscience de la fortune de notre père.

Elle s'émerveilla de cet optimisme serein qui avait toujours

caractérisé son frère. Pas une seconde il n'envisageait de perdre la bataille ou de ne pouvoir regagner la Gaule. Elle avait été comme lui. Mais cette confiance en l'avenir avait disparu avec Aneurin.

— Je dois te donner ceci, dit-elle en se levant. Un bracelet qui appartenait à Aneurin.

Elle montra la torsade qui enserrait son bras et ajouta :

— J'en ai gardé un. De même que Kian.

— J'ai un présent pour toi, moi aussi. Enfin, pour lui.

— Lui ?

— Kian.

— C'est si difficile de l'accepter ?

Il alla récupérer une cotte de mailles et un casque posés à quelques pas.

— C'est difficile. Tu restes ma petite sœur ! Tiens, tu lui remettras ça. Je suppose qu'il n'en avait pas dans ses bagages. Ça t'évitera peut-être d'être veuve avant d'être mariée.

À ces mots, l'angoisse qui avait empêché Azilis de s'endormir se réveilla, mordant à pleines dents dans ses entrailles, bloquant sa poitrine dans un étau d'acier. Elle se força à inspirer.

— Merci, Caius. Je les lui donnerai quand il se réveillera.

Caius se tourna vers l'horizon. Elle suivit son regard dirigé vers les crêtes bordant la vallée. Une lumière rouge venait de s'allumer non loin du fort.

— Tu peux le réveiller tout de suite, dit Caius. C'est le signal. Les armées d'Aelle sont en vue.

4

En un instant Sorviodunum avait secoué sa fausse torpeur, les hommes avaient rejoint leur commandant et leur poste de combat. Le fort était devenu quasi désert. Seuls restaient les filles à soldats qui accompagnent les armées, quelques serviteurs, et Azilis. L'aube pointait.

Sur les remparts, Azilis regardait le ciel s'illuminer de roses et de bleus qui donnaient au vert des collines et de la vallée un éclat surnaturel. Des faisceaux de lumière surgissaient partout, reflets du soleil sur un casque ou sur une lance. Elle avait sous les yeux l'armée de Bretagne.

Au centre, les lanciers. Derrière eux, les archers. Et sur leurs flancs, des unités de cavalerie.

Caius commandait l'aile gauche. Dans la bataille, lui avait-il dit, elle distinguerait ses guerriers à son étendard de couleur pourpre.

Les cavaliers d'Arturus resteraient d'abord en retrait, sur le flanc arrière de la colline. Sa bannière représentait le dragon de Bretagne. Mais faute de vent, les étendards ne se déploieraient qu'au moment de la charge.

L'attente parut interminable, infinie, angoissante. Et puis Azilis distingua une masse sombre à l'horizon, avançant vers Sorviodunum et se déversant dans la vallée comme une ombre immense d'où s'élevait un nuage de poussière.

Peu à peu, l'avant de ce monstre informe se transforma en une armée, en milliers d'hommes aux silhouettes de plus en plus précises, pendant que derrière eux l'ombre continuait à se déverser des collines et à recouvrir la vallée comme un terrible manteau de ténèbres.

Ce n'était plus seulement une vision. C'était aussi un son. Le grondement de cette multitude d'hommes en marche, continu et étouffé, qui évoquait l'incessant roulement des vagues sur une plage.

L'armée d'Aelle parut marquer une pause puis repartit presque aussitôt, ajoutant au grondement le vacarme cadencé de milliers de seax frappant des milliers de boucliers et les mugissements de longs

cors de guerre.

Les Saxons étaient deux fois plus nombreux que les Bretons. Et ils étaient si près qu'Azilis distinguait les taches claires de leurs visages, l'éclat métallique de leurs lances. Son cœur battait à tout rompre. Pourquoi les Bretons ne bougeaient-ils pas ? Qu'attendaient-ils pour se lancer dans la bataille ?

Soudain, des centaines de flèches fendirent l'air et s'abattirent sur les premiers rangs saxons. Des hommes s'effondrèrent, immédiatement remplacés par d'autres, et des flèches saxonnes répondirent aux flèches bretonnes, faisant elles aussi tomber des corps, aussitôt engloutis par la grande nasse humaine.

Puis ce fut une clameur sauvage, une charge brève, et enfin l'affrontement au corps à corps. Azilis vit les deux armées se heurter, suscitant une terrible onde de choc, chaque ligne s'efforçant d'enfoncer l'autre dans un chaos atroce et meurtrier.

Cet effort monstrueux prit un temps démesurément long.

Azilis écarquillait les yeux devant l'inimaginable spectacle. Ses lèvres murmuraient des prières qu'elle adressait autant au Christ qu'à Dôn, la Grande Déesse que Rhiannon lui avait appris à vénérer.

Enfin, elle entendit le son clair d'une trompette sonnant la charge. Derrière l'étendard pourpre de Caius, les cavaliers dévalèrent la colline dans un martèlement si puissant qu'il étouffa un instant le bruit de la mêlée.

La cavalerie fendit la masse de fantassins, semant la mort autour d'elle. Mais l'armée saxonne résistait. Peu à peu la nasse se resserra autour des Bretons et Azilis vit plus d'un cavalier tomber, victime d'une hache ou d'une flèche. L'armée bretonne parut sur le point de céder. Alors Azilis détourna la tête, le cœur battant à exploser.

Un second appel de trompette libéra les compagnons d'Arturus qui se déversèrent sur les combattants comme un torrent en crue dévalant d'une montagne.

Kian était parmi eux.

5

Immobile au milieu d'une centaine de cavaliers, Kian observait ses compagnons d'armes. Il ne les connaissait pas et ne les connaîtrait peut-être jamais. Ils guettaient un signe d'Arturus pour charger et la plupart avaient les yeux fixés sur lui. Le dux bellorum observait la bataille qui se livrait sur le flanc nord-est, attendant le moment opportun pour donner le signal de la charge.

Plus tôt, il avait harangué ses compagnons, brandissant Kaledvour en criant d'une voix mâle et sauvage : « Avec ceci qui vous commande, comment pourrions-nous devenir des esclaves ? Avec ceci qui vous garde, arrivé tel un signe la veille du plus grand des combats, comment craindre que Dieu nous abandonne ? »

L'épée étincelait dans l'aurore comme une flamme blanche, lumineuse et éblouissante. Kian, hypnotisé par la lame extraordinaire et par la voix du chef, avait senti des ondes d'énergie le traverser, des frissons le parcourir. Son instinct guerrier s'était animé par vagues, refoulant peu à peu toute appréhension, toute hésitation. Sans doute les autres avaient-ils aussi ressenti cela, car ils avaient acclamé Arturus d'une seule voix, en même temps que lui. Dès lors une écharpe d'ivresse guerrière, de violence pure, avait entouré cavaliers et montures. Le départ donné, l'assaut serait irrésistible.

Kian savait à quoi s'attendre. À son réveil, Caius lui avait expliqué en quelques phrases brèves que l'unité aux ordres d'Arturus chargerait au moment où l'armée en aurait besoin. « C'est vous qui ferez la différence. Si vous échouez, c'en est fini de la Bretagne. Je lancerai une première charge de cavalerie pour ébranler leurs troupes, Arturus lancera la deuxième pour les achever. Aelle a deux fois plus d'hommes que nous mais aucun cavalier. C'est notre seul avantage. » Kian l'avait remercié pour le casque et la cotte de mailles mais Caius n'avait rien dit en retour. Il n'avait rien dit non plus quand Azilis lui avait donné le bracelet d'Aneurin.

Le fracas de la bataille, les hurlements, les hennissements qui montaient jusqu'à eux rendaient l'attente plus difficile encore. Il flatta

l'encolure du puissant cheval gris qu'on lui avait confié, espérant qu'il saurait diriger cette monture inconnue au cœur de la bataille. Il n'était pas question de chevaucher Orion. Le paisible hongre serait devenu fou de terreur. Il fallait des mois pour former un cheval à la guerre. Et, malgré lui, il ajouta mentalement : « Des mois aussi pour apprendre à se battre au sein d'une cavalerie. »

L'enthousiasme de Kian faiblit, une sourde angoisse renaissait. Il aurait voulu se lancer dans la mêlée aussitôt après avoir vu s'animer Kaledvour. En finir. Mais Arturus ne bougeait pas. Sur son étalon noir, le dux bellorum avait l'immobilité d'une statue. Seuls s'animaient parfois les plis de son long manteau pourpre. Assis aux pieds du cheval, le molosse d'Arturus attendait de combattre. Sa queue battait la terre nerveusement, soulevant de petits nuages de poussière.

Kian passa sa langue sur ses lèvres desséchées. Il lui sembla y retrouver le goût des baisers d'Azilis. Une bouffée d'amour et de désir le traversa, dissipant son angoisse. S'il mourait aujourd'hui, ce ne serait pas sans avoir connu ça. Mais il ne mourrait pas ! Et il se battrait avec d'autant plus de force qu'elle était là, dans cette forteresse, et que si l'armée d'Arturus perdait, si les Saxons prenaient le fort... Il ne voulait pas y penser.

Ses yeux se posèrent sur l'homme aux cheveux décolorés. À côté d'Arturus il scrutait aussi les combats, lui parlant par moments ou lui désignant du doigt un point de la bataille. Près de lui, un guerrier au visage balafré pencha la tête d'un côté, puis de l'autre, sans doute pour soulager ses vertèbres ankylosées. Le balafré croisa le regard de l'homme grisonnant à l'allure d'officier romain. Ils échangèrent quelques mots et éclatèrent de rire. Ces hommes étaient des vétérans qui avaient survécu ensemble à des dizaines de batailles. Kian comprit soudain l'incroyable faveur qu'Arturus lui accordait en l'acceptant parmi eux. Sans doute une façon de le remercier pour Kaledvour. Mais aussi la preuve éclatante qu'aux yeux du dux bellorum il n'était plus un esclave. Une raison de plus pour bien se battre.

Arturus leva le bras. Les hommes se redressèrent, main gauche serrant les rênes, main droite empoignant l'épée posée devant eux, transversalement, sur l'encolure de leur cheval.

— Britannia ! hurla-t-il.

Les notes claires d'une trompette retentirent au-dessus du fracas des armes et, reprenant le cri de guerre lancé par Arturus, les cavaliers se déversèrent sur le champ de bataille dans un bruit de tonnerre.

Ils plongèrent dans le combat avec une force effrayante, faisant voler les boucliers, écrasant les hommes. Kian eut la vision d'une ligne mouvante de casques et de lances, de visages aux traits crispés, aux bouches grandes ouvertes sur des hurlements inaudibles dans le tumulte. Puis ce fut le chaos.

Il perdit la notion du temps et de l'espace, se concentrant sur les coups qu'il portait et sur ceux qu'il évitait, sur le choc des charges et des contre-charges, sur l'absolue nécessité de frapper, encore et encore. Plus rien n'existait hormis ce tourbillon de chair, de métal et de cris qu'il percevait si mal sous son casque, à travers le prisme de la sueur coulant de son front et lui brûlant les yeux.

* * *

Combien de charges Arturus lança-t-il ? Kian le vit abattre Kaledvour avec une force et une habileté prodigieuses, décimant des dizaines de Saxons, semant la mort dans un halo de pourpre qui lui donnait l'aspect d'un demi-dieu ou d'un héros de légende. Entre les mains d'Aneurin qui n'était qu'un piètre combattant, l'épée de la liberté était une arme terrible. Maniée par un guerrier de la trempe d'Arturus, elle devenait aussi imparable que la mort.

Peu à peu, les lignes de défense saxonnes furent plus faciles à enfoncer. Et tout à coup il n'y eut plus que des poches de combattants dispersés. Kian dut chercher des adversaires. Des hommes s'enfuyaient vers le nord, tentant d'échapper aux cavaliers qui les poursuivaient en tournant le dos à Sorviodunum. Saisi d'un étourdissement, Kian cligna des yeux. Des étincelles blanches explosèrent derrière ses paupières, son corps était lourd comme de la pierre.

Il rouvrit les yeux et une vague de terreur s'engouffra dans ses veines. Un monstre avait surgi devant lui. Un homme-ours. Le cheval de Kian s'écarta en hennissant. L'homme-ours poussa un hurlement inhumain, fit tournoyer une hache sanglante. Sous la fourrure grise qui couvrait ses épaules et son dos, son corps était nu : un corps de géant velu, dégoulinant de sang. Du sang coulait aussi sur sa barbe blonde comme s'il avait égorgé ses victimes avec ses dents. Le crâne de l'ours couvrait en partie son front et sous les yeux ternes et fixes de l'animal, les yeux bleus de l'homme, exorbités, semblaient ne rien regarder tout en exprimant une terrifiante folie meurtrière. « Ce n'est qu'un homme couvert d'une peau d'ours », tenta de raisonner Kian. Mais la surprise et la panique avaient figé son bras et sa volonté. Quand l'homme-ours se jeta sur son cheval, il était trop tard.

6

Trois longues heures avaient passé. La bataille, qui avait commencé à l'aube, n'était pas achevée. Azilis regardait toujours depuis les remparts, horrifiée et fascinée, tentant de distinguer son frère et son amant parmi les milliers d'hommes. Mais elle ne voyait que poussière et chaos et, flottant au-dessus de cette cohue occupée à se massacrer, le dragon rouge de Bretagne qui affrontait le cheval blanc saxon. Enveloppée dans son étole de soie, elle resta immobile jusqu'à ce qu'une jeune fille s'approchât d'elle et lui tendît un bol.

— Dame Niniane, voulez-vous un peu d'eau ?

Azilis la regarda sans comprendre, comme s'il s'agissait d'une apparition au milieu d'un cauchemar. La jeune fille répéta sa question en rougissant. Elle détaillait Azilis des pieds à la tête, plus curieuse que timide. Elle était très jeune, avec des joues rondes et une belle peau dorée.

— Merci, fit Azilis en prenant le bol.

La gorgée d'eau fraîche l'arracha à l'état d'abrutissement qui la gagnait peu à peu. Elle ne s'était pas rendu compte de la soif qui la tenaillait. Ni de sa fatigue. Elle fut prise d'un vertige et s'appuya au mur.

— On dit que vous avez donné une épée magique au dux bellorum, chuchota la servante en s'empourprant davantage. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Une épée qui lui accordera la victoire ?

Il y avait un tel espoir dans les grands yeux bruns qui la fixaient qu'Azilis ne put se contenter d'un simple « J'espère ». Il fallait être catégorique. De toute façon, si Arturus perdait, elles mourraient toutes les deux.

— Oui. C'est une épée invincible.

Une expression de bonheur enfantin illumina le visage de la jeune fille. Le cœur d'Azilis se serra devant cette confiance naïve. Elle eut soudain l'impression d'avoir non pas un ou deux ans de plus qu'elle,

mais dix, vingt ou cent. Le visage de Tirid, sa petite esclave abandonnée sans le moindre remords, se superposa un instant à celui de la jeune Bretonne. Tirid... Elle était aux mains de Marcus maintenant.

— Comment t'appelle-t-on ?

— Enid.

— J'ai besoin de m'allonger, Enid. Pourras-tu me prévenir si la bataille s'achève avant mon retour ?

— Bien sûr, dame Niniane. Je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre. Voulez-vous que je vous apporte à manger ? J'ai des gâteaux d'orge et de blé, et de la viande.

— Tout à l'heure peut-être.

* * *

Azilis se dirigea d'un pas lent vers la chambre d'Arturus. Elle avait honte de se reposer pendant que Kian risquait sa vie, mais en quoi l'aiderait-elle si elle s'évanouissait d'épuisement sur les remparts ? Il aurait besoin d'elle après les combats, il fallait qu'elle soit prête à le soigner si nécessaire.

— Le seigneur qui vous accompagnait se bat auprès d'Arturus, n'est-ce pas ?

Il fallut un instant à Azilis pour comprendre que le seigneur dont parlait Enid était Kian. Elle acquiesça d'un signe de tête.

— C'est un grand guerrier, alors ! Le dux ne prend parmi ses compagnons que les meilleurs. Amren rêve d'en faire partie, mais il n'est pas assez bon cavalier. Il se bat très bien à l'épée par contre. Il combat dans l'infanterie.

Enid ajouta d'une voix qui tremblait :

— Il est peut-être déjà mort. Ce sont les plus exposés, ceux qui prennent les premières attaques de front.

Azilis s'allongea sur le lit défait et ferma les yeux. Tout son corps réclamait le sommeil alors que son esprit fonctionnait en accéléré. Des images de la bataille s'y entremêlaient sans qu'elle pût les chasser. Elle aurait volontiers congédié cette fille – qui avait trotté derrière elle jusqu'à sa chambre – mais elle comprenait trop bien son angoisse.

Kian allait peut-être mourir. Était peut-être mort. Et Caius...

— Ton ami s'appelle Amren, releva-t-elle. Vous voulez vous marier en automne, n'est-ce pas ?

— Dame Niniane, vous savez ça ? C'est donc vrai que vous êtes magicienne ! Alors dites-moi s'il va vivre ! Je vous en supplie !

La jeune fille la fixait d'un air implorant. Azilis comprit soudain pourquoi elle l'avait suivie. On la prenait pour un être aux pouvoirs extraordinaires parce qu'elle avait apporté Kaledvour à Arturus.

Devenait magie la moindre déduction logique de sa part. Car qui ignorait que les jeunes gens se mariaient à l'automne, après la saison des combats et des moissons ?

— Je ne peux rien te dire, murmura-t-elle avec lassitude. J'ignore s'il survivra, tout comme j'ignore si mon ami me reviendra. Je n'ai pas le don de lire l'avenir et je ne souhaite pas l'obtenir. Maintenant, je t'en prie, laisse-moi. Mais n'oublie pas de m'appeler à la fin de la bataille.

7

Le cheval se cabra avec un hennissement de douleur et Kian fut projeté en arrière. Seul l'instinct né de longues années d'entraînement lui permit de tomber sans se blesser.

La chute l'avait sorti de l'état de stupeur dans lequel l'avait plongé l'apparition. Il se redressa. Sa fatigue aussi avait disparu. Le fluide de peur, d'excitation et de plaisir que chaque combat libérait dans ses veines aiguïsait ses sens à l'extrême.

L'homme-ours, avec un grognement guttural, retira sa hache du ventre du cheval. Il la porta à sa bouche et lécha le sang en fixant Kian de son regard de fou.

Alors Kian s'aperçut qu'il était désarmé.

Il recula, balayant du regard l'herbe piétinée. L'épée ! Où était l'épée ?

Près du cheval. Impossible à atteindre.

L'homme-ours s'avancait lourdement, un rictus découvrant ses dents écarlates. Il avait une tête de plus que Kian et des épaules de taureau.

Kian enleva le casque. Trop chaud, trop lourd, il réduisait son champ de vision et ne le protégerait pas. Avec cet adversaire, il fallait être le plus rapide et attaquer le premier.

Il recula comme s'il se sauvait, puis fonça sur l'homme-ours de toute la force qui lui restait. « Un coup de pied en plein ventre – l'envoyer voler à dix pas –, lui sauter dessus et lui défoncer le visage à coups de poing... »

L'homme-ours vacilla à peine et Kian tomba lourdement sur le sol comme s'il avait heurté un mur. Une douleur fulgurante traversa son épaule droite, lui arrachant un cri. Instinctivement, il roula de côté.

La hache de l'homme-ours s'enfonça dans la terre à l'endroit où il se trouvait un battement de cœur plus tôt. Kian s'agenouilla d'un coup de reins, puis se leva en titubant, le souffle coupé par la douleur. Son bras droit était inutilisable. Le monstre se retourna avec un grondement de bête énervée et se précipita vers lui en hurlant.

Kian le reçut de plein fouet sans avoir eu le temps d'esquiver. La masse de l'homme-ours le plaqua au sol. Ses mains de pierre s'enfoncèrent dans le cou de Kian, lui coupant le souffle, accentuant la douleur qui lui vrillait l'épaule à un point insoutenable. Sa main gauche tentait inutilement de repousser ces poignes terribles qui l'étranglaient.

La dague !

Il fallait qu'il respire. Le ciel tournait au-dessus de lui, et avec le ciel tournaient le visage grimaçant de l'ours aux dents rouges, sa barbe souillée, ses yeux d'un bleu d'acier brillants de folie.

Il parvint à saisir la dague dans son fourreau.

Kian lui planta la lame dans les côtes. Une fois, deux fois. Pas un mouvement, pas un tressaillement. Le monstre ne sentait rien.

Alors, à bout de forces, dans un dernier élan, avant de sombrer dans les ténèbres, Kian plongea la dague dans le cou de l'homme-ours.

8

Elle sentit une main la secouer doucement. Elle fit un effort énorme pour sortir du puits sans fond où elle avait sombré. Puis elle se souvint qu'une servante devait la prévenir de la fin de la bataille. Elle ouvrit les yeux et poussa un cri de frayeur.

Ce n'était pas Enid qui était penchée au-dessus d'elle. C'était un homme aux cheveux d'un blond presque blanc et au regard étrange, cerné de noir. Un Saxon ! La bataille était perdue, ils avaient envahi le fort...

Elle reconnut alors Myrddin, le compagnon d'Arturus. Elle s'assit, écartant des mèches de cheveux qui lui tombaient sur le visage.

— Pardonne-moi de t'avoir effrayée, lui dit-il d'une voix apaisante, s'asseyant sur le lit. Je t'ai parlé, mais tu dormais si bien que tu ne m'as pas entendu.

Elle balaya d'un geste ses explications.

— Alors ? interrogea-t-elle.

L'angoisse lui serrait tant la gorge qu'elle ne pouvait rien ajouter.

Le visage de l'homme s'éclaira d'un sourire.

— Que veux-tu savoir, toi qui as donné cette épée à Arturus ?

Eût-elle voulu répondre, il ne lui en laissa pas le temps. Il reprit d'une voix vibrante, ses yeux vairs la fixant fiévreusement :

— L'épée de la liberté a sauvé la Bretagne. *Tu* as sauvé la Bretagne !

— Ce n'est pas moi, protesta-t-elle. Ce n'est pas moi qui l'ai fabriquée.

— Mais c'est toi qui l'as apportée !

— Et Kian. C'est lui qui la portait. Je n'aurais rien pu faire sans lui !

Myrddin secoua la tête et poursuivit comme s'il ne l'entendait pas :

— J'ai senti le pouvoir de Kaledvour hier, lorsque tu l'as donnée à Arturus. J'ai senti *ton* pouvoir, aussi ! Tu n'es pas une femme ordinaire, Niniane. Moi non plus je ne suis pas un homme comme les

autres. Ne dis pas non ! Je perçois ce genre de choses. Moi aussi j'ai été initié aux mystères de l'au-delà.

Il se tut en la fixant, un sourire étrange flottait sur ses lèvres. Que savait-il d'elle ? Qu'avait-il deviné ? Qui était-il vraiment ? Son intuition lui soufflait qu'il ne mentait pas. Il était différent. Mais que lui voulait-il exactement ? Elle tenta de percer son regard si déroutant. Un œil bleu, un œil noir. Comme si deux êtres cohabitaient en lui. Il était pétri d'ambiguïté, mélange troublant de virilité et de féminité, de gravité et de moquerie. Impossible de lui donner un âge. Le maquillage qui soulignait ses yeux avait coulé, dessinant sur ses joues de longues marques noires qui formaient un masque inquiétant.

Il reprit :

— J'ai vu que tu étais en transe, j'ai perçu la lumière qui émanait de toi. Et j'ai senti la magie de l'épée que tu portais. Malgré cela, je ne voulais pas y croire. J'avais peur de m'illusionner, comprends-tu ? Nous étions au bord du gouffre, prêts à sombrer, et tu arrivais comme un miracle ! Cette épée, c'était mieux qu'une légion venue de Gaule pour se battre à nos côtés. C'était un signe. Le signe qui a redonné aux hommes le courage qu'ils avaient perdu et qui nous a apporté la victoire.

Elle resta silencieuse, assimilant les paroles de Myrddin.

— Celui qui nous a envoyés peut reposer en paix, murmura-t-elle enfin. Il n'est pas mort en vain.

— Qui était-ce ?

— Un barde, comme toi. Et mon cousin. Mais je te parlerai de lui plus tard. Je veux retrouver Kian. Où est-il ? Est-ce qu'il est vivant ?

Le visage de Myrddin se ferma.

— Je l'ai vu se battre. Il n'a pas usurpé le droit d'appartenir à la cavalerie d'Arturus ! Mais j'ignore où il est en ce moment. Peut-être parti à la poursuite des fuyards avec Arturus, Caius et d'autres compagnons. Je n'ai pas attendu que tout soit terminé pour venir te rejoindre.

Elle se leva, remettant de l'ordre dans sa tunique froissée. Elle voulait Kian. Maintenant ! Savoir où il était, comment il allait.

— Je descends dans la plaine, déclara-t-elle.

— Ne fais pas ça ! Le champ de bataille est jonché de morts et de blessés. Ce n'est pas un lieu pour toi.

Il s'était placé devant la porte, comme pour l'empêcher de sortir. Elle s'aperçut alors qu'il portait encore ses vêtements de combat : une cotte de mailles, des braies poussiéreuses et tachées de sang, une longue épée fixée sur le dos, comme Kian portait la sienne. Il était impressionnant, effrayant et possédait une autorité incontestable. Mais insuffisante pour l'empêcher de rechercher Kian.

— Je descends, répéta-t-elle. Accompagne-moi si tu le souhaites,

même si je peux m'y rendre seule. Je n'ai rien à craindre des morts et je pourrai peut-être venir en aide aux blessés. Quand j'aurai retrouvé Kian.

— Très bien. Je vois que rien ne t'arrêtera. Je t'accompagne donc. Si tu me le permets, bien sûr ! ajouta-t-il avec ce sourire narquois qu'elle lui avait déjà vu.

* * *

Ils quittèrent le fort sur le cheval de Myrddin. Il lui avait déconseillé de monter Luna et Azilis, connaissant la nervosité de sa jument, avait suivi son conseil.

Le soleil était haut dans le ciel et la chaleur intense. Ils avançaient au pas, Azilis assise devant Myrddin qui la tenait par la taille comme s'il craignait de la voir tomber. Après le vacarme des combats, le monde semblait avoir retrouvé le calme. Mais le silence était percé par les gémissements des blessés et par les cris rauques des corbeaux qui tournoyaient de plus en plus bas, dans l'espoir de trouver leur pitance.

Les femmes et les serviteurs du fort étaient descendus en nombre. On remontait des blessés, on dépouillait les morts saxons de leurs cuirasses et de leurs armes avant d'empiler leurs corps pour les brûler. S'ils n'étaient pas morts, on les achevait. Les morts bretons seraient bénis puis ensevelis dans de grandes fosses que des hommes commençaient à creuser.

Myrddin n'avait pas menti. C'était un spectacle horrible. Jamais Azilis n'oublierait l'entassement des cadavres, les cris, les plaintes, les entrailles, les membres épars, les blessés se tordant au soleil, les croassements des corbeaux, les rictus des morts. Et, plus forte que la nausée contre laquelle elle luttait, il y avait la terreur de découvrir soudain qu'un de ces corps sans vie était celui de Kian.

Ils passèrent près de deux hommes qui transportaient sur un brancard un guerrier recroquevillé. Azilis croisa son regard, y lut la peur autant que la souffrance.

— J'irai m'occuper des blessés, balbutia-t-elle. Dès que j'aurai retrouvé Kian. Je sais soigner, je veux aider.

— Tu as le don de guérison, fit la voix de Myrddin dans son oreille.

Elle sursauta. Le barde n'avait pas posé une question. Il savait cela d'elle. Mais ce n'était pas ce qui l'avait étonnée. Elle venait de se rendre compte – sans doute parce qu'elle ne le voyait pas – que Myrddin avait la voix d'Aneurin. Cette voix chaude et envoûtante qui l'avait tant séduite.

Elle n'eut pas le temps d'y penser davantage. Son regard s'était

arrêté sur un homme étendu sur le dos, la main encore crispée sur une très longue dague à la lame rougie de sang. De sang breton car il s'agissait visiblement d'un Saxon.

Elle tira sur les rênes du cheval et descendit prestement à terre, sans répondre aux questions de Myrddin. Elle s'agenouilla près du guerrier. Il avait reçu dans le ventre un coup d'épée ou de lance et baignait dans une mare de sang coagulé. Elle se pencha, écarta les longs cheveux blonds qui cachaient en partie son visage. Elle avait espéré s'être méprise.

Mais il s'agissait bien du jeune Saxon qui lui avait parlé sur l'oneraria de Sextus Cogles. Sans doute avait-il rejoint l'armée d'Aelle malgré son bannissement.

— Que se passe-t-il, Niniane ? demanda Myrddin. Tu connais cet homme ?

Si seulement Kian était près d'elle ! Oh ! Mais où se trouvait-il donc ? La peur l'empêchait de respirer. Elle fit un effort énorme pour parler.

— Il s'appelle Thorkel.

Alors, comme s'il répondait à son nom, le Saxon remua faiblement la tête. Ses paupières s'ouvrirent puis se refermèrent sur une grimace de douleur.

— Mon Dieu, murmura Azilis, il est encore vivant !

— Plus pour longtemps, fit Myrddin en s'agenouillant près d'elle.

Thorkel souffla quelques mots qu'elle ne comprit pas. Il ne semblait pas avoir conscience de leur présence. Puis ses yeux s'ouvrirent à nouveau et se posèrent sur Azilis, clairs, lucides. Elle retint son souffle. Il tenta de tendre le bras vers elle. Son visage s'était empreint d'une sérénité surprenante. Un fin sourire apparut sur ses lèvres. Sourire incompréhensible, jusqu'à ce qu'Azilis l'entendît prononcer très bas une phrase où résonna le mot « Walkyrie ».

Elle lui ferma les yeux. Thorkel était mort. Elle aurait dû se réjouir, elle ne ressentait qu'une immense tristesse, un sentiment d'absurdité et de gâchis. Elle se releva, découvrit Myrddin qui l'observait sans comprendre. Elle secoua la tête.

— Ce serait trop long à expliquer.

Elle embrassa du regard le champ de bataille, cherchant Kian parmi tous ceux qui étaient là, parmi tous ces cadavres encore chauds, amis et ennemis mêlés. Elle s'interdit de crier son nom, de pleurer malgré les larmes qui affluaient. Elle allait le retrouver. Elle devait laisser son instinct la guider.

Elle continua à pied, fouillant des yeux l'abominable amoncellement de corps, concentrée sur la seule pensée de retrouver Kian, de le retrouver vivant et de s'enfuir avec lui, de se cacher loin de ces yeux ternes et de ces bouches ouvertes sur un silence strident. Son

errance lui parut interminable, pourtant, lorsqu'elle aperçut l'homme-ours, le soleil était toujours à son zénith.

Elle vit d'abord un cheval gris affalé sur le sol, la tête levée vers le ciel dans un dernier hennissement, le poitrail rougi par une plaie béante. Puis, non loin du cheval, une tête d'ours aux dents découvertes. Il lui fallut un instant pour comprendre que la tête faisait partie d'une fourrure, laquelle enveloppait un géant qui gisait sur le ventre.

— Qu'est-ce que ce monstre ? murmura-t-elle davantage pour elle-même que pour Myrddin dont elle avait oublié la présence.

— Un berserker, répondit le barde. Ils combattent nus, en transe. Ces démons ne ressentent ni peur ni douleur et massacrent tout ce qu'ils approchent. Je suppose qu'ils sont drogués. Ils se jettent sous les chevaux pour les éventrer au risque de se faire piétiner. C'est ce qui est arrivé à celui-là, sans doute.

Il s'avança avec prudence, retourna le berserker du bout de sa botte. Azilis recula en découvrant le rictus qui déformait le visage terrifiant du mort. Mais l'homme n'avait pas été piétiné. Une dague était plantée dans sa gorge. Seule la garde dépassait. Myrddin eut un rire de joie quasi enfantin, stupéfiant en de telles circonstances.

— Il a trouvé son maître, on dirait, et ce n'était pas un cheval !

Mais Azilis ne l'entendait plus. Les battements de son cœur s'étaient accélérés. Sa gorge était bloquée, ses membres paralysés. Elle avait reconnu l'homme ensanglanté qui gisait sous le berserker...

Œil bleu, œil noir

1

Il ouvrit les yeux et elle était là, penchée sur lui. Il voulut prononcer son nom. Un son informe franchit sa gorge meurtrie. Les larmes d’Azilis inondaient son visage comme les gouttes d’une pluie délicieuse. Un bras l’aida à s’asseoir. On lui glissa dans la bouche le goulot d’une gourde. À chaque déglutition il grimaça de douleur, mais l’eau fraîche éclaircit son esprit confus.

Son épaule se réveilla quand il essaya de se lever.

— Tu es blessé ? Où ? Montre-moi.

Elle caressait ses cheveux, embrassait son visage. Jamais elle n’avait été si tendre. Il désigna son épaule. L’homme aux yeux bicolores lui enleva sa cotte de mailles avec des gestes sûrs et Kian se contracta pour ne pas crier. Il avait la nausée et du mal à respirer.

— Il n’est pas blessé. Avant toi, je n’ai rencontré personne qui ait survécu à un combat avec un berserker, fit l’homme en dénouant les liens de cuir. Tu es très fort. Ou très chanceux.

— Chanceux, articula Kian péniblement.

Azilis se mit à rire, d’un rire tremblant et plein de larmes.

— Tu n’étais déjà pas bavard, qu’est-ce que ça va être !

Elle effleura son cou.

— Il a failli t’étrangler.

L’homme palpa son épaule douloureuse d’une main experte.

— Ce n’est rien. Je vais arranger ça tout de suite. L’épaule est juste démise.

— Laisse-moi faire, Myrddin !

— Très bien.

Il s’écarta et Kian, malgré la fatigue et la douleur, remarqua le regard de curiosité fascinée que Myrddin posait sur Azilis. Il nota aussi que Myrddin avait la même voix qu’Aneurin, et cet accent breton un peu traînant. Mais il n’eut pas le temps de s’appesantir sur la question. Azilis se glissa derrière lui, lui souffla de s’agenouiller, de se détendre, de lui faire confiance et il s’abandonna pendant qu’elle tirait lentement son bras en arrière pour remettre l’épaule dans son axe.

Kian, assis derrière Azilis sur le cheval de Myrddin, l'enlaçait de son bras valide. Il tenait à peine en selle. Mais il avait exigé d'arracher lui-même sa dague du cou du berserker et l'avait nettoyée avec soin avant de la ranger dans son fourreau. Myrddin marchait à leurs côtés. De grands brasiers avaient été allumés. Parfois de brusques rafales charriaient une écœurante odeur de chair brûlée. La plaine comme les flancs de la colline n'étaient plus qu'un paysage sinistre et dévasté d'où montaient encore des plaintes et des croassements de charognards.

Au milieu de cette horreur, Azilis baignait dans un bonheur euphorique parce que Kian était vivant, à peine blessé, que les Bretons étaient vainqueurs et que l'âme d'Aneurin était apaisée. Demain, Kian et elle partiraient. Ils trouveraient un endroit où vivre. Peut-être une des maisons abandonnées de Venta qu'elle pourrait acheter pour presque rien. Elle s'établirait comme médecin et gagnerait de quoi vivre confortablement. Quand elle aurait assez d'expérience, elle enseignerait son art aux jeunes filles qui le souhaiteraient, et plus tard...

Des sanglots déchirants interrompirent sa rêverie. À quelques pas de là, une jeune fille s'accrochait au corps d'un garçon blond auquel deux hommes tentaient de l'arracher.

— Il faut partir, ma petite, insistait le plus vieux d'une voix émue. Y a plus rien à faire.

— Son sang a coulé à terre avant qu'il n'aille à la fête nuptiale, murmura Myrddin.

Azilis descendit de cheval. Son allégresse s'était évanouie. Elle posa une main sur l'épaule de la jeune fille éplorée.

— Enid ? C'est Niniane. Enid, viens avec moi, tu ne peux pas rester ici.

Que lui dire ? Rien qui pût la consoler. Pourtant, elle n'imaginait pas passer à côté d'elle, blottie contre Kian, sans au moins lui offrir un peu de chaleur.

— Ils vont l'enterrer avec les autres ! Je ne pourrai pas venir sur sa tombe !

Azilis prit la jeune fille dans ses bras, murmurant ce qui lui venait à l'esprit jusqu'à ce qu'elle acceptât de la suivre, de monter sur le cheval avec Kian et de laisser la terre engloutir celui qu'elle aimait.

Ils remontèrent vers le fort. Azilis marchait maintenant à côté de Myrddin, consciente des saluts respectueux que ceux qu'ils croisaient adressaient au barde. Tous le connaissaient et beaucoup semblaient le craindre. Myrddin, lui, paraissait perdu dans un rêve qui le coupait de

ce qui l'entourait.

— Merci infiniment de ton aide, Myrddin, souffla Azilis quand ils eurent atteint la cour intérieure. J'aurais eu du mal à me débrouiller seule. Mais je ne veux pas te faire perdre davantage de temps.

Il la dévisagea pendant qu'Enid et Kian descendaient de cheval. Elle avait du mal à soutenir son regard, peut-être en raison de ses yeux vairs.

— Nous nous retrouverons, belle Niniane, répondit-il enfin. Surtout ne crains pas de me faire perdre mon temps. Je suis prêt à te le consacrer tout entier.

Elle baissa les paupières. Que voulait-il dire ?

— Nous avons beaucoup à partager, toi et moi, ajouta-t-il.

2

Azilis laissa Kian s'assoupir après avoir vérifié qu'il ne souffrait de rien de plus grave qu'une multitude d'ecchymoses et d'écorchures.

Elle prit ensuite son sac d'herbes et d'onguents et entraîna Enid vers la salle d'armes, transformée en hôpital. La petite servante la suivit machinalement, le regard perdu. Azilis espérait lui distraire l'esprit. Mais elle savait d'expérience que seul le temps apaiserait son cœur.

Des dizaines de blessés gisaient sur le sol pendant que d'autres, plus valides, faisaient la queue. Il régnait une chaleur humide et suffocante. De l'eau bouillait dans des chaudrons, projetant des nuages de vapeur. Partout des râles, des plaintes, des sanglots, une telle concentration de souffrances qu'Azilis eut l'impression d'avoir franchi la porte de l'enfer.

Elle s'avança vers le médecin, un grand homme maigre qui lançait des ordres tout en recousant une cuisse. Des mèches de cheveux noirs striés de blanc s'échappaient d'un bonnet de cuir rouge, il avait un nez busqué, de minuscules yeux brillants sous des sourcils broussailleux et une voix de basse qui roulait comme le tonnerre. Il était plus effrayant qu'un mage. Des femmes s'affairaient à ses côtés, muettes. Il regarda à peine Enid et Azilis qui se présentaient à lui et lui proposaient leur aide.

— Eh bien, leur lança-t-il, occupez-vous des hommes de la troisième rangée. Ne les bougez surtout pas ! Nettoyez les plaies, donnez-leur à boire, c'est tout. Allez, dépêchez-vous !

— Je peux faire davantage, intervint Azilis. Je sais réduire une fracture, coudre une plaie. J'ai étudié la médecine.

L'homme la foudroya de ses yeux noirs.

— La *médecine* ? répéta-t-il sèchement. Appelles-tu *médecine* les potions que les femmes concoctent au fond des huttes ?

— J'ai lu Oribase et Aulus Cornélius Celsus, répondit-elle, glaciale. Mais en effet, j'ai aussi appris à concocter des potions au fond d'une hutte.

Cette fois, l'aiguille à la main, il la regarda de bas en haut, comme on examine un animal étrange. Elle pensa – un peu tard – que son apparence ne jouait pas en sa faveur. Rien à voir avec la resplendissante domna de la veille ! Elle avait attaché ses cheveux en arrière et portait à nouveau ses vêtements masculins qui étaient dans un état innommable.

— Oribase et Aulus Cornélius Celsus ! ricana l'homme. Vraiment ? Eh bien voici l'occasion de pratiquer leurs doctes enseignements. Des dizaines d'hommes attendent. Je ne pourrai pas m'occuper d'eux à moi seul, alors fais ton choix !

Il lui tourna le dos. Elle s'éloigna, bouillonnant de colère.

— Qui est cet homme abominable ? demanda-t-elle à Enid.

— Alexion, le médecin d'Ambrosius Aurelianus. Un Grec. Il est au service d'Arturus à présent. C'est un grand savant, mais irascible et méprisant. Particulièrement avec les femmes.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Azilis oublia vite le mauvais accueil d'Alexion. Elle se concentra sur les soins qu'elle prodiguait. Si Enid ne l'avait pas forcée à avaler un peu d'eau et de pain, elle ne se serait pas alimentée.

Au soir on alluma des chandelles qui se consumèrent jusqu'au milieu de la nuit, sans qu'elle en eût conscience. Elle n'avait jamais soigné de blessures si graves. Rhiannon lui avait donné des armes contre la maladie, lui avait enseigné l'art de ressouder les os et les mots à prononcer pour éloigner le mal. Mais arrêter l'hémorragie qui vide un homme de son sang ou extraire une flèche sans déchirer un poumon, cela elle ne le lui avait pas montré.

Le souvenir de ses lectures la guida dans ces tâches difficiles, et plus encore ce don qui la plaçait comme à côté d'elle-même, lui soufflait les gestes à accomplir quand sa raison faisait défaut, la plaçait sur le trajet de courants d'énergie qui la dépassaient. Si elle se déconcentrait, une prière aux forces de l'univers et une immense compassion pour ceux qui souffraient lui rendaient aussitôt son pouvoir.

Il était fort tard quand un garçon de quinze ou seize ans se présenta devant elle avec un air suppliant. Pâle, un gros hématome au front, il avait le regard terrifié et les lèvres exsangues.

— S'il vous plaît, il s'est évanoui ! Mon seigneur Kynwal s'est évanoui ! Il m'avait dit d'attendre, que d'autres avaient besoin de soins plus urgents, mais j'ai peur...

Elle laissa Enid bander la main d'un combattant qui avait perdu deux doigts, et suivit l'adolescent.

Celui-ci l'amena dans un coin de la salle et s'agenouilla près d'un guerrier allongé sur le dos. Le cœur d'Azilis se serra à la vue de la jambe de l'homme, pliée en un angle impossible. Elle posa la main sur

le cou du guerrier, chercha le pouls, le trouva faible et rapide. Sa respiration aussi était saccadée et superficielle.

— Comment est-ce arrivé ?

— Son cheval a eu la jambe coupée par une hache. Il est tombé et Kynwal n'a pas eu le temps de vider la selle.

« Un berserker, peut-être », songea-t-elle en frissonnant. Elle pensa que Kian, lui, avait sauté à temps. Non, il fallait oublier Kian, s'oublier elle-même. Agenouillée, elle examina la fracture de plus près, entreprit de découper les braies imbibées de sang.

— Tu étais là ? l'interrogea-t-elle, plus pour occuper l'esprit du garçon que par curiosité réelle.

— C'est moi qui l'ai tiré de sous le cheval, répondit-il fièrement. Moi et Cerdig, son porteur de bouclier. Je suis son porte-lance... Cerdig y est resté, ajouta-t-il d'une voix tremblante.

La jambe avait été broyée sous le genou. Ce n'était plus qu'une bouillie d'os, de muscles et de tissus. Elle entendit le garçon hoqueter puis se précipiter plus loin pour vomir. Elle ne pouvait le blâmer.

Elle se releva et chercha du regard le médecin grec. Le garçon revint vers elle, les yeux baissés de honte.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle gentiment.

— Llan. Nous venons de la région d'Yr Wyddfa[58], mon seigneur Kynwal est fidèle au Haut Roi et il a toujours soutenu Arturus. Il sert dans la cavalerie du seigneur Kaï.

Les mots se bousculaient dans sa bouche comme s'il cherchait à se rassurer par ce flot de paroles.

Elle pressa doucement son bras.

— Écoute, Llan, je ne peux pas soigner la jambe du seigneur Kynwal. Peut-être Alexion en sera-t-il capable, mais j'en doute. Je crains qu'il n'y ait qu'une seule chose à tenter pour le sauver.

Il fixait sur elle des yeux agrandis d'effroi où se reflétait la flamme des torches. Elle accentua son étreinte.

— Tu as été très courageux, Llan. Il va falloir l'être encore.

3

Quand elle regagna sa chambre à la lueur de la lune, Azilis, comme Kian, venait de vivre sa première bataille. Elle titubait de fatigue. Malgré cela, les rumeurs et les lumières qui montaient au fort depuis la plaine la poussèrent à s'accouder au rempart.

Alexion avait examiné la jambe de Kynwal sans desserrer les dents, puis avait fait transporter le blessé sur une table. « Je ne connais rien à la chirurgie, avait déclaré Azilis en regardant le médecin dans les yeux, mais je suis prête à apprendre. » Il avait marqué son accord d'un signe de tête et le sinistre travail avait commencé. Mais l'amputation avait été inutile. Le cœur du guerrier avait cédé avant.

Azilis aspira l'air frais à pleins poumons. Elle sentait le besoin de chasser les miasmes de la salle d'armes. La petite Enid était allée se coucher. Elle l'avait aidée avec efficacité et douceur. Elle comprenait vite, était habile et courageuse. Ce serait une bonne chose, se disait Azilis, si Enid acceptait d'entrer à son service.

Au loin les brasiers funéraires brûlaient encore, mais c'étaient surtout des feux de joie qui éclairaient la nuit. Les guerriers célébraient leur victoire et oubliaient la tuerie dans l'hydromel et les bras des femmes. Des hurlements d'allégresse, des chants d'ivrognes et des rires aigus de filles avaient remplacé dans la plaine le tumulte des combats. Après les cris des blessés, ce joyeux tapage était une musique aux oreilles d'Azilis. Elle resta un moment à écouter cette fête désordonnée. La fatigue l'engourdissait, elle se serait volontiers endormie sur place. Au moment où elle se décidait à quitter les remparts, elle aperçut une longue procession de torches qui descendait du nord. Puis s'élevèrent les ovations qui l'accompagnaient.

— Arturus ! Arturus !

Le dux bellorum et ses compagnons revenaient après la traque des fuyards. Les suivaient des centaines d'hommes et de femmes qui acclamaient celui qui les avait délivrés de la menace barbare. La nouvelle du triomphe d'Arturus avait dû voyager de village en village

à la vitesse d'un cheval au galop.

Le dux et ses compagnons traversèrent les campements des guerriers qui hurlèrent son nom en martelant leurs boucliers avec leurs épées ou leurs lances. La nuit s'illuminait, c'étaient les torches innombrables qui semblaient embraser la voûte céleste et donner leur scintillement aux étoiles.

Au milieu de la foule en liesse, Azilis vit des guerriers hisser Arturus au-dessus d'eux. Le dux brandissait Kaledvour, acclamé à n'en plus finir par les hommes et les femmes qui le célébraient et qui le proclamaient Haut Roi de Bretagne. Cette nuit brillerait sûrement à jamais dans leur mémoire. Elle marquait l'avènement d'un nouveau roi.

Ce qu'Arturus leur dit, une fois le tumulte calmé, elle ne l'entendit pas, il était trop éloigné. Mais il lui fut facile de deviner qu'il prêtait serment de fidélité à sa terre et à son peuple et qu'il jurait de les défendre contre les ténèbres qui menaçaient.

4

Quelque chose chatouillait ses pommettes. Une herbe ou peut-être une feuille. Elle la repoussa de la main, sans effet. La sensation reprit de plus belle. Elle ouvrit les yeux. Kian, penché sur elle, lui caressait les joues.

Par la fenêtre, la lumière du jour coulait à flots.

— Il est tard ! fit-elle en se redressant sur les coudes.

— Trop tard pour ta promenade matinale, domna.

La voix de Kian était beaucoup plus rauque qu'à l'accoutumée. Elle effleura les traces sombres qui striaient son cou puis enfouit sa main dans ses mèches emmêlées.

— Personne n'est venu ?

— J'ai chassé les gêneurs, fit-il en suivant du doigt le contour de ses lèvres. D'abord ton frère...

Il s'interrompit pour l'embrasser.

— ... Ensuite le barde...

Nouveau baiser, plus long et plus appuyé.

— ... et enfin un type avec un bonnet rouge. Celui-là...

Il l'embrassa encore, si longtemps que, lorsqu'il reprit, elle avait oublié de qui il parlait :

— Celui-là, grogna-t-il, j'ai vraiment dû le jeter dehors.

— Tu n'as pas fait ça ? gémit-elle en tentant d'échapper à son étreinte. C'est le médecin du Haut Roi !

— Ah bon ?

Il rit doucement, glissa ses mains sous sa tunique.

— Il faut que j'aille voir les blessés, protesta-t-elle dans un souffle.

— Plus tard.

Elle ne résista pas davantage, laissant Kian l'emporter et lui faire oublier tout ce qui existait au-dehors.

Bien plus tard, alors que le soleil déclinait, Azilis sortit de la salle d'armes. Elle y avait passé des heures à dispenser des soins sous l'œil incisif d'Alexion, supportant ses critiques et ses remarques. Mais elle avait eu la satisfaction de voir que de nombreux blessés avaient survécu, que certains commençaient à se remettre.

Elle resta figée sur le seuil, contemplant la folle animation qui régnait dans le fort. Il était plein à craquer. Le bruit de la forge n'avait pas cessé de la journée, tant il y avait d'armes à réparer. Les écuries étaient pleines, les cuisines débordaient. Dans la grande cour intérieure, on installait des tréteaux qui formeraient une immense table où s'assiéraient les compagnons d'Arturus pour le banquet de la victoire. Des odeurs de viande rôtie s'élevaient des cuisines.

Seuls les proches compagnons du nouveau roi avaient l'honneur d'être accueillis entre les murs de la forteresse, mais leur nombre s'élevait à trois cents.

S'y ajoutaient porte-lances et porte-boucliers, filles légères, serviteurs et chiens de meute. La plupart avaient dormi contre la muraille, enroulés dans leurs manteaux, et Azilis se rendit compte à nouveau de l'immense privilège dont Kian et elle profitaient en disposant, pour eux seuls, de la chambre du roi.

Elle s'apprêtait à se faufiler dans la cohue quand Myrddin surgit. Il avait troqué sa tenue de guerre contre une tunique de lin bleu clair et un cucullus d'un bleu sombre à l'aspect luxueux. Ses yeux étaient soulignés de noir, détail auquel Azilis s'était habituée. Ce qui l'étonna, cette fois, fut qu'il avait coiffé ses cheveux en une dizaine de nattes fines, tirées en arrière et nouées ensemble par un lien de cuir où une plume d'aigle était glissée. Un torque en or, splendide, ornait son cou, et plusieurs bracelets s'enroulaient autour de ses bras. Il offrait une vision magnifique et barbare.

— Salut à toi, Myrddin.

— Salut à toi, Niniane. Puis-je te parler un moment, dans un endroit plus calme ?

Elle accepta, surprise, le laissa l'entraîner dans un escalier qui menait sur les remparts. Seuls quelques hommes y montaient la garde. Myrddin chercha un angle où personne ne les dérangerait.

— Que se passe-t-il ?

Il ne répondit pas. Il se tenait trop près d'elle, la fixait avec une intensité qui la mit mal à l'aise.

— Eh bien ? Que veux-tu me dire ?

— Ce que je voulais te dire hier quand je suis venu t'annoncer la victoire. Mais le moment était mal choisi. Tu t'inquiétais pour ton amant, tu ne voulais rien entendre.

Il marqua une pause, s'assurant qu'il avait toute son attention.

— Dis-moi, qui a fait de toi une initiée ?

« Eh oui, petite Azilis, tu viens d'avoir ta première conversation d'initiée. »

Les mots de Rhiannon surgirent du fond de sa mémoire. Quand l'Ancienne avait-elle dit cela ? Trois semaines plus tôt, un mois peut-être. Il lui semblait que des années s'étaient écoulées. Comment pouvait-il savoir ? Elle hésita, tentant de percer l'énigme de ce regard qui la troublait. Bien sûr, elle pouvait garder secrètes ces choses qu'elle comprenait à peine, cacher aussi son incursion sur le territoire de la mort.

Mais si elle se taisait maintenant, ne se fermerait-elle pas à jamais les portes d'un monde qui l'attirait ?

— En Gaule, je rendais visite à Rhiannon, l'Ancienne de la forêt, murmura-t-elle. Elle m'apprenait à combattre la maladie et la douleur.

Azilis appuya son dos contre la muraille. Elle se sentait faible tout à coup. Myrddin se tenait si près qu'il l'inondait de sa chaleur et de son parfum. Une odeur d'herbes sauvages et de fumée. Elle inspira profondément pour reprendre son souffle.

— Elle avait soigné ma mère jusqu'à sa mort. Nous sommes devenues amies. J'aimais m'installer chez elle, sous le vieux chêne. J'aimais découvrir de nouvelles plantes, faire macérer des racines, préparer des potions et des onguents. Elle m'indiquait leur utilisation.

Azilis se détendit à ces souvenirs heureux, et ajouta en riant :

— J'ai soigné des paysans qui n'imaginaient pas que j'étais la fille de leur maître. J'ai aidé Rhiannon à accomplir le rite de fertilité sur les femmes stériles. Parfois, je restais cachée dans l'ombre et j'observais en secret. J'ai vu des notables, de bons chrétiens qui la vouaient à l'enfer, la supplier de leur vendre une potion de virilité. Et leurs chastes épouses lui demandaient la poudre qui délivre d'un enfant non désiré. Elle m'a aussi appris les poisons.

Pourquoi lui révélait-elle tout cela ? Les mots coulaient de sa bouche sans qu'elle pût les retenir. Était-ce l'effet de ses yeux magnétiques qui la fixaient sans qu'elle puisse détourner le regard ?

— Et avec les poisons, les incantations, continua-t-elle. Et avec les incantations, les anciens dieux. Et la concentration. Surtout la concentration. Le reste, les envoûtements, les malédictions, elle a refusé de me l'enseigner. Mais je ne sais pas...

Myrddin, le visage tout près du sien, buvait ses paroles. Elle se mordit les lèvres, prise de panique.

— Je ne sais pas ce que cela signifie ! Tu dis que je suis une initiée, mais initiée à *quoi* ?

— Elle n'a pas eu le temps de te l'apprendre, dit-il avec douceur. Tu l'as quittée trop tôt.

Elle l'admit d'un hochement de tête. Les bruits du fort leur parvenaient étouffés, comme s'ils se tenaient à une grande distance de

la cohue. À cet instant le monde se réduisait pour elle à cet angle de muraille peu à peu gagné par l'ombre, à la présence de Myrddin contre elle, à ce parfum à la fois suave, âcre et entêtant. « Il a fait brûler des herbes, comprit-elle enfin, pour une incantation. »

— Veux-tu poursuivre ton initiation, Niniane ?

Elle hésita. Avec Rhiannon, ce n'était pas effrayant. C'était la vie, l'odeur de terre mouillée, les racines séchées qu'elles broyaient en bavardant ou en riant. Mais avec Myrddin, ce ne serait pas ainsi. Elle se figurait l'entrée dans un monde immense et ténébreux qu'elle craignait d'explorer à nouveau. Il posa la main sous son menton et lui releva la tête :

— Tu as peur ? De quoi ? Tu ne m'as pas tout dit ?

— Il y a eu... le mont Tumba.

Elle en avait parlé à Kian, à Caius et à Ninian, mais qu'avaient-ils compris ? Kian l'avait crue parce qu'il l'aimait, mais il refusait ce mystère, comme il refusait de l'appeler Niniane. Myrddin répéta doucement :

— Le mont Tumba ?

Il avait la voix d'Aneurin. Comment lui résister ? Les bardes possédaient-ils tous cette voix-là ? Ou était-ce un tour dû destin ?

— Je suis morte, Myrddin. J'ai quitté la vie...

Il ne fut pas surpris. Au contraire il l'aida à trouver les mots qui lui manquaient pour décrire son voyage dans l'au-delà. Il passa une main dans ses cheveux, fit glisser une mèche entre ses doigts.

— Tu es un cavalier novice qui monte un étalon fougueux, Niniane. Il faut que tu apprennes à contrôler tes dons si tu ne veux pas te briser le cou. Ou être jetée à terre et abandonnée sur le bord de la route.

— Rhiannon me disait la même chose, murmura Azilis rêveusement. Toi, tu saurais m'enseigner cela ?

— Cela et bien plus. Ce que tu as vécu, je l'ai vécu aussi et je le vis encore. Je connais la marche des astres et le langage des pierres dressées, je peux quitter mon corps et voyager dans le temps et l'espace.

J'ai été goutte de pluie dans les airs,

J'ai été étoile lointaine,

J'ai été mot parmi les lettres,

J'ai été livre, et puis lumière,

J'ai été pont, j'ai été aigle,

Épée dans l'étreinte des mains,

J'ai été corde d'une harpe,

J'ai été eau, écume et feu,

Arbre au bois mystérieux...

Il psalmodiait cette mélopée en dessinant d'invisibles spirales sur

le visage d'Azilis. Le parfum d'herbes brûlées imprégnait sa main, passait et repassait sous les narines de la jeune fille, imprégnait l'air qu'elle respirait. Fascinée, effrayée, elle était incapable de bouger, le corps parcouru de frissons. Pourtant une part de sa conscience ne cédait pas et, quand il se pencha pour l'embrasser, elle détourna la tête et s'écarta violemment. Il ne protesta pas, reprenant comme si rien ne s'était passé :

— Je t'enseignerai ce que je sais, Niniane. Si tu deviens ma compagne.

— Ta compagne ?

— Ma compagne, mon épouse, mon amante, ma femme.

— Mais j'aime Kian, tu le sais !

Cette réponse fut balayée d'un geste :

— Le tueur de berserker ! Il comble tes sens mais pas ton âme. Tu ne comprends donc pas ce que moi, je peux te donner ? Nous sommes faits l'un pour l'autre, Niniane. Je l'ai su dès que tu es apparue, portant cette épée, en transe, magnifique, auréolée d'une lumière que j'étais seul à voir. Nous sommes liés l'un à l'autre que tu le veuilles ou non.

La révolte s'éleva comme une tempête. Ce n'était donc que cela ? Une manœuvre pour la séduire. Et surtout cette assurance méprisante, masculine, qu'on savait ce qui était bon pour elle, qu'on le lui enseignerait de force s'il le fallait. Il n'était pas si loin de Lucius Arvatenus ! Découverte d'autant plus amère que ses paroles avaient touché ses fibres les plus secrètes et qu'elle lui avait fait confiance.

Elle le repoussa brutalement, mettant dans sa voix tout le mépris qu'elle ressentait soudain :

— Tu te trompes, Myrddin, si tu crois que je céderai à ce chantage. Garde tes secrets pour une autre. Je ne vendrai pas mon corps pour tes mystères.

Le visage du barde se métamorphosa, perdit toute assurance et toute autorité. Il la rattrapa par le bras alors qu'elle s'éloignait.

— Non, Niniane, tu ne comprends pas. Écoute-moi ! S'il te plaît !

Elle s'arrêta. S'il n'avait pas eu la voix de son cousin, peut-être se serait-elle échappée. Mais c'était comme si Aneurin la suppliait. Alors elle resta là, sans le regarder, écoutant le flot rapide et fiévreux des mots qu'il lui chuchotait :

— Niniane, jamais je ne te forcerai. Il est impossible d'initier qui que ce soit contre son gré, puisque c'est en chacun que gît la connaissance. Mon rôle est de te montrer un chemin où tu t'es déjà engagée. Je t'apprendrai ce que je sais, je ne te demanderai rien en échange. Je ne te parlerai plus de mon amour jusqu'à ce que, toi aussi, tu finisses par m'aimer.

Il la maintenait toujours, pourtant elle n'essayait plus de s'enfuir.

Prise de vertiges, elle essayait de calmer ses pensées qui s'affolaient. Elle fut surprise de s'entendre répondre avec froideur :

— Apprends-moi ce que tu sais mais ne me demande pas de t'aimer.

Elle s'enfuit en courant. En dévalant l'escalier qui la ramenait vers la cour, elle savait déjà qu'elle ne rapporterait pas cette conversation à Kian. Et qu'elle était prête à prendre tout ce que Myrddin lui donnerait.

5

*Les hommes d'Arturus dévalèrent la colline,
Chevaux aux longues crinières comme le tonnerre d'été,
Boucliers légers sur leurs coursiers rapides,
Grandes épées bleues brandies au-dessus des crinières,
Les hommes d'Arturus dévalèrent la colline,
Fauchant les Loups des Mers au fil de leurs épées.*

Une lumière tremblante donnait aux objets et aux visages une beauté irréelle. Les notes de la harpe résonnaient entre les murs, convoquant les fantômes des anciens guerriers du vieux fort. Le temps s'était figé pour écouter Myrddin qui chantait devant Arturus et ses compagnons le combat qu'ils avaient remporté la veille.

Sans Azilis, qui murmurait la traduction à son oreille, Kian n'aurait pas compris ce chant de victoire. Mais cela aurait été sans importance car la beauté des sons l'envoûtait, sa peau se hérissait et son cœur s'affolait au timbre magique de la harpe.

Ce n'était pas sans raison qu'on disait Myrddin devin et magicien. Il savait bouleverser l'âme des hommes avec ses poèmes, les fasciner par sa musique, les subjuguier d'un seul regard. Aneurin avait eu ce don mais Myrddin le possédait au centuple.

*Les hommes d'Arturus dévalèrent la colline,
Chevaux aux longues crinières qui firent trembler la terre,
Comme la vague l'hiver déferle sur la grève,
Comme des éperviers qui fondent sur leurs proies,
Les hommes d'Arturus dévalèrent la colline
Fauchant les Loups des Mers au fil de leurs épées.*

Kian regarda le ciel. Une nuit sans nuages, pure, constellée d'étoiles, éclairée par une lune énorme et blanche. Les guerriers attablés en cercle écoutaient Myrddin en silence, les yeux brillants. Trois cents hommes qui avaient vaincu la mort et les Saxons.

Au-delà du grand cercle des compagnons d'Arturus, d'autres, cachés par l'obscurité, écoutaient le barde. Femmes, serviteurs, adolescents qui assistaient les guerriers. Arturus les avait tous réunis ce soir pour le banquet qui célébrait sa victoire et son couronnement. Car s'il n'avait pas encore reçu la bénédiction des prélats de Venta, Arturus était de fait le Haut Roi de Bretagne. Les chefs de clans lui avaient rendu hommage. L'Église suivrait. Elle aussi avait besoin de sa protection contre les barbares.

*Rouges leurs serres, rouges leurs becs,
Corbeaux et corneilles se repaissent de Loups.
Les hommes d'Arturus en tuèrent mille et cent.
Arturus ! Soleil des guerriers !
Brillant, illustre et invincible.*

Les dernières notes s'égrenèrent dans la nuit. Puis Myrddin étouffa d'un geste le murmure des cordes et recula dans l'ombre. Azilis se serra un peu plus contre Kian. Il lui fallait soutenir ces regards qui la contemplaient, non comme une femme, mais comme une créature féérique, à la fois belle et effrayante. Un jeune garçon déposa du rôti de biche dans le plat qu'elle partageait avec Kian. Ceux qui assistaient les hommes à la guerre les servaient également à table. Une vieille tradition bretonne, lui avait expliqué Caius.

Cette nuit, Kian faisait partie des compagnons d'Arturus. Lui aussi avait risqué sa vie sur le champ de bataille, lui aussi avait trouvé sa place à la table du roi et partagé le repas des héros. Et quand Arturus avait appelé chacun des hommes pour lui faire présent d'une arme, d'une pièce d'armure ou d'un bijou, Kian avait entendu son nom résonner dans la cour du vieux fort et s'était agenouillé, incrédule et ému, pour recevoir le don du roi à son guerrier.

Pourtant il se sentait étranger à cela. Le lourd bracelet d'or qui luisait au-dessus de son coude – un bracelet qui hier encore ornait le bras d'un noble saxon – le remplissait de fierté. Mais seuls comptaient vraiment la présence d'Azilis à ses côtés, les regards qu'elle tournait vers lui, la pression de sa main sur la sienne. Il avait gagné son amour et conquis sa liberté. Cela avait plus de prix que tous les bijoux de Bretagne et de Gaule.

Myrddin avait cédé sa place à des bardes de moindre importance. L'heure n'était plus aux célébrations solennelles. Les convives mangeaient, buvaient et riaient. Célébrer la vie à outrance était un besoin d'autant plus puissant que le gouffre de la mort s'était ouvert à leurs pieds.

— Petite sœur, le roi veut te parler.

Caius se tenait debout devant eux, les bras passés autour du cou

de deux filles échevelées. Il avait les yeux brillants, le sourire carnassier et l'air passablement éméché.

— Toi, ajouta-t-il en désignant Kian de l'index, *je* veux te parler !

Il renvoya les filles d'un geste. Azilis resta immobile, incertaine de la suite. Elle jeta un regard dans la direction d'Arturus. Il l'observait et paraissait l'attendre.

— Tu peux me laisser seul avec lui, grommela Caius d'une voix épaissie par l'alcool. Je ne suis pas encore assez saoul pour m'attaquer à un tueur de berserker !

Elle hésita puis se leva.

Caius s'assit lourdement à la place que venait de quitter sa sœur et dévisagea Kian qui soutint ce regard. Que voulait Caius ? Le provoquer ? Kian serrait les dents, sentait monter la colère. Puis Caius soupira et dit dans un hochement de tête :

— Je veux bien croire qu'il ait été ton ami.

À cet instant, Aneurin était si loin des pensées de Kian qu'il lui fallut entendre la suite du discours pour comprendre.

— Je l'ai attendu des mois, marmonna Caius, avec une diction hésitante. Chaque jour j'espérais qu'il reviendrait. On a partagé tout ce que des gosses de nos âges peuvent partager. Et je l'ai aimé plus que les filles que j'ai mises dans mon lit ! Est-ce que tu peux comprendre ça, Kian, tueur de berserker ?

— Oui, je le comprends.

— Il savait tout de moi, je savais tout de lui. Nos pires secrets. Nos pires peurs. Nos désirs.

Caius saisit la coupe de Kian et la vida d'un trait. Il poursuivit, les yeux fixés sur la coupe vide comme si elle contenait un monde de souvenirs :

— Je suis venu ici pour lui, pour me battre à sa place. Je me suis bien battu. Si bien qu'Arturus m'a pris parmi ses compagnons. Si bien que je suis devenu son bras droit. Le bras droit du dux bellorum ! Et maintenant, le bras droit du roi !

Il reposa la coupe avec violence et cria presque :

— Mais c'était pour lui ! Et il est mort sans le savoir !

Les yeux de Caius s'étaient emplis de larmes qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Il est mort sans le savoir, répéta-t-il avec désespoir.

— Il l'a su. Il a lu tes lettres.

— J'aurais voulu qu'il le voie. Et il s'est fait tuer juste avant de me rejoindre.

— Il est mort en héros pour protéger ta sœur. Il s'est battu seul contre cinq guerriers francs. Et contre Fulvius, le fils de l'intendant.

— Ce chien.

— Je l'ai tué.

— Mais les Francs ? Tu dis qu'il était seul ?

— Je suis arrivé trop tard. Il avait reçu une francisque dans le dos.

— Il était mort ?

— Non, il est mort trois jours plus tard.

— Il t'avait confié Kaledvour.

— L'épée et Azilis.

Caius marqua une pause, appuyant sa tête sur une main :

— Tu couchais déjà avec elle ?

— Non. Mais je l'aimais déjà.

Kian ajouta avec un demi-sourire :

— C'est arrivé quand *elle* l'a décidé. Je n'avais plus qu'à obéir.

Caius s'esclaffa. D'abord brièvement, puis franchement, longuement. Un rire en cascade, énorme, colossal, libérateur, qu'il transmit à Kian qui fut à son tour pris d'un fou rire incontrôlable. Les deux hommes finirent affalés sur la table, essuyant des larmes de joie et hoquetant. Quand ils se furent calmés, et après avoir repris quelques rasades d'hydromel, Caius demanda :

— Eh bien, Kian, tueur de berserker, quand vas-tu épouser ma sœur ?

Kian secoua la tête :

— Je ne l'épouserai pas.

— Qu'est-ce que tu dis ?

L'hilarité avait disparu du visage de Caius aussi vite qu'elle y était apparue. Kian répondit calmement :

— Pendant trois ans, j'ai suivi Azilis dans la forêt. Chaque matin ou presque. Et chaque matin ou presque, je l'ai entendue pester contre le mariage, jurer que jamais elle ne se marierait, que c'était un esclavage, qu'elle préférerait encore se tuer. Tu crois vraiment que je vais demander sa main ?

— C'était une gamine. Elle a changé.

— Elle a changé, oh oui ! Mais pas là-dessus. Elle ne cédera jamais sa liberté, elle lui a coûté trop cher. Et qui peut le comprendre mieux que moi ? Je ne la demanderai pas en mariage, Caius. Je l'aime trop pour ça.

6

Azilis voulut s'agenouiller. Arturus l'en empêcha d'un geste, l'invitant à s'asseoir. Il la contempla longuement sans parler, souriant. Ses yeux d'un bleu étonnant avaient un regard intelligent qui contrastait avec la rudesse de ses traits. Il déclara enfin :

— J'ai fait un don à chacun de mes guerriers pour le remercier d'avoir combattu à mes côtés. Mais toi, qui m'as donné autant qu'eux si ce n'est davantage, je ne t'ai rien donné. Dis-moi comment te remercier.

Azilis faillit répondre qu'elle ne désirait rien. En apportant Kaledvour à Arturus, elle s'était chargée d'une tâche dont l'accomplissement était un vœu. Mais elle se ravisa. Il y avait une chose dont elle rêvait, et qu'Arturus lui donnerait peut-être.

— Je ne souhaite pas repartir en Gaule. En tout cas pas dans l'immédiat. J'aurais besoin d'un endroit où vivre et pratiquer la médecine. Si mon seigneur Arturus peut m'aider à trouver ce lieu, je lui en serai reconnaissante.

— Je suis heureux d'apprendre que tu comptes rester parmi nous. Alexion m'a dit que tu avais soigné les blessés avec une certaine efficacité. Ce qui, pour qui le connaît, signifie que tu as accompli des miracles ! Il mourrait plutôt que de l'admettre, toutefois je crois que tu l'as impressionné.

Il ajouta en imitant la voix de basse et l'accent grec du médecin :

— On pourrait faire quelque chose de cette fille !

Il eut un éclat de rire franc qui fit pétiller ses yeux.

— Crois-moi, il est prêt à te prendre pour élève !

— Il a sans doute beaucoup à m'apprendre mais je ne sais pas si je le supporterai longtemps !

— La mort d'Ambrosius Aurelianus a achevé de le rendre infréquentable. Il se tient personnellement responsable de ne pas l'avoir sauvé. Laissons cela. Je crois pouvoir t'offrir ce que tu souhaites. Une villa que j'ai héritée d'Ambrosius, sur une île, plus à l'ouest dans les terres.

— Une île dans les terres ? s'étonna-t-elle.

— C'est une région de lacs et de marécages, avec des collines et des villages lacustres. Les Romains y avaient construit un port. La villa se trouve près d'une des collines : Ynis-Witrin[59].

— Une villa... C'est énorme ! Bien plus que ce que j'espérais. Je ne sais pas si je peux accepter.

— On ne refuse pas le don d'un roi, Niniane, sous peine de le vexer mortellement !

Il souriait, mais elle comprit qu'il ne plaisantait qu'à moitié.

— Niniane, la dame du Lac, ajouta-t-il, soudain rêveur.

Puis il eut une moue dédaigneuse.

— Que vaut une villa comparée à la victoire que tu m'as aidé à remporter ? Maintenant, j'ai encore des questions à te poser.

Il fit une pause, se calant dans le vieux fauteuil à dossier qui avait dû appartenir jadis au centurion du fort.

— Je suis un homme pragmatique, reprit-il, un guerrier. Pas très intéressé par la magie et les mystères de l'Autre Monde. Je laisse ça à Myrddin et aux moines chrétiens. Quand mon âme partira au-delà du couchant, je découvrirai bien assez tôt ce qui s'y trouve. Mais aujourd'hui je suis certain que tu ne m'as pas menti en me donnant Kaledvour. Cette bataille n'aurait pas été gagnée sans elle.

— Elle a été forgée pour cela. Pour accorder la victoire aux Bretons.

— Mais qui l'a forgée ? Pourquoi est-ce toi qui l'as apportée en Bretagne ? Tu es la sœur de Caius. Pourtant, quand il t'a reconnue, il ne t'a pas appelée Niniane. Raconte-moi ton histoire.

— C'est d'abord celle d'Aneurin... commença-t-elle.

* * *

Ce n'était pas un si long récit, se dit-elle une fois qu'elle l'eut terminé. Son cousin aurait parlé des heures, faisant naître la tension et la surprise, décrivant chaque rencontre dans le détail, amplifiant chaque combat. Elle ne possédait pas ce don.

— Les faits sont là mais il y a davantage.

Myrddin se tenait derrière elle, ombre parmi les ombres. Elle n'avait pas pris conscience de son arrivée.

— La magie de Kaledvour et le pouvoir que tu possèdes les transcendent, continua-t-il, s'avançant en pleine lumière. Ils survivront à ton histoire longtemps après notre mort. Parce que, ce soir, des milliers d'hommes parlent de l'épée magique que dame Niniane a donnée au roi Arturus pour sauver la Bretagne. Et demain, des milliers d'autres l'apprendront et le raconteront à leurs enfants qui le raconteront aussi à leurs enfants qui le transformeront en légende. Ce

n'est que le début de l'histoire et elle ne nous appartient plus.

Azilis tourna le regard vers le grand cercle des guerriers. Là-bas Kian buvait avec Caius au milieu des rires et des chants. Les hommes d'Arturus étaient des êtres de chair et de sang qui s'étourdissaient d'hydromel pour fêter leur victoire et oublier leurs morts. Mais aussi des héros de légendes.

Peut-être, se chuchota-t-elle au plus profond de son âme, peut-être avait-elle aussi sa place dans cette histoire.

Fin du tome 1

L'auteur

Valérie Guinot est née à Paris en 1964 mais n'en conserve aucun souvenir. Elle se souvient d'avoir vécu très tôt de merveilleuses aventures grâce à la lecture de romans variés – ce que ni ses parents ni la réalité ne lui auraient permis de vivre « en vrai ». C'est peut-être parce qu'elle aimait particulièrement le rock anglais qu'elle a étudié la langue de Mick Jagger, ou parce qu'elle adore les scones (à moins que ce ne soient le thé et les promenades sous la pluie ?). Elle enseigne maintenant cette langue tout en menant à bien d'autres projets – par exemple écrire des romans pour la jeunesse avec Pierre Guinot sous le pseudonyme de Valpierre ou encore tenter d'élever leurs enfants, Tristan et Hermione.

Valérie Guinot s'intéresse à la légende arthurienne depuis 1975 grâce à une série anglaise sur le « vrai » roi Arthur. Elle a rechuté à l'adolescence avec le film *Excalibur* puis a définitivement perdu le contrôle de sa passion en se plongeant dans une thèse sur la reine Guenièvre. L'écriture d'*Azilis, l'épée de la liberté* ne doit donc rien au hasard !

L'illustratrice

Née en 1976, strasbourgeoise, Stéphanie Hans a fait les Arts décoratifs avant de travailler pour l'édition jeunesse et la bande dessinée. Pour elle, les couvertures sont la première main tendue vers le lecteur : elles doivent refléter, en une image unique, l'essence de l'intrigue.

Elle adore se plonger dans la lecture des mythes, quand ils magnifient la réalité historique, et en offrir de nouvelles interprétations. *Azilis, l'épée de la liberté* lui permet de puiser à la source de l'histoire et de donner vie à des personnages de fiction. Vous pouvez la retrouver sur son site :

<http://stephanie-hans.over-blog.com>

[1] Abréviation pour *domina*, « maîtresse » en latin. À cette époque, les Gallo-Romains parlent encore latin, même si celui-ci se transforme peu à peu pour devenir ce que l'on appellera le roman. Kian tutoie sa maîtresse car le vouvoiement n'existe pas en latin.

[2] Sorte d'agrafe, ou d'épingle de nourrice, qui servait à fermer les vêtements.

[3] Rennes.

[4] Dôn (Dana en Irlande) est la déesse-mère du panthéon celtique. Elle est la compagne du dieu Beli (Bilé en Irlande). Leur descendance s'appelle « les Enfants de Dôn » (Tuatha dé Danann en Irlande).

[5] Édifice consacré aux dieux romains.

[6] Une villa gallo-romaine (au pluriel *villae*) est une riche propriété constituée d'un corps de ferme et de la maison du propriétaire, souvent luxueuse.

[7] À cette époque, on appelait Bretagne la Grande-Bretagne actuelle et Armorique la Bretagne française.

[8] Trente milles romains égalent environ quarante-cinq km.

[9] Partie de la villa où avaient lieu les travaux de la ferme. La partie où vivaient les maîtres s'appelait la *pars urbana*.

[10] Ambrosius Aurelianus : roi des Bretons qui combattit les envahisseurs angles et saxons en Grande-Bretagne et en Gaule.

[11] Aujourd'hui York, ville du nord de l'Angleterre.

[12] Habitants du nord de l'Irlande qui conquièrent ce qui deviendra l'Écosse (Scotland).

[13] C'est-à-dire en Écosse.

[14] Syagrius fut le dernier dirigeant romain de Gaule. En 486, il fut battu à Soissons par le jeune roi des Francs, Clovis.

[15] « Le temps fuit irrémédiablement. » Virgile.

[16] La Loire.

[17] Les premiers chrétiens priaient bras écartés et non les mains jointes.

[18] Pénélope, épouse du héros grec Ulysse, attendit vingt ans le retour de son mari parti combattre les Troyens.

[19] Sorte de tunique.

[20] *Les Bucoliques*, livre V.

[21] Aujourd'hui Winchester, ville du Sud de l'Angleterre.

[22] Seigneur des batailles ou chef des guerres.

[23] La Manche.

[24] Grande salle centrale dans laquelle on arrivait directement depuis le vestibule. Le toit de l'atrium, en son

milieu, était percé d'une ouverture sous laquelle un bassin recevait les eaux de pluie.

[25] Salle à manger.

[26] Le port romain d'Alet, situé près de l'actuel Saint-Malo.

[27] Les heures se comptaient par douze à partir du lever du soleil et par douze à partir de son coucher. Trois heures du matin équivaut à environ neuf heures en été.

[28] On appelle âme d'une épée la bande d'acier qui constitue sa partie médiane.

[29] Les femmes accouchaient assises.

[30] Le patronyme romain se décline et s'accorde. Sennii est le pluriel de Sennius. Le nom de famille d'une jeune fille est féminisé : Azilis Sennia.

[31] Médecin grec du IV^e siècle qui composa un énorme corpus de médecine ainsi qu'un manuel de médecine populaire en quatre livres intitulé *Les Euporistes*.

[32] Boîte cylindrique où les Romains enfermaient les rouleaux de manuscrits, les tablettes, etc.

[33] Auberge Aux ailes de Mercure.

[34] Le solidus (pluriel solidi) est une monnaie créée vers 311 par l'empereur Constantin I^{er}. Le solidus connut une grande longévité et était encore utilisé à l'époque d'Azilis. Il continua à circuler chez les Francs, son nom se transformant en « sol » puis en « sou ».

[35] La Vilaine.

[36] Peuple gaulois.

[37] Le cardo et le decumanus formaient les deux artères principales de toute ville romaine. Le forum se trouvait au croisement de ces deux grandes rues.

[38] Maison.

[39] Vannes.

[40] Cherbourg.

[41] Le Mont-Saint-Michel.

[42] L'appareillage dallé des voies romaines était souvent réservé aux abords des villes ou aux carrefours importants.

[43] Avranches.

[44] Environ cent quatre-vingt-dix kilomètres.

[45] Avranches, Coutances, Valognes, Cherbourg.

[46] Selon la légende (basée sur des faits réels), le Mont-Saint-Michel n'était pas encore une île à l'époque où se situe le roman.

[47] Ancienne fête païenne célébrée la nuit du 1^{er} mai.

[48] Vêpres : prières dites à dix-sept heures (heure solaire), quand le soleil commence à décliner. Les complies terminent la journée du moine et ont lieu vers dix-neuf heures.

[49] Premières prières des moines, vers trois heures du matin.

[50] Bien que religion officielle depuis le IV^e siècle, le christianisme n'était pas encore implanté dans les campagnes et l'Armorique du V^e siècle demeurait essentiellement païenne.

[51] À cette époque, certains monastères acceptaient la mixité.

[52] Maintenant Porchester, près de Portsmouth, sur la côte sud de l'Angleterre.

[53] Manteau à capuche.

[54] « Empereur » en gallois. Se prononce à peu près « améraoudire ».

[55] Magnus Maximus (335-388) : général romain d'origine espagnole, commandant en chef des armées de Bretagne. Il se révolta contre Flavius Gratianus l'empereur romain d'Occident, envahit la Gaule avec ses légions, vainquit Flavius Gratianus à Lutèce (aujourd'hui Paris) et le fit exécuter. Il régna sur la Bretagne, la Gaule et l'Espagne jusqu'à sa défaite contre l'empereur romain d'Orient en 388.

[56] Old Sarum, près de Salisbury. Camp fortifié remontant au néolithique puis successivement utilisé par les Celtes, les Romains, les Saxons, les Normands.

[57] *Commentaires de la guerre des Gaules* : ouvrage en sept livres de Jules César constitué de notes rédigées au fur et à mesure de la guerre et rassemblées vers 52-51 avant J.-C., dans lequel il relate ses opérations militaires lors de la guerre des Gaules qui se déroula de 58 à 52 et dont il fut le généralissime victorieux.

[58] Le mont Snowdon au pays de Galles.

[59] Glastonbury (dans le Sud de l'Angleterre), sans doute l'île d'Avallon.